

**De l'influence
de la
philosophie du
XVIIIe siècle
sur la**

Jean Louis Eugène Lermnier

LIREGRATUITEMENT.COM

**De l'influence de la
philosophie du XVIIIe
siècle sur la législation
et la sociabilité du XIXe**

Jean Louis Eugène Lerminier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PRÉFACE

Pourquoi toujours écrire ? Et qu'importe, un livre au milieu des occupations et des intérêts de la vie positive ? A cela nous n'avons rien à répondre : nous ne nous adressons qu'à ceux qui croient à la valeur des idées humaines et à nous prions, les mortels heureux que font murir une conviction et un raisonnement de fer. Ici ce livre si par accident ils Toi Quvert*.

Maître ! Les esprits sérieux qui nous Unifl

ij PRÉFACE.

nous devons cet avis qu'ici nous parlons de philosophie sans produire un système, et de religion sans apporter un dogme nouveau. Nous leur offrons encore une revue critique du passé ; sans doute nous avons considéré le dix-huitième siècle avec les sentiments d'un liouf)) fN5 ^ ^ ^x-neuvième, et peut-être avons « nous semé à travers notre récit des germes qui fructifieront ultérieurement » ; en effet, nous ne montrons ici qu'une image « à peine : cette évocation ité- < r Vè tétaii- l'effacement U ^ ' »

* Qina ttd' ; n'y a à enqâti, jetbt nfné ntâi dte '

préférer < et d'effir, j'attirais p ^ âis (éité ' ép(M) lie iMë-fabriquer ass^2 facilité bifitt ' petit S' siétièi ttrés i^ttidi^rti^Bn ilcmfins- ' saient les uratiéi^iatix. Le kantisiaie fn'était' * familier ; j'aurais pu me faire une liste avec

gel ^ < {tie j' Audiaie avec acharpemeipt ; mm\$

rien iieœes<rïUcitaitÂdogtiiatiMr.€!i(>mtiia déjà j'avais beaucoup lu^ j'entretoyaî^ l^inn njensitë des opinions humaines et la nécessité 4afi6 u<i^ science à*em præbier rhifetdire : je traçai l'esquisse des destinées de lafdHlsipradeneë européenne dopais 1# don^ sièineiîâde jusqu^à nos jonrs; j'airais vécu daite le coimmerce des grands mattre^s éa seizième 9 ^9 diK-sepUême et du d»«Qtii^ y^mei siède; €ajas> ^D^nean/ Bodi«^ tkolîns, Montesquieu, Vico, Savigny, Hugo, ne m'^étaieqi pas étrangers; je €om« tn^ncais à goàler le^ métaph^sii^iens; en«tin lotîtes ces études abpuiireiit à |Mi essai histof^qiie où je vâiconlaïs ce qnç j^e savais. PéirsokififeWme soupçûinera sons aiê c^nsidérei: aujoturd'liui VJf^Êên»Aectwu géfiéraie à Vffiatow^ eu ihwt comme na

iv PRÉPACB.

inobtiTfiont.'qcti pei^t défier le temps; rnpis* je né tégrcfille pas de Tavoir écrile, il y a danscetdssai delasioceVitée! desçQH-Qaist sances positives;

La révoliition| de î830 me surprit au milieu de le tu de de Thisloire du droit

romain : jusqu'alors je n'agis setili pro- ! fondement que;l<Blément scientifique du diToit; la r:évolution m'eti révéla la faceso-' • cial<.> elle ébranla u^ ?ifhagingtiQn et iij'ouyrit un nouvel pi]4fi^ /d'idées. Appçl^ à. ua enseignement rdupérieur, j'y poitai? non le désir de développer sur*le-chain|> un système mafis la volonté ferme d'éclaircir les choses; de poser les questions^ de définir le point oii en étaient venues les, théories sociales. Dans la Philosof^ie da tloittotxX marche à ce but; c^est tine vaste esquisse qui ne manque ni de force ni de

rnÉFACE. . V

franchise; les philosophes sont jugés, les {n*oblès>es établis, et l's principales dif fi* cuilés tin peu débrouillées. Mais le liv!^ manque d'une unité positive; c'est un plan statistique assez artisanien combiné^ et non pas un système harmonieux et vivant. Je ne pouvais alors faire davantage, et j'abandonnai au temps la fortune ultérieure de ma pensée; ,

Cependant en jetant lés ye*ux'àiÛèiU' de moi je sentis qu'il testait encore âi'è^prft critique une dernière lâché à 'aconiplii*', celle de porter la lumière àû milieu dés systernes contemporains qui exercent sûr nos destinées une influence inimédiatiri, et de fcotiil^attre avec l'évidence ^xx bon sens Tes cliimèr^e's, les mensonges et les fantômes élevés entre nous èllâ vérité. Je tbé'délei!-

friiiiâ à la polémique; je crois' m'en être

vj rtirAci.

servi ayçc discrêlîôi^ ei felenue^ je n'^iBe pï^ les truaulès îoii-liles^ 41 nlbn ^Giptii n'a p9& de plus gidQcl plaisir quç d'admik*^ le hùn o(U biddu^ Les Letttes philtit\$opkkf%i^

p^Q^urée d'une raisQn convaincue.

Je crus alors ft'aVoiv plus qu'à, fiif^fdatfr

devant moi , quand l'ulililè d'une dwQièf*e

inspection sur le passe dont nous sortons

nnp[]^diat6iBeni tu apparut à {'èapriis VDici comment.* L'ètè dernier, nous avons été

meurtris par les rudes atteintes d'un cruel

flëaUj et le choléra avait affaibli ou disperse to^t]e monde* Je ne voulos, pas pendant Ip cou^s d'ètë contiuer r-ff/jT/p/re du poiicyQir Ugiflatif; ce graye sujet me parut ii cette époque un ppids, trop loufd^ ^t pjW?"f Ip jprafessevj.r.e^t poui; rauditoire, que d^illeurs r^pprQQhe 4m Û.çi)» devgi^.^yçii'

néMèftm. tij

vième. Pour traiter ce sujet, je ne manquais W*.i^ffX«l«Pî»?>!»*f! Ici.dur^tti^lièm^ «4cle

viiij PHi^A^E.

' J'ai ë<ait sur ce sujet comme si je n'avais p9S pcirlë: la forme a pris soqs ma plaïAe ûii aspect nouveau. EcrivâiM et profe^eur^ j^ppréeie de plus en plus les diliërences tjui réparent rimprovisation du syle^

L'impî*oVtsation ne saurait se ^iX)doire sâHS avoir rassetfn-Mé ses forces et ses TXioyenbpat une IbngUe et patiente médi*talion; mais dos quelle a Oômméticë à ée ûêfft\ (j^pîr^^\e use d^unê Hbertd qui n'ap* pârtféut qu'à eHe, de procédés împrë-Vus, ei de franchises illimitées; elle se répand et se pt^diguè^ elle a des familiarités qui vous à&isissent^ ddÀ^iïtoutëmetis qui vous emportent/ liesimages qui réssûscitétit les choses; quand son but est certain^ sa course ^eut être vagabonde; parfois elle s^égârë, on la dirait effirëhéé; mais d'un coîQp ellç

nâPkCË. ht

fBpteiiàVfim^te d'ëllfe-mém^ el maràlie avec ade vélocité directe k Fâccomplisse* ment du plan ordonne: Céêftlâ p^èrote hu-

maine sans bornes et sans rivages^ n'ayant àé^ \bi que sa fbr^ ,
de mesuré qtié ëa |miséâtiïdc, trouvant dans sfes ^anebeiiiens la
SK)WÉ* de noDveHès riches^s , retttiatit les hommes pour lès
persuader et les coto'vaitîfcrc^ sadhàHt les ma^riseĩ^^ en
ttÈème temps rèceVaiït ^'eux , de leurs fèiit , de tèurà fj^ëiïif^se-
ttiens /dé letir attitude et dé)èui^ cbhOQtei% ane excitation
rAagv^iïé ^dilaft cii^ctHé^ dans tes véînés de cehii ^ 'j^aHe uèit
viguecr^ Indomptable et au

▼aiité , ttée^e , ÎR^tûïf > fKttiiRèré , si^«m« , ^^,'iretiïqnéi
^iïttde, Bcétée, ttiajestMinée, <<Oni}^e> sifhple, oratoire, tyri^
c[ae, âJ^Otesirdtive, Xo^^qm, paSsiOAnée, fttimàitae, |)reftjâit
l'hoiâtïe à 'partie, et

qui ^çiU^a^i^oly il m \$auraU avQÎr^i Jf^^ îia^pMMiçns ijii
l«\$.au(l^p€is4^ rQrat^W>^il ^Q^ç^; Ua jft t€Wfp 4? réfléehir,
M x4t Qf^ivn l^i p^oci^e^ |a lacîcU^ë, et QQjç^fifie

it;Voi.(tQut) il piçut a]>stV9iriç QtA^i^ir a^

j^iïMpr 4e h. vie- Gep^Qdaut, jçp? .clai;t;es. y|-

Hpportw.faui^s les r^pras^qtfiiïotls dant il a^oïfifil tfala
cçii^ie qu isiprèfi lui «voir

Ja r^veltati^Q.]().66ii^ îi ct^e^ ^^ Mre, 4e

^Yiassë. Le ^tyle e^t u&e ékctioq 1q^ lisfoip^ rr^édj^éevlB
sKf]^ comme la yisr^u vit 4e sacrifices: c'jsst Wi.p<iUY
(^Qlitta»«ioj9 \$'^txr

grande qu'elle est mi)|^n\$.}if^tAGi^ri^Q| tj'fSt la pensée hu-
maine à la fois juste et elliptiquf^ dis^l^ri^Qt 4^veG <iji t#<;^
b/?uoH)t ce

relif, élv^l, ^p. »^{op}^{pt}^{nt} .fjvii. puisse

.C9ix(eii<lefl|(>jj,4«ipi«,dep#è6i^«j9qr4'bu|,
.d.^mç,deazjè^«s jji^«iyle.ept4q r^^iftn in^ |^^p;éc,de
^'Jn^rn^ij^ i^m^nl, .^. nr^wei^eilWft- ^^ce e^.)ç^l^p§ ^^
ç^n^fttèr^a durRlMftf.

Xij PRÉFACE .

Que rora leur puisse se relrbruer dans Fëérivaio, qui en doute-
Pai quelqu'un, muni d'un tempérament oratoire, parle souvent
devant uta auditoire nombreux, il est évî* dent que la tournure
naturelle de son esprit nie l'abandonnera pas dans le silence •du
cabinet, et qu'en écrivant il pourra parfois voir repat*aitré sous
sa plume les souvenirs ^t les allures de sa pàroté. 'Mâts toujours
il distinguera fimprovisaièh du Style, el après avoir parié que
bien que mal il li<éHèra d'écrire.

Nous avons désffié èci'ire d'une manière aeourtef et étfncisé le
sujet ^ur lequel nous avc^ni patle; ël nous ttous sommes dbbné
Je teittps de la brièveté, il nous eût élë facile d'enftei* ce livre
avec des développe- -Biens prolixes; noû^ avons retranché des
fuslifications utiles dans un cours, doe

PlifA€I. xijj

expaBSfons ualareUes à la parole; du mîlieo de nos étudeis et
de nos matériaux nous avons abstrait ce qui nous a semble rigou*
reusement essentiel. Nous ne produisons pas ici des faits nou-
veaux^, mais une non* velle manière d'apprécier des faits
connus; nous devons donc concentrer les rayons du tableau et
resserrer les liens de la démonstration.

En donnant au lecteur ces explications si . noijis le prioQS de ne pas nous croire la proie desappréhensipus de l'amour^ -propre qu'on dît inhérent aux auteurs; nous .ne poyrsuivops pas la vanité, d'un nom académique el, littéraire; et ce but nous ^meut si peu que si' nous n'en apercevions pas d'autre, il n'y aurait pas pour nous de raison de parlai;* içt d'écrire: nous ferions ai|tre chose; il ne taons déplairait pas de briser la mpnQ-.

t<>nièd'utle vie s^^l^entaire^ de nom dott&er camàre à travers le monde, de faire dé la vie ijiie courte agitée , «l <f aller voir sur pied les hommes et sur leur théâtre les cîvîlisàlîons.

Si nous avons asireifti l'ardeur de lage à la patience de travattx successifs, c'est que nous sommes possédés et soutenus par une ambition, celle de concourir à l'œuvre de ^ la sociabîUe progressive du genre humain j il ne s'agit pas ici de briguer Téclat fulîe^ de la glôtiôle des lettres, mais d'avtfîr. raison strt^ \é fond des choses. Avoir raison e^

en dernière analysé h meilleur parti à pren* dre; et pduitjuoi rtîouvoirsà pensée sî ce n'est pour avoir raison ?

11 vatit la peine de se deslinei^ au culte des îd^s ave^c le dévouement d'un soldat

la ^ûatls^ du getibé%tatrtai*;Voilà qui pro-> cuf* Il l'am^tané^motioti diviple et {iters^ vèpaitlèelpéiitotfeujyeiti vic;f oat ^'ëpttM aïjx feux ôcècèfte «aiAie aiilMlî^; les pe^ l?t**5 veîttlté^ s^%ûîse^ sous les ^ie^^ l'eë- : pk'it est aCftlf et'ti^ttq-UUIe,Fàtn€ f;M*6ii»è*et

vattit «Ébos Bii^m tertÈi\vé lotîtes leë «ttjXd^' silkw» p^ëHmmaîrfes é(lioti* eiltroKs «faW *

d:%fté4« iêies essteiiliéWéî <fe Phottiaiikëv^

crkt)tfôdtîiaiteii»t|tie mm^ poiïiTons; notii' tâdSéwtrt cte
ré|)Wdtifi^* k iceiiscfetice do * genre huoiiao^ lellè
<|ileizi(WSla rêflêifcîS-^

Zf} PMiFiCB'

sons eo noiiSriadiues. Nous cherebcccfiî^ accési à élaborer
une théorie du droit dans ses rapports a^ec le temps et l'espace*
Nous ferons tous nos efforts pour appro* cher le plus possible de
la vérité^ mats sar. ce point nous n'avons pas d'inquiétudes per-
sonnellçs : l'esprit de tpjijt homme est dop^iég jl est constitué dès
qu'il existe; il possède dès l'origine tous les germes de ses puis-
sances et de ses propriétés; c'est une plao^ç qui doi^ chercher le
soleil et le^ conditions d'une heureuse culture^ mais qu'aur cun
art ne saurait doter d'une virtualité de plus. L'esprit n'a donc qu'a
se développer . avec convenance; il portera les fruits qu'il doitp-
Qrteri et tout ce qui doit être sçra. Livrons-nous donc i l'impul-
sion progressive quiagiteeidirigele6choses^etn'ayp|isçVau<< tre
égoï^e que le désir de nous abandon^ ner aux desseins de Dieu.

rftÉFACE. X?î|

Eh! comment penser à soi^ à la vue du monde tel qu'il se com-
porte aujourd'hui ? Jamais plus vaste spectacle ne s'est déve-
loppe. On a vu à certaines époques certains peuples se mouvoir
pour être grands et libres en Ire tous; mais à côté d'eux les au«
ires nations paraissaient inertes; on eût dit qu*elles leur cédaient
le privilège du mouvement et de l'action. Aujourd'hui les choses
ne vont pas ainsi : un mouvement de rénovation anime non pas
quelques peuples 9 mais la civilisation du monde. L'Orient est re-
mué comme l'Occident.

Nous sommes arrivés à un moment du temps où il a été décrété que les choses humaines seraient révisées et changées ; or la loi du temps domine les conditions de l'espace.

Elle les domine[^] mais ne les détruit pas ;

elle n'éteint pas l'originalité naturelle des nations , les diversités qui sortent du climat[^] les différences du sol et de la patrie ; pourvu qu'on lui obéisse[^] elle abandonne à chaque peuple le mode de son obéissance ; elle admet même des répit et des délais[^] se réservant de renouveler le signal des choses nécessaires, si par hasard il était oublié.

Ainsi nous voyons le midi de l'Europe , l'Italie, l'Espagne, le Portugal, garder encore les apparences des sociétés du moyen âge, moins la gloire et les libertés. Cependant un travail interne s'effectue au sein de ces peuples *9 il aura son heure d'aboutissement et de succès.

Ce mouvement de rénovation qui affecte le nord de l'Europe plus énergiquement en-

core que le midi n'est donc pas un caprice à quelques hommes ou d'une seule nation ; il est [^]expression chronologique d'un point ? où en est venu l'esprit du monde.

Les choses ainsi vues, la politique s'élève à la philosophie. On comprend Timon

solidarité de la sociabilité moderne ; où y a-t-il

fait entrer tous les éléments et toutes les nations de l'humanité. La politique n'est pas seulement la défense d'une forme consécutive - { collective ou de garanties isolées, si précieuses qu'elles

soient. La politique est l'application des forces de l'esprit humain à la direction de ses propres destinées : elle n'a

d'autre but que de livrer le gouvernail des

humains aux Idées les meilleures, les plus vastes et les plus utiles.

Débrouiller les idées est donc une œuvre

XX PRÉFACE

politique. Si vous voyez une société douée de force tomber néanmoins dans la lan«

Cœur être incertaine dans ses affections et ses pensées, craindre d'agir, croire que tout mouvement doit aboutir à une chute, ayez pour constant que cette société ne voit pas clair dans ses opinions et ses idées, et qu'elle se tient inactive parce que la lumière lui manque : les peuples ressemblent à ce guerrier d'Homère qui, au plus fort de la mêlée, demandait du soleil à Jupiter; ils n'aiment pas à combattre dans les ténèbres. Ont-ils tort après tout? on ne saurait leur demander de faire les héros de roman et de s'engager dans les erreurs aventureuses d'une course vagabonde ; ils se doivent à eux-mêmes de marcher sciemment à un but déterminé.

Occupons-nous donc d'éclaircir les choses

nifkCE. xxj

ses. Rien n'est plus nécessaire que de finir nettement la descendance de notre siècle et son originalité.

Dans l'ordre métaphysique il est impossible de suivre le développement de la philosophie moderne sans traverser la pensée primordiale de Descartes; mais le système de Descartes n'est pas toute la philosophie et des progrès ultérieurs ont élargi ce qu'il avait ébauché.

Dans l'ordre politique il est impossible de faire un pas sans accepter la magnifique initiative de la révolution française; mais cette révolution indestructible n'est pas toute l'humanité; et des progrès ultérieurs doivent agrandir ce que depuis quarante-trois ans elle a instauré.

Ainsi dans la voie tracée par nos pères, chercher des vérités sociales accommodées

à leurs propres convenances voilà toute l'œuvre. Or, une fois la vérité trouvée et proposée aux hommes elle n'a que deux fortunes possibles : la persécution et le triomphe; quelquefois elle est martyre avant d'être vaincue; mais elle survit aux temps.

Mais noire époque a trop soif de l'évidence des choses pour la proscrire longtemps si on parvenait à la lui présenter ; et les générations nouvelles en se mettant à sa poursuite trouveront finalement dans sa conquête non des disgrâces et des infortunes (si, mais le bonheur et la paix

Soyez les envers tous Sans doute ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux est petit: il y a comme un intérêt médiocre et de passions élevées mais cette médiocrité intermédiaire qui occupe la

scène puisse pour ainsi dire son droit d'absence d'une rivalité triomphante qui ait la force de la supplanter. Cette légitimité qui n'est glorieuse pour personne a néanmoins son cours et son effet; elle ne saurait être interrompue d'une manière heurteuse et durable que par l'avènement d'idées consistantes et claires ayant la puissance de convaincre et d'entraîner tous les esprits.

Depuis trois ans le génie des choses sociales a manqué aux hommes que leur âge appelait aux affaires; ils se sont trouvés inférieurs à une grande situation et ils ont placé la sagesse humaine dans l'abstinence de toute grandeur: il faut à la fois, rendre justice à la sincérité des sentiments et déplorer la faiblesse des conceptions.

D'un autre côté; les jeunes générations n'étaient pas préparées. Des instincts ne

ixiv PRÉFACE.

sont pas des raisons et les plus énergiques passions n'ont de puissance qu'appelées au

soutien de choses mûres et possibles.

Voilà pourquoi la science politique peut seulement recevoir des améliorations sensibles d'un laps de temps que les jeunes générations sauront employer avec persévérance et rapidité pour entrer vivement dans l'intelligence des choses et en répandre autour d'eux la bienfaisante influence. Un siècle de rénovation appartient légitimement à la jeunesse.

Durant les siècles qui reposent dans la tradition au sein des sociétés qui croient posséder la vérité, le vieillard a le premier

rang. Voulez-vous personnifier sans mensonge le génie dorien et Spartiate, représentez-vous un vieillard grave, sentencieux,;

solennel 9 parlant peu^ sévère^ inspectant tout^ plein de la sagesse de la Grèce^ ayant derrière lui les traditions de Minos et de la Crète ^ regardant les jeunes gens comme des enfans qu'il faut élever dans les mêmes maximes que leurs pères ont gardées. Le vieillard est roi, il est sage entre tous^ la jeunesse entière est soumise à son autorité, et il exerce sur tous la magistrature de Tâge et de la vertu, celle vaste paternité de la république.

Au contraire, dans les sociétés qui croient au fond des choses sans être en possession d'une vérité, déterminée qui nourrisse et rassasie leur foi, durant ces époques où l'esprit de l'homme est poussé par sa mobilité perfectible, la jeunesse est au premier rang. Entre un passé qui tombe et un avenir qui n'est pas encore, elle se précipite dans

XJVff FâiFACE«

toutes les voies et dans toutes les ouvertures: politique^ poésie, législation , médecine, opinions philosophiques, sciences, religions, elle se jette partout avec pétulance; elle innove, elle veut tout approprier à la convenance de ses goûts et de son âge, et elle demande à ses propres forces une philosophie, une littérature et une société nouvelles. Cette irruption des hommes jeunes n'est pas une impiété envers la vieillesse j ce n'est pas non plus une fantaisie, ni une impatience désordonnée :

elle est une loi de notre siècle.

Mais c'est peu que le cours naturel des choses livre la puissance à la jeunesse; il faut la mériter. Pour cela que chacun mette

dans l'emploi de ses forces discernement et persévérance. Vous que la nature a doués d'imagination et d'enthousiasme, soyez

poètes mais apportez-nous celle poésie forte (qui peut nourrir le genre humain et triompher du temps) la philosophie a besoin d'être reprise par des esprits ardents et fermes qui déchirent le voile et les voiles. L'histoire attend de nouveaux artistes; la

philologie réclame de jeunes travailleurs qui, se partageant l'Orient, nous procurent par leur habileté et leur talent la connaissance

clair défi! L'homme de ce corps innommable. Enfin la politique et cette science et l'application des propriétés de la socialité humaine veut des représentants nés, frais pas découragés> que la grandeur des conjonctures anime au lieu de stupéfier ayant des positions pas des mauvaises mais des généreuses intelligents, munis de la conscience d'avoir passée ne voulant ni le continuer, ni le continuer doués du tact des choses possibles > puissants énergiques

Uffizi PK FACE.

etsensé de la raison générale Lesocca-»

patio Dans nous manquent donc pas. Que chacun dans ce vase travail reconnaisse sa place et sa vocation et qu'il y persévère après s'y être engagé. Délibérez long-temps; mais, le choix fait il ne faut plus se dédire. Laissons de côté les choses molles, indécises et puériles: ne nous proposons chacun dans l'ordre de nos idées qu'un but précis, que nous apercevions clairement devant nous, dût-il être au loin placé. C'est ainsi que nous ajoutant les

uns aux autres nous formerons un immense concert qui engendrera tôt ou tard une universelle harmonie.

Un philosophe s'est complu à représenter le corps social comme un animal *éDOT*^me qui ne reçoit la vie que du mécanisme de l'art. La nature a créé le monde, l'art formé et constitue l'État. Dans l'État, celui qui a le

*PliFACÉ** xiix

le pouvoir suprême *ùl* la fonction de l'aræ; les magistrats et les autorités constituées en sont les membres ; les peines et les récompenses/excitations et moyens de la société^ représentent les nerfs; les richesses et les propriétés de chacun sont comme la substance du corps social j le salut du peuple en est le but ; les conseillers qui suggèrent à l'Etat les avis nécessaires en sont comme la mémoire; les lois sont la raison; la *con** corde^ la santé; la sédition^ la maladie; la guerre civile^ la mort; enfin , les conventions qui lient les uns aux autres toutes les parties de ce corps politique ^ *pacta quibus partes corporis hujus politici congluti*^ *naniur*, sont comme cette parole divine

échappée de la bouche de Dieu^ quand il créa le monde:
Fiat, sive faciamus homi^

nem\

(1) *Magnus ille Letifithan p quo mitas appellatur,*

L'harmonie sociale ne saurait résulter que de l'effort individuel et du concours volontaire de tous ses membres. Poètes, philosophes, politiques, savants, artistes, vous travaillez tous à la même œuvre, et vous ne trouverez la vraie gloire que dans l'exercice de votre rôle véritable. Du jour

« opificium ariis e^t, ^t hPP^Q i[^]rlⁱ^Pialⁱay qqanqoam a ho-
mine naturali (propter cujus protectipnem et sa- « lutem excogi-
latas est) et mole et tobore inu|to ma-

a jor. In quQ i[^] qm summam kabet pQUstaiemff<XoW[^]^ a
est , corpus totum vivificanleetmovente. ^«^/>/ra/a[^] a
^\\;pm/i\$U^{Tt}\\i(A9\\esartu\$. Pramticf el pemée summsb « po-
testati appensœ et a quibus meinbY*a ^d suuno çi|* « jusque
opus perficiendum incitantur , nervi suut , 4 qni idem fiictigit in
Qorpc^e natmrali» DivUice[^]ùiff^t^ «. larium hominum sun t pro
robore, Saluspqpuli, pro ne- « golie. Consitiarii[^]er quos ea, quœ
cognitu necessariâ a i))i sunt[^] su[^]geruntiir y pro mmo[^]^io.
siint. JEqmiçtii d leffesqx^e pro artificiali rali^one, ConcorcUa sa-
nilas est* « Sediifo > morbos ; bellam ohik , mors . Postrèiti[^]
pac-

« 1[^] quibp[^] p[^]rte[^] corpqris hi[^]as politjc;! co[^]gIqti|i9fi'< «
tur, imitantur divinum illud verbum Jîat, sise /aa ciamus homi-
nem , a Deo prolatum in principio d!lm « crearetmundum.» Tho-
mœ Hobbesii Levialhan, pars prima dé homine[^]

PKÉrACE. m]

oii la SDCieW verra ses enfaos se jo«er dans son sein ayec har-
monie el liberlë, et marcher au même but avec une indépendance
solidaire, elle tressaillera comme une heureuse mère; elle sentira
le moment venu de sa Fo'novalion; elle aussi pourra dire:
Fiat[^]fgciamus hominem.

Figt! Qui 9 dans la maturité des temps que la vérité paraisse,
et que son règne commence l Que ios choses humaines soient
soumises à la règle de oe qui est vrai! et que les idées se sou-
mettent le monde!

Faciamus hominem! Oui, dans la maturité des temps constituons l'homme nouveau; créons Thonime social de l'ère moderne; imprimons une face ultérieure à la nature des choses, et que l'humanité trouve

XXXij FREFAGE.

dans une unité nouvelle, Femploi et la satisfaction de toutes ses puissances.

Unité, image de Dieu, voile transparent de rêternité, toi qui veux aujourd'hui revêtir une robe nouvelle, si tu ne peux dès à présent devenir la reine du monde, fais au moins passer dans les esprits et les cœurs le désir de ta possession et la passion de ta conquête; embrase de tes ardeurs nos âmes pour les épurer et les changer; et que lamour que nous aurons pour toi nous devienne un gage de ta venue sur la terre!

Paris^ 9 juin i833.

DK

PREMIÈRE PARTIE

CflAPf TAB FftfiMifIA.

CARACTÈRE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE DEPUIS LA MORT DE HENRI IV jusqu'à CELL* »E L<»U1S XIV. 1610-1 71 S.

Henri IV termina par sa mort cette partie de notre histoire qui, s'ouvrant au règne de François I', avait réuni les derniers moments et les suprêmes efforts du moyen-âge avec les premières ir-

ruptions des temps nouveaux et véritablement modernes. Tout en France avait paru au seizième siècle sous les formes indécises d'une magnifique ébauche qui ne peut parvenir à trouver une har-

CARACTERE

nionieuse fin ; tout naît, tout commence, tout demeure inachevé : architecture , poésie , religion, philosophie, législation, érudition et littérature. Philibert Délorme inaugure par un pavillon les Tuileries ; Tarquebuse d'un catholique fait tomber Jean Goujon de l'échafaud où il sculptait sur les murailles du Louvre ; Marot par sa plaisanterie cadencée assouplit les formes d'une poésie à venir; Calvin porte dans la religion une réforme austère, inflexible , incomplète comme son propre caractère ; Pierre de la Ramée, dit Ramuêf qui professa au collège de France, lègue l'opprobre de sa mort à l'antique Sorbonne et son exemple à Bescartes; Gujas, Dumoulin et L'Hospital laissent de précieux fragmens de jurisprudence et de législation ; Juste Scaliger ouvre les voies de l'érudition et de la chronologie; Montaigne arrache à l'enveloppe des langues grecque et latine cette prose française destinée à servir d'interprète aux pensées les plus claires, les plus générales et les plu^ humaines.

La liberté, je veux dire l'activité de l'esprit de l'homme se montrait ainsi partout : de plus elle fit reconnoître expressément son droit dans ce

DU DIX*SEPTIÈME SIÈCLE

qui lui était alors le plus sensible, les affaires de la religion. L'édit de Nantes, rendu par Henri IV, confirma les privilèges et les franchises que les réformés avaient arrachés par les armes* à l'auto- , rite royale et à la foi catholique : ce célèbre édit de pacification d'avril 1698 ainsi que les articles secrets qui l'accompagnent garantissaient aux re* ligionnaires le libre exercice de leur culte, l'égalité civile, l'habileté aux charges et aux emplois de l'état.

Le traité de Westphalie fut pour le protestan* tisme de l'Allemagne ce que l'édit de Nantes pour le calvinisme français. Il assurait aux protestans et à ceux de la confession d'Augsbourg l'égalité civile et politique. Vous lisez dans le traité d'Osnabruck (art 5, § 18) que dans les assemblées ordinaires ainsi que dans les diètes générales le nombre des députés de l'une et de l'autre religion sera le même. Vous y trouvez encore que le tribunal de la chambre impériale sera composé d'un juge catholique, de quatre présidens nommés par l'empereur, et dont deux professeront la confession d'Augsbourg ; de vingt* six assesseurs catholiques, et de vingt-quatre

6 CARACTÈRE

les protestans. Les juges du conseil- auMême devaient être pris en nombre égal dans les deux religions. C'était ainsi que le dix-septième siècle recueillait les fruits des épreuves et des luttes du seizième : héritage légitime et mérité, moisson fertilisée par les sueurs et le sang de la nation allemande.

Cependant en France ^ après^ la mort de Henri IV, deux prêtres achevèrent la destitution de la puissance aristocratique ,

et pour élever la royauté au-dessus de toutes les têtes ils en firent tomber plusieurs. Armand de Richelieu fut impitoyable : la cruelle audace de son génie fut remplacée aux affaires par les ruses heureuses de Mazarin , dont je veux laisser parler L'adversaire : « On voyait sur les degrés du trône, d'où l'âpre et redoutable cardinal de Richelieu; avait l'ouïe à droyé plutôt que gouverné les humains, un • successeur doux et benia, qui ne voulait rien, « qui était au désespoir que sa qualification de cardinal » ne lui permît pas de s'humilier autant qu'il l'eût souhaité devant tout le monde, et qui marchait dans Paris avec deux petits laquais » derrière son carrosse *. » La royauté vint jouir (i) Mémoires du cardinal de RetZL

BU DIX-SEPT liinB SliCLB. ^

etie-même dans la personne de Louis XIY, des résotf afts^ con* qats par les deux cardinaux, et parut ^rtascène au moifient convenable. Alors tout sembler jeune, I>pinaDt, vtf , dfepo^, gracieux et grand t c'est un de ces is^tan^ pnvMgié» de Fhii»toire où tout succède k un peuple conraie it vta àomme beureux, où il cumule glorieudenieiaf leS'doM<lii génk et les fa-veurs'de to fortune.

Le gouvernement s'établit et s'enracine; les armées se forment et se fortifient par leurs triomphes ;. les généraux s'instruisent et s'illustrent ; la nKotarchie recule ses limites^ la société s'adoucit et se polit; les mœurs deviennent élégantes , ai^ mables ; le génie de la nation s'éclaircit «n s'é^ largissant; la langue se fut lumineuse, simple et grande ; les arts cherchent et trouvent une ma-* jecté simple; chefs -d'oeuvre, monumens, victoires, plaisirs s'élèvent et arrivent avec ui^ admirable opportunité*

L'esprit français, après n'avoir décliné ni les expériences, ni les apprentissages ^ ni les aventures^ tour à tour grec, latin ^ italien^ espagnol , prend enfin son caractère et son assiette : Des^

CARACTÈRE

Corneille fonde la prose ; Corneille institue la forme tragique ; Molière crée d'un coup la comédie nationale admirée des autres nations ; Bossuet et Pascal achèvent la prose dans sa précision et son éloquence ; La Fontaine sauve la naïveté, gauloise et la concilie avec son siècle; enfin l'ami de Boileau, Jean Racine, l'apporte aux Français ce que donna Virgile aux Romains, des types inconnus et éternels de poésie, d'amour, d'harmonie et de délicatesse.

Il y a entre les œuvres d'esprit du dix-septième siècle et ceux du seizième la même différence qu'entre une esquisse et un achèvement. C'est une première halte de notre génie que l'âge de Louis XIV ; il se pose, se termine et se suffit dans ce cercle radieux; à les lire, ces poètes et ces prosateurs de Paris, de Port-Royal et de Versailles , on est tranquillement enchanté ; on s'appuie avec sécurité sur la dignité qui les soutient et sur la foi qui les anime.

C'était la religion dont l'influence s'étendait beaucoup sur les idées , encore un peu sur les mœurs. Partout souveraine, elle semblait gou-

DU DIX-SEPTIÈME SIÈGE

verner la société comme la littérature; mais dans les lettres elle ne produisit que des chefs-d'œuvre ; au contraire , dans la direction politique des hommes et des choses , elle fit des fautes dont je crois apercevoir la raison.

Le catholicisme français sous Louis XIV était dans la même situation que le catholicisme italien sous Léon X ; il vivait plus encore dans l'imagination des artistes que dans le cœur des hommes. Singulière destinée des cultes» de jeter leurs plus vives splendeurs au moment où des révolutions effroyables les approchent et les menacent! Les pompes étaient éblouissantes , mais l'esprit chrétien lui-même devenait la proie de mauvaises ambitions et de passions peu claires et d'une intolérance idiote.

Jamais le cardinal de Richelieu n'eût songé à ourdir une persécution sans réserve et sans composition contre le culte réformé. À défaut de la charité son génie ne lui eût jamais permis une exécution d'une si barbare ineptie. Il combattit les huguenots ; après la prise de La Rochelle , il rendit un édit de grâce qui retranchait aux cal-

10 GARACRIE

voistes plusieurs de leurs franchises, et les traitait en sujets rebelles et domptés; mais en même temps il travaillait à ramener secrètement les réformés par des séductions, des grâces et des caresses ; il voulait les amollir et non pas les persécuter; il redoutait les entêtements de la foi et de la théologie.

Je ne veux pas m'apitoyer sur l'humiliation violée, mais jamais acte ne fut plus stupidement contre-révolutionnaire que la révocation de Tédit de Nantes; on en dirait le préambule écrit avec la plume de Tartufe *. Amsterdam , le Banemarck, l'Angleterre, la Prusse s'enrichirent de l'industrie de nos concitoyens proscrits qui portèrent chez l'étranger les procédés habiles de nos manufactures.

« A l'avènement de Frédéric-Guillaume à la « régence , dit Frédéric dans les Mémoires de « Brandebourg ^, on ne faisait dans ce pays ni « chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe « de laine ; l'industrie des Français nous enrichit

(i) Voyez notes et pièces justificatives, n° I. (a) Page 402; édit. Berlin, 1789.

OU DIX-SEPTIÈMES LIGES. 11

t de toutes ces manufactures ; ils établirent des « fabriques de draps, de serges, d'étamines / de « petites étoffes , de droguets , de grisettes , de « crépon , de bonnets et de bas tissus au métier, « de chapeaux de castor, de lapin et de poil de « lièvre; des teintures de toutes les espèces. « Quelques-uns de ces réfugiés se firent mar- « chands, et débitèrent en détail l'industrie des « autres. Berlin eut des orfèvres , des bijoutiers , « des horlogers, des sculpteurs; et les Français « qui s'établirent dans le pays y cultivèrent « le tabac, et firent venir des fruits et des légumes excellents dans les contrées sablonneuses « qui , par leur soin , devinrent des potagers admirables. Le grand-électeur , pour encourager cette colonie aussi utile ^ lui assigna une pension « annuelle de quarante mille écus dont elle jouit « encore. »

Une aberration sociale aussi profonde que la révocation de Tédit de Nantes dénotait dans la religion qui siégeait au conseil du roi une grande infirmité. La religion manquait donc à la fois de miséricorde et de génie ; aussi , par un juste retour, une force ennemie la minait

CARACTÈRE DU DIX-SEPTIEME SIECLE

sourdement. Tout était calme à la surface , mais au fond certains élémens réactifs commençaient à bouillonner.

Leibnitz prévoit en la déplorant la révolution générale dont l'Europe est menacée[^]. Venant après Descartes , entre Spinosa , Locke et Bayle , il pressentit les effets des idées ; mais les temps n'étaient pas venus : lès représentans de la philosophie étaient rares et sans lien ; le travail était obscur ; partiel et détourné.

Ainsi le dix-septième siècle eut une triple face: le développement positif et calme des sciences , des lettres et des arts ; l'établissement delà monarchie absolue y de ses limites et de son administration ; un mouvement sourd des idées , mouvement en apparence sans application et sans avenir.

(i) Nouveaux essais sur rentendement humain y page 4 30 ; édit. Leipsig, 1765.

COMMENCEMENT DE LA RÉACTION PHILOSOPHIQUE

rÉNÉLON.

Ça toujours été une déclamation familière aux défenseurs du passé que l'impuissance de la philosophie. Nous écrivons surtout ce livre pour achever la confusion de ce sophisme déjà si hautement démenti par le siècle dernier et par ce que nous savons du nôtre. Il importe dans ce dessein de surprendre et de relever au milieu même de Tâge de Louis XIV les signes d'une révolte naissante contre l'autorité de l'église et du prince. Et ce sera l'église qui nous fournira un factieux de génie , tour à tour adversaire

14 RÉACTION PHILOSOPHIQUE.

du pape et du roi, de l'orthodoxie et de la puissance absolue ; précepteur d'un héritier du Irône , Tinstruisant à détruire un jour lœuvre de son aïeul , d'une indépendance d'esprit sans bornes, d'un mysticisme raffiné dans l'imagination , d'une tendresse et d'une sensibilité de femme ; d'une ambition sans limites , sans repos et sans découragement ; profond dans ses ruses , iné^ puisable en ses détours , aimable en ses artifices, faisant de ses vertus l'instrument d'une grandeur à venir ; assidu auprès du lit du pauvre avec la pensée et la convoitise du ministère ; flatteur de tous avec dignité pour devenir leur maître avec douceur; portant sur sa physionomie et dans ses yeux charmans les reflets séduisants d'une ame d'autant plus maîtresse de ses secrets qu'elle semblait à chaque instant les laisser échapper*.

Sojus l'apparence d'une majesté tranquille, Fénélon était intérieurement agité par les pensées les plus discordantes. Tantôt

l'humilité de son christianisme semblait le porter à un entier renoncement de lui-même, et à*

(i) Voyez notes et pièces justificatives, n° II.

rÈXÈLON, i 5

de pieuses tristesses incompatibles avec les ambitiois humat-JDes. Alors il s'écrie : « Je suis dans une paix très amère, et je vous souhaite eett<^ « paix sans Trms eu souliaier l'amertume, il me t serait impossjBie de tous éive plus eu déiwA de c «tes nouvelles: je ne com^ends pas mon état ; « loul: ce que j'enreux dire me «enblefauxet le «défient dans le moment. Souvent la mort me « consolera, souvent je suis gai et tout m'amose. « De vous dire pourquoi Tun et pourcpioi Tautre, « c'est ce que je ne puis j car je n'w^ ai pas de «vraies raisons A tout prendre je trouve que je « suis en ma place, et je ne songe point qu'il y « ait au moodae d'autres lieux que ceux où mes «devoirs m'aitaeiiaat. Si je pouvais vous voir^ « j'en serais Uen aise mais; ne Je pouvant, il me « safât de me trouver tout auprès de vous en es- « prit, -matgrè la distance de lieux. Demeurons c unis de cette façon pendant que la Providence « nous tient si séparés ^ . » Puis, pour s'arracher à ces misérables langueurs, Fénelon sortait de lui-même; il entrait en Dieu et dans l'amour de Dieu. «L'amour, selon l'expérience intime,

(i) Lettres spiFituelles. Lettre i^.

16 RÉACTION PHILOSOPHIQUE.

« est bien plus Dieu qtie nous : c'est Dieu qui « s aime lui-même dans notre cœur. On trouve « que c'est quelque chose qui fait toute notre vie « et qui néanmoins est supérieur à nous. Nous

t n'en pouvons rien prendre pour nous en glo- « rifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que « c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le « bien-aimé ^ . « Et Fénelon n'engageait pas seulement son ame dans les élans d'une dévotion qui débordait; il y mettait son esprit et son imagination. Il raffina l'amour divin , il subtilisait sa tendresse pour Dieu. Versé dans les secrets et les délicatesses de la gnose mystique , il appuyait ses doctrines chéries par une érudition dont il contraignit Bossuet à se munir. Enfin, pour achever le caractère de celte piété singulière, il était entêté d'une femme extraordinairement, de ses opinions , de ses pratiques , et tout en protestant que s'il la croyait hérétique il la brûlerait de ses propres mains, il la suivait dans ses ardentes divagations avec une inconcevable fidélité.

Le même homme était la proie toujours vive

(i) LcUrcs spirituelles. liCllrc C7.

et toujours baignante d'une ambitiou persév^rante. Fénelon espéra jusqu'au dernier moment de sa vie qu'il gouvernerait un jour la monarchie, et il attendit constamment le pouvoir des' bonnes grâces de la providence. Son ambition était haute: elle n'avait rien de commun avec les désirs de ces hommes qui ne recherchent guère de la puissance que les insignes , les commodités et les pompes, qui se font les serviteurs de la force quelle qu'elle soit, lui sacrifient les opinions à la fortune desquelles ils parurent un instant attachés, l'adorent, achèvent de l'aveugler, oubliant, au milieu des vulgaires jouissances d'une éleva* tien éphémère^ les nobles satisfactions que là grandeur humaine a le droit de trouver dans l'exercice de ses qualités et de sa vertu.

Si Fénelon songeait au pouvoir dans son exil,

c'était pour appliquer les vues de son ^énie. Il
a été le premier homme en France qui se soit
annoncé par des théories politiques , et qui se
soit porté compétiteur de la puissance au titre
de la pensée. Dans la poursuite de la vérité cet
homme' si doux est inflexible^ ce gentilhomme.,
si bien né écrit mdement à Louis XIV; mêlant
18 ItliACTION PMltMOPHIQUX.

dans sa conduite la politesse et l'audace , rinitir^ réction et la
docilité.

Tel est le mélange qui caractérise Tdlénw/iie ^ production
qu'aujourd'hui nous avons peine à vraiment apprécier, tant les
habitudes de 1^ première éducation et de (enfance ont e&cé pour
nous le caractère .de ce livre, que tous les peuples ont adopté
pour apprendre notre langue, et qui n'est plus aujourd'hui que
l'auxiliaire de la grammaire française. Mais reportons-*nou4 W
temps où il parut* Voilii un prélat qui, pour élever un des plus
proches héritiers du roi très chréi" tien , compose un poème
païen : la sagittie ne s'y appelle pas Jésus^Ghris , mais Minerve;
la vertu n'y dépend plus de la religion , mais de la philosophie ; et
l'antiquité reparait avec tous ses charmes , toutes ses grâces et
ses beautés. Qu'eût dit saint Augustin de ce çenton d'Homère et
de Virgile ? Et vous , Jérôme , qui vous repi'ochie x si amèrement
la lecture de Ctcéron , de quelle douleur n'euttHex^vods pas été
percé à la voe dNm prêtre de JFésùfr^Christ cherchant , la poésie

ailleurs que dans les prophètes , et la politique ailleurs que dans Moïse? Mais c'est peu : le

S69ii4a}^s ; yqvs n y avez aperçu d'abord <]H ua^ >|q|ie effM^ipR de niuftgioation ; païsi bientôt VQU9 y iéçQWfvez la satire la plus cmelle et la piiçvix méditée } la Çrèce et ses bérois, rOijQjpe et se4 di^li^> laqtiquité et 3es sages ne foat évoqué^ qwfï pour accabler J^ouïs XIY et sa pour j petite épopée e^t une yastp perçor^o^Hlé { Ip^ adluiWP^ ^^ H^aates , les pprtraits irrécus»blei ; ripn |i*est épargné , tout se trouve atteint

4'ii»P réprobation éloquemmpnt détournée ; ^ gll^rrp, h dpsppti^me, lesdavage du poitmerçe \ rjptolér^çp s'e^rçant au npm dn ciel^ la fri-^. Yø}ité 9t la lipepce dçi^ ino^ur^ , le faste du lui^p ^% 4e lorgiipili régoiiuie qui ^e £iît ^Uf tput ef(pqndj^nniëiiupilQyablement. Qui donc pousse

C9 prêtre k ceft ei^trépuit^A ? Ipiprit dp som^èclpi quoi m tfo«Y# p^ iij@simi|i|pnt repré«eAté par

(i) « Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce <t pour le tourner selon vos Tues. Il faut que le prince ne a s'en mêle pas de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le « profit à ses sujets qui en ont la peine : autrement il les « découragera; il'en tirera assez d'avantages par les grandes «richesses qui entreront dans' ses étals. Le commerce est m comme certaines sources : si tous voulez détourner leur « coitfSt ;yoiis les faites tarir. » Télémaque, livre nu

âO KléAGTION PHILOSOPHIQUE.

Bossuet et par Tétat officiel de la monarchie , et qui, au moment même où il semble vouloir se reposer long-lemps, suscite et

se donne un ar* deot promoteur dans les rangs mômes de l'im-
mobile église. Fénélon s'est prfitë avec dévouement à servir d'in-
termédiciire entre la religion et la philosophie ; il a payé de son
bonheur cette hardie position. Il s'est partagé douloureusement
entre le mysticisme , lambition et la philosophie ; mais la philo-
sophie a eu la plus noble part ; elle a eu ses meilleures pensées et
ses plus populaires écrits; aussi c'est elle surtout qui doit s'empa-
rer de son nom pour le rendre immortel ; gloire dé bon aloi ,
gloire solide et vivace- qui jette un voile épais sur les pieux enté-
temens de l'ami de madame Guyon , et qui cicatrise les larges
blessures faites par leà ressentitneos de Louia XIY et la mort du
duc de Bourgogne.

GHAPITRE 111.

PETITE KCOLX IHTERMEOIAimE. — PSamAULT. <— LA-
MOTTB. — DOUBLE GÂEACTiRE DE FONTENELLE.

Avant d'entrer sans retonr dans le diz-huitième siècle, il faut
remarquer une petite école qui fit une certaine figure entre Talge
de Louis XIY et celui de Voltaire ; mais uous mesurerons à son
importance Tattentiou que nous lui prêterons.

Chaque siècle a ses devoirs et sa vocation. Le temps de Bos-
suet et de Racine était consacre à l'empire de la religion , k réta-
blissement de U langue ^ à h foi catholique , au culte des anciens,

ÉCOLE

à un travail contenu et régulier^ où Tesprit en s'exerçant s'humili-
ait volontairement devant la double autorité du christianisme et

de l'antiquité. Or, pendant que cette œuvre s'accomplissait, trois esprits qui ne manquaient pas de valeur entreprirent de la contrarier. Il ne serait pas équitable de juger Charles Perrault sur son portrait d'Iris et sur son poème du siècle de Louis XIV, il avait de l'utilité dans l'esprit; il a rendu de véritables services: il contribua à la formation de l'Académie des Inscriptions et à celle des Beaux-Arts; il sut diriger utilement les faveurs et la puissance de Colbert, dont toutefois il ne conserva pas les gracieuses dispositions jusqu'au bout. Dans son Parallèle des anciens et des modernes auquel il donna la forme d'un dialogue, on aperçoit un sentiment vague et qui n'est pas sans justesse de l'originalité de la pensée moderne et de ce que l'esprit humain a de progressif et de perfectible; mais ces vérités eurent le malheur d'être maladroitement indiquées, sans maturité comme sans convenance. Charles Perrault, qui vivait les modernes, suscita contre lui les plus illustres de ses contemporains; il fut accablé par l'autorité de Boileau et de Racine, il écrivit pour

INTRODUCTION. St3

le otodidref il n'y eut jusqu'à Lié qui composa une épître dans le dessein de venger les poètes.

L'aimable mérite de nous un ouvrage « nob

Il eut fait les meilleurs opéras depuis Quinault, mais pour avoir écrit les Bécasses fut en réponse à madame Dacier « Ces réflexions sont ingénieuses, et combattent puissamment le préjugé classique de cette femme seigneurale avec laquelle Lamotte se réconcilia par l'entremise de M. de Valincour. En dépit du grand succès qu'obtinrent ses fables, Lamotte, à détriment des vers et des siens propres, préconisa la prose; il en fit la langue

par excellence ; je ne sais quel instinct lui fit combattre les trois unités que défendit Voltaire^ enfin il écrivit hérétique aux ^etits des classiques; mais par une compensation singulière \$ il mourut dévotement dans la plus pieuse ûi^thédrale catholique, pendant que Rameau du Temple du goût se montrait supersubtilément enchaîné eut traditions littéraires et ûyateur Infatigable dans le fond des choses.

Vivre cent ans laisse à un homme le temps

- ^4 ÉCOLE

de se corriger et de se perfectionner^. Il eût été cruel pour Fontenelle de mourir après avoir fait Aspasius et ses idylles; heureusement il eut un siècle à sa disposition pour affermir sa raison 5 l'alimenter^ et tracer cette Histoire de l'Académie des. sciences où les éloges des grands hommes TOUS livrent les plus claires notions sur la nature des choses illustrées par le génie. Notre langue n a pas de chef-d'œuvre plus instructif. Fontenelle est marqué d'un double caractère : faiseur de méchants vers , prosateur excellent , puéril et paradoxal , solide et lumineux ; mais les bons côtés de cette nature ont prévalu et recommanderont toujours la mémoire du neveu de Corneille.

Fontenelle partageait les opinions littéraires * de Lamotte , dont il était l'intime ami. Ces deux hommes, ainsi que Charles Perrault, pressentirent vaguement un avenir de rénovation ; mais leur position fut indécise; ils soulevèrent imprudemment des questions mal posées; leur polémique fut parfois ingénieuse, mais dénuée de

(i) Fontenelle naquit le 11 février 1667 et mourut le 9 janvier 1707.

cet éclat et de cette vigueur qui arracheot la tictoire ; ils manœuvrèrent sans habileté , ils irritèrent Boileau, Racine, Voltaire, c'est-à-dire les hommes dans le^squeles la nation avait mis sa foi littéraire. Dans tontes les entreprises il importe de venir à propos ; il faut dater son avènement et ses travaux d'une grande époque , appartenir vraiment k son siècle ^ et non pas se glisser entre un siècle qui tombe et un autre qui naît. Dans ces situations mixtes l'homme est peu de chose; il ne croit pas en lui et dans l'opportunité de sa venue; iF ne sait pas être vieux avec les générations qui passent, jeune avec celles qui pointent; aussi ses pensées sont indécisées et partagées , ses efforts débiles ; pas d'aqdace et.de fierté; il se défend plus qu'il n'attaque ; il est réduit à' se justifier au lieu de condamner et de confondre , et sa vcfix est étouffée par les danseurs d'une foule qu'il n'a pas entraînée*

CBAt>ITRE IV.

Ii'abb^ de 84Il^T-I*IBR.11£.— MASSILLON. — PUISSANCIC
GKA- DUÉE DES IDIÊES.

Quofid Lottui XIV éutibiriné lés yedi^ oA fiit «tiehaâtd ft la cour et à la villa. Od n'arait plda nMf les épauler ce jdQg bigoi d'uûa hjrpocri^ obligatotre ; oti respirait 5 on #e pi*é«tpica on même temps dans les plaisirs et dans la liberté de penser. Le premier écrivain qui occupa l'attention publique en proposant des réformes fut un gentilhomme de Normandie, ame honnête, aimant rhumanitéetnes*épargnantpas une extravagance de peur de manquer une vérité : c'est l'abbé de

PILÉMI£ftâ DÉVJSIOPPÎHBNS » STC. 2^]

Saint-ferre. Ati milieu de ses rêveries il a fait deux choses utiles ; il provoqua la réforme de la taille arbitraire , et créa le mot bienfaisance. A Tapparition de cette expression nouvelle , les academies 9 les grammairiens et les pédans se soûleyèrent; mais le public et Voltaire sanctionnèrent Tinnovatioo. Limagination de Tabbé enfanta la paix universelle et la polysynodie^ connus surtout par les extraits qu'en fit Rousseau dans le désir d^être agréable à la famille de Tauteur. Saint* Pierre avait conçu une nouvelle amphyctionie ^ui devait assurer la paix perpétuelle dont il rattachait le projet, pour le rendre plus populaire, à la politique de Henri IV. 11 avait remarqué avec raison que(depuis la paix de Westphalie l'Europe tendait à se gouverner diaprés certaines maximes de droit public plushumaines que la diplomatie antérieure, et il voulait trouver les règles dW arbitrage européen qui établit entre tous les peuples une liaison sociale complète. Cette idée sera-t-elle toujours une magnifique chimère ? En écrivant la polysynodie Tabbé accomplissait une réaction violente contre le siècle de Louis XIV. Dans les premiers temps de son administration le régent» ànnsUgalionduduc de Saint-Simon , avait voulu

â8 PREMIERS DÉVELOPPKVNNS

rendre quelque chose de son ancienne ^endeur à la noblesse que le despotisme du dernier règne avait réduite à un servage humiliant. Il institua dans ce dessein plusieurs conseils où il appela les grands seigneurs qui avaient embrassé ses intérêts contre la duchesse du Maine. Mais ces conseils, entravant la marche des affaires et ne faisant rien de bon et d'utile, tombèrent dans un discrédit complet après trois années d'existence. Voilà qu'au moment où le régent se préparait à les supprimer labbé de Saint-Pierre arrive avec sa poljrsynodie pour louer ces conseils, et dé-

clamer contre le despotisme de Louis XIV dont il traçait un portrait outrageusement sévère. Tant éfi maladresse excita une réprobation universelle; l'opinion , choquée par uqe publication sans à propos, ne soutint pas l'écrivain ; l'Académie fran* çaise, sur la proposition du cardinal dePolignac, bannit de son sein le pauvre abbé, qui passa le reste de sa vie dans une retraite profonde, ou du moins la considération publique s'attacha toujours à son caractère.

Dans la pofy\$ynodie l'abbé de Saint-Pierre établissait que , lorsqu'un monarque gouverne seul^

DE li'esprit philosophique. ^ 29

letat est un yisirat; que s'il gouverne avec des ministres agissant sous lui , 1 état est un demi-visirat; mais que s'il a des conseils, letat est vërila-

blement monarchique. Il voulait qu'un roi eût des conseils pour les finances^ l'intérieur, les aflaires extérieures, la guerre 5 la marine, la justice, le commerce et Ja religion. Il demandait encore un conseil supérieur pour administrer les grandes aflaires, et au besoin pour remplacer le prince. L'apparition d'un pareil livre indique suffisamment la réaction qui éclatait contre le régime du dernier siècle. Mais la société n'entrevoyait alors aucun changement praticable. Rousseau, dans son jugement sur la polysynodie , se montre effrayé des innovations révolulioiinâtresd'un semblable projet^ , tant les idées paraissaient alors sans application possible même aux esprits les

plus ardents !

Louis XY était enfant : il s'agissait d'instruire sa jeunesse , et je rencontre encore un prêtre qui à l'exemple de Fénelon passe du côté de son siècle, abandonnant l'immobilité de l'église. Quatre

(i) Voyez notes et pièces justificatives, n° III.

30 ^ PREMIERS DISCOURS

après la mort de Louis XIV ^ une voix se lève « sait entendre devant le roi et la cour 4 ^ Frapç ^ qui condamnait le souverain conquérant et disspote : « Quel fléau pour la terre ! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère • ô

• mon Dieu, en leur donnant un tel maître! » Le règne qui venait de s'écouler était ainsi qualifié : « Et tout cet amas de gloire ne sera plus

c à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera

• après elle que l'infection et l'opprobre* » Voilà l'oraison funèbre de Louis XIV. D'un autre côté l'autorité royale est abaissée devant la souveraineté

• de la loi : « Ce n'est pas j'en conviens , c'est l'loi ^

• sire ^ qui doit régner sur les peuples ; vous n'en

• êtes que le ministre et le premier dépositaire » Où sommes-nous ? en Angleterre ou en France ? Welsmipster çq à Versailles ? Et de quoi se mêle ici cet oratorien , appelé à l'honneur de prêcher devant le roi ? Pourquoi sort-il des prédications ordinaires de l'église ? pourquoi ne fêpète-t-il pas comme les autres prêtres) l'enseignement théolo ^ i ^ que du dogme et des pratiques pieuses ? Pourquoi donc veut-il j'ajoute t il drefç-t-il de se9

pro» près mains une tribune politique? pourquoi ces invectives
qçntre Içs mo^uris des gran4& ^ db la

nié rograt^ 4«v«iAt TwCiaca d'un roi? pourquoi? pour «OM-
tover 1^ frâciAdos »ppl«ttddiii#ai«M \$ pour rejoindre h populari-
té maintoaiot atiàQh4# à jo ne saii quelle» idéei AOU?elIeâ qui
femeuttat» pour troitiwr une œ^ère neuf e k r^loquenet » pou^
ttoevQw ea rébtfmpe^se d'mt éolaMyate

désertion la prime de la célébrité.

« Sui plausu gaudere theatri. »

Le temps n'est plus où la prédication des dogmes catholiques
par la voix de Bourdaloue et de Bossuet exerçait une autorité
d'autant plus orgueilleuse qu'elle était certaine de son succès.
Massillon ne saurait plus être théologien ; il se fait moraliste,
philosophe; il entre dans son siècle, il s'y plaît, l'éloquent trans-
fuge ; il oublie le scandale de la croix et de la crèche de Bethléem ,
ou plutôt volontairement il le laisse dans l'ombre.

Ce n'était passa faute : le génie ne s'appartient pas , il n'est pas
libre de se dévouer à quelque chose d'usé , et de ne pas servir les
noaveautés qui dêpoque ea époque restaurent rhomanité

3a P&BKISM oiTBtOWBIIISNS^'BTe.,^

codim^ un vaisseau qu'il faut radoubler.' Apurés la mort.de
Louis XIY les idées philosophiques se moutrèrent partout ; on
peut leur appliquer ce que disait Tertullieh des chrétiens ; elles
remplis^ient la société ; les esprits travaillaient , les coeutsse
gonflaient d'espérance et d'audace , un avenir immense se dérou-
lait aux yeux : l'arène était ouverte.

CHAPITRE Y

HfFLUENGK DE l'aNGLETEBBE.

On disait à Rome dans le parti pompéien que la fortune de César avait été fort humiliée dans une île lointaine et jusqu'alors à peu près in* connue. Lucain, au second chant de sa Pharsale, nous montre Pompée raillant son rival de cette expédition équivoque : c Et de quoi se gloria fierait-il? est-ce d'avoir fui sui; les bords du «llhîn? est-ce d'avoir fui devant les Bretons « qu'il était allé chercher, et d'avoir pris pour a l'Océan je ne sais quel marais bourbeux? »

Rlieni gelidisquodfuglt abundis,

Oceanumque vocans incerti stagna profundi Territa qusesitis ostendit terga Britannis*?

César /dans ses commentaires ne dissimule pas que ses deux campagnes furent mêlées de succès et de revers; il ne conquît pas la Bretagne , mais avec son épée victorieuse il la montra au monde : c'était beaucoup ^

Dans cette île ainsi indiquée, le christianisme se mêla à la civilisation romaine , les mœurs germaniques vinrent, ep s'assimilant le christianisme, effacer la trace du proconsul romain ; et du conflit des vainqueurs et des vaincus sortît une nation dont l'influence sur le monde est d'autant plus notable qu'elle a été plus difficile à exercer. Sans doute la mer abrège les distances^ et sa liquide surface offre à l'audace humaine une plus rapide carrière; néanmoins quelle industrie persévérante et quel art infatigable n at-il pas fallu à la Grande-Bretagne pour enserrer de ses vais-

seauxles côtes de l'Asie, pour coloniser rinde , et pour laisser dans toutes les positions

(i) Pkarsaliœ iiberu, v. 570-572.

(2) Potest videri ostendisse posteris, non Iradidisse, Cn^ Juin
^gricolœ vUa Cap, xiii.

DE L^A!l<t.tnftRE. SS

mariUmas du moade les traces du léopard! Mais je ne dois ici que consJtAter Tinfluence morale et littéraire que l'Angleterre exerça au dix-huitième siècle siir h France , et par cet intermédiaire sut TEurope.

Le siècle de Louis XIV était si bien destiné à 1 etabjissjeniejitet Ji la précision du génie national que rien d'étranger ne vint se mêler avec autorité aux développemens de la littérature française. Boileaii se moque de Milton. Cependant il sem-* blait naturel que Shalcespeare et Bacon ^^ dojat le renom de plus en plus grandissait sur leur tombe^ occupassent nos be^ux et grands esprits; maig point : ceux-ci étaient tout entiers à leur propre génie, à celui de la France; tant il était néces« saire qu'avant de se tourner encore vers d au très peuples, la France, qui sortait de Timitation de ritalie et de l'Espagne , se définît et se constituât elle-même! C'est seulement quand elle aura témoigné de sa force par ses œuvres qu'elle d(mnera cours encore à sa curiosité; c'est après Corneille et Racine que Voltaire parlera de Shakes*

(i) \$h«k€ipeare a^oturat vers 1^16, et Bao»n en «6a8<

36 INFLUBNCÊ

peare aux Français, dût-il s'en repentir plus tard. Après Descartes , Arnauld et Pascal , les idées de Locke et de Bacon* passeront le détroit; tout est méthodique dans ce développement, dans ce contact des deux peuples.

Montesquieu comprend, expose Tespritdela constitution anglaise ; et quand il meurt , l'Angleterre écrit son éloge dans un de ses journaux avec la plume de Cliesterfield^. Voltaire donne pour aliment à son génie les écrits de Locke, de Pope et de Newton, le déisme de Bolingbroke, de CoUins , de Woolston , de Toland , de Tindal et de Chubb. Diderot traduit Shaftesbury et s'enthousiasme de Richardson. Désormais l'Angleterre est interrogée par la France comme plus tard l'Allemagne.

Mais ces emprunts ne se tourneront pas en obstacle de la grandeur de la France ; si Montesquieu s'inspira à l'Angleterre, il écrit l'Esprit des Lois , que la pairie de Blackstone

(i) Voyez sur Locke et Bacon l'Philosophie du Droit et l'Introduction à l'histoire du Droit,

(a) Numéro de l'Evening-Post, cité par d'Alembert.

DE l'ANGLAIS.

eût alors été incapable de produire ; car seule*

ment avec Bentham a pénétré chez les légistes

anglais l'esprit philosophique. Voltaire enflamme la froide incrédule de ses amis d'Angleterre , et prêche le déisme avec une contagieuse ardeur. Il le répand en Europe. Rousseau s'inspira de Locke pour écrire l'Emile et le Contrat social; mais, grands dieux! à qui la puissance populaire? au professeur d'Oxford, ou

bien à l'exilé de Genève? Locke conjecture, Rousseau affirme; le premier est froidement didactique, le second échauffe les esprits, les entraîne , orateur, presque prophète. C'est qu'il était de la destinée de la France de prendre au sein de la civilisation anglaise quelques idées, et de les jeter au monde après les avoir ornées et agrandies, après les avoir enrichies de sa propre substance, transformées avec sa propre énergie.

Imposant spectacle qu'offr^{ent} les deux nations , l'anglaise et la française depuis 1688 jusqu'à 1789! Siècle occupé dignement ! L'Angleterre se repose de Cromwell et d'une funeste restauration ; elle assure ses droits ; Clément la console de Walpole; elle polit et exhausse encore son génie; West-

39 INFLUSHGI l>9 li'ANGÛTBKRE.

minuter garnit se» bancs d'Wateu» et d'hommes d'4ut| et la Grande-Bretagne instruit TEurope. Cependant la France, que semblait «Toir épuisée répanchement de sa verire, recommence un travail nouveau ; elle trouvera le moyen de varier #â gloire en laugmentant ; elle n'a pas d'insti* lutionSy mais elle remue mille idées; elle les Comprend avec une facilité qui tient du pro^{dig}e elle les propage avec une célérité qui pré^{vi}ent tous les obstacles, elle les eiprimé avec tm charme contre lequel il n'y a pas de défense \ elle arrive ardente et instruite , pleine de pas^{Mon}S et de pensées à la 6n du siècle qu'elle ter« mine par une révolution. Mais il est temps de considérer cette élaboration philosophique^{el} et d'en graver le caractère dans l'esprit de nos CûiHt temporains.

CHAPITRi; V|.

LE DIX-HUITIEME SIECLE SE DESSINE ET SE MANIFESTE SOUS QUATRE FACES ET P^E QUATRE REPR^ESENTA^TIONS.

Renouveler l'histoire, propager le déisme, le bon sens et la tolérance , réunir les connaissances humaines, revendiquer les droits de l'homme tant individuel que social, restaurer le sentiment religieux , et fonder la société sur la souveraineté démocratique, voilà les résultats élémentaires du dix-huitième siècle; et quatre hommes ; Montesquieu , Voltaire , Diderot ^ Rousseau, accomplirent cette œuvre; hommes grands entre tous, noms que le temps n'effacera pas, QUATRENAIRE sacré de la philosophie.

CHAPITRE VII

ASSAULT PHILOSOPHIQUE DE L'HISTOIRE SOCIALE.

Pourquoi donc le genre humain, à mesure qu'il s'éloigne davantage de ses commencemens et de sa première jeunesse, ne se borne-t-il pas seulement à écrire l'histoire la plus récente ? pourquoi l'homme recommence-t-il des histoires déjà composées et déjà connues? pourquoi veut-il à la fois remonter à l'antiquité des choses et embrasser leur universalité? Cependant il semblerait qu'en ce qui touche la Grèce Hérodote et Thucydide nous devraient être de suffisants conteurs,

Qu'il faut prendre garde à Salluste épuisé pour nous la copie de ce U repu* ^jque r^m^ne. Toutefois, après avoir lu ces hommes, nous nous ag^ons encore au sujet de

leurs propres ouvrages, et tout émus des récits qu'ils nous ont faits, nous les refaisons nous-

mêmes, nous prétendons ajouter à leurs peintures quelque chose d'plus, d'Ail teneur, et qui soit nous. En outre, les catastrophes et les événemens passés sont ramenés par l'esprit de rhomn au temps même où il vit : il les compare; y rapproche le passé du présent, et fait de toute l'histoire humaine une sphère immense dont avec son siècle il se constitue le centre.

Cependant le passé paraît acquis au genre humain irrévocablement ; on le dirait un patrimoine qui ne peut ni diminuer ni s'accroître; néanmoins l'homme en dispose presque comme du présent : il y touche, il le modifie, il le change; oui, il change le passé qui semblait hors de sa puissance. C'est que l'histoire vit surtout par la pensée de l'homme. Ce qui est accompli ne varie pas en soi-même; mais l'appréciation dont l'homme le marque est mobile puisqu'elle est

412 HISTOIRE SOCIALE;

perfectible, et comme le jugement humain est le souffle puissant qui anime le passé, il faut tomber d'accord que le passé se renouvelle comme ce qui vit dans le présent.

Chaque siècle touche à l'histoire pour la refaire et la restaurer ; même c'est un de ses premiers soins. Les générations nouvelles désirent entrer dans une intelligence du passé qu'elles ne trouvent pas chez les écrivains d'un autre siècle, et elles sont obligées de se la donner elles-mêmes. Montesquieu en donna ses conteniporains.

Lorsque dans l'année 1721 les Parisiens trouvèrent chez les libraires les Lettres persanes^ ils durent tomber dans une grande surprise qu'ac-

f i) Je crois pouvoir renvoyer le lecteur au chapitre xiv de V Introduction ^nérate à l'histoire du Droit pour ce qui touche particulièrement l'intelligence historique du génie historique de Montesquieu. On verra au même endroit la comparaison de l'auteur de l'Esprit des Loix avec Vico, ainsi que le jugement et une lettre curieuse d'Helvétius. En re-lisant l'appréciation qu'il y a quatre ans je traçais de Montesquieu, j'ai trouvé plusieurs choses à ajouterj mais rien d'essentiel! à rétracter.

MOÏXESQUIBCE^ 43

compagnoit un véritable plaisir. Des Persans qui de Paris écrivaient à Ispahan I Un confident discret publiait leurs lettres traduites et arrangées, polies, un peu façonnées à la mode française. Cette fois un esprit nouveau éclatait dans le fond comme dans la forme. Pour le style, l'allure était inconnue jusqu'alors , et d'autant plus séduisante ; c'était quelque chose de vif, de brusque, de brisé, d'étincelant , de léger, des saillies audacieuses et courtes, des traits rapides et acérés. Adieu les habitudes et la manière d'écrire de l'âge de Louis XIV 1 Adieu les longues périodes , les phrases majestueuses dont les replis retombaient symétriquement comme les vastes anneaux de la perruque du grand roi 1 Tout est changé : le style est cavalier, libertin; et pour le fond l'auteur se donne de nouvelles moins étranges licences ; il persifle tout : la société, le gouvernement, les lois, les mœurs , la religion ; le pieux est appelé une vieille idole qu'on encense par habitude ; l'antique raonarchie est raillée. Cependant ces ingénieuses superficies couvraient de profondes pensées. Dans cette cor-

responsance frivole on lisait des paroles sérieuses sur la société , les gouvernemens, la religion» sur l'avenir de

44 HISTOIRE SOCIALE.

L'humanité ; on y trouvait ces-mots : « On a beau «faire, la vérité s'échappe et perce toujours les « ténèbres qui l'environnent. 11 viendra un jour où l'Eternel ne verra sur la terre que de vrais «croyans. Le temps qui consume tout détruira «les erreurs mêmes. Tous les hommes seront «étonnés de se voir sous le même étendard; tout, « jusqu'à la loi, sera consommé. Les divins exemples plairont enlevés de la terre, et portés dans les célestes archives*. »

'p"i *M< im»" ^

Montesquieu apportait à la France une nouvelle manière de penser et d'écrire ; l'ellipse nonseulement de mots mais d'idées lui fut familière. Dans ses Considérations sur les Romains il pose les points principaux d'une déduction hardie, sans remplir les intervalles ; tant pis pour qui ne comprend pas. La Décadence comme les Lettres persanes nous montrent l'auteur curieux de réveiller le goût blasé du public par des procédés nouveaux dans l'artifice et l'industrie du langage, et par une opposition au cours ordinaire des opinions et des choses; opposition qui, pour

(i) LeUre xxxxy. Usbek à Gemchîd, son cousin, dervier du brillant monastère de Tauris.

n'être pas parlementaire n'en était pas moins spirituelle. Le public se jeta avidement sur les alimens assaisonnés qui lui offrait notre auteur; le débit fut grand d'une telle denrée.

Quand, avec un style ménagé pour ne pas en- , nuyer son lecteur, Montesquieu eut marqué certains hommes et certaines choses de Rome par des stigmates éternels, il sortit de Rome pour entrer dans l'humanité même. L'Esprit des lois est l'histoire livrée à un artiste qui a la puissance d'en disposer à son gré. La chronologie a disparu y ainsi que la séparation des histoires particulières. Tout se confond et se mêle pour retrouver un ordre inventé; on dirait une vasisse et délicieuse contrée dont les accidents heureux sont inépuisables ; dès les premiers pas vous êtes surpris et captivé; un indéfinissable attrait vous attire et vous pousse. Vous marchez devant vous; cependant les sentiers se croisent; leur multiplicité charmante vous embarrasse quelquefois, mais jamais vous n'êtes déçu par le chemin que vous avez pris; il vous conduit toujours à un point de vue pittoresque qui vous découvre quelque chose. Dès qu'on a séjourné quelque

4^ ^ HISTOIRE SOCIALE.

temps dans cet Eden où Ton rencontre plus de variété que d'unité , on ne sait plus s'en arracher si on veut toujours y vivre pour jouir continuellement de cette douce lumière dont un ciel si pur récrée les yeux, et qui, se réfléchissant dans l'imagination , réchauffe et la fait tressaillir d'allégresse.

On a dit que le livre de Montesquieu était de l'Esprit sur les lois; je relève et j'accepte le mot ; mais il y avait long-temps qu'on n'en avait fait, de l'Esprit sur les lois , et il devenait urgent de s'en procurer. Il y avait bien quelques jurisconsultes tels que Laurière , Cochin et d'Aguesseau ; les commentateurs ne manquaient pas ; les rois et les avocats foisonnaient; mais où était l'intelligence qui put porter la lumière dans la jurisprudence moderne?

Montesquieu fut cet homme qui ^ donna le scandale de chercher l'esprit des choses.

A l'apparition du chef-d'œuvre, la vieille

Sorbonne, le parti ecclésiastique et le servwn

pecus des routiniers clabaudèrent ; Montesquieu,

après avoir écouté leurs clameurs, résolut de les

confondre toutes d'un seul coup; il écrivit la J}é*

scomsiQiiiiD^ 4?

feme de C Esprit des his y apologie qui ne pâlit pis même auprès du monument qu'elle défend. La polémique de Montesquieu a quelque chose de la majesté de son caractère et de son style ; elle est dédaigneuse avec gravité ; elle ne laisse échapper que par intervalles son indignation d'autant plus formidable qu'elle est plus contenue. Quaad sur tous les points il a battu en détail ses stupides adversaires , il couronne sa réfutation par cette aillerie triomphante : «Rien n'étouffe plus la doctrine que de mettre à toutes les choses une robe de docteur; les gens qui veulent toujours enseigner empêchent beaucoup d'apprendre ; il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse lorsqu'on l'oeuvre dppera dun million de scrupules vains. Avec-vous les meilleures intentions da^ monde? on vous forcera vous-même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire quand vous êtes effrayé par la crainte de dire mal 9 et qu'au lieu de suivre votre pensée vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient aas mettre un béguin sur la tête pomr «nous dire à chaque mot : Prenez garde de «tomber; vous voulez parler comme nous, je

HISTOIRE SOCIALE

/ «veux que vous pariez comme moi. Va-t-on « prendre l'essor ? ils vous arrèlent par la manche. « A-l-on de la force et de la vie? on vous Tôle à «coups d'épingles. Vous élevez-vous un peu? «voilà des gens qui prennent leur pied ou leur «toise, lèvent la tête, et vous crient de des- « cendre pour vous mesurer. Courez-vous dans « votre carrière? ils voudront que vous regardiez «toutes les pierres que les fourmis ont mises sur «votre chemin ; il n'y a ni science ni littérature «qui puisse résister à ce pédantisme*» . On n'a jamais accablé avec plus de bonheur la malveillance de la bêtise et de la routine.

L'auteur de Y Esprit des Lois avait épuisé toutes ses insurrections dans les Lettres persanes; désormais il n'eut plus d'autre souci que d'observer les choses , de les peindre et d'enseigner les hommes; non qu'il ait renoncé à. cette ironie qui est un des caractères de son génie ; mais il la rehaussa par une dignité naturelle et simple: il est vaste, serein et lumineux; il éclaire les esprits sans les enflammer; il laisse tomber l'irritation de sa

(i) Défense de l'Esprit des Lois^ dernières pages.

plume ses vues^ ses portraits , ses épisodes, ses développemens ; quand il a fini son œuvre, il se détache aisément de la terre. La mort ne le surprit ni chagrin*, ni effrayé ; il s'était élevé graduellement vers une autre vie par la contemplation de l'histoire et des choses, et malgré les persécutions d'un indigne jésuite, il rendit paisiblement à Dieu une des plus grandes âmes qui aient traversé la terre.

Montesquieu eut excellemment la conscience de la raison humaine : il voulut tout expliquer par elle, et tout tirer de la nature de l'homme et des choses.

Il chercha les lois particulières des institutions particulières ; il scruta les causes et les raisons qui soutiennent certaines formes de gouvernement ; à chaque chose il rattacha une condition spéciale ; il se fit observateur et l'historien des faits avec la plus subtile sagacité.

Il ne s'éleva pas à la considération d'une loi universelle qui mène les sociétés humaines.

50 HISTOIRE CIVILE.

Dans l'antiquité même il a retracé l'histoire ; il a fait connaître le premier état de la société politique anglaise , le caractère anglais et les mœurs anglaises ; il a écrit sur Rome et ses institutions des notices plus profondes encore que celles déposées dans son premier essai ; il a eu d'admirables instincts sur la barbarie germanique ; Il a jeté la lumière sur plusieurs points essentiels de la féodalité française.

La France redevint de Montesquieu le précieux avantage de la réflexion du passé et du présent même ; ce magnifique résumé qu'il avait tracé mettait les choses à nu ; et le voile qui couvrait bien des décrépitudes était sinon déchiré, du moins levé. Cependant l'homme qui tirait ainsi de l'observation une philosophie de l'histoire originale n'avait aucun désir de changement et de révolution : le spectacle qu'il se donnait suffisait à son âme pour la remplir ; il avait assez de comprendre les choses et de les expliquer ; même leur intelligence devenait à ses yeux une justification \ et telle était son impartialité qu'il dérivait plutôt vers une

apologie trop indulgente que du côté d'une juste ^censure» Plu-
sieurs con-

MONTESQUIEU. 51

ooÉiréDiefti de oetlé intliilftisoii ^ mais quel est le génie fiu-
maih ^i n^l efflèùt^ jMi^id dii éeùéll?

Tôtefoiis &'ii»ptttob5 pé^ Si Mojite^litcu les îûteiT)réiaîîbtis
que Veolteit ért fef^é eûcore ciéirtftinè éépri'tit^.
Roj^i^M^tDeht depù^ la fiti do def^ nier siècle, mais depuis
18149 époque & laquelle la France a repris les discussions de li-
berté publique, libtià alt)ns tu ^s ptibliciartes ou des hommes
en posseisston du pouvoir Jttstîfié et défendre ce qui est, Ce
qu'lls trouretit èèabl, «t'importe à quel titre ; et pour éefâ noué
les atons tu s'autoriser de YESprit des Lois. Nous sommes èncor-
ribrés de petits Montesquieu, inépuisables en apologies de ce qui
existe , parodiant l'intelligence historique de Tilluslre auteur par-
leurs sophismes politiques, n'ayant pas l'air de soupçonner que le
temps renouvelle tout, et n'étant guère en retard que d'un siècle
dans l'intelligence de la société française.

La politique et l'histoire constituent deux ordres différens qu'il
faut se garder de confondre : (i) Voyez la lettre d'Helvétius,

HISTOIRE SOCIALE

l'histoire sert et mène à la politique : puisqu'elle est le tableau et
Tin terpré talion du passé , il faut s'en servir comme d'enseigne-
ment et dq transition au maniement des affaires de son siècle ;
mais la politique consiste dans l'intelligence du .présent, dans

l'accord et l'harmonie de l'homme avec son époque , dans sa puissance à s'y mouvoir et à la remuer.

Il ne serait pas aujourd'hui plus sensé d'aller chercher dans Montesquieu des leçons de politique que dans Machiavel : c'est l'histoire qu'il faut étudier dans son livre ; elle y est vivante et indestructible.

P&OPA^ATION DU DÉISME , DU BON SENS ET DE LA TOLÉAANGE

— YOLTAI&Ew

Je ne puis m'imaginer que Tesprit humaiu marche ad hasard ; je ne puis croire que dans les siècles les hommes de génie soient répartis d'une façon arbitraire et confuse. Or, au commencement du siècle dernier, l'esprit de là philosophie qui méditait la conquête de la société avait besoin d'associer à la gravité de Montesquieu quelque.chose de plus actif, de plus.vif ^ et je suppose qu'au pied du trône de l'auteur des choses il se soit un jour

54 DéisHE 9 BON SENS ET TOTÉRANGC.

incliné pour demander la venue d'un représentant convenable à ses desseins. Descartes 9 Malle^ branche ^ Spinosa , Locke ont paru ; Leibnitz a déployé une paisible et profonde universalité; mais le temps en réclame une autre ardente, guerrière,. insurrectionnelle; Dieu Taccordera au génie de la philosophie. Ohf mon Dieu! puisque ce jeune homme qui se produit en 17 18 n'est pas un étourdi, un enfant perdu, puisqu'il ne doit pas avorter dans

une expédition que vous avez décrétée vous-même, eomblez-Ie de tous les dons, armez-le de toutes pièces^ c'est un autre Achille:

Arma acri faeienda viro.

Car que de travaux et de lal>eurs Tattendent ! Il risque, tant qu'il n'a pas entraîné le monde, d'en être écv^s4 luif«êoife. MajusDieu ^e l'ab^pdonnera p<s saos Vaywr miu^i d'une inviacible b»bî(eté à l'eQtrepH^ où il l'^avoie.

C'est TO philosophe àMue noqvelf^ espèce; ae lui cherchez awcun trait de ressemblance avec ses devanciers ; poujr wiçurL les caolinuer , il 3'en disiii^ue davaots^e. Et survie -4?h-ai»p jq saisis son ^msiHllm^ caractère, hpas^im^ Voltaire e<t çpi-

VOLTAiKE- '55^

ritu^l^A sws doute; mai\$ sMîtol il esl paâstoaDii;. ^ne p^i;\$ \$ipi;L ioépuis^bie d\$ms m\$ tl^sors el dans

i^mplacable, bo^flae» âi^re, eare^^anle , souple , intsolente, le vivifie, le pénètre, le relève et le soutieot ; il cjpie^ il plewe, il rit, U ^^nuporte, il éclate éi} mille £99093; il Uxlerrooipt ^sg^^ii&emeas^ ses iodÂgo^tion^^^ p^ Ma rii39aemeal/&9u*4wique>; y déti^uil: IWet qfl'il viçpt de proc^im p*r im plus pui^ssa^jt et coiitraitr^^ Ne Im réiUtes pas , q'e^tuo déi^aoi il ^rt rbuaiaqit4, reqehaotiç, h raille el la mys^Mce; i^ croyais le t^nir, ii m'é^ ehappe, etoet b^uipe quoi» a y<?ulu rabaisser» ' en le qualifiapt superficiel , qie d4s^s^èr-e pai* la profondeur de soa^ inexplicable nature.

ypJtajre pourra dope ètr^ le pjtu^ cqtrejM'euaât et le plu^ praTo<:ateur dejs écriv^Q^; mais encore il en sera le plus sensé ;

et il lui sera donné j iw^ Dieu le protège, d^assembler dans son caractère 4wx qMdlité& qui che? b^WGQup d'hç^uiwes s^nt iu-
soçiable\$f la passion e^ le bo^ seus. Voltaire fol doué dun bon
^m exquis; il e^ clajr, \$im^ pie, luipif^c^u^i: ^t juste; eu dépit
de se\$ passiou3 h ju^^^e le r^ipèue la pU^art d» tcppps à la
ju\$-

56 DÉI5MC , BON SENS Et TOLÉRANCE^

tice. IN 'oubliez pas non plus une intarissable facilité qui ne connaît ni fatigues ni langueurs, et qui permet à ce héros de trouver le repos dans la variété et le coniraste de ses travaux.

Que fera*t-il ainsi doué? un système? mieux: une révolution. Il estime Descartes , mais il n'est pas cartésien ; il profite des leçons de Locke, sans dissimuler ce qu'iMui doit ; il donne à connaître Pope aux Français; il ne se fait pas plagiaire sournois et impudent de la philosophie anglaise ; il se sent assez fort pour se montrer sincère, et il ne cherche pas à mettre son éducation dans l'ombre, parce qu'il est certain de sa propre grandeur.

Arjpé de passion et de boa sens, Voltaire déve- Ipppases des-seins et son esprit par quatre moyens : >^ la scène, l'histoire, la philosophie et la polémique.

La tournure philosophique et magistrale que^ prit la scène au dernier siècle sous la plume de Voltaire n'a pas besoin d'apologie. Aujourd'hui nous allons au théâtre pour oublier notre époque ; plus la peinture des passions, qui toujours et par^

VOLTAIRE

tout soit la vie de l'humanité j plus la résurrection du passé savent par le génie de nos jeunes artistes nous captiver et nous dépayser^ plus nous sommes agréablement occupés; tant le fardeau de notre siècle nous oblige à le déposer quelquefois pour le reprendre avec plus de vigueur ! Mais l'âge de Voltaire était trop ardemment^ préoccupé de la liberté philosophique , et trop privé des moyens de lui faire jour pour ne pas se précipiter dans l'issue qui pouvait avec l'aide du génie servir de carrière à cette philosophie tant aimée du siècle. A défaut de tribune et d'institutions politiques , Voltaire chausse le cothurne ; il prêchera sur le théâtre au bruit même des derniers accents de la chaire chrétienne; parce qu'il est passionné ^ il sera dramatique 9 éloquent et populaire; il entraînera la foule; il la convertira en la divertissant; Il échauffera ses maximes et ses enseignements philosophiques par le feu et le cri des passions. Aujourd'hui le temps a fait pâlir l'éclat et l'opportunité de sa philosophie devenue surannée; mais les ardentes et pathétiques beautés échappées à son cœur semblent grandir encore : Tancrède , Vendôme , Zaïre ^ Zamore , vous ne passe-

DÉISME, BON SENS ET TOLÉRANCE

rez pas;' et quand même vous n'auriez pas le vrai costume du moyen-âge, de l'Amérique ou de l'Asie^ vous êtes sauvés, car vous avez^ les sources^ de toute vie, l'ame et Tamoun

C'était aussi dans l'histoire que Voltaire pouvait se déployer à Taise, Bossuet avait esquissé l'histoire dans les intérêts du christianisme ; Mouton qui eut de la raison : Voltaire ne dut faire ni comme Bossuet, ni comme Montesquieu ; il écrivit l'histoire pour la détruire et dans un but révolutionnaire ; il battit l'Eglise en ruine et voulut réduire le christianisme au déisme voilà son œuvre. Son Essai sur l'esprit des nations est un résumé ; un factum % un pamphlet ; il raconte pour condamner, il raconte pour enseigner ; Montesquieu poursuit à outrance les moines et les prêtres ; il est injuste parce qu'il ne distingue pas les tenes ; il accable le clergé pour lui arracher l'empire » il caractérisa le passé par le présent ! la révélation s'oppose le déisme, les persécutions antiques à la tolérance à la théologie vaine et sans désir « de se renfermer dans le bon sens pratique, à l'utilité des moines et des couvents quelques notions d'économie publique* 14

VOLTAIRE. 59

Le livre de Voltaire que l'on dit inutile au monde embourrait la marche de la civilisation. Il ne faisait obstacle à la diffusion des lumières et il ressortait encore que la révélation n'était pas nécessaire au genre humain et que le déisme lui suffisait (enfin il résultait de l'enquête historique que la philosophie ne pouvait gouverner les affaires par les mains des rois et des philosophes. Le style de Voltaire a de nombreuses qualités admirables : quel jet ! quelle facilité ! quelle clarté ! quand l'Eglise n'est pas en cause, quelle impartialité ! C'est ce que le bon sens livré à lui-même peut produire de plus satisfaisant. : Voltaire ne craint pas de phrase, il veut être direct : il marche, il marche toujours devant lui et il ne cherche pas

l'éclat 9 il le rencontre ; il ne courtise pi[^]ie prestige d[^] Qftots ; mn\$ l'étoquence du récit [^]t des choses l 'aocom[^]gne souvent dans sa course. J'aime l'inlentioo qui l'a poussé à tracer l'hiâoire d[^] siècle die XiOntS XIV* Jwscpi'eo 1 760 c'était encore la CBode àFaris d'être iagrat enversLouisXIV «t sott siècle [^] et d'en parier légèrement : cette réaction, qui dans l'origine avait été nécessaire et légitime, finissait en se prolongeant par devenir le coaible de rimpeHineicc ; cUe indigna Voltaire,

6o DEISME y BON SENS ET TOLERANCE.

et de la cour de Frédéric qu'il instruisait alors il envoya aux Français l'histoire de leurs pères. Il se montre pieux envers la gloire dont il est l'héritier et l'émule ; il enseigne aux Français la même révérence ; novateur avec bon sens, il adore ceux qu'il n'imite pas; il célèbre Bossuct, il se prosterne devant Racine ; il a pour le génie ce tendre respect qui chez les grands hommes est comihe un retour sur eux-niêmes, sur leur avenir , et qui pour tous est un devoir. C'est ainsi que nousmêmes nous devoos être reconnaissans envers le dix-huitième siècle, comme Voltaire et ses contempiorains envers le dix-septièmé ; nous devons marcher notre route, mais avec la mémoire de ce dont nous sortons, novateurs mais héritiers, et continuant d'ourdir la trame de la pensée française. Voltaire excellait dans le récit; cette faculté se montre triomphante dans l'histoire de Charles XII ; le héros est vivant, son héroïque étourderie court devant le lecteur, se précipite comme un torrent, et ce fragment d'histoire est à coup sûr ce que nous avons dans notre prose de plus agile et de plus martial.

Nous n'en sommes encore qu'à la moitié de

VOLTAIRE

Voltaire : ses œuvres philosophiques se trouvent à la fois dans ses vers et dans sa prose ; et seul de nos grands écrivains il excelle également dans le style métrique et dans le style ordinaire. Il popularise Newton, Pope et Locke; il prêche le déisme et fait connaître l'Angleterre dans ses Lettres philosophiques , brûlées par le bourreau ; il poursuit les traditions chrétiennes dans son Dictionnaire philosophique ^ il plaide et libelle des mémoires pour Calas, Sirven et Détallonde; il change l'esprit du barreau , il écrit sur l'économie politique; il suffit à tout; il prêche, il pétitionne sur toutes les questions d'un intérêt humain; il se constitue l'avocat de son siècle, le prêtre de la tolérance ; il est tout , il est partout ,

il agite tous les problèmes et tous les esprits*

GoQiment Voltaire pouvait -il se présenter comme un novateur infatigable sans soulever contre lui d'effroyables tempêtes? Nous pouvons aujourd'hui sans beaucoup d'héroïsme manifester du bon sens; mais Voltaire rompait la glace, et l'honneur de l'initiative était périlleux. Voltaire sentit qu'il fallait vaincre ou mourir ; il courtisa les rois et les grands, mais il fut implacable en-

60 DÉISME . BON SENS ET TOLÉRANCE.

vers ses adversaires littéraires , envers les chevaliers de Fégllse et des ténèbres ; il ne leur fit ni quartier ni merci, Il les égorga sur la brèche. C'est de nos écrivains celui qui a le plus et le mieux usé de la polémique i il y trouva des plaisirs infinis et une gloire nouvelle. Dès qu'il a toisé nmprudent qui vient s'offrir à ses coups, il rinsulte, le déconsidère, le dépouille de sa dignité , dût-il

dans la lutte perdre un peu de la sienne. Il raille sur tous les tons, dans tous les styles, vers et prose ; il moque, il bafoue son adversaire ; il rétourdit par ses clameurs aigres et discordantes; il Tahurit, le stupéfie et le torture par l'interminable abondance des plus injurieuses saillies. Cette polémique assourdissante et cruelle est comme le charivari de l'intelligence. Mais en* suite l'adversaire est serré de plus près; Voltaire rétreint, l'étouffé, le jette dans la poussière, s'y

roule avec lui ; un combat désespéré commencé; quelquefois Voltaire paraît vaincu , mais il se relève ; il enfonce jusqu'au fond des blessures qui! a faites son inépuisable ironie comme un glaive tranchant; il entonna l'hymne de la victoire, et grossit par ses vengeances ses titres à l'immortalité. Montesquieu portait jusque dans sa plaisance*

VOLTAIRE. 63

Il lui fit injure naturelle; Voltaire triomphe par le cyrisme , la furie et par des fautes odieuses, poison corrosif et mortel.

Il régnait sur Ses contemporains: il eut l'audace d'un dominateur et l'habileté d'un politique raffiné ; il fut répandu dans la meilleure société de l'Europe; il eut pour flatteurs des rois, des papes et des cardinaux; à la faveur de ces illustres relations conquérant poursuit incessamment ses entreprises ; Il ne se fait faute de mêler dans ses écrits et sa conduite l'impétuosité, la ruse, le cynisme et l'élégance. On le poursuit , il s'en va, voyage et revient; on l'accuse, il désavoue quelquefois ce qu'on lui impute, et recommence toujours. Quand il eut senti que l'âge des escarmouches, des fautes et des Contremarches était passé , il

choisit Ferney pour sa résidence ; il y vécut vingt ans , roi de la philosophie et des lettres. En 1778 il revint à Paris âgé de quatre-vingt-quatre ans; il y trouva un accueil triomphal et Franklin , représentant de cette Amérique qui venait de promulguer la déclaration des droits de l'homme, dans laquelle sans vanité Voltaire pouvait bien se croire pour quelque chose. Le véné-

64 DISCOURS y BON SENS ET TOLERANCE.

Le jeune Américain présenta son fils à la bénédiction du glorieux vieillard qui prononça sur la tête de Tenfant ces deux mots : God and liberty. Voltaire pouvait parler de Dieu, car il l'aimait ardemment; de la liberté car il la préparait.

Le génie de la philosophie dut être content de son représentant qui ne sortit du monde qu'après l'avoir changé : l'influence de Voltaire fut effective ^ plus philosophique que politique ; pins populaire que scientifique : dans son siècle il a été le grand propagateur des idées et des lumières; c'est pourquoi Dieu l'avait mis au monde.

Depuis Voltaire' la pensée humaine a continué ses révolutions ; et les révolutions frappent d'insuffisance les novateurs eux-mêmes. Il serait d'un esprit peu éveillé de se montrer voltairien aujourd'hui ; mais avoir été Voltaire est une des plus grandes gloires qui puissent échoir à un homme. Mais il s'est trompé ! belle affaire ! on n'écrit pas soixante-dix volumes sans se tromper. Il sied bien à des gens qu'exténue l'usurpation déloyale de quelques idées allemandes ^ à des gens condamnés à l'impuissance de laisser un monument.

je dis un seul, de parler avec dédain des IravauK <le y^ ^ltaire
! Malheureux , respectez la puissance et la fécondité ! Au moins
les eunuques dans le sérail , s'ils envient la virilité de leur maître,
metteat leurs fronts daas la poussière.

DIDEEOT, GÉNIE ENTHOUSIASTE ET PANTHEISTE. IL EST

AIDÉ PAR D'ALEMaSET.

Montesquieu ^ qui disparut le premier de nos quatre grands
hommes ^^ ne laissa pas son siècle en déshérence. A côté de Vol-
taire rayonne une figure 9 sinon la plus grande, du moins la plus
originale de nos physionomies littéraires^

Qu'on se représente un jeune homme à son début dans les
lettres, allant présenter ses respects à Tillustre président pendant
qu'il écrivait YEsprit des Lois : il est bien reçu ; le sarant magis-
trat l'encourage par un accueil plein de bienveillance et de

JDiWajvcvr. 67

dign,ité^|>ar>viQe convexsatioii spii^Uu^Uemeat coacîa^^
seutcincîeuse et réservée j le jeqne jbojp^e lève le siège, pleia
d^dmir^Upa^ iic^ais^sans ayç^^ osé ouvrir spa cœur Jà^ ma-
jestueux préjsidei;it. Il qo.urt chciz Yoltaire : Je dictateur c(q âi-
qcle le jççoit compie un ^qlpat^ire arrivât .;spu3 ;ses^<^rfi-
peaux ; jl ih féUcite de s^ ;:ésiot^^i(vi à se jeter dan§ la.cause de
la philpsopbie ; il applaudit ^/se^^;^^!^ \$^aQt de les Avoir qp
tendus ; apr^&n s^vpîr écouté quelque. ohose^ il apprîp.m^e ,

il jure[^] il se r[^]cjrie ; ^{^^}s mêler à sas 4lpg[^] QÎ conseils ni qri-
tiques, il enrôle le jeuue écrivain 44us la cphorte pbi]psp jihique ;
il lui fait.entreypir upe,réputation.qt un avancement,rapide, etâl
le flotte d4ns le de[^]ein de lui inspirer un âtt[^]cbcimeAt [^]fana-
tique h 3a [^]propre personne. L'ampur-rpropre ainsi caressé du
jeune [^]récipiendaire e[^]t satisfait, mais [^]on cœur ne l'est pas; il
se d[^]çi(ie à visiter lauteurj[^]e La nouvelle Héloïse il [^]s[^]enhardit
[^] pénétrer dans TËrmitage. Rousseau ne le voit entrer qu'avec
défiance et déplaisir : euçpre,un,Paifisien qui vient
troublerj[^]a[^]aptitufleret déconcerter ;son .trQv.[^]jI ! îLarVi[^]tei se
pas[^] dapsr un embarras mptuel ;vi[^]gt fws notre jeûna
bommç[^].dpntjje, çoqur se jonjBe , dont les yeux se mouillent et
dpnt l[^]s. joues çoqt

&S ENCYCLOPÉÛIE.

en feu, Voudrait se jeter aux pieds de Rousseau pour lui expri-
mer cette admiration passionnée dont pour lui brûle la jeunesse;
en vain il croit entrevoir dans ses regards on rayon de bonté ve-[^]
nant tempérer la froideur do preillier accueil ; il ne trouve pas un
mot convenable; une invincible oppression le retient sur sa
chaise et 1 étouffe comme une chemise de plomb. Enfin il ras-
semble ses forces pour mettre fin à cet intolérable supplice : il se
lève , bégaié quelques mois et s'enfuit; il est au désespoir h la
pensée que Jean- Jacques a dû confondre la naïveté de son en-
thousiasme avec une impertinente etvulgaire curiosité. Pauvre
jeune homme ! tu ne sais donc pas qu'il [^] est difficile de s'ouvrir
aux grands hommes? Mais écoute, an coin de la rue Taranné et
de celle de Saint-Benoît, au cinquième étage, xlemeure quelqu'un
dont tu seras plus content: c'est un' des rédacteurs de l'Encyclo-
pédie, c'est Diderot.

Être tout à tous, se verser et s'épancher de tous côtés , se prodiguer à chacun comme au public , ne mesurer pour l'économiser ni son temps ni sa verve , jamais avare parce qu'il est inépuisable, tel est Diderot. Toujours accessible il donne au-

DIDEROT

dieuce à tous sous sa mansarde ; il accueille les jeunes gens, les conseille et les aiguillonne ; surle-champ il se met avec vous sur le pied d'une familiarité commode ^ tantôt bouffonne , parfois sublime ; vous êtes son ami à la troisième phrase; il entre dans vos idées, vos projets , votre roman» votre drame ou votre histoire, relève vos langueurs , comble les lacunes que vous ne sauriez remplir, se met à l'œuvre pour vous, improvise , écrit; et quand il vous a donné des pages où le style étincelle et bouillonne , il reprend sa conversation , cette conversation intarissable , cette harangue perpétuelle avec laquelle il échauffe son siècle dont il est le hiérophante ; son front s'agrandit, sa tête est brûlante, il vient de jeter son bonnet , il s'est levé, il parle , il tonne , s'attendrit et se prend à rire ; il se jette dans vos bras, il vous embrasse, il s'exhale en exclamations, en apostrophes, en dithyrambes et en prophé«-

ties Mais il est fou cet homme; oui, il est

fou , de cette folie , feu élémentaire et sacré du genre humain, scandale de la foule qui en est vivifiée sans le savoir ; il est possédé par cette folie, conseillère du dévouement, mère des grandes choses, et qui peut aller, dernier effort

j;Ô ENCtCt6*éi)IE.

rfé Phuàîàrfil*, jii^<|tî*âti défeîii êe ht gloire persdùnèBé. Étî f «là ^Atif ^udf Dîdéroft , toujours ûtiîéhi paîf iès côrtfèâîpôtâînS dont aucun ne le quîîtait sans une idée ée ptùS daftS lâf iète, n'a pâ^ laissé dé âblôtiâmens comme Êes égâtiî i ftous sîvonâ dé lui déé témoignées isolée et tn^agni- Ûqixée de sa grandeur^ dés-fragméns, déâphfâî^s, àée lainbeâtil et dès gérrttès^ toais rien de par* faîÉ et d'rfccclîiipH ; i\ Éétàh)ë èù-des»fts comme afu-deé-sous d'tin lîvi-e.

Les sysfêthes philbsophic^ues ne sont pas assulêttè à des repfésentationâ unîfoi^Édes^ à une î^pdqne, tous lè^ (rouvez hérissés dfe fôt'ttiules, S iine âiifre énoncée éh lafigué vulgaî<*ë ; t^mtôt lèù'r enveloppe les dérobe Si la foiîle, tantôt une îîi!er^ré-tâtî6ii lûmiheusèlèè dévoile èlllefe iiolîfie. le l^ânib^ismé s'était établi pt*ofdtidéfht^nt dans là pbilosbfJhte moderne ; îè géhie si^Vère de Spiiâosà Tavàil dû mêHife conjî ttée et potr ainsi dire tdbnsominè. Méis S^inosa teistait ihaci;:êâsible à la |>Iiipart; on ne l'avait cdmhienté (Ju'eii le dénalàhânt, et ébii pânihéiàirié itt-conhu planait sur !ei esprits cbttiîiîie un horrible ihy stère. Sans te sàvbîîr et isànà préinéditâliob Diderot se fit l'oî-a-

DIDEROT. ^ r

feue du ^jiStèttie dpnt Sp^nosa est le réda,cteur géomètre: jpiderot,, c'est Spjno^ ea 4^hor\$^^ ooj^ qaH ait evk Tiat^ntion expresse de répandue Ie\$^ principe 4u «tuif d' Aiiîts.iérdam ; tant s'pn faut, m^m^ d^asî rÇjOfccyclopjédi^ il le, coaibatj mais ^d^rçt î\rt ^W^ uatHfçJl^mçut ^ai| théiste que Spiaqs^ } Cj-piDime lui il 6t uae confusion idéale d^ mondfi çjt ^ Dieu. Âpfè\$ que S|>incisa dans sa ratra^#, celWle de ^a pj^jp^l^iç , eut cm

silf[^]nçei élalw4 q[^]He. dpctriw [^]u]Ust,[^]i[^]|l[^] et sa[^]ijs fondJ[^]
[^]Uç[^]enl q[^]i if[^] CQ[^]yi[^]Qt pšiš à toutes les ai[^]çs, œdU oà fi[^]ux
 qi|î la peuv[^]ut i?4ppprlef puiçept animation[^] arrive Diderot qui
 pe'[^]aur[^]it garder se[^] inspirations, qui les répand, les applique
 aux. choses et hs jpculque aux hommes. Quel est 4onQ IjB Pieij
 4[^] Pîderpt? c'est la nature, c'est M vie , p'[^]st Je inpqde. Djii[^]Qt
 écrit sur le mouvement , \$u¥ 1*1 ipatière j il voit l'image de Dieu
 d[^]us l'awilî[^]atiQ» universelle*[^] et cpmpe il est surt;put ré\$|i|
 d'écaptr les fausses représentations. 4e H PPtlpQ 4ç Pieu[^] } \ to-
 pal)e dans le panthéisme, wai;[^] non pa\$ dja[^]s i'atbéismc. Dixle-
 rot im [^]h[^]ô! ^jtujpôd[^] cpmippii,t9jre de la pe[^];iséc- 4e ce
 gMPd lîiPWWe ! M[^]é[^] [^]lai 9 cj? cœur gonfle

(i) Rêve ded'Jiernbert.

7!i ENCYCLOPEDIE.

d'enthousiasme pour la beauté, la gloire et fe génie i lui, Dide-
 rot, qui s[^]enivre à la lecture de Clarisse ou au souyenir de Mara-
 thon ! lui qu W pourrait appeler en lui appliquant nne de ses ex-
 pressions : la peau la plus sensible de son siècle f £st-ce donc de
 l'athéisme que ce mouvement de Tesprit humain quf s'emploie à
 grandir incessamment la notion de Dieu? Qui donc sur la terre
 aujourd'hoî possède Dieu ayeç tant de certitude qu'il puisse inter-
 dire ou calomnier sa recherche ? Hommes du passé , vous ne
 l'ayez plus; nous ne l'avons pas encore, mats nous l'avouons , du
 moins.

Diderot aspirait à répandre pour les appliquer les principes de
 la science, et je saisis sa pensée daiis cette phrase : Hâtofiê-nous
 dé rendre la philosophie populaire; si nous voulons que les philo-
 sophes marchent en avant [^] approchons le peuple du point où en

sont les philosophes[^]. Il comprenait que le temps était venu de faire passer la philosophie dans tous les esprits. De nos jours un métaphysicien allemand a voulu replonger la philosophie dans les arcanes de la scolastique et la

{i)De l'interprétation de la nature.

DIDIROf. 73

remettre entre les mains de la miuorité aristocratique de l'e[^]èce humaine[^]. Gela serait bien si Hegel eût vécu contemporain de Parménide ou d'Abélard.

La multiplicité des diverses aptitudes de Di* derot était merveilleuse. Il se montra versé dans ce que les métiers et les arts ont de plus particulier ; à ces notions techniques il joignait la connaissance de l'histoire littéraire et des systèmes philosophiques ; critique , conteur , dramaturge , amant du beau , du vrai et du naïf, savant et inspiré. Il nourrissait pour ce qui sentait le rhéteur et la convenance académique une insurmontable antipathie. Il encourageait les essais les plus informes s'il y pouvait sentir la vie; mais il fustigeait impitoyablement la médiocrité revêtue des formes reconnues pour classiques. M. de La Harpe venait d'écrire le panégyrique de Fénéion. Diderot ne put se tenir, et rédigea une petite réclamation contre le jugement de l'académie et le triomphe du lauréat. On voit qu'en commençant d'écrire il s'était promis d'être sage; mais une fois qu'il a pris la plume, il est em-

(1) Voyez Philosophie du droite t. II, ch. 9, p. 205.

74 ENCYCMWW:.

potté par un ooirant dont aptes qimlqNKft lô^esi il se cherche pèus à triimipher ; alons il e^ raoèérias ainsi M. ck La Harpe : « Il coule , maSs- « il ne bouillonne pas, il n'arrache pas* sa rive, eè « n'entraîne avec lui ni les arbres, ni les hommes, « qi k^s hiibHMioQ6. U ne ifoub)e , q'^t , ne « reBYÇfse, « « ^ Q^nfend p<HPt) il aie laisse w^si «traB^Ule q(^ \m; je iiai^ où il me v^e> • comme émm un j^ar aereiOy lorsque le lU 4€i « k rivière est calma, farrtve à Saint^Gloirâ ^n « batelet on pa? la galiote. » Plus Did^ot çm^ linue, plus ila'indîgtte du style du lauréat; il azérie I < O vovs, Caméade, ô tous, Cicéron, ^oo^ « diriea^fous de e^l éloge? Je ne l'interroge pa4f, « toi qm évoquais lea mines do Mov^thoft. n Egt' fin il conclut } « Encore une fois ^ eei honu^e ^ 4 du nombre , de l'éiaégance , du style , de la rai^ « son, de la sagesse ; mais rien ne lui bat soijk^ la t muselle gauche* t Ah ! i^teara, vo«s ren^qairiez cette fois un }uge formidable* Diderot af ail raMOO d'être sans pitié pour larihétoriquie, et de l'accabler par l'éloquence. Ah! les rhéteurs! les rhéteurs! qu'ils nous ont fait de mail Ils dégra* dent les chefs «^d'œuvre comme les révekitions , ils étouffent ou persécutent le génie , ils dégoû-

mMTtoT- 75

teftlieftft de kt pensée; fléaux étetndd ée Ynt, àe t'éfo<]fiene€ et de lft libertés

€fn a ée^il de Diderot que c'était la ptùs aU^ rkande de toute» nos tttBs K Le wêêM cet nMioctt- TemcBA profolid. Diderot en effet a nourri dato soli eerrean, pai^ vne oonfteion puissante 9 le nâtctratisme et l'id/éaHsme. l^a tiàtnre avec ses beautés nucâs f ses volliptés maférieHes et rigoureuses, et ses vastes désirs, inspirait k notre au<teyii' des pages hixufiâdtes , sevrée incontes-

table de celrtêines théories qui de nos jours se ^ont dites rételé-
eS^ £i puis d'Un bond Diderot se jetedi dans les extrétnités de ri-
déaKsme : il anime tout pat la pensée, il fait de l'idée buoiaine la
rèj^le de toutes choses : c'est ainsi qu'il écrit dans ^s lettresàFal-
conet: «Le présent est un point in-^ « divisible, qui coupe en
deux la longueur de la fi-** « gne infinie^ Il est impossible de
rester sur cepoint « et de glisèer doucement avec lui sans tourner

(i) M. Sainte-Beuve. Voyez : Critiques et portraits littéraires, biderot, p. 38-40. Rien de plus intime et de plus vrai que le portrait de Diderot tracé par M. Sainte-Beuve; il a contribué à nous fournir l'intelligence de ce philosophe et de son siècle. De pareilles peintures sont sensibles et durables.

ENCYCLOPÉDIE

c la tête eh arrière ou regarder en avantl Plu» c Hioinme remonte en arrière et plus il s'élance « en avant^plusil est grand. « On n'a jamais exprimé plus clairement la soumission du temps à la raison de Thomme. Â-t-on prononcé sur la gloire que décerne l'humanité des mots plus dignes que ceux-ci ? < Ob ! valeur inappréciable € de la gloire ! toutes les autres choses tombent « en commerce; nous prêtons nos biens et nos € fies au besoin de nos amis ; mais de communi- « quer son honneur et d'étrenner autrui de sa . c gloire^ il ne se peut. » Les lettres à Falconet sont une excellente lecture, au milieu du scepticisme et du découragement dont on voudrait nous accabler aujourd'hui ; c'est une hymne , c'est une exaltation versl'avenir, vers la postérité, cette récompense idéale , qui seule est assez riche pour indemniser le

génie. Sans doute l'auteur déclame quelquefois ; on n'est pas constamment éloquent. Diderot est inégal : comment échapperait-il à cette condition du sublime, cet enthousiaste apôtre, mais apôtre sans oripeaux, de l'esprit de son siècle ?

Peu de livres parurent plus à propos que l'En-

cyclopédie. Résumer les connaissances humaines devait être une des occupations naturelles d'hommes qui s'employaient à changer le monde. On n'a de sécurité pour avancer qu'avec la connaissance parfaite de ce qu'on laisse derrière soi. La rédaction de l'Encyclopédie eut aussi l'avantage d'associer entre eux les philosophes , et d'enrôler pour la même affaire tous les talents et tous les esprits.

Diderot anima, conduisit l'entreprise et la soutint jusqu'au bout; il avait un ami d'humeur

tout -à- fait contraire à la sienne, d'Alembert ; ces deux hommes grandirent en se réunissant. Exact, élégant, sagace, spirituel et fin, d'Alembert par la rédaction de sa préface eut presque tous les honneurs du succès. C'était un excellent résumé de la science moderne, tracé d'une main habile et ferme , où se trouvèrent appréciés et mis en lumière les travaux des maîtres de la philosophie , de Bacon , de Leibnitz, de Descartes et de Newton. La probité de l'écrivain était évidente ; il renvoyait à chacun ce qui lui appartenait, et apurait le compte de l'esprit humain avec la netteté la plus honnête.

^8 ENCYCLOPMB,

re<t ; à l' {l&eha pied au milied 4e J*expjédition ; Di* derot dresla seid, mais ierme, .mais auj»si lûpîniâAre ^Wentiiiifeux^

donnant aux jeunes gens et aux poltrons l'exemple de cette persévérance. < p> « elle peut nous donner les bases.

L'Encyclopédie, quels que soient ses défauts relevés par Voltaire, reconnus par d'Alembert et Diderot, a servi puissamment la cause du siècle.

Elle a réuni dans un même faisceau toutes les connaissances humaines, les sciences exactes, physiques et naturelles, les arts mécaniques, les lettres, la théologie, la philosophie et la législation.

Elle a appliqué certaines généralités de Bacon : excellent exemple !

Elle a résumé les travaux accomplis et provoqué de nouvelles découvertes.

Elle a remué les esprits ; elle a répandu le goût de l'étude ; >) elle a contenté les savants à la clarté ;

DIDEROT. y

elle a enseigné le passé et fait songer à l'avenir.

L'ami de Diderot contribua au mouvement philosophique en gardant toujours la discrétion de son caractère. Ses Eléments de philosophie associent avec une méthode qui charmait le grand Frédéric la métaphysique, la physique et la géométrie. Ses Eloges continuent dignement ceux de Fontenelle. On peut encore ses traductions de Tacite et ses extraits de Bacon. D'Alembert savait profondément la langue et il est utile de parcourir ses synonymes et ses fragments de critique littéraire.

L'élégant géomètre se dédommageait de sa réserve en écrivant à Frédéric et à Voltaire, ces deux puissans rois. Cette correspondance soulageait son cœur ; on il'y trouve libre, spirituel, et appelant sur les ennemis de la ; philosophie les foudres de l'ipsdam et de l'wney.

CHAPITRE X.

LIKVEMDICATIONS PHILOSOPHIQUES: DES DROITS DE L'HOMME ET DU SENTIMENT RELIGIEUX. POLITIQUE NOUVELLE ET REVOLUTIONNAIRE. INSTALLATION DE LA SOUVERAINETÉ DÉMOCRATIQUE.

TOME 3.-1. ROUSSEAU

Tout était riant dans la littérature et la philosophie et la campagne se faisait joyeusement; Un jour, tomba dans les salons de Paris un homme étrange et triste : il n'avait pas l'allure générale et l'uniforme commun ; sa conversation, un premier écrit, signalaient un mérite bizarre; on l'accueillait, les coteries voulaient l'attirer ; il se refusait à ces avances avec une obs-

EDUCATION ET POLITIQUE. 81

tinuation déplaisante; seul pour être libre, solitaire voué aux intérêts du genre humain. Je voudrais sur cet homme, dont ailleurs déjà j'ai étudié le génie , communiquer quelque chose de cette admiration intime et presque douloureuse dont il vous perce plus profondément à chaque lecture nouvelle.

Certes, jusqu'à la venue de Rousseau, les artistes n'avaient pas manqué à la prose française. Bossuet, théologien, historien et politique, avait maîtrisé la langue en roi; mais sa tristesse a quelque chose de positif; s'il se lamente, c'est avec Jérémie; s'il déplore les vicissitudes des nations, c'est appuyé sur les prophètes; et dans sa majestueuse douleur il y a constamment quelque chose de traditionnel. Les angoisses de Pascal sont dues à l'église; il tremble devant l'éternelle damnation. Fénelon semblerait plus détaché des traditions; mais au fond de sa prose je retrouve la Bible, le christianisme, les pères et leur autorité. Montesquieu n'a de génie qu'avec l'histoire, et l'histoire le sauve

(i) Philosophie du droit t. II, liv. iv, ch. 10.

8. L'ÉDIFICATION POLITIQUE.

de la mélancolie. Voltaire raconte, attaque, se raille, se moque et ne pleure que dans ses tragédies. Diderot se répand en exclamations, se brise en interjections, conserve une face radieuse, et par l'enthousiasme échappe à la douleur. Or, avec Rousseau j'entre, comme Dante Alighieri à la suite de Virgile, dans un monde inconnu. Quelle est cette grandeur sans analogie avec quoi que ce soit et qui ne relève que d'elle-même? quels sont ces traits de flamme? quelle est cette tristesse? cet éclat? ces éclairs? cette nuit profonde? cette douleur poignante? ce désespoir? cette espérance d'une autre vie? ce scepticisme amer? cette soif de Dieu? cette personnalité qui se suffit en se déchirant? cette ignorance et ce mépris de l'histoire? ce dédain de l'autorité? cette aspiration vers la liberté humaine et naturelle? cette logique? ces contradictions? ces riottes peintures? ces pathétiques découragements? Rousseau! Rousseau! qui donc es-tu? On ne vit pas impunément avec lui; il s'attache à vous, il ne quitte plus une âme dès

qu'il la possède; il l'enlace, la vivifie, la dévore et la charme ; son style vous plonge dans tous les

lourmens et toqs les plaisirs : c est un breuvage incendiaire qui circule dans vos veines ; c est une brise délicieuse qui vous passe sur le front. Quant à l'homme doué d'une telle puissance p il se coxisume, il brûle, il s'aigpe; immortelle hostie qui s'immole sur l'autel de l'humanité.

La nature pour la première fois trouva dans les lettres françaises un poète inspiré. Rousseau aimait dans sa jeunesse ces longues promenades qui entretiennent les vagues rêveries; il recréait ses yeux et son ame par le spectacle d'un frais paysage ; il aimait la fleur la plus simple, et cherchait dans son calice la révélation d'un Dieu. Le lever de l'aurore remplissait ses yeux de larmes; la lune qui parcourt les cieux en triomphant des nuages lui faisait, baisser la tête mélancoliquement. Je le vois ayant trouvé son Eden dans la petite île de Saint-Pierre , se berçant dans un batelet, suivant le rivage avec ses pensées, sabreuvant du parfum. des fleurs, du chant des oiseaux , embellissant encore par ses rêveries les enchantemens que lui envoyait la nature. Buffon écrivait dans le même temps l'histoire naturelle

(i) Rêveries. Cinquième promenade.

ÉDUCATION ET POLITIQUE

de la terre et des êtres qui l'ornent et la décorent; les merveilles de la création recevaient de la puissance de l'art une seconde vie ; la nature se réfléchissait dans le style de l'écrivain comme dans

une eau limpide et cristalline. Buffon enseignait 9 Rousseau vivement ramenait V au culte des beautés naturelles ses contemporains affadis'; société dont les idées étaient Vastes , les mœurs molles , philosophant dans ses boudoirs 9 allant chercher les arbres et la verdure à rOpéra. Nature, chaste et sauvage chasse-resse , la jeunesse revient à les autels, entraînée par les accens d'un poète ; ces fils de pères efféminés désertent les quotidiennes saturnales pour tes joies innocentes et tes agrestes plaisirs. Dans chaque famille il est un jeune homme pour qui les écrits de Rousseau ont créé des sentiimens et des voluptés à part ; il cherche la solitude au bord d'un ruisseau, dans une clairière, sur une colline, pour relire ces pages, retrouver ces émotions qui ont doublé les forces de son cœur. C'est à Rousseau que nous devons tous ce délectable romantisme de notre première jeunesse, ces impressions naturelles et infinies, les extases ardentes, les effusions dans le sein d'un

ami; mais bientôt, la virilité venue, nous quittons les champs et la nature pour la société, l'histoire et l'ambition.

J'ai toujours estimé que Rousseau , si puissante que soit sa prose , n'a cependant traduit avec son secours que la moitié de lui-même ; son cœur était un abîme sans fond, et les sentimens qu'il sentait gronder comme de brûlans orages ne pouvaient éclater au dehors qu'à demi. Mais n'y aura-t-il pas t^ne autre langue pour ce Dieu déchu? S'il était un langage dont l'indéfinissable harmonie rattachât la terre au ciel , les terrestres amours à la céleste religion , pur et faible écho des concerts divins, ne serait-ce pas pour notre malheureux poète un refuge salutaire? Il sera moins tourmenté s'il peut poser ses doigts sur un luth même incomplet : aussi se jette-t-il dans la musique, cette poésie plus

mystérieuse encore que l'autre. Par une harmonie qui provoque la pensée il échauffe son ame, et par elle, comme Pythagore et Platon, il se suscite à lui-même une vaste inspiration qui éclate dans quelques notes et surtout dans ses écrits. Eh ! que m'importent aujourd'hui les chants débiles et grêles du

86 ÉDUCATION ET POLITIQUE.

Devin de village! Ce que retiendra la postérité, c'est l'amour de Rousseau pour la musique qui l'animait comme les législateurs de l'antiquité» cette aspiration vers la céleste harmonie, cette fuite de la terre sur les ailes d'un art divin. Que de pensées restées inconnues, que d'émotions perdues pour nous s'élevèrent dans le cœur de Rousseau pendant qu'il écrivait des notes pour gagner du pain! Scribe divin, sublime copiste, dans quelles régions s'égarait ton ame pendant que tes doigts couraient sur le papier? Aurais-tu donc quitté la terre emportant avec toi les plus profonds secrets de ton génie ?

^ - ' Si la nature fut le culte de Rousseau , la prose et la musique ses deux instrumens, l'homme fut son étude et il traça les règles d'une éducation nouvelle. Fénelon avait élevé industrieusement un type de perfection idéale : Télémaque était un fils de roi, du sang des héros ; des larcins habiles, une compilation de génie, un éloquent mélange de traditions et de quelques nouveautés faisaient du roman de l'archevêque une lecture à la fois royale et populaire ; la hardiesse de l'écrivain moderne s'autorisait des leçons de Tanti-

J.*J. LOUSSBAU. S^ - J

quité , des actions des héros et des vertus des législateurs : elle a frayé la route à Rousseau ; il faut rallier le Télémaque à Rémile ;

mais entre ces deux ouvrages il y a une différence qui est un progrès. Emile n'est pas un fils de roi, il est sorti du peuple; ce n'est pas un héros, c'est un homme. Jean-Jacques éduquera cet enfant pour le rendre bon, simple et libre; il aura horreur d'en faire un courtisan et un académicien; enfin il ressuscitera pour son siècle la pensée et l'énergie du stoïcisme; c'était beaucoup de réveiller la liberté humaine et de lui demander de se tenir debout.

Depuis le seizième siècle, la foi, je ne dis pas au catholicisme mais à l'évangile même comme règle divine et définitive de l'humanité, était vivement ébranlée. Cependant elle vivait encore dans ces cœurs auxquels ne suffisaient pas l'incrédulité déiste de Voltaire et le panthéisme de Diderot; elle y vivait non puissamment être troublée: le doute la traversait à toute heure et l'altérait douloureusement. Dans Rousseau se personnifia cette hésitation entre l'évangile et la philosophie. Il flotte entre la révélation et le déisme; parfois

ÉDUCATION ET POLITIQUE

on le voit, après avoir exalté l'indépendance de la pensée, tomber de lassitude au pied de la croix; bientôt après sa raison se réveille, se révolte et veut retrouver à elle seule le chemin de Dieu: déisme nouveau, déisme pathétique, déisme contagieux par ses irrésolutions mêmes et par sa bonne foi. Comment résister à un ami qui partage vos incertitudes et vos tourmens? Rousseau est l'homme qui a le plus arraché d'âmes aux croyances traditionnelles; il a montré qu'on pouvait parler magnifiquement de Dieu sans s'appuyer sur les pompes de la phraséologie catholique; il a

suscité et fondé dans les cœurs le sentiment religieux avec une autorité d'éloquence dont la nouveauté aurait consterné Bossuet,

Mais voici quelque chose de plus nouveau. Seul dans son siècle, Rousseau comprend la majesté du peuple comme il a compris la nature de l'homme et la grandeur de Dieu. Partant de l'homme et de la liberté stoïque, individuelle, il s'élève à la liberté sociale. L'histoire n'est pas sa règle, mais la nature philosophique des choses. Pour lui la société repose sur le pacte de tous, contrat qui constitue la souveraineté,

J.-J. ROUSSEAU. 89

souveraineté qui domine les gouvernements. C'était sur la scène politique l'avènement de l'esprit humain avec son droit et son nom. La volonté générale de l'homme et des peuples s'élevait au-dessus de la tête des rois; elle est écrite dans la civilisation française, elle envahit progressivement la civilisation européenne, elle exerce* une puissance désormais indélébile. Aujourd'hui que nous agitions en tous sens le problème de l'association, qu'avons-nous à faire si ce n'est de poursuivre la voie de la volonté générale pour l'élargir et la faire remonter à Dieu? Compléter l'humaine volonté par la conscience de l'universelle et divine raison, voilà l'œuvre de notre âge. La liberté n'est pas seulement un acte de volition, mais une idée de l'intelligence.

Quel poème que ce Contrat social où, sans souci du présent, avec le mépris du passé et sans une conscience précise de l'avenir, le législateur du peuple enchaîne les déductions logiques 9 les aphorismes féconds, et fait tout jaillir de sa pensée qu'il met face à face avec les autorités et les tra-

ÉDUCATION «T POLITIQUE

ditions! Yoiià qui était inconnu aux Grotius, aux Montesquieu et aux Châtain.

Ainsi Rousseau a daû\$ son siècle inspiré le culte de la nature et des beautés de la création; il a ouvert des sources inconnues d'émotions énergiques et pures.

Il a revendiqué les droits de la nature humaine et de la liberté de chaque homme.

Il a restauré la conscience de Dieu , il a fait ahner Dieu ardemment; dn milieu des ruines et des corruptions du symbole il a sauvé le sentiment religieux et rendu possible l'avenir.

Il a été Fauteur dune politique nouvelle et révolutionnaire ; il a mis dans les têtes le principe de la souveraineté démocratique , et il a rendu une révolution nécessaire.

Est-ce de la puissance ? que si vous en doutiez encore, enteudea-vous les clameurs et les invectives furieuses des écrivains ecclésiastiques el des

soutiens du passé? Ils ont appelé Jean-Jacques sophiste , et le sophiste a changé la société ; ils Tout nommé rhéteur, et le rhéteur a enflammé Jous les esprits. Où donc est Dieu , si ce n'est avec le génie? D'autres hommes dans ces dernières années ont affiché pour Rousseau un auguste dédain mêlé d un peu de colère : s'ils lui accordaient quelque chaleur, ils lui déniaient lesprit philosophique et politique ; mais nous attendons encore les ouvrages qui doivent accabler de leur supériorité l'Émile et le Contrat social. J'oubliais que Genève a délibéré longtemps pour

ériger une statue au fils de l'horloger ; rien n'a manqué à Rousseau , ni les fureurs de l'église, ni les risibles mépris de quelques demi -penseurs, ni l'ingratitude de sa patrie. Telles sont les conditions de l'immortalité : un nom décliné une gloire contestée, poursuivie, un naufrage accidentel. L'homme disparaît, mais il ne périt pas; il revient, il surnage ; un flot impétueux et sauveur le porte jusqu'au ciel , qui s'entrouvre pour le recevoir.

CHAPITRE XI

l'ABBÉ MABLY. l'ABBÉ CONDILLAG. — DUGLOS.

VAUVEWARGUES.

Deux directions se partageaient la pensée morale du siècle, l'intelligence du passé et l'attraction vers l'avenir, Montesquieu et Rousseau. On vit hésiter entre ces deux grands maîtres un homme qui se débattit pour trouver du génie, et qui après de vains efforts retomba dans une irrévocable médiocrité : c'est l'abbé de Mably. Tant qu'il ne sortit pas des études historiques, il fut utile et raisonnable; ses Observations sur

MABLY

l'histoire de France offrent encore aujourd'hui de précieuses indications ; son Droit public de l'Europe fondé sur les traités renferme de saines notions historiques : dans cette voie Mably se montrait élève intelligent de Montesquieu.

Mais une autre ambition lui traversa l'esprit: Mably voulut se faire le rival de Rousseau, et dans cette émulation il échoua. Rousseau avait posé le problème de la société, dont il établissait les fondemens sur un contrat; il absorbait dans la volonté générale les libertés individuelles avec lesquelles il alimentait la liberté sociale : innovation démocratique , politique nouvelle dont Tentente fut déniée à Mably. L'abbé lut sans le comprendre le Contrat social; loin d'y voir le titre des peuples à la souveraineté et le fondement de la liberté moderne , il s'adresse aux rois pour opérer les réformes nécessaires ; en même temps il a pour la république de Sparte un fol engouement , il voudrait accommoder au brouet noir toutes les choses de ce monde.

Il croit que la liberté n'est possible que dans les petits états ; il préfère la Suède à l'Angleterre,

g4 MABLY.

il juge mal les commencement de l'Amérique ; il déclame contre le luxe et l'industrie ; il voit presque dans le commerce la peste des états«

Dans les Entretiens de Phocion il ambitionne tout ensemble la profondeur des pensées et le relief de la forme ; mais il faut ici laisser parler Jean-Jacques : « Je ne vis dans les dialogues de « Phocion qu'une compilation de mes écrits , « faite sans retenue et sans honte. Je compris à la « lecture de ce livre que l'auteur avait pris son parti à mon égard, et que je n'aurais pas désormais « mais de plus cruel ennemi. Je crois (Ju'il ne m'a « pardonné ni le Contrat social trop au-dessus de « ses forces, ni la Paix perpétuelle et qu'il n'avait « paru désirer que je fisse l'extrait de l'abbé de « Saint-Pierre que dans l'espoir que je m'en tirerais

mal K » Le Phocion est une des plus fastidieuses lectures auxquelles on puisse se trouver condamné; des déclamations vagues et erronées y dégradent cette antiquité même dont l'écrivain s'autorise.

Jamais le génie du style ne fut refusé plus con-

(i) Confessions, partie ii, liv. xii.

MABIY. 95

plètement à personne qu'à Mably ; sa phrase est épaisse et insipide, son expression terne et plombée. Jamais la lumière ne vient interrompre par des clartés soudaines ou brisées l'obscurité monotone de sa phraséologie : jamais une image , jamais un élan; on n'aperçoit pas les cieux un seul instant, on est, pour ainsi parler, enfermé et comme enfoui dans une cave dont les ténèbres sont rendues encore plus sensibles par une faible lueur rougeâtre et tremblotante.

On a peine à concevoir comment Mably, si dépourvu de la faculté de composer et d'écrire, a osé promener sa dédaigneuse critique sur des écrivains tels que Gibbon, Robertson et Voltaire. Ses deux ouvrages de l'Étude de l'Histoire et de la manière d'écrire l' Histoire ^ n'offrent que des appréciations légères et inexactes des hommes et des choses.

L'esprit dur et peu juste que porta Mably dans les matières philosophiques eut de tristes influences. Cet écrivain répandit dans le public de fausses notions sur l'antiquité, et le désir d'imiter un jour ces représentations mensongères. Si plus

96 GONDILLAC.

tard à la Convention nous rencontrons des hommes qui veulent ressusciter Sparte, qui croient la liberté incompatible avec les richesses, le luxe et le commerce, ce sont les élèves de Mably et non pas de Jeaa.-Jacques. Mably a confondu les temps et les civilisations, et troublé bien des cervelles; encore une fois ses recherches historiques sont fructueuses; mais dans la théorie même il s'est montré dépourvu du sens européen; il a été plus qu'inutile venant après Jean-Jacques; il a été dangereux.

Il eut un frère valant mieux que lui, l'abbé de Condillac qui exerça sur son siècle et sur les commencemens du nôtre une autorité du premier ordre. Jusqu'à lui, dans la métaphysique, rien n'avait été positif, spécial et didactique; ni le déisme de Voltaire et de Rousseau, ni le panthéisme de Diderot n'avaient revêtu les formes d'un enseignement dogmatique; Condillac professa, à parler proprement, la philosophie.

L'abbé de Condillac venait après Locke; il le continua sans masquer sa gloire, et marchant sur ses traces il innova. Locke avait eu surtout le gé-

CONDILLAC* ^'J

nie observateur; Condillac eut particulièrement le génie métaphysique. L'Anglais avait rassemblé un nombre infini de faits observés et les avait exposés avec plus de sincérité que de cohérence; il s'était montré plus clairvoyant que logique. Condillac, en moissonnant dans les observations recueillies par Locke, voulut les coordonner en système plus étroitement que n'avait fait son devancier; il désirait trouver l'unité, désir qui visite toujours les esprits métaphysiques, et il chercha une théorie de l'esprit humain; il arriva dans ce dessein à expliquer l'idée par la sensa-

tion transformée. Pas plus que Diderot, Condillac ne déserte l'idéalisme, condition de toute philosophie ; et son système est k vrai dire un idéalisme sensitif. Voici comment il ouvre son Essai sur l'origine des connaissances humaines : « Soit que nous nous élevions , « pour parler métaphoriquement, jusque dans les « cieux, soit que nous descendions dans les abi- 4t mes, nous ne sortons point de nous-mêmes et « ce n'est jamais que notre propre pensée que

< nous apercevons. Quelles que soient nos con- « naissances, si nous voulons remonter à leur ori- « gine, nous arriverons enfin à une première pensée

< simple, qui a été l'objet d'une seconde, qui la

9\$. COKDILIAC.

été d'une troisième , et ainsi ^ée smte. C'eMcet ordre de pensées qu'i(hut dévelop^ier , si nou\$ Toulons conflietre kfs idées qtiie âéttS aiv^ms des

obosôs .Nous sentons notre pensée^ noas

}a disthiguôfis parfaitement de tout ce qui'eil

point elle Les sensations et les opét^tîond

de Tame sont les matériaux de totites nos connaissances ; matériaux que là réfleiidn met en œuvre^ cherchant par des cottibinaiisois les f^p^ ports qu'ils renferment. Mais tout le succès dépend des circonstances par où Voh passe •

Il n'y a point d'idées qui ne soient acquises; les premières viennent immédiatement des sens; les autres sont dues à l'expé-

rience et se multiplient à proportion qu'on est pins capable de ré-
fléchir. »

Bossuet ne patle pas de la Kberté et dci libre arbitre d'une ma-
nière plus expresse que Coodil^ lac qui met en lumière toutes tes
parties idéides et morales de notre nature.

Le Traité des sensations est avec la Critique de la raison pure
de Kant le meilleur fragment de science métaphysique du dix-
huitième siècle. Le

CONDILLÂG. 99

philosophe allemand, Daïf autant que profond, cri-^ tique la
raison , établit ses rapports aT«c le tem^M et Tespace, et croit
entreyok* des limites qn eMe ne saurait franchir. CondiUac,
quelques années aupararant , analysa la sensation avec autant de
bonne foi et une ténuité aussi subtile que le profes* seur de Rœ-
nigsberg. L'Allemagne se développa sous l'influence de £.ant; en
France tout sortit de Condillac; Charles Bonnet, Helvétius, ses
contemporains; Cabanis, Biehat, de Tracy, Volney, Garât, Laro-
migiùère , Broussais, Magendie, tous ces hommes célèbres
d^endent du métaphysi* eien de Grenoble.

Si Ton prise les hommes suivant leur utilité, Condillac fut
grand. Instructif et méthodique, il éclaircit les notions les plus
essentielles de la grammaire générale; il écrivit l'histoire
sans.éJo-^ quence, mais avec une édifiante raison; son Cours
d'étitdeê servit à ses contemporains plus qu'au prince de Parme.
La métaphysique, Thistoire , la logique, furent Tobjet de
sesenseignemecs.

Smr ses traces la philosophie physiologique pourra pénétrer de nos jours dans la connais-

100 DUCIOS.

sance intime de rhomme. La psychologie et la métaphysique ne peuvent devenir nouvelles et effectives qu'associées à la science de l'homme physique ainsi qu'à la cosmologie ; et c'est à la médecine française à doter la France d'une philosophie de la nature et de l'homme.

Dans une* direction puissamment imprimée , les hommes les plus divers et les plus inégaux trouvent leur emploi. Le timide marche derrière le plus impétueux ; Télégance se produit sous la protection de la force, et les tempérameus modérés, amis de la vérité, mais plus encore de leur bonheur, servent la cause qu'ils ne veulent suivre qu'à demi: avec eux les innovations s'insinuent, et les hardiesses se font recevoir. Duclos a son franc far 1er y disait Louis XV; ce roi n'avâit pas peur de cet académicien spirituel et discret, et Duclos pouvait être tout ensemble secrétaire perpétuel et philosophe. Je crois que Duclos, après Voltaire, a le mieux répandu les nouveautés du siècle dans les salons; il a écrit l'histoire sans force , mais avec une ingénieuse facilité ; il a peint les mœurs de son temps agréablement ; il avait une connaissance exacte de la langue ; il charmait

VACVENARGDES. ' ' lof

ses contemporains par sa conversation, etd'Alembert disait que c'était C homme de France qui avait le plus d'esprit dans un temps donnée

Que la mort moissonne arbitrairement les

hommes! quel plaisir prend-elle à faucher avant
lé temps tes plus ahnables. têtes, pendant qu'elle
épargne les êtres les plus insipides^ ou les plus
malfaisans? Yauvenargues meurt à vingt-cinq ans
pleuré par Voltaire. «Par quel prodige, s'écrit Té-
« loquent poète, avais-tu à Tâge de vingt-cinq ans
a la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans
« autre étude que le secours de quelques bons
« livres? comment avais-tu pris un essor si haut
« dans le siècle des petitesesses? et comment la
« simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette
« profondeur et cette force de génie? Je sentirai
« long - temps avec amertume le prix de ton
<t amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes ;
« non pas de cette amitié vaine qui naît dans les
« vains plaisirs, qui s'envole avec eux, et dont
« on a toujours à se plaindre , mais de cette
« amitié solide et courageuse, la plus rare des
« veVtus. C'est ta perle qui mit dans mon cœur
« ce dessein de rendre quelque honneur au)(;

- IW • ' ViVVENABGUBS.

« çMrdres de idQl de défextôeurs de TéUt, pour « ékver aussi un moaumeat à la tienne. Mon « cœur rempli de toi a cherché cette coosola"- « tion, sans prévoir à quel usage ce discours sera c destiné, ni comment il sera reçu de la maligoité « humaine, qui, à la vérité, épargne d'ordinaire « les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à « leuFS cendres quand c'est un prétexte de plus « de déchirer les vivans. »

Yauvenargùes avait lame ardente et Tesprit vaste; Dieu et l'humanité étaient lobjet des pas-* sions de ce jeune homme. Dans le peu de jours qu'ii passa sur la terre, il avait pris un sublime essor; il était sorti de la religion traditionnelle pour s'élever à des émotions nouvelles. « La plus «fausse des pphilosophies, écrivait-il^ est celle c qui, sous prétexte d'aSranehir les hommes des « embarras des passions, leur conseille loisi- « veté, » 11 disait encore: «Nous devons peut-être c aux passions les plus grands avantages de i'es- € prit. > Yauvenargùes n a pas le désir de.se mon-* trer chrétien, c'est un homme nouveau : il n a pas besoin de rÉvangile pour adorer Dieu passionnément, ni du christianisme pour arrivera la conut'iis'

VAUVfinARGUES. 103

saace de rhoïnme. Cet enfant timide, suivant Texpression de Voltaire, a d^incroyables audaces dans ses conceptions, et porte une singulière maturité dans ses jugemens*. S'il eût vécu, il eût grandi de telle façon que personne ne 1 eût dépassé peut-être. En voyant ce jeune soldat philosophe rapporter de la retraite de Prague, qu'il fit pendant trente lieues de glace, les semences de mort qui déchirèrent sa poitrine, ob est percé de cette inconso-

lable tristesse qui sur les tombes de Barnave et d'André Chénier vous contraint à baisser \dL tête. Ces jeunes aigles de la philosophie, de la poésie et de la tribune, semblent n'avoir un instant paru que pour servir d'auspices à l'émancipation de l'humanité.

(i) Voyez r Introduction à la connaissance de Tesprit kumain.

CHAPITRE XII

TXH&ASSOZf. MAIIMONTEL. — - LE BAKOU D*HOLBACR.

HELYÉTIUS. SAINT-LAMBERT.

L'inspectioa des écrivains médiocres offre un avantage qu'il ne faut pas dédaigner. Le génie même, quand il concorde le plus avec son siècle , le devance , et sa supériorité consiste surtout dans son antériorité; la médiocrité reflète fidèlement les opinions moyennes et le milieu du siècle. Les grands hommes s'emparent du présent avec la conscience du passé et de l'avenir; les hommes secondaires n'expriment que le présent. Ainsi Marmontel par son Bélisaire reproduit assez exac-

TERRASSON

tement les opinions de son siècle , sans les accroître ni les relever avec son propre fonds. Mais auparavant je dirai un mot sur Sethos.

Le roman poétique de Fénelon eut de nombreux imitateurs parmi lesquels il est juste de distinguer Terrasson. Sethos, histoire ou vie tirée des monumens anecdotes de l'ancienne Egypte, traduite d'un manuscrit grec, est une double imitation du Télémaque et de la Cyropédie. On y voit un jeune prince, après avoir perdu sa mère dont le règne est jugé aux enfers, s'élever à l'école de la sagesse sacerdotale, passer par l'épreuve des initiations, et contracter ainsi l'habileté de régner. Le livre de Terrasson offre des excursions curieuses sur la Phénicie et sur Carthage; le traducteur de Théodoret de Sicile a mis dans son roman tout ce que les Grecs lui avaient appris de l'Egypte. Le dernier siècle lisait avec plaisir le Jugement aux Enfers de la mère de Sethos. Parmi les éloges que décerne à la reine le grand-prêtre de Memphis on remarque ces mots : « Il n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret, ni un mensonge; et elle a cru que la dissimulation nécessaire pour régner ne devait s'étendre que

10[^] MARMQNTBi..

Il y a au s[^]l[^] aoe. » J'al été surpris agréablement en trouvant dans le S[^]ct[^] la fable d'Orphée et la prise avec le héros de la perte d'Euridice et des initiations que son amant Ya (le n[^] b[^] r en l[^] pte) a voulu peindre de cette interprétation symbolique que dans le jour et la nuit M. Batant av[^]tc « ne se tombante sensiblement Setba esleii[^] ore un respectueux en l'égard de l'empereur aux Rois; compramU l'Qi[^] ftaio entm la souv[^]siQu et la dépendance, comme en Afrique et la fiction-

Le teipps était favorable à ces compositions UioQ[^] henaaphj Todite[^], Bélémire[^] qui commence en son maA et finit en son[^]ri[^]on, reproduisant toutes les opinions du siècle; aussi

quoique ennuyeux il fut populaire. Marmontel s'élevait contre la confusion des anciennes lois » et réclamait la simplicité du code 5 il se plaignait du mode de Tinipati Il demandait aux rois le bonheur des peuples et disait : * 11 n'y a pas un homme de bon sens , «quelque élevé qu'il soit, qui, se comparant « en secret avec le peuple qui le nourrit, qui Je

(i) Livre III.

(a) OlAp. XII.

« d'effort, qui le procure ne soit humble au « djedaos de lui-même ; car il sent bien qu'il est si faible qu'il dépende ! nécessiteux . t Touchard la religion il écrivait ces mots : c'est la révélation « n'est que le supplément d'UcojMciieKe; c'est la même voix qui se fait entendre du haut du ciel et du fond de l'univers » . La Sorbonne lui a cette maxime impie ; l'ouvrage fut consacré et la réputation de Marmontel s'en augmenta.

Le culte des idées humaines, ne comporte pas un attachement tiède et passager» non plus qu'une adhésion légère et une courtoisie vaniteuse. Voulez-vous être écrivain? soyez-le de pied en cap, et mettez vos doigts dans l'encre. Qu'ils sont aimables ces papillons littéraires qui voudraient sans peine et rapidement butiner la science et la célébrité par distraction» d'une façon épisodique ! Ils n'étudient que pour varier l'oisiveté, et s'ils écrivent c'est pour honorer les lettres. Ces aimables faits sont la peste des études et de la philosophie. Ils gâtent l'encre

(i) Chap. XII.

(i) Chap. XV.

108 d'Holbach.

des grands maîtres; ils dénaturent les idées, les faussent , les dépravent , dissertent à tort et à travers; grâce à leurs manœuvres le vaisseau risquerait de, sombrer près du port, si le naufrage de Tesprit humain était possible.

Le baron d'Holbach recevait les philosophes ; ainsi qu'Helvétius il était leur amphytrion , mais il voulut encore être leur égal , faire un livre , compter parmi eux : Helvétius eut la même ambition 9 et tous deux se fourvoyèrent. Messieurs, ouvrez votre maison aux philosophes , donnezleur à souper, mais n'écrivez pas, cela passe vos forces. Si Ion excepte quelques endroits échauffés par Diderot (et qu'allait faire Diderot dans la prose du baron d'Holbach?), le Système de la nature , ou des lois du monde physique et du monde moral, est de fond en comble un faux et méchant livre. D'Holbach avait lu que bien que m'ai Hobbes et Spinoza : il n'avait pas entendu Spinoza, il en était incapable ; il n'avait vu danj^ l'idéalisme de ce grand penseur qu'un matérialisme épais , inepte calomnie déversée sur la nature et la religion.^ Hobbes lui échappa égale- ^ ment; il ne conjprit ai les passions de vengeance

D* HOLBACH. IO

et de réaction qui poussaient cet Anglais contre l'esprit humain et la liberté, ni la subtile industrie de ses déductions logiques ; il s'empara seulement de quelques conséquences grossières pour en faire la substance d'un athéisme qu'il délaya.

Pour prêcher l'athéisme il prenait bien son temps; il se faisait athée pendant que l'esprit humain cherchait Dieu dans tous les

sens , pendant que les génies de son siècle gravitaient chacun dans leur voie vers le trône de l'Eternel. Mais donnons-nous le spectacle de quelques-unes des extravagances de d'Holbach : « On demandera « peut-être si l'on pourrait raisonnablement se « flatter de jamais parvenir à faire oublier à tout « un peuple ses opinions religieuses ou les idées « qu'il a de la divinité. Je réponds que cela paraît « entièrement impossible et que ce n'est pas le but que l'on puisse se proposer. L'idée d'un « Dieu^ inculquée dès l'enfance la plus tendre , c ne paraît pas de nature à pouvoir se déraciner « de l'esprit du plus grand nombre des hommes ; t il serait peut-être aussi difficile de la donner t à des personnes qui , parvenues à un certain

110 DHOLBA<ai.

« &g<e, n*ea auraient jamais etiteodtt parler , <jue « de la bannir de la lôie de cetix <fm 4efnris « l'âge le plas tendre en ont 'été imbi^râ. kiMi Von « ne peut suppo&er que Ton pirisse faire passer a une Dation entière de l'abîme de la sirpersti* a tion, c'est-à-dire du sein de Tignorance et 'du *a délire, à Talhéisme absolu qui suppose de « la réflexion, de l'élude, des connaissances, « une longue chaîne d*e3cpériences , Thabitode « de contempler la nature , la science à^s vraies « causes de ses phénomènes divers , de ses com*- « binaisons , de ses lois , des êtres qm la com*

« posent et de leurs différentes propriétés

u L'athéisme , ainsi que la philosophie et toutes

« les sciences profondes et abstraites, n'est donc

« pas fait' pour le vulgaire , ni même pour le plus

« grand nombre des hommes* -.... » Quel amas
de monstrueuses stupidités ! L'athéisme une
science morale, abstraite et profonde. ^et tellement
profonde qu'elle reste inaccessible à la majorité
du genre humain ! Fermons ce livre pour jamais ;
il est erroné et ennuyeux outre mesure ; il a

{i) Système de la nature, t. II, ch. xi. Des motifs qui peuvent
porter à l'athéisme. Ce système peut-il être dangereux ? Peut-ir
être embrassé par le vulgaire ?

été fatal ; il a failli par ses excès compromettre rittdépeiMla-
Bce de l'esprit bximahi ; et je dirai volontiers qu'au dii^fautième
siècle il a été comme 4e bonnet ronge de ia philosophie.

Admirez un peu riaipertiH4>aUe audace de aos deux ama-
teurs : monsieur le baron avait embrassé la nature ; voici mon-
sieur le fermier-général q«i s'empare de l'esprit humain.
Condillac avec une force modeste avait cherché la solution de
quelques graves problèmes ; fielvH^tiug tranche sur toutes les
difficultés et conclut de la sensibilité à l'égoïsme. Le livre de C
Esprit est moins déplaisant que le Système de la nature il est di-
visé en plusieurs discours, morceaux légers, parsemés d'anec-
dotes piquantes et d'agréables propos. Aussi, plus répandu que
l'ouvrage de d'Holbach, il fut comme l'évangile d'un épicaréisme
qui l'amendaient de terribles épreuves. Ce serait peine perdue que
de réÉii ter Helvétius après Tui^ot, après Benjamin Ckmstant,
surtout après deux révolutions qui ont retrempe l'énergie de
notre peuple.

Mais qui le premier a condamné d'Holbach ? Voltaire ; qui le premier a réfuté Helvétius ? Rousseau. Ces imprudeus écoKers n'échappèrent pas

11 d SAINT-LAMBERT.

à la censure de leurs maîtres. Voltaire qui s'employait à répandre le déisme vit avec douleur et colère son entreprise traversée par les incartades d'un fol athéisme : au nom de la philosophie il désavoua le mauvais écrivain. Helvétius comparut devant le tribunal de Rousseau. 11 faut se représenter Jean- Jacques lisant le livre de VEsprit : il s'indigne, il veut le combattre ; mais le temps lui manque, et nous n'avons qu'un exemplaire devenu précieux par quelques notes suffisantes encore pour accabler le fermier-général. Rousseau fuyait les salons pour ne pas être assourdi de futilités controuvées, et il retrouvait ces futilités dans Helvétius qui écrivait souvent ce qu'il avait entendu dire. C'était justice que ces déviations coupables des idées fussent réproouvées par les deux hommes qui se partageaient le gouvernement du siècle. Qui pouvait mieux flétrir l'athéisme que Voltaire ? qui plus que Rousseau avait le droit de condamner l'égoïsme ?

Le marquis de Saint-Lambert, esprit élégant, auteur d'un poème agréable, Saint-Lambert, qui prenait aux* philosophes leurs idées et à Voltaire sa maîtresse, écrivit dans les dernières années

SAINT-LAMBERT

ée sa vie un Catéchisme unherstet où un athéisme superficiel dépare quelques vues ingénieuses et quelques subtiles analyses de la nature de Thomipe et de la femme. Il se place entré d'Holbach et Helvétius; il a les mêmes opinions et les mêmes erreurs; mais ses observations plus habiles éclairent quelquefois des faits isolés.

C'était surtout dans les salons de la noblesse que l'athéisme avait trouvé faveur. On s'y moquait de Rousseau pour écouter d'Holbach et Saint-Lambert. Le peuple ne se fait pas athée : il a besoin de Dieu, il le cherche, il accueille avec joie tout ce qui lui en éclaircit la représentation. L'athéisme est condamné puisqu'il n'est pas socialement possible : c'est une négation suggérée par le caprice ou le désespoir et qui ne peut que traverser l'esprit sans s'y établir solidement.

CHAPITRE XIII

naMt».

FBÉAET. — BOTLalfGELL. — DITPVIS» l'aBB^ BAYWAL.

Pendant que Montesquieu élevait son monument^ un érudit de génie qui reçut pendant la première moitié du siècle, Fréret *, amassait des matériaux et écrivait l'histoire par fragmens. A seize ans, Fréret savait toute l'antiquité de la Grèce et de Rome; la chronologie était imprimée dans sa tête ; le monde historique se

réfléchissait dans son esprit avec ordre et clarté. Nous devons à Fréret d'admirables recherches sur les anciens

(i) Né en 1688, Fréret mourut en 1749-

peuples de l'Asie, sur l'origine des Français et leur établissement dans la Gaule; des observations sur la chronologie de Newton où sont posés les plus sérieux problèmes de l'histoire des civilisations sur la géographie ancienne) de précieux mémoires sur l'état des sciences et des arts dans les temps les plus reculés (des travaux sur la mythologie et sur la théologie de l'antiquité). Fréret a été dans son siècle le héros de la critique; c'est peut-être avec Cujas et Scaliger le plus dit qui empêche le mieux la France d'être effacée par l'Allemagne dans l'histoire comparée de l'érudition européenne. Je ne sais pourquoi on a douté, que l'Examen critique de l'apologues de la religion catholique ainsi que la lettre de l'abbé à Leucippe appartenissent à ce savant. Ces deux ouvrages publiés après la mort de Fréret ont révélé les vues générales qu'il soutenait son esprit dans ses travaux. A ses yeux le christianisme n'avait rien de surhumain, mais était une transformation des institutions et des croyances religieuses qui l'avaient précédé. La raison de Fréret alimentée par la science servait d'appui aux témérités instinctives du siècle.

au 16^{ème} siècle.

Quel est ce jeune homme triste et maladif, pâle, dont la mélancolie cherche quelque consolation dans les récits de l'histoire et du passé, sceptique dévoré du besoin d'affirmer et de croire, que blessent les joies hardies et bruyantes qui éclatent autour de lui? A le voir, je me suis involontairement rappelé ce que Tennyson, le malheureux Shelley écrivait sur lui-même : « Parmi les

autres amis moins connus vivait un < être frêle, une ombre parmi les ombres, soli- « taire comme le dernier nuage d'une tempête ex- « pirante dont l'explosion de la foudre a annoncé « la fin. Il avait aimé ta nature dans sa chaste « nudité, avec l'amour d'Ac-téon pour Diane, et « maintenant il fuyait d'un pas affaibli à tra-vers « le désert du monde, poursuivi comme une proie « par ses propres idées. Sa tête était entourée de « violettes et dépensées flétries; il portait un ra- « meau de cyprès autour duquel s'enla-çaient des « festons de sombre lierre, humides de la rosée « des bois. Ce rameau, attribut de douleur, trem- « blait dans sa faible main dont le mouvement « continuél répondait auxbattemens de son cœur. « Il venait le dernier, négligé, seul, tel qu'un

BOULANGEIh M 7

a cerf abandonné de ses compagnons de la forêt, « quand il est atteint par la flèche du chasseur. » Boulanger, dont la première éducation araitété fort légère, rencontra dans la lecture des écri-vains latins et grecs dés difficultés et des embarras dont il voulut triompher^ Comme Yico, il se mita ap^ prendre seul ce qu'il ignorait ; il étudia Fhébreu ; comme Yico, il cherchait une expli-cation du passé. Or, cet écrivain qui pe vécut que trentesept ans de 1 722 à. 1 76.9,. en jetant sur le monde un regard d'une inex-primable tristesse, vit This-^ toiredu genre humains ouvrirpar que catastrophe qui l'explique tout entière : le déluge a détruit les sociétés primitives, puis a exercé sur celles qui succédèrent aux sociétés abolies de malignes et ineffaçables influences, et Boulan-ger, en commençant C Antiquité dévoilée par ses usages y ne craignit pas de laisser tomber ces lugubres paroles : « Pour moi , j'ai vu écrit dans la nature que « l'homme a été vivement affecté et profondé- « ment pénétré de ses malheurs ; j'ai vu qu'il est «

devenu triste , mélancolique et religieux à • l'excès; j'ai vu qu'il a conçu un dégoût total «pour cette terre malheureuse; j'ai encore liv « dans ce livre que toutes les premières démai:-

1 1 \$ BOULANGEft.

ches de Hiomme ont été réglées par ces diffè*^ rentes aflectioas de son aine ; que toul ce qui est arriré par la suite des sièoles dans le mcmde moral , religieux et politique , n'a été que la suite de «es démarches primiti?es ; epfin j'ai reconnu que cette première position de rhoeeme qui a renouvelé les sociétés est la ? raie porté de notre histoire^ et la clé de toutes les énigmes que les usages et les traditions nous proposent^ C'est donc par le déluge que doit commencer l'histoire des sociétés et des nations présentes. S'il y a eu des religions fausses et nuisibles, c'est au déluge que je. remonterai pour en trouver la source ; s'il y a eu des-doctri* nés ennemies de la société^ j'en verrai les principes dans les suites du déluge i s'il y a eu des législations vicieuses et une infinité de mauvais gouvernemens^ ce ne sera que le déluge que j'en accuserai; sî une foale d'usages, de cérémonies, de coutumes et de préjugés bizarres se sont introduits chez les homn^s et se sont répandus sur la terre ^ c'est au déluge que je les attribuerai; en un mot, le déluge est le principe de tout ce qui a fait en divers siècles la honte et le malheur des nations : kinç

BOUtANGÊît. Iig

« prima mati labe\$. La crainte qui s'empara pour « lôrs du cœur de l'homme l'empéclia de décou- « vrîr et de suivre les vrais moyens de rétablir

« la société détruite Le temps a réparé les

« désordres physiques, mais il n'a pu encore ré- « parer les désordres moraux que cet événement « terrible k produits dans l'esprit humain; nos^ « pères nous ont appris à trembler d'une catas- « trophe arrivée depuis des milliers d'années, et « nos institutions religieuses et politiques se sentent encore des impressions que la terreur a « faites alors sur le genre humain. » A ces peintures désespérées il faut associer une intelligence assez viv« des institutions religieuses de Tanti* quité, des mystères, des livres sybillins; une ad^ miration profonde du génie historique de Montesquieu, un instinct réclamait toujours traversé par une irrémédiable mélancolie, de l'avenir progressif de l'humanité. Age d'or, théocratie, andrarchie ou règne des rois, despotisme, c'est-à-dire décadence du règne des rois, nomarchie, telles sont les différentes phases par lesquelles a passé le genre humain. Boulanger veut faire de l'histoire un enseignement qui améliore les destinées futures de l'homme. « Ce sera rendre ua

1 20 BoULA19GEIt«

« grand service aux législations présentes et fu-> « tures que de leur présenter le tableau des vices c des législations passées , afin d'instruire et de tt éorrigier Thomme par le spectacle de ses er-

c reurs^ Tout usage dont on ne connaît

€ pas l'esprit doit être aboli comme dangereux; « tout usage utile dans son origine doit être aboli « dès que son utilité cesse. Enfin, je regarde « comme un corollaire de toutes les vérités qui « ont été établies dans cet ouvrage que, lors- « qu'un peuple sauvage vient à être civilisé, il ne faut jamais mettre fin à Tac te de

la civilisation « en lui donnant des lois fixes et irrévocables ; il « faut lui faire regarder la législation qu'on lui

a donne comme une civilisation continuée^ »

Eut-on jamais un sentiment plus vif de la mobilité progressive de l'esprit humain? Boulanger proclame sa foi à l'avenir de l'humanité, même sous l'oppression de ses douleurs. Le temps lui a manqué pour mener à leur entier accomplissement ses desseins historiques; il fut aussi dépourvu du génie d'écrivain; l'abattement de soa

(i) Antiquité dévoilée, t. IV, page 435. (a) Anlitiuité dévoilée, t. IV, page 4^Ç^

DUPCIS. 121

cœur et la pâleur de son visage semblent avoir passé dans son style.

Je yeux rapprocher de lui un homme qui, venu plus tard , est mort dans les premières années de notre siècle, en 1809, et qui cherchait aussi, mais dans d'autres voies, l'histoire des religions et des croyances humaines.

Dans le siècle dernier les cultes et les religions furent en butte à une persécution inévitable, celle de Texamen ; et le christianisme, rot de l'Europe et de rOccident, allait subir les conséquences d'un principe qu'il avait établi lui-même , l'égalité devant^ la loi. D'autres religions avaient guidé les peuples ayant la venue du Christ; avant le christianisme, après lui, à côté de lui, d'autres croyances gouvernent les sociétés humaines; il importe de confronter toutes ces traductions d'une même idée; on s'y emploie activement de nos jours. L'Inde, lambine, l'Egypte sont

fouillées; la Grèce et Rome s'éclaircissent de plus en plus; et dans cette enquête historique, dans ce recollement des titres et des écritures du genre humain , malheur à ce que la lumière et la com-

122 DCPUIS.

paraison feront pâlir. Cette pensée qui aujourd'hui est puissante et diffuse apparut dans le dernier siècle parmi nous; elle anima douloureusement Boulanger 9 elle dirigea Dupuis. Chercher Torlgine de tous les cultes, en tracer l'histoire, c'est rendre hommage à Dieu, c'est confondre l'athéisme : c'est même en se trompant faire un acte de foi et de religion. Dupuis vit tout dans l'astronomie, et sa théologie est un sabéisme complet; s'il détrône des dieux reconnus^ c'est pour en installer d'autres; le soleil, •qu'il a magnifiquement décrit et célébré, est salué comme le roi de la nature et comme l'image la plus spicndide de Dieu. Le livre de Dupuis descend directement du panthéisme de Diderot; Dieu et l'unité y éclatent de mille façons. Déjà on est venu après Dupuis, notamment en Allemagne, élever d'autres systèmes sur les ruines du sien; mais cette destruction même atteste son antériorité'; elle atteste encore la continuité directe de la roule où est engagé l'esprit hun>ain.

Parmi les livres d'histoire qui eurent crédit dans le dernier siècle , nous ne saurions omettre f Histoire philosophique des deux Indes , ouvrage

RAYNAL

d'une célébrité usorpée^ mais éteinte aujourd'hui. Si l'on y trouve quelques pages éloquentes, elles appartiennent à Diderot dont vraiment le génie avait de trop généreuses complaisances. Raynal ne fut pas même un esprit de seconde ligne. Elevé par les jésuites , il se fit jésuite ; jésuite , il se fit prêtre; prêtre , il se fit prédicateur; mais son accent méridional le rendit ridicule dans la chaire ; il en descendit. C'est alors qu'il abandonna l'église, puis la religion, et qu'il se fit philosophe pour être quelque chose. Raynal prêtre et jésuite ne pouvait être un philosophe modéré ; il se fit furibond, brigua pour son livre la persécution et le bourreau , et n'arriva qu'à faire brûler la seconde ou troisième édition de son histoire, dont à ce dessein il avait encore exagéré les exagérations. La révolution éclate ; sans doute il va se réjouir et se glorifier de cette péripétie, celui qui a écrit plusieurs volumes sur les droits de l'homme, sur la liberté, sur l'humanité, et cœtera Point : comme il a déserté

l'église, il déserte la révolution. Le 31 mai 1791, il écrit à la Constituante une lettre ridicule où il déclare ne plus vouloir suivre l'assemblée, le siècle et la nation : voyez un peu la perte et la

1 24 RAYNAL^

malheur ! Apostat du génie philosophique comme il l'avait été du catholicisme, transfuge des deux camps, courtisan étourdi d'une renommée d'un jour, écrivain boursoufflé, Raynal n'a d'autre recommandation auprès de nous que l'amitié de Diderot, et quelques réformes obtenues dans le commerce des deux Indes.

CHAPITRE XIV

AIÊFLBXIONS.

«Parce que Racine fait parfaitement des vers^ «croit-il tout savoir? et parce qu'il est auteur , « veut-il être ministre? • Ce moi de Louis XIV montre quel était alors dans l'esprit des rois et des gouvernans le rôle de la littérature* Elle devait servir d'ornement et de décors^tion à la société ; mais elle ne semblait jamais pouvoir aspirer à la diriger et à l'instruire dans le cours de ses destinées positives. Les rois admettaient dans leurs conseils des savans , des jurisconsultes y des théologiens ^ pour en faire d'habiles instrumens ;

1 à6 RIÊFLEXIONS.

mais ces hommes appelés dans les cabinets se soumettaient aux règles d'une politique établie , L^ suivaient les directions et les maximes prescrites. C'était sans doute un progrès que cette admission de la science humaine au maniement des affaires; mais bientôt quelque chose de plus éclatant survint. On vit des écrivains s'occuper de matières générales qui se rapportaient à la société; ils dissertèrent sur les gouvernemens et les peuples; cette application si nouvelle des lettres aux intérêts des nations fut d'abord timide, isolée; mais bientôt en se multipliant les écrivains s'enhardirent, non-seulement à continuer l'entreprise commencée, mais à la proclamer; voilà la différence qui sépare le dix-septième siècle du dix-huitième.

Comme je l'ai déjà écrit ailleurs S seul entre toutes les autres époques de l'humanité, le dix-huitième siècle est philosophique par excellence, c'est-à-dire qu'il a foi à la philosophie et qu'il veut

opérer par la philosophie. Cherchez bien dans l'histoire, vous verrez que pour la première fois les hommes en majorité ont cru ardemment

(i) Lettres philosophiques fltiirt y y page A^»

à la puissance de la raisopy PInlon, dam sa République^ où il veut lutter 9 mais en vaio, contre le courant de la démocratie grecque, appelle de ses

vœux le temps où le gouvernement des sociétés et de la terre appartiendra à la philosophie; le stoïcisme a pu exercer quelque influence tant sur rhéorisme particulier à quelques hommes que sur les termes et les formules de la jurisprudence romaine; mais il n'a jamais eu la puissance et la responsabilité d'une contagion sociale. J'ai donc le droit d'estimer que c'est seulement au dix-huitième siècle, chez une nation réputée ^irituelle, que l'esprit humain se sentit indépen- dant et libre, voulut rompre avec la tradition , s'insurger contre les mensonges et l'idiotisme d'une vieille autoritéi et ne relever enfin que de la nature des choses.

L'esprit humain se sentit roi dans le dernier siècle , et il travailla à s'assurer l'empire des choses humaines, en son propre nom, par son droit, non plus par accident, par tolérance et d'une manière subreptice.

Le dix-huitième siècle est à Is^ fois l'héritier

du stoïcisme, du christianisme primitif, de la réforme 9 et de plus il est lui-même : succession agrandie des progrès de Thumanité.

Le dix-huitième siècle n'a pas été irréligieux au fond; mais il a tout nié dans un scepticisme ardent pour renouveler Dieu.

Le dix-huitième siècle en détruisant voulait édifier sur les ruines qu'il faisait, car il a été dogmatique dans la métaphysique et dans l'histoire.

L'esprit avait conscience de lui-même, et il croyait suffire à tout. On ne demandait pas au poète Voltaire pourquoi il s'ingérait dans les intérêts de la société.

Or, cet esprit se montra triomphant et invincible : quels sont ses adversaires? des gens couverts d'un ridicule indélébile .ou d'une obscurité plus funeste encore à la cause qu'ils défendirent. Avez-vous lu Martin Fréron, Nonotte et Patouillet? A peine le nom de Bergier surnage-t-il parmi ceux des apologistes de l'église ?D'où vient donc

Je me trompa ; un fwè^e sa liévQlia^v^ h Go^ib^K^

une ame ardente, le don d'une poésieL^ p^spo** nelle, le génie du style, enthousiasme, ironie, courage, sensibilité, voilà ce qu'offrait Gilbert aux grands de l'église et de l'état : comment l'ont-ils traité? ils le taisaient manger avec leurs laquais et l'ont laissé mourir à l'hôpital.

Et cet esprit du siècle, où prenaît-il ses agents ? où ce moteur avait-il trouvé ses instrumens? dans le peuple. Le duc de Saint-Simon disait de Voltaire : Cesi le fils du notaire de mon père; Diderot était fils d'un coutelier, et Rousseau d'un horloger; d'Alembert fut trouvé dans la rue et nourri par une vitrière. Cependant le peuple dévorait les pages tracées par les grands hommes* qu'il fournissait au monde; il s'alimentait avec le fruit de ses entrailles; sans institutions, sans garanties, sans droits, il remplissait sa tête d'idées nouvelles, son cœur de sentiments nouveaux.

L'esprit humain et le peuple prirent donc dans ^ le dernier siècle de là hardiesse et de la force i

1 30 BÉFLEXION s.

lear fortune s^amëKora. Mais il est temps ê^ passer de la revue des idées à Tinspection de la société; ce sera plutôt changer de point de vue que de spectacle.

DEUXIÈME PARTIE

CitàPtifut tf.

DB x'eITROPK POT'ITIQUB.

Le moyen-âge reposait tant sur Ja papaule que sur les institutionsfeodales sorties de la conquête, i)ès que 1* autorité si habilement J)réparée par Grégoire i" et que pouss<^rent à sa* dernière audace Grégoire Vïi et Innocent liï, n^attîra plui à elle cette obéissance de foi qui ne connaît ni regrets ni doutes, et qui s'exalte encore par les duretés qu'on lui inflige , l'uuité qui soutenait en l'animant la société européenne fut blessée. La

l34 Dï IECROM

foi était l'ame du moyen-âge ; el^e s'attachait noa* seulement aux pensées du christianisme, mais à ses représentans vivans et temporels : on ne croyait pas en Dieu sans croire au pape; dans IV imagination «t le cœur des peuples Tordre des choses divines était réfléchi par Tordre des choses humaines»

Appuyée sur cette identité comme sur une colonne y la société était solidement assise ; elle trouvait tout certain et sensible ; elle puisait le bonheur dans la clarté de ses idées et de ses espérances.

L'homme marchait avec confiance dans la vie, même pour en traverser les épreuves et les douleurs : il connaissait la route du ciel ; de station en station des hommes choisis de Dieu par la main du pape et de l'évêque restauraient ses forces et sa foi ; il était sauvé du désespoir par la pénitence ; il ne doutait ni des bontés ni des colères du ciel ; tout était positif dans ses joies et dans ses épouvantes.

Poussé par de telles inspirations y le Oot des

POLITIQUE

peuples se soulevait pour venir retomber à Tendre point indiqué par le doigt du prêtre. Le tombeau du Sauveur était visité par l'Europe, devenue pour l'Asie une injurieuse rivale. Les travaux les plus durs s'accomplissaient , et l'espèce humaine se prodiguait à mériter des promesses dont aucun soupçon encore n'ébranlait l'autorité.

Mais la foi comme l'amour est détruite dès qu'elle est altérée : sitôt que l'infaillibilité du pape ne fut plus crûment adorée » Rome entra dans sa décadence et l'Europe dans des expériences nouvelles. Le moyen-âge, ce successeur des beaux jours du polythéisme antique, ce triomphe de la foi et de la lettre catholique, fut dissous, déchiré ; les rois jettent le mépris et l'outrage à la

face du souverain pontife ; à Cologne, à Oxford, la prédication est tournée contre Ropie ; le^ peu^ pies sont enseignés à rejeter ce qu'ils embrassaient avec amour. Que leur donnerez - vous, grands et docteurs de la terre , pour combler le vide que vous creusez dans leir cœur? Vous cherchez quelque chose , mais vous cherchez encore, et depuis les premiers- déchiremens du moyen-âge, l'humanité, dont on a ébraaié. le

i56 D« l'éurow;

devant elle, èàefgiqirc ul^iis vagabonde.

Cepeddàdt le mô^en-âge cfaâiicelle eûtCoté païf un auh*e en-di'oit; après la cotiqnëtë leè vain-* queurs et les vamcus s'étaient accouittiôdès étttféf eux; les tfaûSactioflS étatedt detnèJldÉS dés cmitûmes 5 et les coutumes des institutions. La féodalité^ où le droit civil domine le dtoit politique et 1 étouffe souvent, mécanisme à la fois irrégul^ lie^ et symétrique ^ universelle en Europe, mais variant chez chaque peàple se» àccidens et sh tou-ruufe , fut attaquée par les M«ames qui so disaîoÉt sescbdlk^ par ses cnfiems cporoimés».. Toute la vie intérietiro delà société européemlef Cat remuée , leo faàbHiMlds et lea coutumes Jbatf^ tues en brèche flusili bien que les château!! £ort&;î et les peqpkS fbrent arrachés àU boa plaisir de& seigneuvs pœur tomber aiuE pieds dea roifi.

Le quinzième siéole préparas ra^réneinent dit despotisme royal dont le seizième fut l'apogée.. Charles-^ QninI et Philippe II anéantirent . les ancienoea libertés de Çastille et d'An^on. Henri YUI et Elisabeth régnèrent dune mnpière

absdtfè} FffttfÇOIé P' dl Heûri IV continuèrent Louis %1 et pt^arèrent LoUb XIV.

Le despotisme royal , agent salulaire de l'civilisation européenne, détruisit la société du moyen-âge

A» «l'histoire de la Féodalité de l'Europe médiévale a été la conséquence de la chute de l'Empire romain. Au dix-septième siècle l'État s'occupèrent à se constituer et à se définir; ce n'était pas l'État moderne, mais l'État monarchique, isit-Ai H de l'église. Au dix-huitième siècle l'État moderne s'est constitué et a défini son rôle. C'est l'État moderne qui a été le moteur de la civilisation moderne. La philosophie moderne a été le résultat de la chute de l'Empire romain. La philosophie moderne a été le résultat de la chute de l'Empire romain. La philosophie moderne a été le résultat de la chute de l'Empire romain.

Que ceux qui regrettent la société du moyen-âge s'en prennent aux théologiens et aux rois , et qu'ils fassent remonter à sa véritable origine l'origine de la civilisation.

La philosophie moderne s'est montrée intimement sociale, car elle a cherché les conditions

de la civilisation.

d'une nouvelle société ; elle n'a été avare ni d'affirmations ni d'utopies. La théologie réformée avait été surtout polémique ; la philosophie fut dogmatique.

J'en trouve la preuve dans la foi qu'elle a eue ; on crut religieusement à ses leçons et à ses maximes; si quelques-unes des solutions fournies par elle étaient erronées, toutes étaient claires et positives.

Évidemment quand au commencement du dernier siècle la paix d'Utrecht eut terminé les grandes guerres politiques comme la paix de Westphalie avait terminé les guerres religieuses, la société européenne avait faim d'idées philosophiques ; ce n'était

pas l'incrédulité qui la poqs* sait à l'école des philosophes, mais la foi.

CHAPITRE XVI

im LA P&USSE.

Pour former un peuple comme pour former un homme , trois puissances âont convoquées à lœuvre : la nature , Tart et le temps. Seulement les combinaisons yariant, et les accidens de This- . toire naissent de l'inégalité des doses où sont distribués le temps, l'art et la nature. Le théâtre fourni aux nations est Inégalement favorable ; les unes n'ont qu'à régler et à exploiter les bienfaits d'une magnifique nature; les autres ont à triompher par leur industrie de l'ingratitude natale de la patrie. Chez les dernières l'art humain exerce

l4o DE LA PRUSSE.

ses ressources avec plus d'intensité , et par son énergie abrège le temps.

L'Allemagne présentait l'image d'une confédération irrégulière et variée de principautés et de villes libres, et ces nombreux états se rattachaient à un centre commun, l'Empire germanique, représenté par la maison d'Autriche qui sans obstacle exerçait la dictature. Lependant en 1740 un homme sur le trône de Prusse vint demander aux héritiers de Charles-Quint le partage dans les choses allemandes; d'où sortaient donc ce roi et cette monarchie ?

î*armî les'peuples qui doivent le moins à la'nature et que I art dans un court espace de temps a le mieux servis, la Prusse veut être mise au * premier rang. Au commencement du quinzisième siècle, en i^iS, iVunpereur oîgîsmohd couféra la uignite électo-rale et ia charge d'archi-cbambelan du saint -empire romain à Frédéric de Hoiienzollern, sixième burgiave héréditaire de Nu-remberg, et il lui fit cession du pays dfe Brandebourg avec le titre de margrave. Voilà les commencemens politiques de ia Prusse. En 1 5S9,

aprè^ ^^ sièç^ pojployé à coo^lid^r Je mar^r^* viai, Jp^je- him U se canvefUt avec sacoyr ci révoque de Brandebourg à la doctrine de Luther :

\o\\h rAHcflMgftÇ 4? ^Pyd obéifii^ut k son génie, et le ftrf^udptîpurg ae préparant ^ d^yçnir Iç coçur dç |9 çiyilişğtipa gçîrujaqjppp. En ^n, Je^i> Si-

aiş]gioj^<|^ (^eimème élçqtewf , <j^J avait éppustJ

Apoc, fill« wfliqae 4!'^lbeç.t-Fjr^rî^» 4aç dp

P^^l?8e» 4wtM ^^" ^ <^ w^^J^*. f^ri^a paic la îpprt cjjj ^pn ^e^fi-pèçp dju di^chp de Pnisse, et en reçu ^Vii>vç5%)riç de,şigi{Msr\ppd.II)[^ roi de Ppjpr gp^, A?jR3i, au eçwy^P^^^WÇjpt du 4i;iT^pUèipp ^jèft^ç^ la mî^k^ î^ B^- a^dçJ^puvg etie dpç4^<^4^

jÇ^jçif^^j^jîf^i^jQtlç^ fpi;\4çflwps 4 poe n^PB^rç^fe

;|^r^g^l^çnd^ fJi^prgp -^^ui^a9[^e^ fi|,t inççrr ^W.^f^.
1^ ^ftPW^ et l^ft.iif^pf^îaflXjj,^^

1^2 DE LA PRU88E;

le Grand-Électeur, fil trancher la tête au comte de Schwarlzemberg et gouverna lui-même.

Se montrer ferme, loyal, fiéroique ; sans avoir une folle ardeur de conquêtes, poursuivre les desseins d'une ambition convenable, compter parmi les adversaires de Turenne, traiter avec Louis XIV et Cromwell , relever son pays par ses succès dans la guerre et son administration durant la paix, tels furent les mérites de Frédéric- Guillaume. La cour de France, embarrassée de sa présence dans les armées coalisées, suscita contre lui les Suédois sur lesquels planait encore le génie de Gustave-Adolphe qui avait disparu dans la poudre de Lntzen. Frédéric-Guillaume se reposait dans ses quartiers d'hiver de Franconie quand il apprit que les Suédois avaient envahi le Braridebburg et menaçaient Berlin. Il accourt , arrive à Magdebouⁱ , atteint à Fehrbelin les Suédois qui le croyaient en Franconie, et triomphe de cette fameuse infanterie de Gustave, si souvent victorieuse des impériaux. De cette journée date la grandeur de la maison de Brandebourg. La victoire de Fehrbelin 'retentit en

DE tk PRUSSE. 143

Allemagne où bientôt, après la p^H*e de Stettin, se répandit ce mot de la cour d'Autriche, * qu'on voyait avec déplaisir un nouveau roi des Vandales s'agrandir sur les bords de la Baie. • Mais les héritiers du Vandale pourront bientôt rivaliser avec les héritiers de Charles-Quint. Vers la fin du règne de Frédéric-Guillaume s'établit à Berlin une colonie de Français chassés du sol natal par les persécutions de Louis XIV*, qui envoyait à l'esprit de Luthet* nos concitoyens, notre sang et nos richesses. A cette époque fut transportée la solive de plusieurs renommées contemporaines qui fleurissent aujourd'hui en Allemagne. Le

Grand- Electeur mérita son surnom; il fit de grandes choses avec peu de ressources et déploya le plus pur héroïsme. * ^

'Son fik Frédéric III du nom voulut être roi parce que son: père avait été digne de l'être. Petit d'e^prit comme de taille il poursuivit avec passion ce projet; il se mit à la dévotion de la cour d'Autriche pour obtenir ce titre qui devait un jour offusquer Paigle impériale. EniSn après

(i) Voyez chap. I'% caractère d^ dix- septième siècle depuis la mort de Henri IY jusqu'à celle de Louis XIV.

>44 ^* ^A PRiJPSfr

g/çinwt dp^to owneU^ r^^ipe 4e Prusse qyj a'é-r aiftit u^^flUô ^[\K i»^ 4^fpw 4'^M^«\je«^fl^

^ gr»«[d JF^^ew, Nappl4^Qa r^4<piçra 4ignQ

4 pQpp^r <îwait foirftçien4rp ks «ws^fifs qw W

4ilv»j^Rt 4ûpif4 Hû^ si porJ(i4^,iî(p^4Mai(^ 1^ M9«aU encore dans les oreilles Je Gfiao 4.f F^lirbfîJio.- Le nouveau roi voulut imiter la cour de Louis XIV 1^ p'af««sfj[|^flPf P9i»pç^,| [i^l(^ 4e l5\rojç^té,

piqa4aM:qWJ 1^ WÎP^ ^pp^j^lerCJ^aflallç fowUi* r^fi-fi4éawe: fp)î4ç „?t!7pMçai^ li^il^Uz, q^ijç

femme avêEiH «L|^ fprpi^lé d^ rçjsQip,/iM,4es^is4fiS fw«» Rrdi^?îres.4a,^pm/çx^;„à;ses4çr«îer3 W>r

mi^fi6 eMfi refpwt fk voir, uq «iRirtr» réfom^é,

« Laissez-moi mourir sans disputer, dit-elle. » Puis reprenant : « Ne me plaignez pas, car je

«vais à présent satisfaire ma curiosité sur les «principes des choses que Leibnitz n'a jamais pu m'expliquer, sur l'espace 5 sur l'infini 5 sur «l'être et le néant, et je prépare au roi mon « époux le spectacle d'une pompe funèbre où il « aura une nouvelle occasion de déployer sa magnificence. »

En 1713 le premier roi de Prusse laissa le trône à Frédéric-Guillaume. La royauté nouvelle était incertaine et contestée : le pape avait refusé de la reconnaître , et pendant que le grand Frédéric remplira l'Europe de son nom, le pape s'obstinera à l'appeler encore monsieur le marquis de Brandebourg. L'ordre teutonique- avait même protesté contre le couronnement de Frédéric III et avait revendiqué la Prusse. L'antiquité manquait à la monarchie prussienne. Frédéric-Guillaume, second roi, organisa l'état ou plutôt l'armée; il sentit que cette monarchie naissante n'avait d'autre force que les baïonnettes, la cavalerie, les sabres et les drapeaux; il en fit une puissance militaire. Berlin fut à la fois une manufacture et une caserne ; les ouvriers travail-

146 I>B liA PBUSItt.

kitenlpoili*ftfiierles soldait. Frédéric^Ouillattine aèquM la possesioti de Stettiâ et de la Poffié*maie aitérieure; il fafttit Postdam^ qui fi'étiit qu'on hameau de pêchetirs ; mkûê èite tin graâd toi ^ il légua à «on suoMSieur \e\$ mofém du le deveair^ et son fils termine son histoire par ces mots : « Frédéric-Guillaume laissa im £Mti»> c rant soixante-six mille hommes qu'il entretint

• pir sa bonde économie , ses finances augméntées f le trésor public rempli et un ordre lûêr»

- teUletix dans toutes les affaires. S'il est vrai de

- di#e qu'on doit l'ombre dû chêne qui nou^

- couvre à la vertu du gland qui l'a produit ^ il « £Mit convenir qu'on trouve dans la vie liho* i rieuse de oe prince et dans les mesures qu'il c pdt avec sagesse les principes de lf| prospérité c dont la maison i^oyale a joui après sa niort J i

le grand'^lef^eur et le grand Frédéric i â U^j a qu'un siècle i l'adversaire de Turenne ré^ ^ssml l'électoral de Brandebourg en i640| le vtinquèur de Soubise viot au trône en l'j^ô* Le

(i) Mémoires de Brandebourg, page 3i4, édit. Berlin,

DB U. FM8SB

liiëAtre t\$ï préparé) le grand homme peut puriAré: il ctevre tout à cette persérérliace de Tolenté ^tfi constitue Théroiiittie; Jamais prince rojral n'eut une j^mease pins rude ; mais ces embarras aniers qui le contrariaient au début de la vie le fefth^ fièrent; il sut faire obstacle aux obstacles qu'il rencontra; dans les luttes et les épreuves des guerres de Silésie, il se souvint de sa première jeunesse , et ne fléchit pas plus sous le canon de TAutriche qu'au-paravant sous le despotisme de son père. Voltaire ornait son esprit en l'agrandissant ; ce génie vif et mordant convenait à l'altière originalité de ce jeune prince qui devait dans le bien comme dans le mal développer une invincible opiniâtreté. Ce fut encore une de ses singularités d'avoir été l'historien de sa maison , de sa monarchie et de son règne ; ses Mémoires de Brandebourg, qui servent d'autorité au rapide récit que nous faisons , nous ont

charmé par leur élégante clarté ; Frédéric écrit en français parce que la langue allemande l'ennuie. Dans l'histoire de la guerre de sept ans respire l'ame d'un guerrier, Frédéric y parle de lui , sans détour, abondamment; il sent que dans son siècle, ni roi, ni

14 DE LA PBUSSE.

général ne saurait lui être opposé ; il écrit avec une Gerté simple , comme les hommes de son ordre, comme César ^t Napoléon.

Mais cet homme mérite une contemplation particulière ; il est temps d'aller à lui.

CHAPITRE XVII

FBEDÉaiC. GOOS PRUSSIEN.

Il y a des époques où la grandeur iucnaine, toujours laborieuse, est plus difficile. Il me semble que dans Athènes , à Rome ou à Sparte, Fappui que les croyances communes de la religion e(de la patrie prêtaient à Thomme isolé facilitaient Théroïsme. Le moyen-âge ne fut pas avare de grands hommes qu^enfanta la foi au cri de Dieu le veut. Au dix-septième siècle, les personnages de la guerre de trente ans, sans avoir au cœur les ado* râlions vivifiantes du vieux temps ; ^e réfugièrent

150 FRÉDÉRIC.

dans un enthousiasme militaire inclinant à la su« perstition : tel fut Wallenstein. Les héros contemporains de Louis Xiy sont chrétiens fervens et sincères, comme Gondé, Turenne et Gatinat.

Mais le dix-huitième siècle ne tolérerait pas les héros chrétiens; et voici un héroïsme nouveau, convenable au temps, mêlé d'ironie, de cynisme, et d'autant plus méritoire qu'il est plus difficile, d'autant plus grand qu'il est plus isolé. Tous les contemporains de Frédéric s'effacent dans la comparaison; ils tombent devant lui; l'admiration des Allemands est confirmée : il est digne d'être appelé l'unique.

Burant sa vie Frédéric n'a jamais perdu son temps, et la fortune lui offrit sur/-le-champ l'occasion de la gloire et de l'activité, H régnait à peine depuis quelques mois, et était de retour à Berlin, après avoir visité Strasbourg sans aller jusqu'à Paris, lorsqu'il apprit la mort de Tempereur Charles VF qui laissait Tempire entre les mains d'une femme. H jeta les yeux autour de hii, considéra rEurope , et reconnaissant l'opportunité d'un coup brusque, il se jeta sur la Sîlésie qu'il convoitait ; il s'en empare ; il gar-

CODE FRfJfISIBN. 151

dera de par le génie des balailles, el la Sliésie sera aussi pros-sieiiDe qiie le Brandebourg.

La paix d'Aix^la-Cbapelle signée en 1 748 ménagea des loisirs à Frédéric. Dès lors, à Postdam , à SaosoSooei il pot recevoir Voltaire , slnstmire et cifiliser la Pmsse. L'esprit français qoe Vienne repoussait fut à Beriia fêté, obéi. Notre littérature demt pour les Allemands un Instrument d'é^ueatiott comme les lettres grecques et la-^ fines. L^Aliemagne ne doit pas regretter le temps qu'elle a passé à notre école ; la dise^Rne frufçaise a préparé son indépendance et ne kri a point fait ol>staele. Frédéric kii-m6me, malgré son amevir pomr)a France, prérit Féman-cipft» tion de la langue allemande, t Nous aurons nos auteurs

classiques , écrivait-il ; chacun , pour en preSter , roodra tes lire ; nos voisfès apprenét<mi TaHemand , les eours le parleront arec déHce ; e« il pourra arriver que notre langue poKe et perfedio-miée s'étende, ett faveur ât nos bons écrivains, d'un bout de FEurope à l'autre. Ces beaux jious ^ notre littérature ^e sont pas encore venus, mois ik s'afiproelMfi** Je vous les annonce , ils vont paraître ; je ne

l5d FIUBDiBIC.

€ les verrai pas , mon âge m'en interdit Tespé-

« rance. Je suis comme Moïse ; je vois de loin « la terre promise, mais je n'y entrerai pas^. > Or, à Textrémité du royaume de Prusse , presque sur les bords de la mer Baltique , à Kœnig-berg , le professeur Rant se promenait dans son petit jardin pendant que Voltaire avait son appartement à Postdam : et cinq ans avant la mort de Frédéric , en 1781 , parut la Critique delà raison pure qui vint interrompre le triomphe en Aile* magne de la philosophie française. Ainsi va le cours des choses : tout y est bien , si l'on sait le comprendre. L'industrie providentielle des affaires humaines peut soutenir à toute heure les regards de rintelligence , et c'est à l'intelligence à ne pas défaillir.

Cependant l'Autriche ne s'accoutumait pas à la perte de la Silésie , et pour recouvrer cette province elle entreprit de changer la politique européenne ; elle proposa son alliance à Versailles.

(i) De la littérature allemande; des défauts qu* on peut lui reprocher; quelles en sont les causes, et par quels moyens on peut les corriger.

CODE piussun. i53

Madame de Poropadour détruisit les combinaisons de Richelieu ; elle fit épouser à la maison de Bourbon les intérêts de la maison de Hapsbourg ; tant il est utile à un état d'être soumis à l'Empire monarchique d'une maîtresse ! La France, la Russie, la Suède, les princes de l'empire et l'Autriche se réunirent contre Frédéric. Dans cet assaut qui dura sept ans il fut admirable : impétueux, calme, rapide et patient, se ménageant toutes les chances de la victoire, épuisant toutes les formes de la résistance et de l'héroïsme. Mais l'hiver de 1760 le réduisit à de telles extrémités qu'il eut à délibérer s'il ne sortirait pas de la vie violemment, et Je regarde la mort en stoïcien , »

écrivait-il au marquis d'Argens • Ou je me

laisserai ensevelir sous les ruines de ma patrie , c ou je saurais mettre fin à mes infortunes lors-

c qu'il ne sera plus possible de les soutenir

c Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père , « mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis c le droit de disposer de ma vieillesse... J'ai fait « quelques, remarques sur les talents militaires de Charles XII ; mais je n'ai point examiné s'il se « devait tuer ou non. Je pense qu'après la prise « de Stralsund il } aurait fait sagement de s'expé-

154 fe^dAric.

dier ••. Il y a des bommts dociles à la for--

loue; je ne sais pas né ainsi, et si j'ai reçu pour

les autres 9 je veux mourir pour moi

Henri IV était un cadet de bonne maison qui faisait Ibztane, il n'y avait pas là de quoi se pendre ; Louis XIV était un grand roi , il avait de grandes ressources ; il se tira d'affaire ; pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-là, mais l'honneur m'est plus cher qu'à lui, et comme je vous l'ai dit, je ne me règle sur personne Le Brandebourg a subsisté avant

que je fusse au monde, il subsistera de même

après ma mort Ce n'est point un acte de

faiblesse de terminer des jours malheureux , c'est une politique judicieuse qui nous persuade que l'état le plus heureux pour nous est celui où personne ne peut nous nuire ni troubler notre repos*. » Il est remarquable que les plus grands hommes n'ont pas échappé à la tentation de se donner la mort t Frédéric, Napoléon & Fontenelle , Xénocrate chez les Perses; en a contesté le suicide du vainqueur de Sicilamine; on a pensé que dans Xénocrate l'ennui et h.

(i) Correspondance posthume de Frédéric IJ t. 1 pages

GODB raessien. 155

Mérite de la gloire avaient suffi pour le consumer*. Je n'en sais rien, mais une loi violente ne m'étonnerait pas ; quand on a vécu comme Thémls* Iode, il est permis de disposer de soi-même. Le héros d'un pareil drame est libre de choisir le dénouement. Mais il faut de la gloire, beaucoup de gloire pour acquiescer ce droit ; il n'est pas possible de mis d'arriver au suicide par un découragement d'adolescent qui ne peut résister au premier déplaisir. Enfin, ne vous sauvez pas devant les premières sévérités du sort ; avant de mourir il faut avoir vécu.

La victoire prolongea les jours de Frédéric. Victorieux, il déposa son épée en signant en 1763 la paix d'Hubertsbourg ; il ne songera plus à la reprendre* Frédéric ne ressemble pas à Charles XII, à ce lieutenant furieux qui s'était rué sur la Russie dans une ivresse de la poudre ; lui se sert des armes et de la guerre philosophiquement; il veut conserver ce qu'il a conquis; il sauvera Munich des étreintes de Tienne sans batailler, par la majesté de son intervention et de son nom.

156 FRÉDÉRIC,

D'où vient cette éternelle alliance des armes et des lois chez les grands peuples et chez les grands hommes, les Romains , César, Karl , Frédéric, Napoléon? L'unité dans les lois qu'avaient conçue récemment Bacon et Leibnitz était l'avènement de l'esprit philosophique s'élevant à l'universalité sur les ruines du génie pontifical et catholique. Frédéric dès les premières années de son règne avait entrepris la réforme de la justice et de la législation ; après un premier essai assez médiocre, il fit rassembler et classer tous les matériaux d'un code : si l'exécution était imparfaite, l'idée était grande et juste, et Frédéric aura des imitateurs, jusqu'à ce que le génie de la France et de la Révolution exécute avec une maturité puissante cette ébauche qui appartient à la Prusse. Certes, il y avait de la grandeur à concevoir le projet d'un code général , à convier à l'œuvre la science de tous les jurisconsultes de l'Europe, à En présentant à Sa Majesté « la première partie de mon travail, écrivait M. de Carmer , j'ai opposé qu'il me fût permis « de communiquer d'abord tout l'ouvrage sous « la forme d'un projet au public, et de rassem-

CODE PRUSSIEN. 167

(bler les observations et les critiques dont il

- voudrait me faire part. Sa Majesté a trouvé cette « pi'oposio-
tioQ conforme à sa sagesse et à ses^ns t paternels pour le bien de
ses sujets. C'est donc < avec l'approbation expresse du roi que je
[re-

- mets ce projet d un code général des états de «la monarchie
prussienne entre les mains du

- public, invitant et pressant tous les membres

- de la république des lettres , tant régnicoles «qu'étrangers,
de lui faire subir un examen

- sincère, rigoureux et entièrement libre*.» M. de Savigny a
fait une excellente critique de la codification prussienne ; il ap-
précie Técole de Nettelblaldt et de Dàriès, regrette que Schlosser
n'ait pas activement coopéré à l'entreprise, et trace les principaux
caractères du code et du LandreclU^. JDans le dessein qui nous
engage à écrire ce livre, nous avons surtout à relever l'esprit phi-
losophique du roi , supérieur aux résultats obtenus et qui le pous-
sait à innover. Les connaissances spéciales lui manquaient; il ne
dis*

(i) De la monarchie prussienne sous Frédéric-le- Grand, par le
comte de Mirabeau , t. III, liv. viii, page §97.

(2) De la vocation de notre siècle pour la législation et la
jurisprudence.

i6ft vniDiuG.

oiita pua les problèmes d'une teience étrangère areo là flupé-
rioriie kiatinctiTe de Ntf^léon; mais le premier dans la répu-

blique européenne il lenla rexé^ulion d'un eode tinilbrméé

Jlla'ais écrire que la politique de Frédérie^ en fondant l'indépendance et la gloire de la monai^-^ ohie prussienne^ araitété toujours utile à l'Europe et au genre humain i mais le partage de là Fo^ lc»gne me revient en mémoire; Celte œutrè fut conçue pat l'ambition de Catherine^ qui se donna pour OQinplices la dévotion de Marie** Thérèse^ la philosophie de Frédéric ^ et l'assou-pisseiaenl de Ldilis XV. Frédéric reconnut l'indépendance des États-Unis et salua de ses vœux la jetine république I il assura par la paix de Teseben, ob** lenue après une campagne sans combatS) l'indé* pendaoce de la Bavière) il prépara l'avenir de Munich 9 cette fleur méridic^ale du nord ^ oette cité d'un éclat si récent^ qni semble ambitionner de reproduire quelque chose de la religi^m et des arts de l'Italie.

Après quarante-six ans de travail et de règne» Frédéric s'étei-gnit avec calme et résigatlioii^

Quelques théologiens de Téglifte réformée loi avaient écrit pour le pt*es8er de recourir tut consols^tiops de leqr culte : Quon répons à 9\$\$\$ gm\$ poilimerU9 dit Frédéric à son secré-taire; Uur inteniion est bonne. Au momeut où il expirait, la Ffauce avait un représeqtapt à la cour de BerliOf élève de Voltaire e(de Rovs^au, voyageur iaquiet et curieux, ageutà peine avoué de Yersaillea^ atteodaot avec une vague impatieuce ToccafiiioD d'être grand* Mirabeau^ « La maladie de Frédéric^ éorivait-il à Paris^ qui aurait tué dix hotnmeBi a duré onze tnois dans inter-ruption et presque sans relâahe depuis le premier acoès d'apo-plexie asphyxique d'où il revint par de rémétique^ et en profé-rant avec un geste impérietix pour premier son' ces deux tu^ts: rjMâÈ^QVéé La nature tfteha de sauver cette eooRif^oeitioa rare

à quatre reprises différentes; deux fois pu* <ks diarrhées , deux autres fois par des éruptions à la peau; de sorte que les ftdwa-teurs d un dieu peuvent dire que le Créateur mêi!ne a brisé cette forme^ et que la nature n'a abandonné l'un de ^es plus beaux ou-vragés qu'après la totale destruction des orga- &es5 épuisés par Tâge ji la conlentk>a ^oatkMelle

160 FUiDÉRIG.

« d'ame et d'esprit pendant quarante-six années, i les fatigues » les agitations de tout genre qui t signalèrent ce règne de féerie, et la maladie la « plus terrassante. Cet homme est mort le 17 août « 1 786 à deux heures et viqgt minutes da matin, c et le 1 5, où il sommeilla, contre son habitude « constante, jusqu'à onze heures, il avait fait en- « core son travail de cabinet au milieu d^une très « grande faiblesse,mais sans manquer d'attention, « et même avec uqe présence d'esprit et une con- « cision rares pour tout autre prince peut-être « en bonne santé : aussi lorsque le 16 le roi ré- « gnant envoya à Selle Tordre de se rendre à « Postdam le plus tôt possible, parce que le roi « avait perdu connaissance presque depuis le « midi du jour d'auparavant et qu'il était dans « un sommeil léthargique, le médecin, arrivant à « trois heures et trouvant à Frédéric du feu dans « les yeux, de la sensibilité dans les organes el « de la connaissance au point que n'étant pas « ap-pelé par lui il n'osa pas se montrer, jugea « qu'il était sans res-sources moins à l'odeur ca- « davéreuse qu'exhalait sa plaie qu'à ce que, pour « la première fois pendant tout le cours de son « ré-gné, il ne se rappela point n'avoir pas

CODE PRUSSIEN. 161

c expédié les a&ires du cabfnet, et c'était bien « conclure; ce n'est qu'en moarant qu'il pouyait « oublier son métier. Les deux tiers de fierlin « s'évertuent aujourd'hui à prouver que Frédéric II fut un homme ordinaire et presque T au dessous des autres. Oh I si ses grands yeux, c qui portaient au gré de son ame héroïque la « séduction ou la: terreur^ se rouvraient un ins-> c tant^ auraient-ils le courage de mourir de hon- « le, ces adulateurs imbéciles?^ »

Blirabeau a raison ^ Frédéric a été une des plus belles formes humaines échappées à la main du Créateur. Mais est-ce un héros ou un philosophe? est-il enthousaste ou sardonique ? Il est celui qui convient à son siècle. Voulez-vous pour contemporain de Voltaire un Godefroi de Bouillon? Frédéric a quelque chose d'antique et de païen dans le caractère et dans le cœur; repoussant l'appui de la foi révélée, il croit en Dieu à force de croire à la gloire; il admet l'immortalité spirituelle du genre humain comme condition de la sienne. Après la gloire, il laisse entrer l'amitié

(i) Histoire secrète de la cour de Berlin. htXt. zxvtu.

datti son iiiie, il lut doniie li t>tàce de TAniolir t mais en itième teispî pir sa cl^ttelle irmie U ftifa tomber des goîittes de safi|; sur le cœurde ses plus tebdrei amis; il aime le potiTOir^ pois U justice. U est eapricieux perséférant^ brusque^ mà-jèstùei^ se délectaot dans les détails et les mautalses Joies d'ua cynisme effronté, puis ramedé à t% qui est digne et ehaste par le triomphe intérieur des grandeurs de sa nature; natui*ellement stoïque^ naturellement étranger aux sentimens du chriA-^ tianisme, homme avant d'être roi; pliant la royauté aux confenaues de toii caractère ^ écrivain, législateur^ capitaine, philosophe, se défendant contre l'Europe avec du canon et de la sagesse> il est

le héros du dix-huitième siècle. Joseph II voudra s'élever à sa hauteur, il retombera; sa mère Marie-Thérèse, résiste avec honneur aux empiètemens de la maison de Brandebourg; mais finalement elle est vaincue. Catherine a des petits de Ivoire et de volupté; inas cette femme coquette et barbare ne saurait balancer ce que la carrière du roi de Prusse a de constamment grand et énergique. Frédéric sort victorieux de ce contrôle avec ses contemporains : seul, il est grandi egalement M est le phis grand t le nom qui

■aj-.

CODE PfttJSSIBN. 163

résiste à cette double épreuve est éternel; le vent des siècles ne remportera pas comme une paille légère, et ce nom à la fin des âges sera trouvé dans le plus pur froment des mérites de l'humanité.

AUTRICHIEN. — ^ JOSEPH II

Quand Luther parut ^ Tempire avait terminé depuis long-temps ses querelles avec Rome, et les inimitiés capitales des Guelfes et des Gibelins étaient éteintes. Tout conviait l'empereur d'Allemagne à défendre la religion catholique, dont l'autorité, sans pouvoir l'effrayer, lui garantissait l'obéissance des peuples : aussi depuis le seizième siècle, dans un intérêt politique ^Yienne,

DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE. 165

qui n'a jamais aimé Rome, la protège. Les haines du moyen-âge ont fait place à des appréhensions communes.

C'est cejt instinct qui poussa la monarchie autrichienne à s'armer tour à tour contre la réforme, contre la Prusse protestante et contre la philosophie française. Elle représentait l'esprit du passé luttant contre les innovations religieuses et politiques. Charles VI meurt et laisse sa fille Marie- Thérèse avec la seule protection d'un traité consenti; mais de quel poids sont les traités, s'ils n'ont pas pour eux la sanction menaçante de la force ? L'empire est envahi par la Bavière, la France et la Prusse. Dans ces extrémités, une femme, appuyant son courage sur sa religion et son droit, fière, dévote, hautaine dans les revers, d'un héroïsme mystique et aventureux, court à Presbourg montrer le petit Joseph aux Hongrois irrités; elle électrise la salle des états, elle toui*ne en vif enthousiasme les ressentimeus accumulés, elle arrache des cœurs ce cri qui retentit comme un tonnerre : Moriamur pro rege nostro Marid^ Theresià. C'était un dernier efibr de la fidélité des vieux temps.

|Q6 DE LA UOHAftCfil»

Marie-Thérèse garda la couroane itapériale { mais elle fut obligée d'assister dttraat sa rie aux prospérités de Frédéric et de la Prusse t elle prêta tout son zèle à la foi catholique^ mais elle eut le ^ectade irritast des progrès de ta phik>- Sophie ûouVeUe. Cette fefidoie personnifia k résîaiaieë des vieilles grandeurs : elle avait Tamoitr du passé et la haine de l'esprit nouveau ; elle fdt souvent pleine d'aigreur et de ressentûa^i^it; eW qu'elle est attachée à une chagrine et majestuewe impuissance; l'audace ouverte et allè^dés id^ novatiotts lui est refusée.

La socféle aulrtchrennei, suttout à Yieàhé) se trouvait dans une situation nikte ; ^lle û'aVàit jrfus les ardeurs de Taneienne foi ; elte n'eUI pas l'élan des idées et des passions nouvteilesw Mtttrte^ Thérèse favorisa 4es études qui n^ l^mtehaient pas à f émanci{^tion rdigieu^;eile s'accdittttioda de la science médicale de Wan^Svilten et de la molle poé«e de Métastase. Wan-3vitt^h eut k crédit de faire venir comme profet^eur à Tuni* vei^té de Vienne Martini, qui le pr^iûiet* enseigna te droit naturel^ qui fut le maître des hoitames d'affaires les plus distingués et quieràa traça

AOflHUURLim. 167

le tràffdl f»répirttoire du eode autrichieo. L'ÂI-)eiD«|^« sa-THQle ni» f u t |ms cmisultée celU fois. M» d« SaTigoy en critiquant ee code, estime qu'oii aurait (mi tileadre pluf d'origiûalîté de Taibiri- 9J#mtîoa de Marie «« Thérèse» Mais on ft'écift f^ de fortes km sans cooTictions positif es ; or, Je tiigislateiir autrie-faien ne s'appuyait ni sur une émdkion profonde ni sur uQe philosophie dé-

Jo«eph II fOMlut eatrakier riitricfae dans une 'direcAion décidée ; aaais ce prince a bien mérité i'éppjbaplie ^H se oonsposa lui-*Hièaie 1 1 Gi-^ iomçk U ^ cpîi rien n*a jamais réussi. »Son bei^ oea« sTaît été en? irooné de poétiopies iirfbrtnnes, et «a mèffe aiirait pu lui inspirer le culte cfaeva- Jeresque des vieux eovvenirs. H aima miem se iourner vexs l'esprknofeteur du siècle, je ne !*en hlâœe pttB{ mm il toofotfokede sa vie unecon^^ irefoçoa de celle de Frédéric t i^, ni HinHatjon m ie 9^ |ie penirent suppléer mx dons Innés et t^parer les refos de la nature. Joseph eut la solT 4m graiidea choses el s'embaryassa teejours

dans les pMiies. &U Mpt e^compUr une réforme reRgieuse, il descend aux détails d'une intolérance

168 DE LÀ liOKAICHIE

minutieuse^ et Frédéric rappellera, mon ftère te êacrisiaïn. Il ébranle tout sans rien élever. Le pape Pie VI vînt le trouver à Vienne , et n'obtint aucun sacrifice dans ses projets de réforme : Jo-> sèph traça une nouvelle circonscription des évèchés dans ses états; il ordonna d'ôter les images des églises ; il supprima les empêchemens dirimaus en matière de mariage et permit le divorce. Enfin il conçut5 sans oser l'exécuter, le dessein de soustraire rAutriche à la suprématie spirituelle de Rome. Toutes ces réformes hâtives et mal digérées troublèrent T Au triche sans lui apporter plus de bonheur et de lumières. Joseph cpmpro-* mit jusqu'à la sûreté de lempire par la légèreté de sa conduite; sans parler de l'insurrection des Valaques et de la rupture avec la Hollande, son imprudence attira sur PAutriche la marche victorieuse d'une armée turque , et sans le vieux Laudon Vienne était envahie. Les Pays-Bas se soulevèrent, la révolution française éclata, et le malheureux Joseph, assailli de toutes parts, maudissant les idées et les théories, invoquant le pape qu'il dédaignait naguère, mourut désespéré sans avoir été ni catholique, ni philosophe, ni homme, ni roi.

AtfTBIGHIElfle. 169

La censure la plus sèyère fut établie en Au* triche par Marie-Thérèse ^ ; elle fut un peu adoucie par Joseph. Tienne ne put produire une littérature indigène, elle resta stérile. Plusieurs hommes, entre autres Riggers, Sonnenfels, se réunirent pour former une société littéraire allemande : tous les écrivains qu'ils étu-

dièrent étaient pro« testans: c'étaient Geller, Hagedorn, Mo-
sheim, KJeist, Gesner et Klopstock : tant le catholicisme était
étranger Ji Toriginalité germanique ! On se moquait à la cour de
Tienne de l'allemand plus épuré des membres de la société litté-
raire; on appelait leur langue et leur style l'allemand luthérien.
Un ministre donnant audience à Sonnenfeisqui, solliciteur d'un
emploi, lui offrait quelques travaux qu'il venait de rédiger, le
congédia avec ces mots : « Je crois que vous êtes « luthérien, au
moins votre allemand l'est-il ; vous c êtes auteur, monsieur, vous
avez trop d'esprit 1 pour mou bureau. •

Mais le génie de l'Allemagne prospérait en dehors de la chan-
cellerie autrichienne. La ré-

(i) YoyeiL Pièces juttificaitTfs, n* IV,

170 m H |to)i4»a8is

Sormfi était son pnpplpç et soo moi^w; Tîn- 9f^m ^ I9 litté-
rature franchie jlje |H^«\$^Uiw9 JaU^r* >

AttJQurd'Jbui le géale alkiaati^ GOi^ma #a canières ; jfo
r^^^rme est f incore soq prlai^ipe ^ o^ niotevr; l'ioflaeace d? te
rév^^iil^ fra&ç<NlM le reâdra plu* |>olil|<jiiie^|i \ \$ l^mmt
^H|^.

La cause 4? 1^ réfoiw^ jiUoDiaii4e ett Ja cwa^^ de Ja
i*éYaiuti<^ Iraaçaise so^ ia^ <h^« |# /i>»t(| wa^ Jëiua^!cipai-
ro>i» de 1769 a élar^ cetfee CjSKise, et a &u asaecicr aux
^rol^tajtîoas tjj^okigl^ii^ de^fi affirmatiMs soçial^ef.

ËiUjre J*4JtemagBc et la «France U &y a ^ fi«vdUé^ mak i^ y
a «oli^sii^ité.

U est lia te«»fHre <{w a de grands 4eimii« \$avers rAllemagae et l'Europe. G'^t T^ et k pensée qui ont créé la Prusse ; tant qu'elle sera l'înteUîgCNai^ ;dv nord» |â {>#\$safioe]w 4^inii^re aaairée. Si ^etlé o4il>iait ce i»oble TÔte , elba m"^^ rait plus d'autre appui que les chances inconstantes de la force. ÈH« lye é^ p#s pt^^r «on

AUTRIGHIBNRE. 1 7 1

adhésion passive aux terreurs de rAutriche et à l'ambition moscovite; indépendante, elle doit aimer la liberté, vivifier et protéger les petits états de l'Allemagne, et estimer la France. Si elle était infidèle au génie de Frédéric, nous pourrions nous rappeler celui de Richelieu.

LÉGISLATIVE

L*histotre moderne commence à peine, et nous ne sommes que des enfans. Il serait temps pour tous de répudier ce lieu-commun que les destinées de la civilisation moderne sont au fond consommées et n'ont plus qu'à rouler dans le même orbite d'événemens semblables et d'institutions imitées. A côté de la Prusse qui ne figure vraiment parmi les états que depuis un siècle , voici un empire^moitié en Europe, moitié en Asie, bar-

DE LA EVSSU. I73

bare et civilisé, n'ayant pas encore trouvé sa pensée morale et livré aux accidens d'un despotisme illimité. La Russie semble chercher son ame; elle la demande à Ivan, à Pierre, à Catherine ; mystérieuse , infinie , elle ne se connaît pas elle-même.

Il vaudrait la peine d'écrire l'histoire de la république de Novgorod, de cette démocratie commerciale si puissante avant l'apparition du Scandinave Rourik que, depuis le lac de Rostof jusqu'à la mer Blanche, on disait : « Qui peut résister à Dieu et à Novgorod-là-Grande? »

Un pape dans le onzième siècle fit épouser à Henri P^r, roi de France, une fille de Iaroslav qui est regardé comme le premier législateur de la Russie. Vladimir II ajouta de nouvelles dispositions aux lois commerciales et pénales qui étaient en vigueur au temps de Iaroslav, et l'empire fondé par Rourik sortait peu à peu de la barbarie quand les Mongols s'y jetèrent et le couvrirent de leurs hordes victorieuses jusqu'au seizième siècle. Ivan IV releva la Russie, institua les strelitz, et promena la hache sur la tête des grands

174 ^AB tA MSStt.

boyurâ Les tÉani poursuivirent ses desseins contre les aristocrates. En 1680 Fedor Et rassemblèrent tons les parchemiûs de la noblesse comme pour les examiner et les confirmer; puis il les fit brûler aux yeux mêmes des boyards ébabis, que rendaient immobiles devant la sépulture de l'empereur les titres la rage et la terreur. Ainsi dans la nuit du 4 août 1789 les députés français imitaient un tsar. C'est que l'aristocratie d'origine, quand elle n'est pas souveraine intelligente comme à Rome, à Venise, chez les Anglais, n'est plus qu'un obstacle nuisant qu'on a intérêt à balayer les peuples et les rois.

Mécaniquement le despotisme enserrait la future. La thèse du génie était d'animer ce despotisme et de le rendre salutaire à la nation même. Ce qu'a fait Pierre-le-Grand. C'est un

homme qui vient d'un seul coup verser sur son pays tous les dons de la civilisation moderne : il sera tout 9 voyageur, matelot, charpentier, soldat; s'il veut une flotte, il ira à Sardam et ma-» niera le rabot; s'il veut créer une armée, il s'y fera tambour, passera par tous les grades et de plus par de ruées défaites qui aboutiront à PulUvni«

tl èèhdtter a t ànitè là Tttf <|ûle ; mâU les tettips lie sbrit pis veniiS éû&oté pont H Rttéslè de mar* ^kt itib un poteau ià toute dé By^ance. Enâa, potif èòùtiahre Cette èlvtlisàtlou q'it veut s*dpptàptiétf tl viétidrâ éii France, à l?aris i il tsltera têtit l la CôUi*, ièd adàd^iûtes, les ateliers, l'Opéra, lè i^égèfit, le ^etit Lôûiè %V, jusqu'à la veuve de Sèàrfôn.i}ui verra dAn^sés rideauï la tête da Slave, curiosité de barbare! Il retourne clie2 Idl plein de ses desseins et de son œuvre; à leur exécution il emfilôie Ube volotité continue, terHble. Autour de son filé ilé falltetit lés liécôn-tentémeuA séditieux déé boyards. Aleiis semble ti*atiendre M hiort de son père que ppub replôdger la Russie dans te chabS dont elle sort sous ses yeux. Position tragique pour l'âme de PiôH*e, entre l'ouvrage de son génie et un fils qui knèhace de le détruire ! Pierre envoie Alexis au supplice; il dispose de son sang pour assurer le salut de son œuvre. On l'en a blâmé ^. Mais l'historien doit avoir l'impassibilité

(i)M. AJplionte Rabbe, auteur d'un excellent résumé de V Histoire de Russie, nous semble errer complètement dans la réaction passionnée à laquelle il se livre contre la mémoire et le nom de Pierre-le-Grand. En général cet écrivain d'im cœtir si ckaud et si loyal, auquel on ne peut reprocher que d'avoir désespéré trop tôt de la liberté » n*a

du juge , et le cœur ne lui doit pas battre trop fort devant un pathétique tableau. Pierre fut un novateur énergique ; comme les révolutionnaires sincères et forts il alla droit et vite , il abattait la barbarie. Parmi les grandes figures des législateurs et des guerriers , parmi les héros à la colossale stature » il faut placer Pierre , à moins qu'au lieu de comprendre les choses humaines on veuille larmoyer sur elles.

J ai hâte d'aller de Pierre à Catherine-la-Grande; je passe la première Catherine, cette vivandière intelligente dont le dévouement fut récompensé par une couronne, Pierre II, Anne, Ivan VI, Elisabeth, Pierre III , espèce de cbporal prussien dont Tenthousiasme stupide fut utile à Frédéric. Il est déposé, il mourra, parce que s'il survivait à la perte du trône Catherine en pourrait être importunée. Femme forte , femme philosophe , elle prend son parti sur toutes choses. La Russie est un corps immense dont l'Europe ne voit que

pas toujours cette tranquillité d'esprit nécessaire à rhistorien. Son liyre est plus remarquable par la rapidité dramati<)ue du récit que par Timpartialité des appréciations générales*

CATHBUINC. 177

la tête ; or, au dix-huitième siècle, c'est la tête d'une femme : beauté, grandeur^ perfidie, cruauté, passions inépuisables qui peuvent se fatiguer sans jamais se satisfaire, du génie, Tamour de la gloire et du plaisir au même degré, voilà ce qu'offrait Catherine à ses amans, à TËurope et aux philosophes. Elle continue Pierre-le-Grand et comme lui veut abreuver la Russie de civilisation européenne. Elle n'a pas le sentiment de la justice ; elle déchire la Pologne et s'empare du lambeau le plus considérable ; elle dé-

laisse là Grèce qu'elle avait poussée à l'insurrection ; elle viole des droits sacrés, mais elle civilise son peuple; elle se précipite dans la licence absolue du despotisme et des passions, mais elle abolit des impôts, compose et promulgue un règlement qui crée un système nouveau d'administration; elle fait prospérer le commerce et construire de grands monumens. YoUaire la félicita sur ses réformes législatives et l'appela la Sémiramis du nord, adulation injurieuse dont Catherine ne voulut comprendre que le côté spécieux.

Mais si l'esprit net et vif de Voltaire convenait à Tesprît précis et brusque de Frédéric, qui donc

pourra convenir à l'impératrice? Diderot. Son

178 DE ^i EUS\$|«.

îl|?fi^^^îo^ ^st infinie cijHuine les stçppç^ ^e TéiQpi^e dont ^l yîçpl visîtc̃r la maîl^Ç^se; 99ji, eQtbpusia^uf trouve eX sème 4es ex^gér^tK^ps onen^l^ ^i, Yopl au œœup d^ Catherine. Diderot s'anlmç ^ s'échauffe, s'oublie , déborde çn mouTemens oratoires, en cbants lyriques; <iependant Catherine accueilld le\$ idées du pbilq-p sopbe coQime des ^lUQtioa» <{ui T^Sectent agféablement; ces idées ornent son e^^rit çt ohf|tQuillf nt jsa sensibilité ; elle est sQtiafsûtç d'avoir up philosopl^e à sa cour. Frédéric a été l'hôte de Voltaire^ eU^ possède Diderot, a La porte d]x ca- « binet de la souveraine nVeot ouyerte tou» les «f joivrs d^uîs trois ^curiçs de Taprès^inidi jusqu'à « cinq, e^ quelque-fois jusqu'à six. J'entre; qn me « ffit asseoir et je cause avec la pième liberté que « vous m'accordez , el çn sortant je suis fçrcé de

• m'avouera moi-même quç j'avais l'ame d'un 1;: bomipQ libre dans I9 pays qu' m» appelle des es« c claves. Ah ! mes amies, qu-

çllç^ souveraine! quelle % extraordinaire femme ! On n'accusera pas mon

• éloge de vénalité; car j'ai misjes bornes les « plus étroites à sa m^niûcence|| il faudra bien € qu'on m'en croie lorsque y 1^ peindra par ses « iparoles} il {a^udra bien que v<>us disiez toutes quQ

CATmBîNB. 1 70

c q'est Tapiç cle Brpttis sous la figure de Clëopâtre; • la fermeté de l'un et les séductions de l'autre; f une lenuç incroyable dans les idées avec toute « la gracq et la légèreté possible de l'expression; « un amour 4e la vérité porté aussi loin qu'il est « possible; la connaissance des affaires de son em- « pire conijnç vous l'avez de votre u^rnson...»^» Avant d'aller à la cour de Catherine, Diderot exprimait ainsi sa reconnaissance des faveurs et des bienfaits de l'impératrice : «Je suis confondui « monsieur, je reste stupéfait des bontés uouvelles t donlilaplu àS. M. L de me combler,. . » « Grande « priqcesseï je me prçsteme à vos pieds, je tends «mes. deug^ l^ras yera vous; je voudrais parler^ f jï^aïs mon ame sf serre^ ma tête se trouble , « mes idées s'embarassent, je m'attendris conqime ^ « un enfant, et les vraies expressions du sentiment « qi^ me remplit expirent sur les bords de ma « lèvre 2. f Diderot se servait à dessein du style asiatique : c'était du tact.

(i) Mémoires, correspondance et ouvrages inédits deDi-^ de-roif t. ni, page il 8.

(é) Supfâéinént aks6 O^^rtt au/^Ums tek Bid&âii Btte«

180 DE LA RUSSIE.

Cependant la maîtresse de Potenikin*coUrtisait les agrémens et les honneurs de la philosophie sans en pressentir la puissance. La révolution française la surprit et Texaspéra; Catherine devint furieuse de s'être laissée prendre aux idées; elle eut pour la France autant de haine qu'auparavant dV mitiéy et elle enflamma la coalition de ses colères de femme et d'impératrice. Son (ils Paul admira le premier consul comme Pierre III avait admiré Frédéric : on l'assassina; Alexandre, heureux adversaire de Napoléon , a échoué dans le dessein d'animer d'une pensée chrétienne et libérale cet etnpire en travail de sa propre destinée. Où va donc cette Russie si nouvelle dans l'économie et la distribution des étals de l'Europe ? que ferat-elle ?

La Russie et l'Europe ont paru à plusieurs dans les mêmes rapports que Rome et les Barbares. Mais les hordes germaniques n'eurent qu'à porter le dernier coup à une civilisation mourante et devenaient les instrumens d'une civilisation nouvelle et chrétienne. La Russie est. indécise entre la barbarie et une civilisation qui ne saurait mou-

CATHERINE* 181

rir. L'Europe a conscience d'elle-même: les compatriotes, de Schiller et de Goethe ne peuvent encore une fois devenir les compagnons d'armes des Cosaques. Napoléon a par ses imprudences héroïques élevé sur l'Europe la menaçante image de la Russie* Après avoir conquis la prééminence continentale^ il s'avisa d'attaquer dans le Midi le génie catholique et chevaleresque, puis il alla se heurter dans les glaces du Nord contre la monarchie despotique de Pïerre-le-Grand. Il succomba sous l'effort de ces deux agressions déraisonnables. LesFrançais ont été malheureux parce qu'ils étaient sortis des voies de la raison européenne. Nous y

sommes rentrés et nous y pouvons marcher sans nous laisser assaillir par ces transes et ces terreurs qui croient voir sur les bords de la Neva la Rome des Scipions. L'Allemagne est aux avant-postes, la France au centre, l'Italie derrière; l'Angleterre se promène sur les mers; rempart épais de poitrines généreuses contre les lances moscovites.

Au surplus, un état despotique est livré à tous les accidents : je ne parle pas des conjurations; mais le génie d'un empereur peut faire abandonner à cet empire la cause de la barbarie : quoi

182 DE LA RUSSIE.

qu'il en soit, il est insensé de considérer l'histoire anonyme une avalanche que Dieu tient suspendue sur l'Europe pour Fenglou-rât* : c'est faire de noire âge la répétition du cinquième siècle.

CHAPITRE XX.

L'histoire du Nord est récente ; la Prusse et la Russie se sont élevées depuis deux siècles par leurs armées et leur civilisation humaine. Ici dans le Midi les sociétés antiques ont dissipé les premières lénèbres de la barbarie et tropénoe. L'histoire pour elle un grand théâtre à ses premières encore et les édifiaient tantôt des tentes et des tentes avec les docteurs et les habitants de l'Asie de Gamens et de Colambo \ avec les habitants

184 DE l'Espagne.

Tantiquité ressuscitée ; et maintenant ces sociétés du Midi, l'espagnole, l'italienne et la portugaise travaillées depuis deux siècles par les révolutions intellectuelles et politiques de l'Angle-

terre, de l'Allemagne et de la France, sous l'apparence d'un engourdissement léthargique se préparent. à naître.

La monarchie espagnole n'avait obtenu par la paix d'Utrecht de garder le sang de Louis XIV qu'au prix de nombreux sacrifices. Un homme conçut le projet de rendre à l'Espagne sa supériorité perdue, de renverser la maison de Hanovre et d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, de réconcilier Pierre-le-Grand et Charles XII, et de changer le système de l'Europe. Le Parmesan J. U. Beroni fut d'abord clerc sonneur à la cathédrale de Plaisance, puis chanoine et chapelain. Envoyé auprès du duc de Vendôme pour les affaires du duché de Parme, il en fut goûté, et le duc le fit connaître à Philippe V, auquel il entreprit de faire épouser Thérèse de Parme. Il triompha de la princesse des Ursins et domina la nouvelle reine qui tenait le roi sous son empire.

h'aranda. 185

devint cardinal; le pape le fit cardinal; on lui donna la grandesse, et en 1716 le sonneur de cloches était maître de la monarchie espagnole. Il passa cinq ans à remuer l'Europe; mais il était impossible de ramener à l'Escorial les prospérités de Charles Quint. L'Espagne était épuisée; son génie catholique affaibli; l'ascendant sur l'Europe ne lui était plus permis. Alberoni compliquait d'ailleurs cette entreprise par la tentative de restaurer les Stuarts et se brisait ainsi contre la nécessité progressive des révolutions. Le complot ourdi pour ôter la régence à la maison d'Orléans n'était pas plus sensé. Quand en 1719 l'Espagne demanda la paix avec instance, l'Angleterre, la France, l'empereur exigèrent le renvoi d'Alberoni, et cet homme succomba sous le poids de l'Europe qu'il avait soulevée. Alberoni ne manquait pas de génie, mais il employa mal son ambition et son audace; il ne

jugea pas bien son siècle et l'état de la monarchie espagnole ; on eut dit qu'il succédait à Ximènes*

Le fils de Philippe V, Chartes III, se montra sm le trône d'Espagne homme de* sens et de

lâ6 fi^lfA)»]^.

vkimtk ; il «vait cki sâag frtpçûîB dàitè léB vélhè^ ; 1) dii4gea d\iiles néfoi^mes oénti^ lei viéilNs aïoeun es{>agûoles» L'adml-nistràfloti du comte d'Aranda etde Cadipoinaaes &ppll({uait M goti* «€r»oipent d« la monarchie les leçong 4é ta pbtîMophie française. Mais las Ei^gooié teuaieat à leurs habitudes y et comme ou voulait i^êlormer leurs manteaux et leurs Qbapeauji» Madirid eut ufte sédition fui^use* La naiiou résistait ausfti à d'autreschangemeasplusimperlaus^etGhariesIII disait : « Mes sujets sont comme des etifanè qui « « pleurent quand on les nettoie. » Roi t^formateur» il s'impatientait des obslacles^ que lui misoitaient partout les moines > cette milice 4^ l*8s^ ,pa\$!ie plus invincible que sa vieille kktÉïktevi^. Loraqu'cm lui faisait le rapport de quelque attire embroutUëé, le roi avait coutume de d^matader : IL Quoi moioe y a-rt^il en cette affiaired »

CUmpo«Mii^è<i fvt pour rfispagne de qiîé Turgot pour la France; TanaiogU: est sensible. Pro^ fond économiste, savant jurisconsulte, il comprit tç^T^fa^t lt| j^ieiîÊftîts çlrle génie du ^ommei^e; ^.ét^blH en Cspi^M la ij^ertéidans te cirtuiaK

GiKfOtfàSJàs. 1S9

tîim def graîas ^ fit publier Iqs dîscout« édema*iiii<{Uos d'Alvxrei Osorio et de Blartinôi ^ Mata^ méiîla d'àtre pixipoaé ^ar Frairiclin à là Sooiéti philosophique de Philadelphie pour

aTa^ioeiei i aes travaux; eafin il prêta aoo appui ta o^91 tt d^Aranda dans l'expulsion des jééuites* La Société de ^ésas, éri-gée pour eoii|battra la tétomk^i était proscrire de touâ eotés par les gouvernemens oA Hf ait pénétré lesprit philosophique , et daaa le même temps noua la iroiiYons bannie de TEépar g&e f du Portugal , de VAu\mck^ et de h Ftffif^e : Frédérie seul ne voulut pas les renvoyer viisJ^vi*^ melit. Le comte d'Âraïkla, président du eoB^il de Castille, poursuivit le l^annissenaent de ladom* {Pagaie Qveo une persévérance infleiUble { dfiBssoii dessein d'tmélioperla civilisation esp(i§|noiei il OOn?* ^dérail la société eomme ua obstacle auquel il se pouvait pardonner. Yokaire en lyrji lui éeriv^it de Femey sur les manufacture^ et Tindustrî^ ; « Vos manufaetures , monsieur le çofuta, sont « fort au-dessus des mieniseâ ; mai^ |usi^ Yptl^ç <tt fixcelience m'i^vouera qu'elle egt H^ pw plus « puisiKii^te que moi. Je QûmuiiBnÇie p^t* U ipjwpr t facture de vos vbis que je Iregardoi^opm^ \^ p^e-

ESPAGNE

mière de TËurope. Nous ne savons à qui don^ ner la préférence du Ganarie, ou du Garnacha , ou du Muscat et du Malaga. Si ce vin est de vos terres, il s'en faut bien que la terre promise en ap-proche. Nous avons pris la liberté d'en boire à votre santé dès qu'il fut arrivé Votre manufacture de demi -porcelaine est très supérieure à celle de Strasbourg Je fais aussi

des bas de soie; mais ils sont grossiers, et les vôtres sont d'une finesse admirable. Pour du drap, je ne vais pas jusque là ; vos beaux mou* tons sont Inconnus chez nous. Votre drap est moel-

leux, aussi ferme que fin, et très bien travaille, sans avoir cet apprêt qui gâte à mon gré les draps d'Angleterre et de France, et qui n'est fait que pour tromper les yeux. Agréez avec bonté mes remercimens , mes observations et mon admiration pour un homme qui descend dans tous ces petits détails au milieu des plus grandes choses. Il me semble que du temps des ducs de Lerre et des comtes d'Olivarès l'Espagne n'avait pas de ces fabriques. Je conseil^e précieusement Tarrèt solennel du 7 de février 1770 qui décrie un peu les fabriques de

CAMPOHANÂS. 1[^]

« l'inquisition ; mais c'est à J'Europe entière à • vous en remercier*. ^ » Ainsi Tesprit philosophique pénétrait dans la vieille monarchie. Mais quand Charles III mourut, les affaires furent ramenées dans les anciennes voies.

En ce qui touche l'Espagne, l'imitation de Louis XIV a perdu Napoléon et a été funeste à notre influence. Le peuple espagnol admirait l'empereur ; il eût été docile à ses conseils , mais il se révolta contre une usurpation qui faisait de la péninsule une province de la France. Maintenant comment l'Espagne débrouillera-t-elle son avenir ? Comment cette terre labourée par tant de civilisations différentes , où campa Sertonus , cette patrie de Sénèque et de Lucain ; cette proie des Vandales qui leur est arrachée par les Yisigoths que viennent expulser les Arabes ; ce théâtre des merveilles arabesques ; cette possession des Maures , dont la capitale avec son Alhambra n'est rendue au christianisme que par Ferdinand ; cet empire disputé à la religion catholique par le mahométisme et le judaïsme, et qui pour se sauver des guerres religieuses et

(i) Con^spondance générale^ année 1 771.

t^]ÉSPA«lf£«

de Tapostaste imagina Tlaquisitioi s oettè somèè m^odrchte de Philippe II ; cette Espagne oè le génie novateur n'a pu enbore portef la main pnissaintfiént i quelle sera sa future histoire ? Pour aventurer sur ce point les plus faibles coa^jettures^ il faudrii^it avpir vécu long^temps chez oe peuple, avoir coutiacté rifalelligenèe de ses lâceura et de son esprit dans ses foyers , dani sès moâtagii^s vdans sel hôtelletlriès^ avec ses moines ei ses iililjetiers«

CHAPITRE %\t

fV 9W*V9AU — CA1T4LKO 9% •àN\$AiI^

Qeiiil états ayQo de« forces inférieiies oa(. e^foé leur industrie maritime d'une Diaaîèr^ utile au mend^ ; la Hoilaade ei le Portugal* Certes le génie d'Amsterdam et de Lisbonne n e^ pas le i^ême , mais il y a cette ressemblance entre la patrie de Gamoëos et celle de . Spinosa qii^ toutes deux, sans figurer parmi les pre-» migres puissances , ont. agrandi et répandu par leurs flottes et leurs eoloniea U civilisation eun^éeeoe«

BU PORTUGAL

La^petîlc monarchie portugaise recul au dixhuitième siècle plus vivement que TEspagne l'empreinte du génie philosophique. Les

anciennes franchises des cortès de Lamégo avaient disparu ; et à Lisbonne comme ailleurs tout allait au gré du despotisme royal. Sous Joseph I^{er}, qui vînt au trône en 1750, un grand ministre usa du pouvoir absolu pour réformer le Portugal. Sébastien-Joseph de Carvalho, depuis marquis de Pombal, gentilhomme obscur^ commença sa carrière par une mission près du cabinet anglais. Le tremblement de terre de Lisbonne, qui devait tnspirer à Voltaire une lamentation philosophique , le trouva secrétaire d'état : le roi dans ce désastre, abandonné de tous ses conseillers, ne vît auprès de lui que Pombal auquel il demanda ce qu'il fallait faire. Sire^ il faut enterrer les morts et songer aux vivans : parole énergique et simple qui révélait une ame des-' linée à la puissance. Pombal, que rendit souve-i rain absolu la conBanee du roi , reconstruisît Lisbonne , établit une police rigoureuse , expulsa les jésuites, réprima la -tyrannie des moines qu'il appelait la vermine la plus dangereuse qui puisse ronger un étatj comme Richelieu abaissa la no-

POMBAt. * 193

blesse ; abolit la distinction entre les vieux chrétiens et les nouveaux, c'est-à-dire les juifs con* vertis ; réveilla le commerce , l'industrie et l'activité de la marine ; favorisa les sciences physiques et mathématiques, fit fleurir l'université de Goimbre où il fonda des chaires y ôta à l'inquisition la censure des livres, répandit les ouvrages des philosophes français , ranima l'esprit militaire du Portugal , et voulut élever la patrie de Vasco en égale de l'Espagne et de l'Angleterre. Une volonté constante et passionnée animait Pombal; il administrait le Portugal avec force et célérité; il semblait par son énergie vouloir doubler les forces d'une puissance qui pouvait lui échapper trop tôt. En effet la mort de Jo-

seph P' le précipita ; leglise et la noblesse l'accablèrent ; il fut accusé , condamné , banni , et mourut en 1782. Pombal mérite cette louange assez rare d'avoir été plus^ grand que le théâtre où il parut.

Ni l'Espagne ni le Portugal ne purent an dix«

huitième siècle aboutir à des réformes durables

dans leur sociabilité : l'église et la noblesse du

moyen-â'ge y furent plus forts que l'esprit phî*^

ig4 ^^ PORTUGAL.

iosophique ; aujourd'hui eneore le passé de ces deux pays leur est obstacle } commeat^ donc au-delà des Pyrénées les progrès de l'esprit huiûaia pourront-ils enfin se faire jour?

CHAPITRE XXII

De l*italie. — ' naples; le marquis de tanucci. — la

toscane; LÉOPOLD.

ATHomnie qui ne saurait pas Tantiquité et qui verrait , tant au moyen-âge qu'au seizième siècle, les arts, la guerre, la politique, la poésie, le commerce , susciter sur le sol de l'Italie une foule de grands hommes, l'admiration ne serait-elle pas commandée ? Mais s'il apprenait d'un coup que cette civilisation qu'il contemple est la seconde , que la patrie du Dante , de Machiavel et de Michel-Ange n'en est pas à sa premièr*e

NAPLES

moisson , et que deux fois elle a été Técole et la maîtresse du monde , ne serait-il pas jeté dans un étonnement dont la profondeur renouvellerait à notre sens emoussé la grandeur de l'Italie? Nous n'aurons jamais pour cette contrée assez de respect, d'autant plus qu'on la sent frémir sous le joug tudesque ; la terre du Latium n'est pas un ossuaire ou un musée; l'Italie n'est pas épuisée , et les flancs de cette Niobé ^ seront encore féconds.

Entre la France et l'Italie il y a toujours eu un échange alternatif de sympathies et d'idées. Quand Vico disparut, la philosophie française trouva pour disciples Filangieri et Beccaria, appréciés ailleurs ²; mais pour ne parler ici que des gouvernemens, Naples eut une administration qui entreprit dans l'état des réformes considérables. Le marquis de Tanucci, toscan, d'abord jurisconsulte à Pise où il soutint sur les Pandectes une controverse avec Grandi, fut emmené à Naples par Charles de Bourbon, qui, devenu Charles III, le fit son premier ministre. Bernardo

(i) The Niobe of nations, Btaon.

• (2) Introduction générale à l'histoire du droit, ch. xv.

TANUCCI

Tanucci attaqua avec fermeté les usurpations de Rome et les privilèges des barons. Il contraignit ces derniers à répondre aux griefs de leurs vassaux; commencement d'égalité par la justice. Il diminua les taxes de la chancellerie romaine, et restreignit la ju-

ridiction des évoques. L'inquisition fut aussi vivement réprimée.
Xa-

nucci eut l'ambition d'une réforme complète dans les lois , et nomma pour rédiger un code une commission de j^urisconsultes où brillaient Mariucca , Gennaro et Cirillo ; mais la réforme était prématurée, et le Code CaroUno demeura sans vigueur et sans autorité au milieu des obstaclés que lui opposaient les habitudes et les préjugés du barreau napolitain. Tanucci voulut au moins améliorer Tadministraiçn de la justice par une ordonnance particulière qui enjoignait aux juges de motiver leurs sentences, de s'en rapporter aux lois et non pas aux opinions des docteurs et dès commentateurs. Filangieri soutint la réforme du ministre contre les clameurs de la magistrature et du barreau. En 1776 le marquis de Tanuccî fut renversé par des intrigues qui avaient l'appui de l'Autriche et de l'Angleterre; il mourut en 1783, laissant une mémoire honorée

ig^ TOSCANE.

et des réformes imparfaites qui ne purent résister au mauvais vouloir d'Acton et de sa faction.

La Toscane ressentit aussi la salubre influence de nos idées sociales : Léopold régnait doucement à Florence ; il y diminuait les impôts , établissait des manufactures et la liberté du commerce, réprimait la domination des moines, et favorisa un moment les réformes ecclésiastiques de Scipion Ricci que plus tard il abandonna. Mais une pensée l'occupa surtout: Tabolition de la peiné de mort ; il raya de la pénalité le dernier supplice. La mort de Joseph II, dont il désapprouvait les entreprises imprudentes ^ le fit empereur et ennemi déclaré de la révolution française.

L'Italie devint le théâtre des combats de la France et de l'Autriche. En 1793 nous étions envahis ; en 1796 nous signions la paix avec la Prusse; en 1797 Bonaparte dictait le traité de Campo-Formio. Jamais la France n'avait été mieux servie et vengée. Le 3 octobre 1797 le général en chef de l'armée italique, ouvrant les

LÉOPOLD

fenêtres du château de Passeriano, aperçut les montagnes de 1« Woré que couvertes de neige, ff Avant la mi-octobre ! quel pays! allons, il faut « faire la paix. Venise paiera les frais de la guerre » et la limite du Rhin. Le directoire et les avocats i diront ce qu'ils voudront. » Cet homme était alors dans tout le bon sens de son génie : il n'abusait pas de la guerre et servait la révolution. Par le traité de Campo-Formio l'empereur cédait à la France les Pays-Bas à perpétuité , abandonnaît à la république cisalpine la Lombardie autrichienne, Mantoue, le Mantuan, le Bergamasque , le Brescian, le Crémasco , Peschiera. La France entra en possession des îles vénitiennes du Levant, Gorfou , Zante , Céphalonie , et de Butrinto, Larta et Yonizza. Mais à l'empereur demeuraient assurées l'Istrie, la Dalmatie, les îles vénitiennes de l'Adriatique , les bouches de Cattaro , Venise. Qu'importait d'abandonner à l'Autriche la patrie depuis longtemps éteinte des Foscari et des Faliero !

le traité de Campo-Formio fut le triomphe pur et sincère du génie de la révolution ; il rer

était TOSCANÈ.

nouvelait Téconomie de l'Europe; il affranchissait l'Italie sous la protection de la France.

L'Italie n'est pas une terre abandonnée de Dieu et frustrée de l'avenir ; si elle était morte , elle ne serait pas tant aimée des conquérans et des poètes ; Bonaparte et Byron n'en eussent pas fait l'objet de leurs victoires et de leurs chants. Pourquoi le vainqueur d'Arcole n'a-t-il vu dans le prix de ses triomphes qu'une couronne de plus? Mais de tous les poètes qui ont célébré l'Italie Byron est le plus hannonieux et le plus divin : Childe-Harold n'a rien laissé à chanter et à peindre. Il a erré par le monde , fendu les mers^ il a usé des passions et des femmes de l'Orient^ il a mis le pied sur la Grèce, il a vécu avec le Moréote et l'Albanais , il a foulé le théâtre de Thémistocle, il a cherché dans une course éternelle une distraction légère aux tourmens de son cœur, quand enfin il tombe dans Rome : dernier triomphe de cette maîtresse du monde de pouvoir un instant remplir le cœur de Byron. Il est arrivé dans la capitale de l'histoire du genre humain ; il est moins triste , presque con-

soie ; et dans le répit de %^% douleurs il ajoute au

récit de son pèlerinage un dernier chant •••

Silence, vous tous qui parlez de Rome, ne mêlez pas vos voix aux accens d'Harold; Byron a été envoyé pour chanter les ruines avant la renaissance; c'est Jérémie pleurant sur Jérusalem avant la venue de Jésus-Christ.

INTÉRIEUR DE LA MONARCHIE

Nous rentrons dans nos foyers après avoir fait notre tour d'Europe. La France, dont les idées circulaient dans le corps européen, était animée d'une vie irrégulière, mais indestructible. Les vieilles croyances mouraient; les institutions de la monarchie étaient inanimées : durant cinquante-neuf ans (1715-1774) la société française n'eut d'autre aliment que les occupations de l'esprit ; on pensait, suivant l'expression du siècle; et la

SOCIÉTÉ FRANÇAISE. 2^Q

pensée était le plus piquant assaisonnement des soupers et des plaisirs.

Avait-on d'autres distractions ? Le génie militaire de la nation n'avait obtenu d'autres joies que Fontenoy et Laufeld. Louis XV, parmi tous ses torts, eut surtout celui d'avoir régné trop longtemps; et rétal entra en partage de ses langueurs et de sa honte. Un seul ministre porta dans les affaires du cœur et du génie. Le duc de Choiseul, d'abord ambassadeur à Rome, puis à Vienne, reçut le pouvoir des mains de madame de Pompadour et s'en servit noblement : il trouva l'alliance avec l'Autriche cimentée et fut obligé de la poursuivre ; il changea utilement l'organisation de l'armée, signa le pacte de famille, fomenta les premières divisions entre l'Angleterre et l'Amérique, souleva l'empire ottoman contre la Russie, gêna Frédéric et donna à la France la patrie de Napoléon. Il avait l'âme tendre, la volonté ferme, l'esprit vaste : il fut inflexible contre les jésuites, favorable aux philosophes,

avide de gloire; il poursuivait de brillans desseins quand une impure courtisane arracha sa disgrâce; l'opinion le vengea; et la royauté vit pour la première fois ses colères

4 SOCIÉTÉ FRANÇAISE.

procurer des triomphes à ceux qu'elles frappaient.

Dans les dernières années de la vie de Louis XV on rit beaucoup à Paris ; Maupeou faisait siéger son parlement et Beaumarchais écrivait; l'ancienne monarchie périssait gaîment; le despotisme royal voulait avoir raison des souvenirs et des résistances parlementaires et retirer[^] comme on disait, la couronne du greffe. Le parlement gardait bonne contenance, et sa décrépitude n'était pas sans majesté : on l'exila; il eut pour successeurs des jures, complaisans avoués des volontés de la cour, gens de peu de crédit et d'autorité , tristes représentans des Harlay et des Mole. Les instincts philosophiques de Voltaire applaudissaient à cet abaissement des vieilles compagnies[^] et sans le savoir la cour facilitait la marche du génie novateur.

Mais voici un spirituel incident: le parlement dit Maupeou siégeait depuis quelques mois , quand un justiciable qui s'occupait de son procès crut qu'une somme d'argent donnée au secrétaire d'un juge ne nuirait pas à sa cause; raffaire se fit mal, et Beaumarchais fut accusé d'avoir tenté de cor-

ÉTAT INTÉRIEUR. 205

rompre un membre du nouveau parlement : on voulut l'écraser dédaigneusement; il accepta le combat. Au surplus, il ne plaidra pas tant sa cause que celle de son siècle et des rancunes du public; il ne se défend plus, il attaque ; il ne s'agit plus des quinze

louis, mais bien de couvrir de ridicule la nouvelle magistrature ou plutôt Tancienne; Beaumarchais, qui semble n'avoir pour adversaires que les juges ministériels, immole en réalité la vieille majesté parlementaire et change en dédains ironiques les derniers respects du public ; Beaumarchais, révolutionnaire agréable et facétieux au palais comme au théâtre, moqueur folâtre de la noblesse et du pouvoir, s'amusant à les insulter sans vouloir les détruire.

Ne regardez que les institutions et la monarchie, tout meurt et tout s'éteint; mais considérez la société , tout fermente et tout vit : la vieillesse désespère du siècle qu'elle ne comprend plus ; les hommes jetés dans une disposition d'esprit mitoyenne et bornée regardent autour d'eux avec une défiance mécontente; mais la jeunesse est ivre d'espérance et d'orgueil ; elle se précipite au théâtre pour entendre Lekain, artiste nécessaire

ao6 SOCIÉTÉ FRANÇAISE.

à Voltaire; elle quitte la lecture de la Nouvelle[^] Héloïse pour celle du Contrat social; les générations sont renouvelées; les enfants des contemporains de Rousseau et de Voltaire s'élèvent ; Mirabeau, ami des hommes[^] tient son fils en prison; les jeunes gens étudient, pensent, rient, s'amuse, méprisent ce qui est vieux, ne croient qu'en eux-mêmes et rêvent leurs futures destinées. Ainsi se comportait la société française à la fois vieille et nouvelle , chagrine et joyeuse , pleine d'abattement et d'espérances, vouée fatalement à un avenir qui devait dépasser les proportions connues des choses humaines.

CHAPITRE XXIV

AVKNEMBNT DE LOUIS XYI. -- ESPKRAITGES DE LA
NAÏLOt.

Louis XV mourut enfin, et Louis XVI qui devint roi au mois de mai 1774 fut salué avec allégresse : les peuples ne sont pas avarés de crédules espérances ; un prince jeune, dont Tame semblait ouverte comme la figure aux bonnes impressions, devait au jugement de la nation la gouverner heureusement.

Il y eut un changement sensible dans les esprits; on commençait à vouloir pratiquer les idées;

20S AVENEMENT BB LOUIS XVI.

on appela la philosophie au pouvoir; de toutes parts ou sollicitait la royauté de remettre le gouvernail aux disciples des philosophes.

Avant d'être attaquée^ la monarchie eut encore à sa disposition quinze années, le zèle des peuples et Fappui de Fesprit nouveau. Il faut voir comment elle a usé de ces dernières faveurs de la fortune.

CHAPITRE \X

TUACOT.

c Vous aurez bientôt une visite dont je vous € préviens,» écrivait d'Alembert à Vol taire, le 22 septembre 1760; « c'est celle de

M. Turgot» c maître des requêtes, plein de philosophie, de lumières et de connaissances, et fort de mes amis, € qui veut aller vous voir en bonne fortune; je dis • en bonne fortune jC^r, prop-
ter metum Judæorum, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non c plus. » Voici un maître des requêtes , à la fois

âLO TURGOT.

doué de prudence et d'audace, que quinze ans après nous trouvons minisire de Louis XVI

' Anne-Robert-Jacques Turgot naquit à Pans, le 10 mai 1737. Sa famille était une des plus anciennes de la Normandie. Le nom de Turgot est normand et figure dès le dixième siècle dans l'histoire d'Angleterre et d'Ecosse. Après avoir fait ses premières études au collège de Louis-le-Grand, le jeune Turgot àuivii le classes supérieures au collège du Plessis, d'où il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il consentit à étudier la théologie, mais non pas à prendre les ordres, et il répondit plus tard aux abbés de Cicé, de Brienne 9 de Very, de Boisgelin qui le pressaient de s'oui^ri^ la route des holineurs et du minisfèrè par l'église, quHl ne saurait se dévouer à porter toute sa tie Un masque sur le visage. Il fut élu prieur de Sôrbonne en décembre i749« Le i5 juillet 1760 et le il décembre de la même année, il prononça deut discours latins qu'il traduisit plus lard en français, admirables par une profondeur pré*

eoce^; l'auteur avait vingt-trois ans t il savait du

(1) Voyez pièces justificatives^ û** V.

grée, échVait h langue anglaise facilement (il Apr prit rallemand, l'italien et un peu d'espagnol : il tHdbi.^ft un grand not-

fibfe de morceaux tant de l'antiquité que des llrtéatures modernes. Il sautait lu métaphysique et combattit Beii^eley et Maupertuis i il commença un traité dé ^éogra* pUie politique et une suite de discours sur Vhis^ toîre universelle. En 1751 Turgot quitta l'habit ecclésiastique à vingts-quatre ans ; il ne put, à son g(*and regret, trouver à acheler une charge d'ài^dcât du tôiy par laquelle il aurait voulu contrac^ ter l'habitude de la parole. Il fut pourvu de celle de conieiller substitut de M. le procureur" ffénèrât^ et fut un an après reçu conseiller au parlement | encore un an après on le nomma maître desrè<^ quêtes. Il fit alors dans l'Encyclopédie les articles Existence y Eiymologie ^ Expamibilité , Force et Fondation, Il étudiait la chimie, l'histoire na**^ turelle, la géométrie transcendante et l'astro*nomie. .

À cette époque l'agriculture et le cômmerde occupaient les esprits d'une manière systéiftatl^ que. Plusieurs aVaieut pris pour objet de ledra études les matières agraires et l'écôlidiïiïë ^uh

a 131 XURGOT.

bligue qui s'y rapporte : on les nommait Economistes. Ils avaient à leur tôle Quesnay, médecin de madame de Pompadour. Louis XV le goûtait, rappelait son penseur^ et lui donna pour armes trois fleurs de pensée. Le marquis de Mirabeau en publiant r Ami des hommes^ rendit populaires, par lemphase même de son livre, les questions d'agriculture et de population ; il se forma des sociétés qui étudièrent réconomîe rurale ; on tenta des expériences. Dans le même temps les principes de l'administration et de la liberté du commerce se débrouillaient un peu ; ces progrès étaient dus à M. de Gournay, Tong-temps négociant, et qui, devenu intendant du commerce, fit d'utiles tournées à La Rochelle, à Bordeaux, à Montauban, dans toute la Guyenne,

à Bayonne, puis dans l'Orléanais, l'Anjou, le Maine et la Bretagne. M. de Gournay professait que la prohibition des marchandises étrangères et les défenses d'exporter les productions brutes du territoire contrariaient la prospérité du pays au lieu de la favoriser; que les privilèges ruinent l'industrie, et que la liberté seule pouvait animer le commerce, M. de Gournay mourut en 1769, et Turgot écrivit son éloge.

TtKGOT. 2 1 3

Turgot s'appliqua également aux nouvelles théories de l'agriculture et du commerce représentées par Quesnay et Gournay ; après la mort de ce dernier, qu'il avait suivi dans ses courses d'intendant, il voyagea, vit les Alpes, la Suisse et Voltaire, et revint en France par l'Alsace; il reprit ses travaux et fut bientôt nommé intendant de la généralité de Limoges.

Durant les treize années de son intendance , il fut infatigable à innover d'une manière bienfaisante ; il fit lever un cadastre exact et équitable, affranchit la province du fardeau des corvées, allégea le service de la milice , luttait contre deux . années de disette par la liberté du commerce, écrivit sept lettres au ministère qui consultait tous les intendants du royaume sur la législation des blés, persuada au peuple limousin de se servir de la portive de terre, imprima une utile direction à la Société d'agriculture de Limoges , composa d'excellentes lettres sur la formation et la distribution des richesses ^ ouvrage que rend plus remarquable encore son antériorité sur celui d'Adam Smith , et que Turgot composa pour mettre en état deux jeunes Chinois, Ko et

fi 1 4 TUaOOT*

lang^e de répondre , lorsqu'ils seraient 4^e rpföiir à Cariton , aux questions qu'il leur avait posées sur toutes les parties du gou-vernement et de\$ arts de la Chine.

Dès que l'opinion put demander des réfonm^ent au nouveau règne de Louis XVI elle désigna Turgot: on le Qt sur-lé -champ ministre de la marine j pour le placer quelque part ; il ne resta que cinq semaines à ce ministère, il y répara quelques injustices et devint contrôleur-gén^er^e) des finances le ^4 ^^^^ '774* I' écrivit Je mèiQÇ jour une lettre au roi pour lui rappeler qM^els devaient être les principes de la nouvelle adi^ei}nistration : point de banqueroule , point d'augmentation d'impôts 9 point d'em-pruuts. Le Dtopveau ministre établit la liberté du commerce des grains et des farines dcifns l'intérieur dM royaumç et de province à province ; il forma uqe régie spéciale des domaines du roi ; il supprim^e la place de banquier de la cour; il améliora la régie des fermiers-géu^e(îraux ; il abolit la vénalité des intendances de commerce. Une sédition insensée troubla son administration : une pariiie du peuple de Paris se laissa persuader que la liberté djii

TVRGOT. f 1 5

CQVfiVfterce Oes gratoa amenait la famiqti ^t quç les expé-riences chîraérîques de Turgotle priveraient de pain. L cmeul^e fut promptement réprin^eée» mais elle ébranla le crédit du ministre. Cependant &^. de Malesherbes entra 9Uf affair<»)i et put secon-der le contrôleur-général. Les corvées furent supprimées partout par une loi générale et une répartition proportionnelle. Celte ré-fiaripe fut blâmée par le parlement de Paris, qui put Timpudeur de^edire dans des remontrance^e : « que le peuple de France était taillable et cor- ' « véabic à volonté , que .c'était une partie de la «

copulation que le roi était dans l'impuissance « de changer. » Un édit donné à Versailles en février 1776, et qu'il fallut faire enregistrer au parlement en lit de justice, abolit les jurandes; dans le préambule Turgot énumérait les avantages de la liberté. Cependant la noblesse, le parlement et le clergé étaient ligués contre l'administration philosophique de Turgot et de Malherbes ; le jeune Louis était dirigé par un vieux fat, par un de ces hommes nés pour fourvoyer les rois dans des fautes irréparables. Le comte de Maurepas, courtisan fastueux 9 gentilhomme entêté, abreuvait de

2 1 6 TURGOT.

dégoûts M. de Malherbes qui offrit sa démission ; Turgot reçut l'ordre d'envoyer la sienne.

Turgot fut arraché à de grands desseins; il voulait organiser une administration municipale dans chaque province, et créer des assemblées provinciales.

Il voulait faire contribuer la noblesse et le clergé aux impôts dans la même proportion que le tiers-état.

Il voulait faire vendre une partie des terres domaniales pour réparer les finances ; il voulait diminuer les tailles.

Il voulait rendre toutes les hypothèques spéciales et les faire enregistrer au greffe de la juridiction du lieu ; de cette façon les propriétaires de terre auraient payé leurs dettes.

Il songeait à établir une éducation nationale.

Voltaire écrivait à Turgot le 13 mai 1776 :

TURGOT. à 1 7

M. de Trudaine est témoin des transports de joie que vous avez causés dans tous les pays qui nous environnent. Nous voyons naître le siècle d'or ; mais il est bien ridicule qu'il y ait tant de gens du siècle de fer dans Paris. On m'assure pour ma consolation que vous pouvez compter sur la fermeté de Sésostriis; c'était là mon plus grand souci. Je n'ose vous supplier de me confirmer cette heureuse anecdote , dont dépend la destinée de toute une nation ; mais je vous avoue que je voudrais bien avant

de mourir être sûr de mon fait, etc., etc •

Voltaire vit la disgrâce de Turgot en dépit des vertus du jeune Sésostriis : le ministre congédié vécut pour ses amis et ses études ; il correspondait avec Smith , avec le docteur Price , avec Francklin ; on dit qu'il avait conçu le plan d'un grand ouvrage où il devait se donner tout entier ; Condorcet* a esquissé quelques-unes de ses opinions et de ses idées. Turgot mourut à cinquante ans, le 18 mars 1781, laissant Malesherbes la célébrité d'une fin tragique au milieu d'une révolution que tous deux s'étaient employés à prévenir.

(1) Fie de Turgot. Il faut consulter aussi Dupont de Nemours.

ai8 iPWqnf.

l^ft iét^l^s-gfflér^ux; il a||pait les pphilospphesi |fii\$- ^I(Circuler |çfsouvrage^,ct par sa tplori^pce \$|ippjëait |(la jjjîffé de la presse.

^u pii^ipiçr aspect 4? lesprif de JurgPt i' faut admirer S9 grandeur et son univers^ljfcN Cet boaii}>e a Jput embrassé. 4 virig^-lroî^ aps il çcrj- YJf ses discours çélèj>re^, en j 75of)a

mêfpp année QÛ papissajt Jeap-Jacqqps;il concevait la {ua^l}e progressive dj^ Tbistoire ef de l'espri^ bui^pn; il donnait au çbri^lianisme ^ valeur bi^tonq^ic) jl y Ppop)^éf js^it r^fnancip^iion dç Ti mérique aypp ç^s pîtLor^s^i^s paroles : « Lps colonies çppt comi^ie « diçs fri|i)[s qui ne tiçi)nent à l'arbre que JMjsqij'à « leur ifiaturité } deyepue^ sulTisantes à elles-fnè- « mes, ellfs Greqt.ce que fil depuis Carlhage, ee 9 qyie f^ra un jour C^meri^uç. » 3ans doute flans ce^ d^ux disppurs tout f)V(pas également jusfe et YJgpurep;ic; m^js jamais jeune bpmnie p'a été p(iilosQpbe^ yingHrois ^iqsavec plus d'ampjeuret ^e ni^turit^. |1 é^aj^à la fois éconpn)|slç etjuriscai^su)le ; M ^pjin- prif)a mobilisé du droit civil et p'envisagea jamais le droit de propriété comme une entité scolastique qui ne saurait changer; il prépara

TcmeoT; a a 9:

pdr sa plume la juste expropriation des bieim du cierge ; il déposa dans l'encyclopédie (art. Fonda* tlon) les irrésistibles argiimens dont à la Cposli-* tuante s'arma Mirabeau. Il démontra combien il était déraisonnable de penser qu'une fondation \$ c est-à-dîre Tœuvre d'une volonté particulière, pût être considérée comme une borne immuable, f Je yeux supposer qu'une fondation ait eu dans son origine une utilité incontestable ; qu'on aijt pris des précautions suffisantes^ pr;ur' empêcher que la paresse et la négligence ne la fassent dégé^ nérer; que la nature des fonds la mette à l'abri des révolutions des temps sur les riches^s pOf-bliques; l'immutabilité que les fondateurs ont cherché à lui donner est encore un inconvénient considérable , parce que le temps amène de nQU" telles révolutions^ qui font disparaître [utilité dont elle pouvait être dans son origine, et qui peU" vent même la

rendre nuisible. La société n'a pas toujours les mêmes besoins; la nature et la distribution des propriétés , la division entre les différens ordres du peuple, les opinions, les mœurs, les occupations générales de la nation ou de ses différentes portions, le climat même, les ma» ladies et les autres accidens de la vie humaine ^

âao

T13RGOT.

éprouvent une variation continuelle; de nouveaux besoins naissent , d'autres cessent de se faire sentir; la proportion de ceux qui demeu* rent change de jour en jour dans la société , et avec eux disparaît ou diminue l'utilité des fondations destinées à y subvenir La plupart

de ces établissemens survivent long-temps à leur utilité : premièrement, parce qu'il y a toujours des hommes qui en profitent et qui sont intéressés à les maintenir ; secondement, parce que lors même qu'on est bien convaincu de leur inutilité , on est très long-temps à prendre le parti de les détruire, à se décider sur les mesures et les formalités nécessaires pour abattre ces grands édifices affermis depuis tant de siècles, et qui souvent tiennent à d'autres bâtimens qu'on vcraind d'ébranler, soit sur l'usage ou le partage qu'on fera de leurs débris; troisièmement, parce qu'on est très long-temps à se convaincre de leur inutilité, en sorte qu'ils ont quelquefois le temps de devenir nuisibles avant qu'on

ait soupçonné qu'ils sont inutiles

Concluons qu'aucun ouvrage des hommes n'est fait pour l'immortalité; et puisque Tes fonda" tions, toujours multipliées par h vanité, ab-

« sorberaient à la longue tous les fonds et toutes « les propriétés particulières ^ il faut bien qu'on f puisse à la fin les détruire. Si tous les homc mes qui ont vécu avaient eu un tombeau , il « aurait bien fallu, pour trouver des terres à culi tiver, renverser ces monumens stériles, et re- « muer les cendres des morts pour nourrir les € vîvaos. »

J'ignorais ces pages de Turgot en traçant, il y a deux ans, la théorie de la propriété ^. Je me trouve sur les traces de ce grand homme avec une satisfaction qui me dédommage des clameurs d'une malveillance ignorante.

Mais que manquait-il h cet esprit si vaste et si riche? Tindusl-rie et la force de l'artiste : il concevait sans pouvoir créer. Turgot n'a pas laissé de monument, et son style, que Iraversent par fois des rayons d'imagination et de génie, demeure cependant inachevé, imparfait, sans forme, attendant l'empreinte immortelle d'un doigt plastique et vigoureux. 11 eut, je le crois, autant de génie que Montesquieu dans la conception des idées;

(i) Philosophie du droii^ t. I, p. 1 30- 1 53,

it^êil ne lui fut pas accordé d'édriiré en poète et en législateur. Celte ame immense ii'a rendu que des sons médiocres et incomplets j elle na paa sontié pbnr le peuple et pour réternité.

Uhomme d'état eut les mêmes imperfections que l'écrivain. Il concevait sans pouvoir exécuter et réussir; il était trop bon et pas assez volontaire; il manquait de passions énergiques ; il n'avait ni l'ardeur ni le désir de la lutte. Pourquoi ne chereha-t-il pas le plaisir d'humilier les résistance» de la noblesse, de dominer

Louis XVI, de ren-»herset Maurepas? pourquoi ne voulut-il pas écraser ses ennemis avec le suffrage et l'ascendant de son siècle? H pensait sans vouloir; il abandonna trop facilement le pouvoir; secrètement il préférait ses études au ministère; il fut administrateur utile à Limoges, ministre impuissant à Versailles; il portait dans les affaires une maladresse à la fois dédaigneuse et timide ; novateur hostile contre l'aristocratie et le clergé, il ne sut pas se ménager l'appui de l'enthousiasme populaire ; il resta désarmé, sans les qualités et sans les vices des hommes faits pour agiter et changer les empires.

TLHGOT.

C^st à la monarchie à déplorer de n'av(»r pas trouvé dans Turgot an antre RiehelieQ; siatselle soupçonnait si peu la gravité du péril, qu'elle se priva volontairement des ressources que lui offrait le génie incomplet de l'ami de «Malesherbes.

INFLUENCE DE L'AMERIQUE

L'année même où Maurepas fit congédier les deux novateurs, on vit arriver à la cour de Versailles Benjamin Franklin. C'était le fils d'un artisan, d'un fabricant de chandelles; il s'était élevé lui-même avec la lecture de Plutarque et de Locke; il avait été ouvrier dans plusieurs imprimeries, avait écrit avec succès dans quelques journaux. Après avoir travaillé comme compositeur à Londres, il était revenu à Philadelphie se marier, établir une imprimerie ainsi qu'une société de librairie et de littérature. Alors il composa uq

INFLUENCE DE l'AMÉRIQUE. 25

almanach populaire» dit du Bonhomme Richard; fut nommé député à l'assemblée générale de la Pensylvanie; entra le paratonnerre; fut envoyé à Londres pour plaider la cause des colons; de retour en Amérique» fut envoyé une seconde fois» comparut à la barre du parlement et parla avec une simplicité ferme; revint en Amérique en 1775, et pendant que sa patrie proclamait son indépendance, vint demander à Versailles l'appui et la reconnaissance de la France.

On s'entretenait à Paris d'un autre hémisphère» vaste pays au-delà des mers» où des marchands et des colons ligués contre le léopard britannique conquéraient leur liberté; on lisait avidement leur manifeste ; Lafayette partait pour servir leur cause ; on s'empressait autour de Franklin» de Jefferson et d'Adams.

C'était un pays sans vieille royauté» sans clergé puissant et sans aristocratie féodale, qui demandait à son bon sens et à son courage une liberté praticable. Il se constituait en république simplement; sa tenue n'avait rien de déclamatoire

et d'emphatique : le 9 juillet 1778 il déclarait

la6 IIIIFLCBIIGB

une première constitution fédérale ; on se hâta dans cet acte de confédération de définir les rapports les plus importants entre la liberté particulière de chaque état et l'unité de la nouvelle république. Mais en 1787, la douzième année de l'indépendance^ sous la présidence de Georges Washington , fut établie une nouvelle constitution fédérale ^ qui depuis quarante-cinq ans gouverne l'Amérique. Par cette constitution le pouvoir législatif est

exercé par un sénat et une chambre des représentans; les représentants sont nommés par le peuple des divers états; les sénateurs par la législature de chaque état; les sénateurs et les représentans reçoivent pour leurs services une indemnité. Le congrès a le pouvoir d'établir les impôts , de payer les dettes publiques, de faire des emprunts, de régler le commerce avec les nations étrangères, de battre monnaie, d'encourager les progrès des sciences et des arts en assurant aux auteurs, pendant un temps limité, le droit exclusif de leurs écrits et de leurs découvertes, de constituer des tribunaux subor-

(i) Mélanges politiques et philosophiques extraits de "Nécessité de la correspondance de Thomas Jefferson par le P. Conseil, 1. 1, p« 127.

donnés à la cour suprême, de déclarer la guerre et de lever et d'entretenir des armées, de créer et d'entretenir une force maritime, de pourvoir à ce que la justice soit organisée, armée et disciplinée ^ enfin le congrès fait les lois et administre. Le président des États-Unis est investi du pouvoir exécutif; il occupe sa place pendant quatre ans; en cas de mort, de démission ou d'incapacité, il est remplacé par le vice-président élu en même temps que lui; il est commandant en chef des armées et des flottes des États-Unis et de la milice des divers états; de lavis et du consentement du sénat; il a le pouvoir de faire des traités» de signer les ambassadeurs, les autres ministres publics et les consuls; il veille à l'exécution des lois et commissionne tous les fonctionnaires. Les États-Unis garantissent à tous les états de l'Union une forme de gouvernement républicain. Le congrès, toutes les fois que les deux tiers des deux chambres le jugeront nécessaire, proposera des amendemens à cette constitution , ou sur la de-

mande de deux tiers des législatures des divers états, il convoquera une convention pour proposer des «meadeinens qui devront être ratifiés par les lé-«

228 DiffLUENCE DE L'âlliRIQUE.

gislalures ordinaires ou extraordinaires des trois quarts des divers états.

Toutes ces choses même imparfaitement connues étaient de grandes nouveautés pour la société française ; il étaitclair qu'une vaste contrée pouvait se gouverner elle-même; la liberté moderne s'agrandissait et débordait l'histoire et les exemples de TAngle-
terre. Francklin servait aussi d'enseignement; comme le peuple qu'il représentait il était le fils de ses œuvres, et le noble vieillard témoignait par sa vie et sa présence à Versailles tout ce que l'homme et les nations peuvent devoir au travail et à la volonté.

CHAPITRE XXVII

COVTOCATIOH DBS iTATS-Géllia AUX.— ASSEMBLÉE
CONSTITUANTE. r iaE NOUVELLE DE l 789. — SYÎTES.
MIRABEAU.

Quand, sur ie déclin de la société antique, les stoïciens se levèrent pour regarder, les bras croisés, la tyrannie partout où elle se trouvait, Thumanité considéra avec respect la sublime impuis-
sance de celte opposition. Mais Thomme n'est pas né pour toujours nier le mal sans accomplir le bien : il trouve que ce n'est pas vivre que de ne pas régner; voilà pourquoi il est sorli de Timmo-

bilité du stoïcisme, s'est fait chrétien, de chrétien catholique, de catholique protestant, de pro^

â3o ASSEMBLÉS

testant révolutionnaire. A qui sait regarder, Tenchinement des idées est sensible, leur traduction en actes nécessaire, leur cours irrésistible. Cette continuité nous conduit face à face devant une péripétie sociale, nouvelle enlre toutes; ce n'est plus l'acte d'un homme, mais le mouvement d'une société ; non plus le pouvoir d'un législateur, mais la puissance du peuple : spectacle sur lequel il importe de tourner et d'assurer ses regards; car de rinlelligence de la révolution française dépendent les destinées du dix-neuvième siècle.

Avec Voltaire et Turgot disparurent les der-" nières espérances qui s'adressaient h la monar« cbie : la royauté n'était plus présente aux esprits; la jeunesse entière s'élevait à l'école de Jean- Jacques et sacrifiait même à l'auteqrdu Contrat socialh gloïie de Tamide Frédéric. Durant les dix années qui précédèrent la révolution, Rousseau f'élevait de plus en plus dans les esprits, pendant jque Voltaire descendait un peu. ^u donjon de Vincenne's, Mirabeau écrivait ce^ lignes ; « As-tu « bien le front de comparer mon style à celui de « ce Rous eau, l'un des plus grands écrivainsqui % fût jamais ?..., Il y a des chom excellmif9 dam

CONSTITUANTE. a5l

MU Emile ^ dis- tu; et quoi donc n'y esl-il pas excellent? ordonnance sublime, détails admirablesy si) le magique, raison profonde, v(5rîtés neuves, observations parfaites. Sais-tu bien que tu parles d'un des chefs-d'œuvre de ce siècle?.. • Je t'abandonne Héloïse^ pourvu que tu conviennes que cet ouvrage irrè-

gulier, incorrect, peut-être mal conçu 'et souvent négligé, élin-
celle pourtant de beautés; cent fois j'ai voulu critiquer rHélotse,
et cent fois j'ai pleuré, admiré, lu, relu, et j'ai plaint ceux qui pou-
vaient ôtre plus sévères que moi. Vollaïre, ce Voltaire que son
propre génie mettait si au-dessus de l'envie, comme il a outragé
le plus vertueux des hommes, qui était malheureux, pauvre, per-
secuté,, qui ne travaillait point dans -son genre, et qui, osons le
dire, lui était supérieur dans le sien ! Vollaïre immortalisé à tant
de titres, ' Voltaire, qui plus que tout autre peut-être mérita l'ad-
miration et le mépris de ses semblables, fut au théâtre un génie
du premier ordre, dans tous ses vers un grand poète, dans l'his-
toire de

riiomme un phénomène ; mais dans les ouvrages historiques
et philosophiques il n'a été le plus souvent qu'un bel esprit, tan-
dis qiieRous-

2^2 ASSEMBli

« seau, digne de tous nos respects par ses moeursi c son noble
et inflexible courage et la nature de c ses travaux, est le dieu de
leloquence, Tapotre « de la vertu, nous la fait toujours adorer et
ne « prostitua jamais ses talens sublimes ni à la sa* t tire ni à la
flatterie ^ » Mirabeau qui avait à peine trente ans nous transmet
ici la pensée des jeunes générations.

Je ne conte pas les événemens politiques, je n'ai point à parler
des intrigues de la cour, de la frivolité de Galonné, des tentatives
de Brienne, de Necker échouant à reprendre l'oeuvre de Turgot:
les états -généraux, demandés par Malesberbes, par le parle-
ment, par le clergé, furent convoqués au 1*' mai 1789; alors s'ou-

vrit avec eux une histoire que nous connaissons» et dont ici nous devons saisir l'esprit et les résultats.

Ces états-généraux des trois ordres devinrent sur-le-champ un concile philosophique; et les

(i) Lettres écrites du donjon de Firicennes* Leltre Lxxyi». Dans la lettre suivante Voltaire est encore plus maltraité, et encore en opposition avec Rousseau et en son honneur. Voyez aussi la lettre cxxiv*.

CONSTirCANTI. ^33

traditions historiques ne purent tenir devant les idées du siècle. Le peuple prit séance en dépit du grand- maître des cérémonies et délibéra : il déclara sa souveraineté , et voulut avec sa raison changer et constituer la société.

Une tête, vaste réservoir d'idées et de constitutions, servait d'autorité et d'oracle aux jeunes gens de l'assemblée : l'abbé Syeyes avait entière* ment rompu avec les vieux établisseraens historiques, et ne cherchait à sa politique d'autre règle que la pensée ; il parlait peu, mais on se tournait vers lui si Ton avait besoin d'une inspiration et d'une vérité. Il comprenait la nouveauté féconde de la liberté moderne, et n'en faisait pas une imitation |reslreinte de la liberté antique ; «Les philosophes et les publicistes, écrivait- il « dans son rapport sur la première loi qui ait été «faite sur la presse, se sont trop hâtés de nous « décourager en prononçant que la liberté ne «pouvait appartenir qu'à de petits peuples; ils « n'ont su lire l'avenir que dans le passé; et lors- « qu'une nouvelle cause de perfectibilité jetée «sur la terre leur présageait des changemens «prodigieux parmi les hommes, ce n'est jamais

f qu^ dM« ce qui A été qu'ils onl Toulu pegarf der ce qui pouvait être , ce qui devait être. • Éjevqns-nfous à de plus hautes espérances ; saie chous que le t^rriloire le plusvasie, que Ja plus c nombreuse population s^ prêle à la li^Hé. «Pourquoi, en ellet, un instrument qui saura M mettre le genre liumain eu coaiuiunanté dV>pi- « DJonf, l'émouvoir et Tanager d'un oièofi sen- « Uoi^nt, luuir du lieu dune coustiltution vr^f ir^nt sociale, ne serait^il pas appelé à agrandir « indéjBniueQt le domaine de la liberté et à prêter « un jour à la nature même des moyens plus sûrs f pour remplir son véritable dessein , car sans «doute la nature entend que tous les hommes K soient également libres et heureux *? 9 Excell^pt^s paroles: c'était sentir la virilité du monde; c etfiit voir que chez les peuples modernes il n'appartient qu'aux grands états de faire de grandes choses; c'était espérer en sage dans les ressources in unies de l'humaine grandeur.

Mais ce dix-huitième siècle, au moment où il se lève pour agir, n'aura-t-il pas un représentant

(1) Vpyez Pièces jusllftcative», n** VI.

COHSTITDAHTE. 9^

aussi raslc et aussi complexe que lui-même, pas* sionné comme lui pouY les plaisirs et la pensée» comme lui plein d'audace et d'orages dans)« cœur, grand et désordonné, traducteur original de ses mattres, spirituel comme Voltaire, éloquent

comme Jeau-Jacques, de plus, anticipant certain

nés qualités de Goëtbe et deByron, infini, dair, immense, invincible ? Mirabeau a vécu avant de paraître; il a lutté contre son père, enlevé des femmes; il a frémi dans de longues captivités; i

l'émulation il associe l'expérience, et il présente à la tribune une tête sillonnée par les passions et les voluptés. Il met au service de son pays une justesse d'esprit admirable, une facilité qui devore ou élude tous les obstacles, une connaissance ou plutôt une appropriation des hommes et des choses qui les soumet à son cachet et à sa disposition. Il comprend tout le monde et il en.

(i) S'il fallait en croire les assertions d'un livre posthume d'Étienne Dumont, intitulé : Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières assemblées législatives, Mirabeau ne serait pas un grand homme, mais seulement un homme extraordinaire. « Comme écrivain, dit Dumont, il n'est plus de la première classe; comme orateur, on ne peut le comparer ni à Cicéron, ni à Démosthènes, ni à Pitt, ni à Fox; la plupart de ses écrits sont déjà oubliés et ses discours dans l'assemblée

256 AflSBMBliE

est compris; on le trouve tout à la fois monarchique et républicain, démocrate et gentilhomme; enfin il est tellement complet qu'il en est double.

Tel ne s'offre pas le jeune Barnave; il marche d'une autre allure à la tribune et à la gloire; il réunit je ne sais quelle virginité de cœur et de pensée à l'ambition de l'éloquence; il veut être éloquent, voilà tout, le plus éloquent, et Mirabeau le désespère. Ce jeune orateur ne s'explique pas bien la carrière où il est engagé, le but où il tend; il marche toujours jusqu'au moment où, s'apercevant que le sol va manquer sous ses pas, il « jette un cri. La mort de Mirabeau pouvait faire roi de la tribune; et le 15 juillet 1791 jour où il déclara que le moment était venu de clore la

« bléc n* ont plus (T intérêt, si Ton tn excepte un petit nombre, » Je ne mets pas en doute la probité d*Étienne Duinont, et je pense qu'il a cru à la vérité de tous les détails et de toutes les anecdotes qu'il a recueillis. Mais il est permis de lui dénier entlo-
rement l'intelligence de la France» de son esprit, de sa révolution et de Mirabeau. Fidèle aux habiûudes genevoises, il sacrifie sur tous les points ia France à l'Angleterre; il ne pardonne pas à la Constituante de ne pas ressembler à la chambre des communes. En géucral les écrivains de Genève ont l'esprit plus ouvert et plus bienveillant en ce qui c.oncerne l'Allemagne et l'Angleterre que pour ce qui regarde la France. Cela s'explique par Teducation calviniste.

CONSTITUANTE

révaluationD, de s'asseoir, racclamation de Tas* semblée fut unanime et lui décerna son plus beau

triomphe. Cependant quelques hommes restèrent silencieux, et même, tandis que Barnare parlait, on put surprendre sur les lèvres de l'un

d'eux un sourire amer c'était un avocat

d'Arras.

Mais faut-il te plaindre^Barnave, d'avoir été intercepté par une violente catastrophe? Tu es mort pur; ton nom a été dérobé aux vicissitudes des révolutions; tu n'as été atteint ni par la solidarité de la terreur ni par le contact de la dictature ; tu as péri, c'est mieux ; et tu as légué à la jeunesse de France une de ces re-

nommées d'autant plus éclatantes dans l'histoire qu'elles ont été plus courtes dans la vie.

L'Assemblée constituante se sépara le 30 septembre 1791. Pendant deux ans elle avait gouverné le pays, décrété une constitution et fait des lois sur les sujets les plus importants.

Elle avait aboli le régime féodal, supprimé les privilèges, établi l'égalité des impôts^ supprimé !

138 Ass&MBiit

la diine ecclésiastique et rendu à la nation les biens de l'église.

Elle avait supprimé les distinctions nobiliaires, les vœux monastiques, et aboli les ordres religieux.

Elle avait statué sur la propriété littéraire et organisé la liberté de la presse.

Elle avait fait arborer à nos drapeaux et à nos armées les trois couleurs.

Elle avait organisé les gardes nationales et réorganisé l'armée.

Elle avait proclamé une déclaration expresse des droits de l'homme et du citoyen.

Elle avait organisé l'unité souveraine du pouvoir législatif, la permanence et la périodicité des assemblées législatives.

Elle avait supprimé les parlements, organisé un nouveau pouvoir judiciaire et le jury.

CONSTITUANTE. 25g

Elle avait aboli la torture et esquissé un Code pénal.

Elle avait administré les finances et organisé le trésor public.

Elle avait commencé une nouvelle organisation de l'instruction publique.

Elle avait légué à ses successeurs le soin de rédiger un nouveau Code civil.

Elle avait réuni à la France l'état d'Avignon et le Comtat Venaissin.

Elle avait pendant deux ans représenté et élevé la France aux yeux de ses amis et de ses ennemis. On trouvait dans cette assemblée du dévouement, du cœur et du génie, et les Français pouvaient alors dire comme Rodrigues, ' que leurs coups d'essai étaient des coups de maître.

CHAPITRE XXVIII

icOLB DE L4 OllOlfoE. VEROKf AUD. — ^ Mai &OLAVD. — *

CONDOmCBT*

Un mouvement fatal était imprimé aux choses humaines y et il n'était donné à aucune institution et à aucun homme de ne pas être précipité. Mais il semble que dans cette ruine commune la fortune ait voulu nous dédommager de la fréquence des catastrophes par l'abondance du génie; elle nous a prodigué les grands hommes , elle a mieux aimé ne pas nous les refuser que de les soustraire à la chafaud.

iCOLM DÉ Li dllONOE. «4>

CommeDt dénombrer cette glorieuse foule?

dans cet embarras il faut choisir : Yergaiaud sera le type de ces jeunes boinmes éloqueos qui surent si bien mourir; madame Roland, de l'héroïsmedes femmes; Condorcetjde la croyance à la puissance de la raison ; grandes âmes qui brillèrent par d'harmonieuses figures.

Puisque nous possédons Mirabeau , jo ne saurais dire que Vergniaud est le premier de nos orateurs , mais je ne dirai pas non plus qu'il est le second; il est à part et seul dans l'originalité de son génie. Vous trouvez chez le député de la Gironde une éloquence que la Constituante ne connaissait pas : cet homme rehausse l'esprit moderne par des formes antiques; le génie de Rome et d'Athènes vibre dans son ame : c'est un poète qij indré Chénier

delà tribun n'a développé
dans une as s de richesses
et d'empire s Parisiens au
camp , soit (ne Louis XVI ,
soit qu'à la t procès il cher-
che & le sauv , - , . i Robespierre,

ÉCOLE

il est armé d'un langage dont personne ayanf ou après lui n'a possédé la puissance, les émotions, les images et les trésors.

Ver^niald était paresseux et insouciant ; en servant la révolution, il en avait souvent dégoût et satiété : il ne s'arrachait à son indolence que dans les occasions solennelles ; il avait besoin de grands accidens pour se mêler de la chose publique ; quand il ne tonnait pas, il paraissait sommeiller; il ne pouvait s'accommoder

des détails et de la persévérance des affaires; il se sentait uniquement venu au monde pour parler ; on l'eût taire à trente-cinq ans.

Plutarque, le stoïcisme et Jean-Jacques Rous*seau formèrent le cœur de madame Rolland, de cette Porcia moderne du républicanisme et de la philosophie. Cette femme eut la force de s'exalter jusqu'à l'héroïsme : assujétie à un homme médiocre, elle le secourut et le soutint ; elle plie les proportions d'un vaste caractère à un rôle inférieur; mais dans cette subordination elle est déplacée, et cette grande âme eut à se plaindre de la fortune ou de son sexe. Cependant elle inspirait les orateurs de la Gironde > réveillait Ver^

DE LA GIRONDE. II\Z

gniald ; elle n'a donc pas été inutile sur la terre. Dans sa captivité madame Rolland écrivait ses mé-

moires; élève de Bousseuil, naturellement elle en reproduit le style ; parfois on retrouve dans ses pages les Confessions , Héloïse ou Yert^ik* Elle quitta la plume pour aller à la mort, elle y marcha stoïquement; elle n'embrassa pas l'image du Christ, mais elle s'inclina devant la statue de la Liberté, en s'écriant : Liberté que de crimes tu commets en ton nom! Elle ranima dans le fatal voyage le courage d'un vieillard dont le cœur faiblissait ; elle obtint qu'il mourût avant elle ; alors elle monta sur l'échafaud,

calme, vêtue de blanc comme pour une fête, belle, animée d'un enthousiasme serein et chaste qui l'attirait vers les cieux.

Condorcet se donna la mort sans désespérer de la philosophie et de la liberté : ce sage vécut toujours dans la croyance aux idées et à la raison ; il avait vu la vieillesse de d'Alembert, il avait été l'ami de Voltaire et de Turgot dont il avait écrit la vie ; il crut fermement que la république devait sortir de la philosophie; il dirigeait toutea

^44 icole DE LA GIRO?îDE.

ses pensées vers la grandeur et la félicité du peuple , il innovait dans l'éducation , et il mourut les regards fixés sur l'avenir de l'humanité.

11 est vrai que ni Yergniaud et son parti , ni madame Rolland et Condorcet n'ont rien fondé, et qu'après avoir mis la main plus puissamment que d'autres dans la chute de l'ancienne royauté , ils n'ont rien élevé ; mais n'est-ce rien que d'avoir laissé de grands exemples , des témoignages de génie y dés signes de dévouement et de vertu , de vastes conceptions et de larges esquisses ? n'est-ce rien que d'ennoblir et de décorer l'histoire du genre humain ?

CHAPITRE XXI

DE LA Co5TENTiON HATIOTTALB,

Ou ne peut pas plus tout expliquer dans le inonde moral que dans le monde physique : BufTon et Cuvier connaissaient les

bornes assignées à leurs efforts, mais ils n'en continuaient pas moins l'étude et l'observation de la nature : l'histoire dérobe également une partie de ses secrets et de ses raisons à l'œil de l'homme ; cependant elle veut être considérée sans découragement et avec fermeté.

Il est aussi un écueil dont il importe de se sau*

^46 l'A CONVENTION

ver : dans une cause qui vous est chère il ne faut pas vouloir tout défendre puisqu'on ne peut tout expliquer. Sortis d'une révolution dont nous sommes appelés à recueillir les fruits, nous acceptons la succession , mais sous bénéfice d'inventaire. Champfort disait à un de ses amis : « C'est un « grand avantage de n'avoir rien fait; mais n'en t abusez pas.» Usons de cet avantage sans en abu-

ser, nous qui n'avons rien fait encore, et parlons sincèrement de ceux qui nous ont précédés dans les fatigues de l'histoire.

Quand de vieilles puissances s'en vont, à la fois elles succombent sous les atteintes du temps et sous leur propre incapacité à tirer parti de^ derniers momens que leur a laissés le temps ; elles ne savent pas lutter contre la mort et y substituer une renaissance laborieuse; plus elles appi-ochent du terme, plus la tête leur tourne; elles arrivent à^si imbéciles que décrépites au gouffre fatal, et, coïtine les pécheurs endurcis de l'église chrétienne, elles ne peuvent effectuer leur salut.

Quand de nouvelles puissances se lèvent, elles sont filles du temps, et puis le temps leur man-

NATIONALE

que. L'empire des choses humaines leur est rcr mis pour être changé subitement; est-ce leur faute? Tout le temps dont pouvait encore disposer la vieille autorité a été perdu pour le monde^

ou plutôt les affaires sont devenues pires, et il a
fallu s'emparer brusquement du gouvernail sous
peine de périr.

Ça été rhistoire de la démocratie française , jetée au gouverne-
ment par le flot d'une révolution nécessaire. Le peuple avait été
écarté pendant un siècle; Louis XV désirait mourir tranquille;
Louis XVI, disgraciait Turgot; la monarchie avait gaspillé
soixante-dix années sans réfor-

mes; convaincue d'impuissance et de mauvaisr
vouloir, elle dut périr ; mais par son incurie sénile elle faillit
entraîner la France dans sa chute.

La démocratie arriva aux allaires sans prépara-
tion, mais avec de la foi et du génie : que lui
manquât-il ? le temps. Elle eut à séparer la fortune de la
France du cadavre de la vieille monarchie, à susciter partout des
armées, des bras et des principes, à tout créer sur des ruines, à
vaincre ou à mourir. Qui avait posé aussi tragique-

LA CONVENTION

ment la question? le peuple ou Tancienne royauté? la fantaisie de quelques hommes ou la volonté de Dieu ? Tout était fatal, et encore dans cette course vers un but nécessaire le temps manquait; on y suppléait par raccélération des efforts ; mais il arriva que dans cette contention extraordinaire de l'organisme humain on passa de l'enthousiasme au délire. Si donc d'étranges déviations ont défiguré cette première gestion de la démocratie, je les impute d'abord au temps qui'lui manquait, le temps, cet élément nécessaire de la viabilité humaine.

A cette cause il faut ajouter l'Europe. La France était pour elle un sujet d'étonnement et d'effroi. Joseph II, Léopold, Guillaume, Catherine combinèrent leurs efforts : l'agression de ces monarchies tant féodales que despotiques contre une nation révolutionnaire peut être comprise; les différences deviennent aisément des hostilités. Mais voici qu'un peuple libre, qui avait débuté dans les révolutions, qui depuis le treizième siècle ne s'était pas épargné les scènes violentes et les catastrophes de rois, se réunit aux nations liguées contre nous, les anime^ les conduit et les solde

NATIONALB. ^49

Pitl engagea l'Angleterre dans cet affreux contresens; cet Anglais jugea le moment venu de porter à la France un coup mortel et de la noyer palpitante dans le sang de ses enfans^et de ses enne* mis. .Dans ce dessein, il empoisonna contre nous les cœurs irrités, il nous ferma toute issue de réconciliation et de paix, et puis il redoubla par ces implacables attaques l'énergie révolutionnaire, il la redoubla jusqu'au crime, il la redoubla jusqu'à la

victoire ; Pitt en prenant la France corps à corps la poussait à toutes les extrémités |ie forfait et de gloire; il aiguisa la hache des Jacobins et le fer des soldats^ il exaspéra Robespierre, il suscita Bonaparte; sans Pitt nous n'aurions pas plongé si avant dans le sang des échafauds et des champs de batailles. Le peuple anglais reconnaît aujourd'hui combien de sacrifices et de trésors ont été dépensés à soudoyer une idée injuste et funeste.

Telles étaient les conjonctures où devaient se mouvoir les passions de la démocratie : pas de temps et l'Europe armée. En vérité, l'humaine nature est inépuisable et nous ignorons les limites de ce qu'elle peut. Des flancs du peuple sort une assemblée qu'il est impossible de marquer au

LA CONVENTION

front avec un seul mot; dont le premier aspect donne, peu s'en faut, le vertige; riche en caractères divers comme une vaste épopée; possédant tout ensemble le gigantesque et sonore

Danton, dont Taudace inaugure la terreur; les orateurs de la Gironde; Marat, fou cynique; le fougueux Saint-Just, passant des camps à la tribune, descendant de cheval pour improviser un harangue ; Robespierre ; assemblée tour à tour héroïque et terrible, partagée par Tempérament la peur, miroir fidèle et orageux de toutes les passions populaires, des grandes comme de petites; mais au milieu de toutes ces variétés demeurant une, persévérante, dévouée à la patrie, combattant contre l'Europe ses démocrates, ses armées et ses doctrines.

Les doctrines de la Convention découlent des écrits de deux hommes du dix-huitième siècle, Rousseau et Mably. A Vé,co\èaw Contrat social les représentans de la démocratie avaient acquis le sentiment profond de l'unité de la société, de la volonté générale, de cette souveraineté dont les individus ne sont que des délégués et les serviteurs, de l'indivisibilité de la patrie et du dévouement-»

NATIONALITÉ. aSi

ment qui lui est dû; ils avaient contracté à cette école la haine de l'égoïsme, l'oubli de l'humanité et du peuple, la croyance en un Dieu qui pouvait changer son culte et ses envoyés, la foi en une âme immortelle, dans la puissance de l'homme et de la raison. Voilà les maximes que dut à Rousseau la philosophie de la Convention.

Mais déjà la lecture de Mably on avait puisé de mauvaises idées fausses, des représentations mensongères de l'antiquité, une folle imitation de Lacédémone, la proscription du luxe, la suspicion du commerce et de l'industrie; on séparait la liberté des progrès de la civilisation moderne; on la mutilait pour la rendre aux proportions antiques. Les conventionnels n'avaient plus comme Syeyes et les constituans le sens moderne de la rénovation européenne; ils s'égarèrent dans l'imitation de Rome et de Sparte, et ils mirent le despotisme dans les mœurs, qui est encore plus intolérable que le despotisme dans les lois. Voilà les erreurs qu'avait répandues Mably sur les bancs de la Convention.

Avec ces circonstances, ces hommes et ces idées-

3^3 Lk CONVENTION

La Convention fut le véritable législateur : elle gouverna et combattit par ses décrets et par ses lois.

Elle traça un plan de l'éducation nationale.

Elle tenta la rédaction d'un code civil.

Elle créa le grand-livre pour inscrire et consolider la dette publique : ■ Que l'inscription sur le ' grand-livre, disait Cambon , soit le tombeau des « anciens contrats, et le titre unique et fondamental de tous les créanciers; que la dette contractée par le despotisme ne puisse plus être (distinguée de celle qui a été contractée depuis (la révolution ; et je défie à monseigneur le Des- ■ potisme, s'il ressuscite, de reconnaître son ancienne dette lorsqu'elle sera confondue avec la * nouvelle. »

La Convention décréta l'abolition de la contrainte par corps et de l'esclavage dans les colonies.

Elle s'occupa des moyens de propager la langue française.

NATIONALE. a53

Elle créa l'école polytechnique ^ d'abord appelée école centrale des travaux publics.

Elle fonda le Conservatoire des arts et métiers, l'école normale et le Bureau des Longitudes, et les cinq classes de l'Institut national. C'est aux lettres, disait le vénérable Daunou, qu'il est réservé de finir la révolution qu'elles ont commencée*

La Convention s'était réunie le 20 septembre 1792 : elle se sépara le 26 octobre 1795, déclarant sa mission remplie , déclarant encore par la bouche de Chénier qu'aucune assemblée n'avait porté plus loin qu'elle l'enthousiasme de la liberté^ et que si elle

a commis de grandes fautes j elle a eu de grandes destinées : apparition unique dans l'histoire, assemblée qu'il serait également déraisonnable de parodier et de calomnier, exaltation de la démocratie, débordement des grandeurs et des vices de la nature humaine, triomphe inexorable de la force, sépulture des droits individuels, salut de la révolution maintenue debout, de la France laissée intacte, en attendant des conquêtes.

... tt

CHAPITRE XXX

>fAXIMIUÉN ROBESPIERRE.

Salluste, qui naquit sous le septième consulat d^Jfarius, écrivir; de Marius et<ie Sylla trepte ans 9près Ja mort fie ces deux personnages. Il n'est pas ipjppigisiblp d'agrandir par la pensée l'espace qui »ous sépare de choses presque contemporaines, et d'accélérer ainsi la maturité de l'histoire.

Une idée, le règne soudain et absolu delëga-

ROBESPIERRE. ;i55

yt4 (Jémocçatique , s était eipparéje d'un JiQmiflae : ç||p le possé4aîj: çt Je iperiaît ep inaîtrfisse ; el|^ o*avai|: ren<jQBiti;é 4^ n3 cette pâture ni obstacle^ n{ cpatrepoids: ae\$ passiqfjs n y étaiep^ pi jîûvei:sesjj nifougueuseï^, nibrillaptes. lecarajcjèréé-faitper- šé.Y4j:aûl, dur, intègre; rççprUé^oît, systéT^atit que, réc^ptlqp P4^e fi pu jdjOgipafiispje acquis par l'étude; Tame dé-

vorée par labstraction qui u'y avait rien laissé ; le talent terne, ma^{is} apprp^{rié} ^^ personnage et à son rôle.

.Ainsi cpnsj^{it}ié , Robiespierre conçut 4[^] remplacer Ip fp^{ipps} qfi lui manquait par un poids spéci-: iiqp^{^dg\$anghp|ULaiu} : il-crut ^a aliattaut des têtes i5j^{^prQCurei;d<9s} siècles; il tuales-hompiesenThon- UÇUf de^a religion pplitique ; il prenait leur §^{^g} pour les qouverfir : c était outrager la raison autant que la charité du genre humain. Il se trompa e£i voulant retourner le sp| avec la hache des Pfoscriptiop[^]; il n'y a de fécond que le fer de Iji chai'-: ipue et de répée.

Robespierre était envieux : à la Constituante, Mirabeau lui pe-sait ; il se trouvait oQensé du ji[^]leat

5256 AOBESPIEnitE. '

de Barnave ; quand Yergniaud se défend contre lui, il est sensible que le Girondin,, en redoublant d éloquence, s'approche davantage deTéchafaud; Camille Desnioulins fut puni d*avoir trop d esprit pour un républicain; Danton dut disparaître, Ro« bespierre avait besoin d*être seul. Dans un instant de loisir, il signa la mort d'André Chénier; appa«remment comme Platon il estimait les poètes înu* tîles dans une république.

Robespierre détestait deux genres de gloire qu'il sentait lui être refusés, celle des lettres et celle des armes : à la tribune des Jacobins il se déclara contre la guerre que demandait la Gironde; il redoutait la propagande militaire de la France; la guerre lui semblait menaçante pour sa dictature et la démocratie telle qu'il la concevait.

Il voulait organiser l'unité sociale de la France, s'élever à une unité religieuse qui dépassât le christianisme, fonder le règne du peuple et le bonheur de chaque homme : il voulut établir l'empire de ces idées par la suppression du temps et l'oppression de la France.

ROBESPIERRE. 267

La gestio politique de Robespierre a été trop cruellement éconnée pour n'être pas réprouvée ; elle a laissé dans l'esprit de la France et de l'Europe une peur trop funeste à la liberté pour n'être pas répudiée ouvertement. Ce nom reviendra-t-il toujours dans la route de la civilisation comme un spectre destiné à nous faire reculer ? Purgeons-en les traditions de notre patriotisme ; qu'il dispa-

raisse !

Robespierre doit être abandonné à l'histoire : depuis plusieurs années le problème a été posé, et appelle à son examen les esprits et les siècles à venir : j'aurais curiosité de connaître la sentence définitive de la postérité sur cet agent, sur cet homme qui sans éclat et sans génie sut concilier à ses desseins tant de fanatisme et de docilité, développa pour ainsi dire une médiocrité puissante ; méchant , sincère , qui ne mentait pas en disant ces paroles : Otez-moi ma conscience ^ Je suis le plus malheureux des hommes ; intègre, dogmatique, qui sembla se préparer par une retraite de quarante jours à son dernier combat , auquel ne manqua pas le courage d'une mort volontaire ; fléau de l'hu*

Sur ROBESPIERRE.

manité, à laquelle il se disait dévoué ; scandale et promoteur de notre révolution ; mystérieuse nature qui semble jetée au genre humain comme un instrument, une vengeance et une énigme^

CHAPITRE XXXI.

RÉACTION ANTI-DÉMOCRATIQUE. BONAPARTE.
CONSULAT.-

GODE GUYIL.

Il était une puissance qui grandissait tous les jours : l'armée française. La tribune avait inauguré la révolution ; les camps la défendaient ; quand les grands orateurs s'éclipsèrent , les grands généraux parurent : le peuple s'était fait soldat , et tenait ses commises sous la tente.

La gloire militaire fut alors non-seulement l'or-

260 BONAPARTE.

gueil mais le salut des Français ; elle rehaussa leur caractère , elle le débarrassa des mauvaises passions de l'extrême démocratie , elle le façonna au dévouement , à l'ordre , au bon sens. Rien de plus sensé que le soldat : de tous les métiers, le métier des armes donne à l'homme le moins de préjugés.

La France prit à la fois le goût des victoires et la satiété de la licence civile : à dater du 9 thermidor les principes démocratiques justes ou erronés déchurent ; le Directoire put sans danger dédaigner la paix que lui offrait Babœuf, martyr fanatique des plus folles imaginations, et le renvoyer devant la cour de Vendôme.

La France était médiocrement administrée par cinq hommes; Bonaparte n'hélait pas encore prêt; après avoir surpassé en Italie les gestes d'Annibal , il ne se tmuva pas encore assez grand : il a besoin de quelque chose d'inouï , de merveilleux et de bref, qui lui vaille les dix années de César dans les Gaules; il doit aussi suppléer au temps, mais non pas par Téchafaud , par son épée. Pour valoir César , il imitera Alexandï*e ; il paraîtra en

GONSUJLAT. " 261

Orient , et solds^t de rOocident il ira croiser les bras devant la statue dlsis. A oet te œuvre il employa dix-huit mois. Ce fut une magnifique nou* reauté que d'accomplir la croisade , non pas de saint Louis et du christianisme , mais de la ré-publique et de la science. Bonaparte revint vieux en Europe; il put demander d'un ton de prophète aux avocats ce qu'ils avaientfait de la France; les avocats ne purent répondre et rentrèrent dans le néant.

Si quelque chose dans notre monde moderne peut nous représenter fa puissance des législar teurs de l'antiquité qui se disaient inspirés du ciel, c'est l'époque consulaire. A la voix d'un homme tout renaît et se purifie , tout s'apaise et s'établit. La France prend une physionomie nouvelle ; elle retrouve l'ordre et goûte la gloire. Leterritoire est soumis à une nouvelle division administrative et partagé en préfectures. Cependant des fêtes nationales honorent Washington et célèbrent Marengo. Les produits de l'industrie qui renaît sont exposés publiquement. Les proscrits rentl*ent dans leurs foyers ; la religion est restau^

BONAPARTE

rée; riDStruction publique organisée; on décerne au courage militaire des honneurs particuliers; la paix est signée avec l'Angleterre, et Fox vient en France causer avec Bonaparte.

Ce n'est plus le temps de TAsserablée constituante où sont posés les principes de la révolution, non plus de la Convention où les idées et les passions bouillonnent et débordent, mais d'un conseil d'état peu philosophique, positif, pas oratoire, simple, clair et direct dans ses conférences, subordonnant la liberté au pouvoir et les principes aux affaires. On y peut discuter avec toute franchise; Bonaparte voulait alors tout entendre et tout savoir, et il accueillait la sincérité discrète et instruite.

Mais le moment était venu de l'œuvre spéciale d'un code civil, et la France devaitionner à l'Europe l'exemple d'un système de droit privé praticable, cohérent, imparfait mais durable. Ainsi la conception de Bacon, de Leibnitz, essayée par Frédéric, Catherine, Tanucci, venait demander une exécution plus ferme au génie de Bonaparte et de la France. ,

CONSULAT. a 63

Dans le Code civil la forme est plus philosophique que le fonds. Il a beaucoup de défauts, mais il est.

Cependant Bonaparte n'avait d'autre éctieil à craindre qu'une de ses plus saillantes supériorités, la guerre. On aime toujours ce que l'on fait bien. Le premier consul disait de la paix d'Amiens : c Je « ne crois pas qu'elle dure : l'Angleterre nous « craint, les puissances continentales ne nous ai- € mentpas. Comment, avec cela, espérer une paix

€ solide! Si les gouvernemens européens

« ont toujours la guerre in petto s'ils doivent la « renouveler un jour, il vaut mieux que ce soit « plus tôt que plus tard; car chaque jour affaiblit « en eux l'impression de leurs dernières défaites < et tend à diminuer chez nous le prestige de nos « dernières victoires ; tout l'avantage est donc de

« leur côté Un premier consul ne ressemble

« pas à ces rois par la grâce de Dieu qui regardent (i leurs états comme un héritage. Leur pouvoir a « pour auxiliaires les vieilles habitudes. Chez nous^ « au contraire, ces vieilles habitudes sont des ob-

BONAPARTE

Stades. Le gouvernement français d'aujourd'hui ne ressemble à rien de <^e qui Tentoure. Haï de ses voisins, obligé de contenir dans l'intérieur plusieurs classes de malveillans, pour imposer à tant d'ennemis il a besoin d'actions d'éclat et

par conséquent de la guerre Il faut ou

que la forme des gouvernemens qui nous environnent se rapproche de la nôtre, ou que nos institutions politiques soient un peu plus en harmonie avec les temps. Il y a toujours un esprit de guerre entre de vieilles monarchies et une république toute nouvelle. Voilà la racine^des discordes européennes^ . »

Bonaparte hésitait-il encore entre la république et la monarchie, entre le rôle de César et celui de Washington ? Il posait bien

la question : nécessairement l'Europe devait peu à peu imiter la France,

ou la France devait être ramenée aux habitudes

des vieux gouvernemens» Pourquoi le représentant de la France aimait-il mieux passer au parti des choses anciennes que de rester l'homme de l'esprit nouveau?

(i) Mémoires sur le consulat, pag. 289-894

CHAPITRE XXXI^f

« On imprime le Télémaque^e écrivait madame [€] de Caylus à madame de Maîntenon retirée à « Saint-Cyr, et Ton s'en promet l'âge d'or. » Effectivement le régent ^{*} fit^{*} donner la première édition du livre de Fénelon, et sur-le-champ l'opinion se promit des résultats pratiques de la publication de ces idées.

On en était venu instinctivement à conclure de

(i) Histoire sur la régence, par Lemontey, 1. 1, pag.^o 54.

la philosophie à ramélioration des choses humaines. Cette induction s'élargissait tous les jours ; ' d'année en année elle envahissait la société en surface et en profondeur.

L'Europe, après avoir été débarrassée de l'impuissante vieillesse du moyen-âge par le régime absolu des rois, après avoir utilisé ce despotisme pour s'asseoir et pour s'instruire, veut appliquer à la direction de la société les vérités trouvées par la science humaine. Elle désire une application rapide et successive;

le temps coule plus vite; ime accélération interne agite déjà ses flots.

Dans ce travail européen le Nord s'élève, la France domine, le Midi s'affaisse. Des sables du Brandebourg sort une monarchie militaire qui s'autorise à la fois des armes et de la pensée. Après avoir adopté la foi de Luther elle accueille l'esprit de Voltaire ; plus tard elle aura Kant et Fichte. Son héros mêle le despotisme et les idées philosophiques, écrit l'An ti-Machiavel, entre en Silésie, propage l'empire de l'esprit humain et appesantit sa propre domination. Mais le Nord est encore visité plus avant par les idées : l'empire de Rourik,

aÔS RÉFLEXIONS.

de Jaroslaf et divan IY cl^erche à s'approprier la civilisation européenne et surtout la française ; Pierre et Catherine éclaircissent la barbarie par le secours de nos arts et de notre philosophie.

Cette émancipation du Nord est effective ; les efforts du Midi sont moins heureux. Les institutions du moyen- âge pèsent encore sur le sel et font obstacle aux innovations. Pombal, d'Aran-da, Campomanès^ Tanucci ont plus de volonté que de succès.

Cependant l'Angleterre poursuivait isolément sa maturité politique ; elle cultivait les fruits de sa révolution sans soupçonner l'imminence de la nôtre.

Les rois du continent étaient alors omnipotens du consentement des peuples qui sans aucun souvenir des vieilles coutumes invoquaient la puissance absolue pour l'accomplissement du bien. En Suède Gustave III put abolir toutes les lois fondamentales du royaume, réduire le sénat au rôle de conseil, statuer que

le roi nommerait lui-même les sénateurs, enfin fonder un despotisme

RÉFLUXIONS. 269

qui humiliait l'aristocratie et semblait investir la royauté des moyens de rendre le peuple heureux.

La France partagea cette adhésion européenne à la puissance des gouvernements. Elle se prêta à l'administration de la régence et voulut plutôt en apercevoir les résultats favorables que les honneux inconvénients; elle eut la bonté d'aimer un instant Louis Xv. Elle espéra dans la jeunesse de Louis XVI; elle regretta Choiseul avec éclat; on la priva de Turgot« Alors elle commença de s'indigner^ de recueillir ses pensées et ses esprits; se repliant sur elle-même, elle se trouva; forte de cette conscience, elle voulut s'affirmer; une fois posée sur elle-même, elle en sortit et déborda sur le monde. L'égoïsme ne lui convient pas.

La philosophie n'ayant pu obtenir de la royauté un Richelieu fit une révolution; préoccupée de la destinée sociale elle vint à l'intelligence de la volonté sociale ; elle aboutit aux peuples après avoir traversé les rois, et elle nia les vieilles doctrines du sacerdoce pour remonter à Dieu.

Si la philosophie du dix-huitième siècle a pur-

fois erré, c'est qu'il n'est pas donné à l'esprit de l'homme de voir toute la vérité dans un court espace de temps; mais l'effort du siècle fut héroïque; cet effort a replacé l'homme dans sa force et lui a mis entre les mains les clés de l'avenir.

Si la révolution issue de la philosophie est par^ fois tombée dans le délire, c'est qu'il n'est pas donné à la tête humaine de ne

jamais tourner quand elle s'exalte; mais dans un temps si rapide l'héroïsme et le génie ont poussé leur expression jusqu'au prodige; le bon sens du peuple a suivi cet essor, et de cette façon tout le genre humain s'est agrandi*

La philosophie du dix-huitième siècle et la révolution française sortent en ligne directe de l'histoire de l'Europe ; elles sont les deux formes les plus puissantes de l'esprit humain depuis un siècle : mouvement de l'humanité aussi normal que grand*

La philosophie française du dix-huitième siècle a été européenne par les applications qu'en ont voulu faire les rois , Frédéric , Catherine, Pombal ^ d'Aranda, Tanucci, Choiseul, Turgot.

La révolution française devient de jour eh jour européenne par l'application que veulent en faire ks peuples , l'Allemagne , la Pologne , l'Italie , l'Angleterre.

Quel siècle depuis la mort de Louis XIV jusqu'au consulat de Bonaparte ! Il a rempli les conditions qu'exige l'histoire, il a été grand et nouveau : il ne ressemble à aucun de ses devanciers, pas même aux deux qui l'avoisinent, ni au seizième, ni au dix-septième ; c'est un autre champion ; il n'a ni les mêmes armes ni la même devise. Il a plus d'audace, plus d'impétuosité , porte la tête plus haut; plus avide de gloire et de bruit et de divertissemens , l'esprit sinon plus grand, du moins plus ouvert, plus orateur que poète, philosophe et soldat, raisonneur et passionné, généreux, cruel, pas chrétien, pas athée, plein de foi en lui-même et en Dieu, révolutionnaire, aspirant à fonder des choses nouvelles, aimable, terrible, mêlant dans sa destinée le sérieux et le comique, vicieux, héroïque, arrivant au terme exténué d'efforts, de plaisirs

> de sacrifices et de blessures, méritant, victorieux. Fermez sur ce guerrier fatigué les portes d'ivoire, il se repose

dans les champs Elysées; il y jouit des Tires clartés de la gloire et de l'immortalité; il a passé par le jugement de Dieu; ^es mérites Toqt em-* * porté sur le mal; il a été comparé et ^orifié: maintenant il contemple son jeune fils aux prises avec la vie» et il l'attend avec Torgueilleusé certitude d'être surpassé par son héritier.

CHAPITRE XXXIII

l'empeeeuui.

Périclès avait recomraaadé à Phidias de disposer les fragmens d'or pur qui rehaussaient l'ivoire • de la statue de Minerve de telle façon qu'ils pussent être démontés pour être estimés devant le peuple à leur poids et à leur valeur. C'est encore décomposer Minerve que de commenter le génie. Mais quand même l'analyse pourrait en apprécier les qualités isolément 9 jusqu'à la plus exacte té-

L EMPEREUR

nuil^rien n est fciitsansl intelligence synthétique et passionnée de l'œuvre elle-même. Les quarante taleus d'or dépensés par Phidias n'étaient pas la valeur de la statue.

L'homme étudie tous les jours les astres et l'Océan; les astres se multiplient, l'Océan se prolonge devant son œil: ainsi le génie recule devant l'inspection de l'historien et s'attire sans cesse de nouvelles découvertes.

Napoléon doit être l'éternel spectacle du penseur et de l'homme d'état : ce n'est certes pas à cette époque de nos études historiques que nous croyons pouvoir essayer sur l'empereur quelque chose qui ressemble à un jugement ; nous voulons seulement écrire les impressions que jusqu'ici nous avons reçues , attendant pour récompense de la continuité de nos travaux une intelligence ultérieure de son génie.

Bonaparte avait servi et fondé la Révolution; Napoléon la propagea en Europe et faillit l'étouffer en France. Le général en chef de l'armée d'Italie avait conçu que celui qui voudrait rassurer et

LEMI » EREtJR. « 177

gouverner la France devait se séparer avec éclat des traditions du jacobinisme et de Robespierre; cette vue juste., loin d'être contraire à la révolution, pouvait seule la continuer. La gloire militaire avait été également estimée nécessaire au salut

du pays; effectivement Marengo consolidait la république. Le Code civil réglait avec clarté les rapports de la vie domestique. Tout cela était sainement révolutionnaire ; le régime consulaire succédant à l'énergie conventionnelle purgeait la Révolution de ses violences et de ses excès, lui donnait un gouvernement ferme , et lui ouvrait de nouvelles destinées.

Mais Bonaparte étant devenu Napoléon , cette phase salutaire se changea en un mouvement contre-révolutionnaire. On ne s

occupa plus d'asseoir la Révolution, mais de la nier; non plus de la purifier , mais de la détruire.

Dans ce dessein Napoléon engagea une lutte contre les idées : c'était bien raisonner ; car les idées avaient mis la Révolution au monde , les idées devaient la continuer, l'agrandir, la rendre de jour en jour plus générale et plus généreuse.

278 l'bmpbrbur.

En poussant aux idéologues, en les enveloppant dans la même proscription que les avocats , l'empereur se déclarait contre l'esprit pour la force; on eût dit qu'il ne voulait laisser briller sur la terre que la flamme du bivouac.

Les ordres du maître sont exécutés : on s'em-
presse à calomnier et à moquer les théories ; le
siècle philosophique n'est pas encore expiré qu'on
l'outrage, et comme Louis XIV il descend insulté
dans la tombe. Un journal dont le talent est litté-
raire et l'ambition politique , se prêta à la pros*-

cription des philosophes ; on fit des phrases contre les idées ; on dégrada les hommes et les œuvres; on excita une émeute sur des cendres à peine refroidies.

Dans un pays où les idées tombent dans une défaveur officielle , les lois ne sauraient être bon? nés ; je dis de cette bonté véritable qui porte la conviction chez les penseurs aussi bien que l'obéissance dans la foule. La législation décrétée par la Consti-

tuante avait reçu son inspiration et son appui de l'esprit philosophique ; le Code civil élaboré sous le consulat suppléait aux innovations

par les résultats de l'ancienne école et de

l'expérience ; mais comme si les siècles se reliaient et l'Empire s'élargit, plus la législation se détériore.

En 1806 est déclaré obligatoire un Code de procédure civile ; énoncé complet de toutes les routines du Gâblet et du passé ; M^r Pigeau défend son livre pour nous en faire un code ; il est vrai qu'il n'y a plus de procureurs inscrits desatoués de Sérmécé énoncé comme on était. Ainsi légitime sous* traite à toi une innovation la procédure judiciaire ; l'effrit de la matière qui appelle si vivement la réforme de la méthode ; cette science des procédés qui doivent être jusqu'aux dernières limites du possible la clarté et la rapidité de l'justice*

En 1807 le commerce eut son Code, auquel l'ordonnance de 1673 fournit d'abondance matière ; mais les progrès alors connus de la science économique ne s'y montrèrent pas..

En 1808 fut promulgué le Code d'instruction criminelle. La réaction contre les principes fut plus sensible encore : on écarta les théories de

la bourgeoisie.

Constituante ; et si l'on conserva l'institution du jury on se réserva de l'altérer et de la corrompre.

Mais en 1810, dix-neuf ans après la Constituante, on ne se souvenait plus ni de la révolution ni de la philosophie. Quand Napoléon ordonnait alors à ses conseillers d'état de rédiger un

Code pénal, ce n'était guère pour lui qu'un mince détail d'administration, une affaire de police. Aux yeux du dictateur victorieux qui tenait sous sa main l'Europe à la fois réduite et soulevée, et qui avait sans cesse à la parcourir de victoire en victoire, le Code pénal n'était qu'un énergique règlement qui devait contenir les prêtres, les mécontents, les écrivains, les garnemens et les filous. Quel homme de sens, à cette époque de persécution et de mépris pour l'idéologie et les idéologues, eût osé émettre quelque pensée qui sentit la philosophie? Non; les collègues de Treilhard ne pouvaient s'emporter à un tel excès: tout se passa convenable-^{ment}; et le Corps-Législatif, qui se taisait de droit, accueillit avec respect cette péroraison de Treilhard : €) 'ose dire que cet ouvrage porte l'em- « preinte de la sagesse profonde qui caractérise f tous les codes que Sa Majesté a donnés à la na^

LBMPEBUR. sS)

c lion ; le Code pénal méritera aussi la recoonaistji sance du peuple français, rhommage de ses conc temporains et le respect de la postérité ^« »

Quand Louis XIY rendait ses édils et ses or* donnances dont Montesquieu a dit : Les préani' butes des idits de Louis XIV furent plm insupportables aux peuples que les édits mêmes j il avait dans ses conseils un travailleur opiniâtre et ardent, défenseur fanatique des volontés du pouvoir, oppo* sant avec hauteur les erremensde Tadministration aux traditions park'mentaires qui avalent pour interprète le président de Lamoignon; je veux parler de Pussorl. ïreilhard, qui rédigea le Code pénal, pourrait être regardé comme^ le Pussort de Napoléon, bien qu'il lui soit inférieur de beaucoup; car Pussort avait de la doctrine et de la logique, s'appuyait Siur une ample tradition d'autorités et de faits,

et luttait quelquefois avec avantage contre la jurisprudence parlementaire; mais Treilhard manque de ces dédommagemens à la servitude de ses opinions et de son langage. On ne saurait lire sans découragement et sans, tris-

(i) Exposé des motifs de la loi contenant le livre premier du Code des délits et des peines.

â8â LEHPBREDR.

tesse les diiTérens exposés des motifs et rapports sur le Code de 1810; où y sent Tignorance et le mépris de la nature humaine^ et l'inaltérable conviction que Tordre social n'a d'autre appui que les gendarmes et la police.

Cependant l'empereur méditait d'outrepasser les triomphes et les sattsfacttons ée la |>aix de Tiisitt ; il s'égarait dans son égoïsme et dans l'univers; il mettait la main partout pour s'augmenter; il ne se trouvait plus assex grand parce qu'il avait dénaturé sa grandeur; il avait sur le front l'imile du pape 9 mais il avait perdu le sacre de l'ei^rk humain.

Depuis huit mois il a sur sa table une carte de Russie : il la considère, la quitte et la reprend; il €St obsédé par un indomptable désir; cependant il avait dit pendant son consulat que la France avait la Russie pour alliée naturelle; mais maintenant il n'a qu'une idée, entrer à Sdnt-Pétersbourg; il ne veut pas que la ville de Pierre et de Catherine échappe à ses entrées de coriquerai^l ; il est invinciblement attiré, il part, il entraîne avec lui la France, il traverse l'AllenicIgne, ne prend la

l'expire t'ft. . 283

Pologne que pour une étape et lui déclare qu'il ne se bat pas pour elle; il court, un instant semble vouloir s'arrêter à Wilna.; mais il a perdu la faculté de se maîtriser; il repart, attend inutilement la demande de la paix après une victoire, arrive non pas à Pétersbourg, mais à Moscou, vaste bûcher au milieu des neiges où s'abîme le prestige de son nom, la puissance et le sang de la France.

En 1814 il défendit héroïquement cette France qu'il avait ouverte à l'Europe, et, ce qui semblait impossible, il montra sous de nouvelles faces son génie militaire. En 1815 il reparut: la France se laissa ressaisir; mais l'empereur était ébranlé, et sa foi en sa propre puissance chancelait, car la « nation, disait-il à Benjamin Constant, s'est reposée douze ans de toute agitation politique, et depuis une année elle se repose de la guerre. • Ce double repos lui a rendu un besoin d'activité vite. Elle veut ou croit vouloir une tribune et des assemblées. Elle ne lésa pas toujours vos vœux. Elle s'est jetée à mes pieds quand je suis arrivé au gouvernement. Vous devez vous en souvenir, vous qui essayâtes de l'opposition »

284 l'Empereur.

Où était votre appui, votre force? nulle part. J'ai pris moins d'autorité que Ton m'invitait à

en prendre.. Aujourd'hui tout est changé :

un gouvernement faible contraire aux intérêts nationaux a donné à ces intérêts l'habitude d'être en défense et de chicaner l'autorité ; le goût des constitutions, des débats, des harangues paraît revenu; cependant ce n'est que la minorité qui les veut, ne vous y trompez pas. Le peuple, ou, si vous l'aimez mieux, la mul-

titude ne veut que moi. Vous ne l'avez pas vue cette multitude se pressant sur n[^]es pas, se précipitant du haut des montagnes, m'appelant, me cherchant, me saluant. A, ma rentrée de Cannes ici, je n'ai pas conquis, j'ai administré

Je ne suis pas seulement, comme on Ta dit, l'empereur des soldats, je suis celui des paysans, des

plébéiens, de la France Aussi, malgré tout

le passé, vous voyez le peuple revenir à moi; il y a sympathie entre nous ; ce n'est pas comme avec les privilégiés, La noblesse m'a servi, elle s'est lancée en foule dans mes antichambres; il n'y a pas de place qu'elle n'ait acceptée, deman- « dée, sollicitée ; j'ai eu des Montmorency, des « Noailles, des Rohan, des Beau veau, des Morte-

L EMPEREUR. â85

« mart; mars il n'y a jamais eu analogie. Le cheval « faisait des courbettes; il était bien dressé, mais « je le sentais frémir. Avec le peuple, c'est autre « chose. La fibre populaire répond à la mienne. « Je suis sorti des rangs du peuple , ma voix agit « sur lui. Voici ces conscrits, ces fils de paysans: « je ne les flattais pas, je les traitais rudement ; ils « ne m'entouraient pas moins, ils n'en criaient pas « moins : Vive l* empereur I C'est qu'entre eux et « moi il y a même nature; ils me regardent comme

« leur soutien, leur sauveur contre les nobles

« Je n'ai qu'à faire un signe, ou plutôt à détourner « les yeux, les nobles seront massacrés dans toutes « les provinces. Ils ont si bien manœuvré depuis

« dix mois Mais je ne veux pas être le roi

« d une jacquerie. S'il y a des moyens de gouver-

« ner par une constitution, à la bonne heure

« J'ai voulu l'empire du monde, et pour me l'as- « surerun
pouvoir sans bornes m'était nécessaire. « PourgouvernerlaFran-
ceseule,il se peut qu'une

« constitution vaille mieux. J'ai voulu l'em-

« pire du monde, et qui ne l'aurait pas voulu à ma « place? le
monde m'invitait à le régir. Souverains « et sujets se précipitaient
à l'envi sous monscep-

286 LEMPEREUB.

t irc^ J'ai rarement trouvé de la résistance en « France; mais j
en ai pourts^nt rencontré davan* « tage dans quelques Français
obscurs et désarmés « que dans tous ces rois âi.Bers aujourd'hui
de n a-

« voir plus un homme populaire poUr égal

« Voyez donc ce qin vous semble possible; ap- « portez-moi
vos idées. Des discussions publiques, € des élections libres, des
ministres responsables,

« la liberté de la presse, je veux tout cela

« La liberté de la presse surtout; letouffer est ab-

« surde. Je suis convaincu sur cetarticlei

« Je suis rhomroe du peuple; si le peuple veut o réellement la
liberté, je la lui doi\$. J'ai reconnu. « sa souveraineté : il faut que

je pr[^]te loreille à « ses volontés, même à ses caprices. Je n ai [^]ja-
mais < voulu Toppriraer pour mon plaisir. J'avais de « grands
desseins; le sort < en a décidé : je ne suis « plus un conquérant; je
ne puis plus l'être. Je « sais ceT qui est possible et ce qui ne l'est
pas. Je « n'ai plus qu'une mission : relever la France eUui

« donner un gouvernement qui lui convienne

« Je ne hais point la liberté. Je l'ai écartée lors- « qu'elle obs-
truait ma route; mais je h comprends, « j'ai été nourri dans ses
pensées Aussi bien

LEHPBREUB. [^]87

« Touvrage de quinze années est détruit , il ne « j[^]eut \$e re-
commencer. 11 faudrait vingt ans et

iH deux [^]iUions d'hammes k sacrifier D'ail-

« leurs je 4[^]sire lapaix, et je nelobliendrai qu'à « force de tife-
toires. Je ne yeux pas vous donner « é[^] feu[^]ses espérances; je
laisse dire qu'il y a des « négociations, il n'y en a point. Je prévois
une « lutte difficile, une guerre longue. Pour la sou- « tenir, H
faut que la nalion m'appuie; mais en ré- « compense, je le crois,
elle exigera de laliberté.

« [^]EHé en aura La situatk>n est neuve. Je ne

« demande pas qiieux qtre d'être éclairé. Je vieiU « Ks : on
n*est plus à quarante-cinq ans ce qu'on « était à trente ; le repos
d'un roi constitutionnel « peut me convenir. Il conviendra plus
sûrement « encore à mon fils*. » Peu de témoignages jettent aus-
si vivement la lumière sur l'emplereur; dans 4ette espèce de mo-
nologue il se juge, ou plutôt il se justifie; il explique ce qu'il a

fait, il reconnaît que la situation est neuve, la Kberté inévitable. Cette gratideamesouflraitdaconsciencedupasséet celle de l'avenir lui étaient également douloureuses..

(i) Mémoires sur les cent fours, par. Benjamin * Constant, deuxième partie, page ai-25.

288 Vehpereub.

A parler froidement de Waterloo, cette journée ne fut pas plus heureuse pour TEurope que pour la France. L'Europe ne combattait plus alors pour son indépendance que nous n'étions plus en état de menacer; Tamour-propre des rois lui avait seui remis les armes à la main ; il eut mieux valu pour le monde que l'honneur du champ de bataille fût laissé par le sort à la France, et que le génie du premier capitaine de l'histoire moderne ne vint pas échouer devant la médiocrité d'un homme heureux. Si la fortune ne se fut pas permis cette amère dérision, la France n'eût pas été déprimée outre mesure au détriment de la liberté européenne et n'aurait pas à reconquérir cet ascendant moral dont elle est appelée à couvrir l'émancipation des peuples comme d'un bouclier. Waterloo a été la victoire du despotisme sur la liberté et recueil des exagérations de notre gloire. On a fait notre éloge dans un pays voisin : vous ne pouvez parcourir l'Angleterre sans trouver partout le nom de Waterloo. Une rue s'appelle Waterloo, une place Waterloo , un pont Waterloo, jusqu'à des maisons de commerce, toujours Waterloo, toujours la France, tant l'Angleterre s'enorgueillit

l'empereur. 289

de cette journée, tant il y a d'étonnement jusque dans Tinso-
lence de la victoire K

Napoléon perdit à quarante-cinq ans l'Empire du monde ; il ne mourut pas heureux[^] ni comme Karl la couronne impériale sur la tête, ni comme Alexandre des fatigues d'une orgie, ni comme César sous la vengeance de la république ; il vécut encore six ans sans régner, pour écrire, pour dicter à ses généraux ses campagnes, sa politique,

(i) Dans un premier voyage fait Tan dernier en Angleterre , je n'ai pu m'empêcher d'exprimer mon étonnement sur ceUe profusion du nom de Waterloo, et j'ai lieu de croire qu'il a été fait allusion à l'expression de cette surprise par la Revue d'Edimbourg (n° ex. fufyy i83a) dans un article fort distingué dont le rédacteur affirme que les sentimens du peuple anglais pour la France sont tout- à-fait sympathiques et dignes de l'humanité. Je crois qu'effectivement les deux nations se rapprochent, s'estiment aujourd'hui et s'aimeront un jour. Mais pour assurer cette réconciliation com* plète qui importe si fort aux destinées de l'Europe, il faut des deux côtés même effort pour dissiper les préjugés nationaux; il ne faudrait pas qu'on pût lire dans des livres adressés au peuple et à la jeunesse d'Angleterre, et rédigés par les écrivains officiels du pays, une phrase comme celleci : « The French, who have never acted a generous part in « the history of the world, » [Southey's life of Nelson 5", 63,) En France un écrivain connu qui parlerait ainsi d'une des nations de l'Europe serait hué dans la rue.

scî pçM^çs, p9«r parier à VEpropç im^ i^ qQil-» yersations dont il ^av^it <|ue le; çofifi4eia| é^it l4 secrétaire; pour nous laisser rétemelle étude de sa plume et de son épée ; hoippie tour à ^Qqr général de la républiciÇi empereur^ agent et 4?^ tructeur de la r^vplutioQ, vaste penseur ii^clinfiQfe à \% superstition contre les idées^^ gr^d ^çrivi^ift trouyaotintolérablelaliber-

té d'écrire[^] législateu^{^^}t capitaine » élo<]]uent non devant
ut[^]e ajsseipbli^{^^} mais da[^]s le conseil| dans ses bulletins et dap[^]
le, commandement 9 puissant meneur d'hommes , ayi[^]tsu fon-
der le culte et la religion de 391[^] nom» i[^]Him[^] destinée à gran-
dir incessamment dans l'histoire, nature destinée à Tépopée ,
na[^]turç sur |a<qiiellç Tiatelligence humaine doit
cqoUauçU[^]mMUï diffiMr son œil.

CHAPITaS XXXIV

nu lOBESfOm L'iMPItE.

Wtm iietàle à l'antre les idéea pperfettgeat leup retantistement ;
el pk» dans «ae période 4[^]tef[^] minée elles auront été puissantes
et obéies[^] plus dAes sefont tentes à n[^]oarirpour ééder 1* pl»ee à
celles qu'elles avpoftt engendrées. Pre[^]^e loue les eqprits qui
sonle consulat et Tempire a'étaieal mainteftw fidèles a» culte de
la pensée n'euieftt d'autre école que la philosophie du diati-hui-
lièaie iHÀcle: hommes énainens et intérmédiaifés, cfafaff-*

gés de faire produire ma idées de leurs maîtres leuridcmièfe-
seonséquencesetleurdernier écia*.

dg2 DES IDÉES

Je touche ici de dignes et émèrites contenoporaïas, de vénè-
rables vieillards qui ont pris séance dans la vie entre deux
siècles[^] et ont transmis celui qui mourait à celui qui commen-
çait. Ainsi nous apparaissent entre tous Daunou et Tracy, figures
antiques et paternelles. Le premier alimente encore la philoso-
phie de Tâge précédent par une vaste érudition; on dirait un bé-
nédictin à Técole de Voltaire dont il a Tesprit net et positif; Tracy
a surpassé Condillac en le continuant : il possède à un plus haut

degré que son devancier certaines qualités du métaphysicien. Son idéologie est une[^] précise , claire , énergique. Le commentaire sur Montesquieu manque de Tintelligence historique de Y Esprit des lois, mais abonde en vues saines sur les rapports des sociétés et des gouvernemens.

En 1808 Georges Cuvier présentait à Napoléon en son conseil d'état un rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789; après avoir tracé l'idée générale de l'objet et de la marche des sciences, la nature et les limites des sciences naturelles et leurs principes généraux[^] l'illustre rapporteur exposait l'histoire de la chimie, de ses progrès; l'histoire naturelle passait

sous l'empire. 3[^]93

entourée avec toutes ses divisions ; en troisième lieu les sciences d'application , l'agriculture et la médecine, dont Cuvier nous apprend à propager et à faire entretenir les êtres dont nous nous servons, tant- «dis que l'autre nous fait connaître les maladies • auxquelles ils sont sujets ainsi que nous, et les «moyens de les prévenir et de les guérir*.» Cuvier résumait en ces termes le[^] progrès accomplis : «La marche des affinités chimiques, ressort gé- «néral de tous les phénomènes naturels, a été « expliquée ; la chaleur, principal de leurs agents, « a reçu des lois rigoureuses ; l'électricité galva- « nique est venue ouvrir des régions toutes nou- « velles dont nul ne peut encore mesurer l'éten- «due; la nouvelle théorie de la combustion, en «jetant sur toute la chimie la plus vive lumière , «et la nouvelle nomenclature, en facilitant son- « étu[^]e, en ont inspiré le goût et ont occasionné «[^]une foule de travaux aussi utiles que pénibles; « la physiologie des corps vivans, l'effet et la mar- « che des fonctions dont leur vie se com-

pose ont «reçu de la chimie les éclaircissemens les plus «inatten-
dus; l'anatomie comparée s'est jointe à « la chimie pour faire pé-
nétrer tous les secrets

(i) Rapport^ page 33 1^

«comme tontes les Tariations des forces vif des) « elle a réglé
l'histoire naturelle d'après ces mé^ « thodes raisonnées qtii ré-
duisent les propriétés 4 de tous les êtres il leur etpression la plus
sim'^ « pie \$ elle a déterré et recréé des espèces tnconc nues f en-
fouies dans les couches du globe | les « minéraux ont été analysés
et soumis am lois de «la géométrie ; des végétant et des animant
au- • paravant inconnus ont été rassemblés et £stin* « gués ; leur
catalogue général a été augmenté de «pltis du double ; leurs pro-
priétés ont enrièhi les « arts d'une foule d'instrumens nouveaux)
la vae- «dne enfin a donné les moyens de soustraire « rhumanité
à Tun des plus fonestes fléaux qui la t tourmentaient K % Les
sciences mathématiques égalaient les progrès des sciences nattî-
relles et captivaient les plus hautes intelligences. L^auteur du
Syaiſhe du monde ^ continuait ses travail.

Les lettres étaient moins heureuses \$ elles obéis^ salent à
Tempereur, et ne pouvaient pas, coînme la nature et la géomé-
trie, échapper à son joug.

(i) Et^porty jïâgcs 38«, ^g.

(a) La première édition parut en 1796.

te fu^éHt dés aâulâtiëns tourbëë^ êû f^dèfflei éflK qUès bii
désëri{>tl{8, en tragédies 6t th tipèiàÀ i là littéi^atdi-ë præ^ùtaft
tiûe fiUtfacé a^âei é légàhlë, ^âis côUiMilnë, mëdiocretàeht clàè-
siqué, ël dbht ritûîfôrmité n'était guère ttoublée que pat là Vèrté

originale et libre de Tanteur d'Agaméfaitldii , dé Golbinb et de t'imo.

Mais là pensée hùtnaine né se laisse pas àpptU
iièr hième par lorgueil du gédîè ; elle à dlrré-
^istibtës rérolteiâ ; ainsi à Napoléon dont ëUè àràH
inspiré la mission i*éf otutioiinaire , mais^bnt dtlë
déplorait la désertion impériale versie passé , elle
opposait dedx gf ands artistes qui slrritèl^ètlè de îà
tyrannie et se Séparèrent ouvertement dé là Hlté-
l'atui'ë ofiàcielle. Leur opposition est diverse, tnàli
elle cbhvergé au inëinë but , à protester ëdhtre !ë
joug absolu de la force. M. de Gbateàibriànd, àti
moment inèmô oà, àvéé l';ipprobaioii dé TetiSpë-
reur,ilreslaurelesanciènssouvèriifS,leciiUécàtbb-
lique5 la vieille patrie, coùcôurt à soiï insu k sbu-
mèltre les dogmes religieux à I^empîrè de ilmà-
ginàtidh et du sentiment; comme Fénélon et
comme Roussëaii il met la religioh dians les voies
aé ridéalisine, et là confond sans le vouloir avec
â96 oES lOlSES

les produits de la tête humaine. Ce poète ne sait pas ce qu'il fait, il est mené ; il se croit chrétien en comparant la Bible à Homère ; il estime servir l'Évangile en traçant de l'antiquité les plus attirantes images ; il croit abattre l'indépendance philosophique en faisant du christianisme un divertissement littéraire. Illusion charmante, utile à nos plaisirs et aux progrès de l'esprit humain ! Mais dans la tête d'une femme je trouve quelque chose de plus rationnel et de plus fort : elle est énergiquement vouée au culte des idées ; c'est la Saphode la philosophie ; peut-être n'a-t-elle pas les magiques couleurs du chancre d'Atala, mais elle a plus de passion et d'esprit ; elle lutte contre Napoléon : au moment où le conquérant se promène en Allemagne, elle lui offre ainsi qu'à la France le tableau de cette civilisation qu'il croit avoir soumise ; aux victoires de Friedland et de Jéna elle oppose un livre qui divulgue la patrie de Fichte et de Schiller. Pour se mieux venger de l'auteur du système continental, elle célèbre l'Angleterre ; cette femme était fière d'être l'ennemie de l'empereur. Ce duel si glorieux pour elle échauffait encore ses inspirations. Il est juste de déclarer excellente l'influence exercée par madame de

sous l'empire. ^97

Staël : elle a relevé et instruit les esprits ; elle a travaillé puissamment en France à la confusion de la religion et de la philosophie ; elle a entraîné les Français à l'étude des civilisations étrangères ; services effectifs dont la splendeur toute faite dans l'ombre quelques injustices et quelques préjugés.

Ainsi co-existaient sous l'empire les derniers hommes du dix-huitième siècle , les progrès des sciences naturelles et mathématiques, la médiocrité d'une littérature asservie et les protestations isolées du génie en lutte contre le génie.

CHAPITRE XISV

DB LA AXSTAUAATION.

L'aigle de Napoléon était sorti vivant des éclairs de Marengo ; les (leurs de lys des vieux rois ne purent renaître que sur nos débris. Ce commencement disgracieux des quinze années de la Restauration avait une raison nécessaire.

La ligne droite est la route naturelle des nations; elles marchent devant elles; quelquefois elles s'arrêtent devant les obstacles^ puis les surmontent violemment. Après une révolution elles

BXSTÂVRâfieii. sg§

petttent désit^r s'asseoir et se feou«illîr, tials jt» mais retourner en arrière ; aussi toute restaura^ tioâ e^ une diétatioâde là dialet^tiqué fatale éé rbistoire.

Si les peuples ne se comportent cfue legiquetnent^ ils ne supporteraient jamais une reé^ tauration; mais, ainsi ^e nous Tâvons déjà dit . ailleurs ^, ils ont plus de sensibilité que de rai^ - sonnement Ils se prêtent aisément aut acoidens irréguliers de la fortune, même quand leur ins*tinct les blâme; leur complaisance est Inépuisable comme leur justice et la précède toujours i ils sont dis^sés à prendre des bienfaits de toutes mains, certains qu'ils sodd de se retroUrer eut* mêmes et de rester les maîtres.

Philosophiquement et en droit, la Restâtiratiou était la supériorité rendue au passé sur le pré^ sent, à la tradition sur Tidéalisme vivant de l'esprit humain : interversion des choses nécessaire* ment passagères.

Historiquement et en fait, la Restauration était

(i) Lettres philosophiques adressées à un Berlinois.

300 RESTAtRATION.

UQ répit après une lassitude contractée par vingtsept années de lutttes et d'agitations ; recueillement forcé, mais salulaire, dont le bon sens de la nation cherchait à tirer parti.

La nation sentit confusément le contre -sens philosophique et la possibilité de corriger par ses efforts Tingratitude de cette situation imposée. Mécontente et docile, elle travaillait à Tamélioration du présent et se réservait l'avenir.

Deux rois se sont partagé les quinze années de la Restauration : Louis XYIII avait appris quelque chose à Tétude de la philosophie, de la révolution et de l'Angleterre ; il aimait à se considérer entre la vieille monarchie et la France révolutionnaire comme Henri IV entre les protestans et les catholiques; la Charte de i8i4 fut son édit de Nantes. Le rusé monarque n'avait pas les passfons de son parti ; il s'appuya, tant qu'il put disposer de sa volonté, sur une transaction sans laquelle il eût craint de ne pas mourir aux Tuileries. Le triste vieillard qui maintenant habite Prague employa six ans à perdre le trône de France ; tête prédestinée à faire tomber une cou*

IVESTADRAtION. 30i

ronne, ame de chrétien et de moine, personnage qu'on dirait emprunté au neuvième siècle, vieux chevalier s'humiliant avec ferveur sous la main du prêtre.

Au surplus, les deux frères de Louis XVI, Tincrédule et le dévot, étaient soumis à l'influence souveraine d'une situation qui les maîtrisait. Le génie de la Restauration ne pouvait poursuivre que le rétablissement du passé; en vain plusieurs personnes voulurent l'embarrasser et le contenir par l'imitation des pratiques parlementaires de Westminster: il revenait victorieusement à ses instincts de révolution contre la Révolution.

Il nia la légitimité de la régénération française; il voulut reprendre tous les progrès accomplis, rentrer dans tous les privilèges dont il avait perdu la jouissance et nous la mémoire; il déniait à la nation la conquête du pouvoir législatif; il faisait de la religion et du gouvernement un mélange corrompé et hypocrite; il désirait écraser la tête de l'égalité par le redressement du droit d'aînesse; il rendait à la justice de l'église d'antiques délits et d'antiques cruautés; enfin il eût voulu se re-

fidier à lui-même et à lui seul une fin à la cob-
veance de ses regrets et de ses inimitiés et de ses folies.

Mais la France ne manqua ni à elle-même ni à l'Europe; elle retrouva l'âme de la liberté; elle releva la cause trop oubliée de la Révolution; elle reprit le mouvement démocratique déserté depuis le 9 thermidor; elle eut l'instinct de ne plus séparer la liberté de la civilisation; elle rappuya sur la liberté et la paix; elle saisit toutes les occasions de commenter démocratiquement la loi octroyée; elle se souleva contre la Restauration d'un libéralisme industriel doctrinaire et légal; elle usa de tous les instruments et ne dut rien qu'à elle-même.

AttritHi^er à l'esprit de la^esta^ratioale réveil de la libertés
c'est faire honneur à une blessure grave de ae pas toujours tuer
rbomme qu'elle atteint*

Ë\$t<*ce aussi à d'autres qu'à ses soldats que la Fr wce doit de
faire flotter sur iJger le drapeau que Bonaparte et Kléber avaient
déployé en Egypte. ? L'armée d'Afrique put changer d'éteadard
après

RBSTAURAnON. 303

la victoire ; en recevant les trois couleurs que lui envoyait la li-
berté victorieuse à Paris, elle ne mésalliait pas llionneur de ses
armes : admirable conjoncture pour un peuple où la gloire civile
et la gloire militaire marchaient du même pas I

CHAPITRE XXXVI

BBS loiKl sons LA titSTàV%ATIott,

Réimprimer Voltaire et Jean- Jacques fut la première hostilité
exercée contre l'esprit de la Restauration. Avant d'avoir eu le
temps de se recueillir, on jeta aux vieux Bourbons le dix-huitième
siècle à la tête. Personne dans les rangs du libéralisme n'allait au-
delà des souvenirs et des doctrines de l'âge précédent, sauf un
homme àHa fois élève de Voltaire et de Goethe, protestant, spiri-
tuallste, Français sachant l'Allemagne, moins ardent^maisplus-
limpidedanssonstyleque la femme

DES IDÉES SOUS LA tlESTAURATION. 505

illustre dont il connut intimement le cœur et le génie; Ailleurs nous avons été justes envers Benjamin Constant lorsque, dans une revue des grands hommes qui de siècle en siècle ont servi la cause de la sociabilité, nous avons clos de son nom cette série que commence Platon. K. Nul ne convenait mieux que Constant à cette époque de réfutation et de lutte, d'opposition et de raillerie, où le triomphe semblait si lointain, où le combat, à défaut d'une prompte victoire, donnait des émotions et de la popularité, où les assaillans ne pouvaient prévoir l'embarras de gouverner un jour.

A côté du libéralisme que rehaussait Benjamin

Constant et qu'il pénétrait d'un spiritualisme re-

Hgieux, on vit poindre une école intermédiaire, transaction officieuse dans les débats politiques, tâchant d'accommoder ses desseins une ombre de philosophie empruntée; école que caractérisaient l'indécision, l'oubli, quelquefois la haine de notre révolution et le dénuement d'imagination et de verve; raisonneur, pédagogue, n'ayant su prendre

racine nulle part, ni dans les passions de la nationalité ni dans les profondeurs de la vérité philosophique.

(i) Philosophie du troisième. II, liv. iv. Les philosophes.

éopliq» Et 4' proreaiji «uitottt oieUç iiiMr» Utiidt? Plusieurs de ces hommes appréciés ailleurs lotii» à eux-mêmes et hoaaet; mm iU ae ci'ippirûreil ai d'eq^rit ai de ccBur la déduction d«| aime ot lei iafttlncts de la Fraaqe \$ pi» Vi^olii^ot dl {l'héritage dt nos pires» pour aller «e ménager 4 part liait petite coloie; et daoà cette position fa^se ils eareot de la morgue pour conteaance et die la ftériUté pour e:KpressiQn.

Sa face du libéralisme et de Tégole e[^]mpHUiér ment appelée doctrinaire, la cause de la vieille monarchie et du culte catholique jeta d'éclatantes

qlf rtéf I elif ne manquait pas d'iai|>ir»tions et de pi[^]ési[^] ; elle s'enivrait de ce retour inespéré» de cesprnapérités soudaines qui faisaient reflourir m[^] arbr[^] séobé \ elle montrait avec enthousiasme le d[^])gt4<[^]Dieu ; elle vomissait contre la Révolution d'éloquents insultes et de vengeresses invectives. Ç[^] premiers transports passés , on s'occupa de trouver des opinicms et des institutions qui pus-» [^]p% affermir, comme on disait [^]ors, le trône et l'autel ; malheureusement on eut besoin de la libisrté de discussion et 4e pensée ; on était dbligé

(i) Lettres philosophiques.

sous LA RESTAUAÀTION. Sô-j.

de Montera la.tribiinê pour maudire la Révôlulûiori, d'écrîfê pour se plaindre de l'esprit humain; la théologie tomba dans une métaphysique que les supérieurs ecclésiastiques déclarèrent hérétique ; la politique royaliste s'égarait dans des démonstrations-tribnnâtiennes qui faisaient trembler les gentilshoiïimes dans leurs manoirs. De cetïe fkçon la fatalité progressive du siècle était encore poussée par les efïForts de ceux qui s'en croyaient les ennemis: écrivez ou parle» contré l'esprit humain[^] vous en rendez témoignage par votre é'cridi:e et vos paroles.

En 1824» quand Gharles X vint au trône, coittménça dans toutes les lêtes un nouveau travaïi îitlectûel, et les six années qui coulèrent jusqu'à îairévolûtïon fut'ent pleines en efforts et en œuvres, ijhelques jeunes hommes se mirent à écrire éhsemble un journal critique, et publièrent en conimun d«s études utiles au

pays ; le talent et la sincérité furent j^lutôt lé lien de cette association ^ue l'unité d'opinions; dahs cette petite exhorté les sentimens étaient divers, les âges différens; et la révolution mit en saillie ces variétés de caractères, d'époques et de vocations. Cependant l'his^

308 DKS ID££S

toire et la poésie florissaient. Un homme qui se fit avec une naïveté savante chroniqueur original au dix-neuvième siècle apportait vivantes sur la scène les races du nord^, émule de Niebuhr et d'Otfried Müller. Les anciennes chroniques étaient rajeunies par une plume brillante^ à laquelle on consentait à pardonner de confondre*» dire le conte avec l'histoire. La révolution d'Angleterre était écrite par un esprit élevé qui tournait le passé en leçon et en conseil ^; la révolution française était présentée deux fois d'une façon démonstrative ^ et pittoresque ^ à la mémoire de la France ; évocation puissante qui remua les imaginations. La poésie les agitait aussi en des sens divers; mais à nous barbares il n'appartient pas de qualifier les poètes; nous savons seulement les adorer^ et nos oreilles sont pleines encore des sons harmonieux et nouveaux de la chanson , de l'ode^ de la méditation et de l'épique ^.

Au milieu de ces richesses la philosophie ne sut refléter qu'un éclat emprunté ; elle confondit

(i) M. Augustin Thierry. — (2) M. de Barante. — (3) M. Guizot— (4) M. Mignet. — (5) M. Thiers.— (6) Béranger, Victor Hugo, Lamartine? Sainte-Beuve.

sous LA RESTAURATION. OOQ

récluse du passé avec les conquêtes de l'intelligence, maîtresse du présent; elle identifia l'érudition et la pensée; elle mêla le spiritualisme platonicien à la métaphysique germanique, et ce mélange adultère nous fut offert sous le nom d'éclectisme.

L'éclectisme fut une compilation et non pas un système; il fournit des renseignements sur le passé, mais pas une seule étincelle de lumière et de vie; il se fit traducteur avec des prétentions de Prométhée. Mais allons un peu à cette Allemagne qui prêta sans le savoir l'autorité de son nom à cette déception métaphysique.

CHAPITRE XXXVII

ivvLvr^mcs && Vai^ws-hagj^m,

En 842, à Strasbourg, Louis dit le Germanique et Charles II dit le Chauve se jurèrent alliance; Louis prononça Je serment en langue romane, Charles en langue tudesque. C'étaient TAllemagne et la France échangeant leur langage et des paroles de paix. Karl, Thomme du monde, de la France, de TAllemagne et de l'Italie, n'avait pour héritiers naturels que les peuples cherchant à s'établir dans leurs limites et leur génie, et l'alliance de Strasbourg est le symbole de la fraternité na-

INFLtBNGK M B'AIXEMAGNB. 3fl

ii3fr«)te èe rAllenan^ et àa Vmçsis i jimte^fti sortis des flancs de Charlemagne.

Il est malheureux que Louis -le-Débonnaire ait vu d'un mauvais œil ces poésies du Nord que son père avait fait recueillir avec tant de peine : •Poète c tica carmina genilia, quæ injuventute didiceratU « nec légère^ nec audire, nec doceri volait *, » La piété sotte de cet empereur nous apcivés de la connaissance des anciens temps. L'antiquité germanique nous a été interdite et close ; nous pouvons à peine distinguer dans quelques traditions

restaurées plus tard quelques linéamens du genre primitif. La poésie de cette société si poétiquement peinte par Tacite nous manque ; nous ne savons pas dans quels chants s'élevait cette mélancolie du Nord, culte mystérieux et sombre de l'infini, t Cœterum nec solibere parietibui deo^, « neque in ullam humani oris speciem oēs inmlaref • ex magnitudine cœlestium arbitrantur : lueos êc « nemora comecrant^ deorumque naminibas app^- « tant secreiam illud quod sola reverentia vident ^ . » Les Germains adoraient Dieu dans l'espace, dafis

(i) Theganus de gestis Ludovici Pu, cap, 19. Nous croyons avec Mannerl qu'il faut dire doceri au lieu de do^ cere, — (a) De moribus Germanorum^ % il.

ce temple qu'une main d'homme n'a pas élevé.

Comme les coutumes germaniques n'ont guère laissé d'autres traces dans l'histoire que les écritures latines rédigées après la conquête, de même le spiritualisme du Nord ne nous est devenu notable que lorsqu'il a été imbu de christianisme. La doctrine conçue dans Nazareth trouva sur les rives du Danube et du Rhin des âmes et des imaginations qui se l'approprièrent avidement : la Germanie s'assimila la parole hébraïque ; elle confondit sa pensée avec elle^ mais de telle façon qu'elle imprimait à cette

substance reçue les formes de son intellect; elle fut chrétienne, mais le christianisme y fut allemand. Fleurit alors cette religion si intime, si personnelle et si tendre, moins curieuse des pompes et des magnificences du culte que des libertés un peu sauvages de la pensée, fleur mystique pouvant s'épanouir loin des feux du Midi et s'enracinant de plus en plus dans les profondeurs de l'ame, cette terre sainte et féconde dont un regard de Dieu fait jaillir de si abondantes moissons.

Entre ce mysticisme et la réforme il y a une

DE L'ALLEMAGNE. 313

relation étroite : un penchant si vif à la spéculation .et à la rêverie devait amener un schisme avec les affirmations nettes et r.estreintes de l'orthodoxie. L^ théologie allemande était appelée aux . variations dont pouvait un instant triompher l'argumentation logique de Bossuet, mais dont avait plus encore à se féliciter l'indépendance de la raison.

La réforme à la fois mystique et raisonneuse se montra toujours fort réservée dans les affaires de ce monde. Quand elle eut conquis la liberté nécessaire à ses études et à ses pratiques, elle se tint contente ; L'Allemagne semble n'avoir commencé à sentir ce que la pensée a de social et d'efficace qu'après un long commerce avec la France.

Quand l'influence de Voltaire et de notre esprit eut suffisamment poli et préparé l'Allemagne^cette influence devint pour elle un embarras et un joug qu'elle devait secouer. Mais dès que deux génies tout-à-fait germaniques^ Ropstock et Kant, eurent rétabli la prééminence de l'individualité indigène; les grandes impres-

sions de notre littérature reparurent de nouveau dans les lettres allemandes ,

3>4 IUFEBSMOE

SMÔs teintes de towèêms si tranchées et si MTé*rentesi qu'elles ne conif>it>inii»eifk pas Torigkiafité 4esraoti^cs q»i les reçupeol pevt-être à leur loso. Lesttûff a des qualités françaises ; siq^primez ta lumière que nous ayons jetée an di!i-biirltèi»e siecte» Goethe et Schiller deviennent inoompréhensir bles.

Il serait ici mal-séant de nous engager dans une recherche des lettres attemandes ; maisr n'y a-l-îl pas dans Goethe la trace du génie français? Candide est-il resté tout^à-fait étranger à Mépkisto-

phé^9 et Werther ne doit-il rien à JuHe? €k>ëthe semble avoir trouvé sa nouveauté dans là reproduction agrandie de Jean-Jacques et de Voltaire; il les associait en lui en s'y ajoutant lui-même, et le monde a été doté dun artiste intelligent entre tous, ayant une impartialité presque divine entre les époques, les peuples et les passions de Thumapité. Schiller est moins grand et plus ardent; il n esi qu'une moitié de Groëthe ; il ne qtiôte pas un kistant l'école de Rousseau; dans la simpHcité de son ame et de son génie tt ne réfléchit que les passicms frfébéiennes et il ne veut prêter rautorité de sa muse qu'à la liberté démocratique du genre

DE L'jtUJWàWE. S^|%

komanpi. A tété de lui Fkfhte {m \$oa i<i44if«i>l damait uae ^taphysiqu^ à k poUëc[W 4t| Çom trot social.

Napoléon occupa plus yiven[^]t eac<[^]r[^] Vii[^]fh liQiaga[^] avec le gême àe U F«a»çe yums #tt6itt VAL[^] lemague se souleyant nous renvoya oo&IiefO[^] touigenre[^] et oous eûmes à étudier sou éruï[^]iÛMiy sa poésie et sa philosophie.

L'érudition allemande ne pouvait[^] portée cbw noua que des fruits excelle[^]s; ette nous feAiroieh* sait des matériaux pour re-composer rbislotre 4a passé.

La poésie doutre-fthta noua causait dea émo* lions infinies [^] elhe élargissait nos[^] traditjbdtô dbs[^] stques et noua procurait le sentiment pro&NMi d» la modenM et chrétienne humanité.

La philosc[^]bie allemsmde <fevaU être exposée ayec une fidélité sincère ; cette. Iftehe était assex difficile pour rester honorable. Ilinliait[^] danfriine exposition vraiment française de la métaphysique allemande, mettre en saillie la civilisation gennaf*

nique elle-même [^] voilà l'exorde; puis apprécier la réforme, en tirer Kant, développer clairement' ce grand homme. Cette méthode jetait déjà de la lumière surFichte ayant qu'il parût ; d'ailleurs les difficultés de sa métaphysique s'éclaircissaient si on savait les rapprocher de la révolution française. Cependant avec la réaction contre l'allure démocratique des choses se produisit une philosophie nouvelle procédant, il est vrai, de Kant et de Fichte, mais pour les combattre; ce réalisme idéaliste de Munich et de Berlin voulait être raconté sincèrement; alors après le récit le narrateur pouvait parler en son nom et critiquer, s'il en avait la force, l'Allemagne divulguée devant la France instruite. Mais au lieu et place de cette franchise il y eut des pratiques détournées. L'éclectisme, eu 1828, dogmatisa comme de lui-même en puisant aux sources altérées de l'Allemagne; il ne nous donna ni un sys-

tème neuf ni une histoire véridique; les questions furent embrouillées avec imagination, et j'accorderai que V Introduction à l'histoire de la philosophie ^ a toutes les qualités, sauf l'esprit philosophique.

(i) M. Cou*sin. Voyez Lettres philosophiques adressées à un Berlinois.

DE i/Allemagne. 51J

Il faut plus de véracité dans la gestion des idées humaines. D'homme à homme, de peuple à peuple, montrons-nous franchement. L'Allemagne et la France sont d'assez grandes puissances pour ne pas entre elles user de surprise. Confessons ce que nous devons à nos voisins en érudition et pour le réveil du sens religieux et métaphysique; mais en même temps présentons-leur dans toute sa vérité l'image de la France. Nous connaissant bien nous nous aimerons mutuellement. Enfants de Charlemagne, Germains et Gallo-Franks, vous n'êtes pas voués à d'éternelles inimitiés ; nous nous embrasserons un jour, et nous trinquerons ensemble sur les bords du Rhin, ce fleuve qui comme Charlemagne appartient à l'Allemagne et à la France !

CHAPITRE xxxviii.

ÉVOLUTION DÉ ISJO.

En Important notre pensée sur l'histoire de la Restauration, nous pouvons nous appliquer cette parole de Tacite dans l'exorde de la vie d'Agricola : Dedimus profecto grande patientiam documentum. Nous fûmes en effet patients, mais après quinze années d'attente , nous changeâmes les choses en trois jours.

Il était nécessaire que la vieille légitimité fût dispersée avec cette promptitude. Quand la jus-

RivOLUTION DB l830. 319

tic€ éts peuples et de Dieu tombe sur les couroaaes, elle frappe saos pardonner et saas transiger parce qu'elle a long-temps attendu. Un priadpe devenu faux et pernicieux veut être iminolé d'un seul coup; autrement les destinées d'une nation s'embrouillent et s'altèrent en composant toujours avec l'erreur.

La révolution de i830 n'a pas été prématurée puisqu'elle fut victorieuse ; elle a fait tomber à propos la suprématie du passé ; elle a remis au premier rang l'activité de l'esprit humain ; elle a rendu le pas à l'idéalisme sur la tradition. Que û l'infirmité de plusieurs a plié sous le poids de cette grande conjoncture , celte insuffisance ne saurait nous être imputée. D'ailleurs^ Dieu prend toutes les révolutions sur sa responsabilité \$ il rirait^ s'il pouvait rire, de toutes les doléances qUê soulève U poursuite de ses desseins.

On sentit après les trois journées qu'on avait l'esprit plus libre ; le joug était secoué ; la carrière à partouvir n'avs^t plus d'obst^les que son étendue.

520 RÉVOLUTION DE l830.

Pendant la Restauration quelques jeunes es-i prits avaient^ cherché à donner un corps et une application aux idées positives de la révolution française : ils profitèrent de la victoire populaire pour développer sur-le-champ leurs études, mais en les dénaturant. La véritable valeur du saintsimonisme a été de coordonner en système quelques principes épars et méconnus qui dans les

neuf dernières années du dix-huitième siècle avaient tenté puissamment d'organiser la société; mais cet instinct qui faisait sa force se déprava bientôt, et rien ne ressembla moins aux commencemens sincères et purs de cette école que les déplorables écarts où quelques-uns la perdirent.

L'éclectisme n'a pas même tenté de rompre le silence auquel il s'est trouvé réduit; l'esprit critique qui avait primé sous la Restauration s'est tenu coi; enfin les derniers souvenirs du dix-huitième siècle ont expiré.

Jamais catastrophe historique n'a plus clairement que la dernière révolution inauguré un

névoLVTioN DE i850. 3âi

siècle nouveau ; le sillon qui sépare le passé du présent est lumineux et irrécusable.

L'influence du dix-huitième siècle sur le dixneuvième est consommée : cette influence a pro» duit deux révolutions et conduit à leur majorité les nouvelles générations ; et comme elle n'a plus rien à faire elle n'est plus.

L'esprit historique de Montesquieu ne suffit plus à l'intelligence du passé, et l'histoire veut être renouvelée, comme au dernier siècle Montesquieu l'a renouvelée lui-même.

La philosophie insurrectionnelle de Voltaire n*a plus de crédit : après avoir relevé l'indépendance humaine, elle ne peut la satisfaire et la conduire; après avoir aimé Dieu et l'humanité, elle est incapable de les faire connaître.

L'Encyclopédie, après avoir atteint son but, n'est plus utile aujourd'hui qu'à la gloire de Diderot.

La volonté de l'homme a été restaurée dans

3^9 RÉVOLUTION DE 1830.

le gouvernement des choses humaines par Rousseau , et nous avons à poursuivre ce- résultat indestructible : pour cela il faut donner à la volonté l'appui de rintelligence ; il faut agrandir le contrat social par l'idéalisme social.

Les doctrines révolutionnaires de la Constituante et de la Convention doivent venir se perdre dans une philosophie ultérieure qui les complète et les transforme.

A l'heure qu'il est le dix-huitième siècle n'a plus d'autorité efficace dans les jeunes têtes; il n'est plus pour elles qu'un souvenir d'éducation; mais un fils n'oublie pas ce qu'il doit à son père, parce qu'il ne lui ressemble pas et parce qu'il a sur les choses d'autres idées que lui.

Et c'est pourquoi j'ai tracé ce tableau, afin que notre indépendance ne fût pas confondue avec l'ingratitude et l'oubli ; une dernière fois j'ai voulu présenter aux générations les images de leurs pères, et j'ai pensé qu'un dernier regard jeté sur elles nous mettrait à tous dans le cœur de l'espérance et du courage.

CHAPITRE XXXIX.

I) LA RELIGION

Si l'homme pouvait se suffire à lui-même, il n'y aurait pas de religion : Dieu seul peut se passer de religion.

Être absolu c'est s'avoir besoin de rien et de personne, c'est pouvoir rester seul dans sa puissance, remplir par sa puissance cette solitude, les confondre, être tout, seul, libre, omnipotent et nécessaire.

L'homme n'est pas absolu, mais il a l'idée de l'absolu ; l'idée lui en donne l'amour ; l'idée le

religieusement.

désir ; le désir éveille l'imagination ; l'idée de l'amour ; le désir et l'imagination enfantent la religion.

La religion fait descendre Dieu sur la terre : évocation de l'absolu, elle réjouit les hommes en leur en donnant l'apparition symbolique.

La religion est le plus grand effort de l'humanité. Elle s'élance de la terre pour entrer dans les cieux et pour en rapporter aux hommes quelque nouvelle.

Exaltation de l'intelligence, de l'amour et de volonté,

elle emploie toutes les forces de l'homme, les purifie, les consume, les sacrifie, et par la passion fonde le règne de la vérité.

Mais si la religion est le suprême effort de l'humanité, elle n'en est pas moins soumise aux conditions mêmes de l'humanité. Or, rien n'existe sur la terre hors du temps et de l'espace ; rien ne

peut se mouvoir dans ces deux formes sans en supporter les empreintes et les limites.

La religion s'élance vers le ciel, mais à travers

DE LA RELIGION. 52r5

le temps et l'espace : naturelle, humaine et divine dans son principe, il ne lui est pas donné d'avoir une même représentation éternelle et universelle.

Le temps la coupe et la divise dans ses manifestations; les siècles sont des sections qui rendent partiel le développement des idées humaines.

L'espace la morcelle, la dissémine et l'affecte; les climats sont des impressions qui rendent différent le développement des idées humaines.

Donc, si la religion est une idée éternelle et universelle, elle n'a pas de symbole éternel et catholique.

Dans les conditions du temps et de l'espace se développe le génie.

L'expression sociale du temps et de l'espace est la civilisation qui relève à la fois de l'âge du monde et du climat.

Donc la religion dépend des degrés et des différences de la civilisation ; dès lors elle tombe

326 DE LA RELIGION.

sous toutes les conditions de la vie. Elle devient compliquée, habile dans ses procédés, dissimulée quelquefois; pendant le règne du polythéisme elle aura des mystères; elle cachera pour la

sauver l'idée de l'unité; le temps et le pays qui plus tard produiront au monde cette unité seront marqués dans l'histoire d'une convention nécessaire.

Là religion manifeste son idée capitale par un homme qu'elle inspire et qu'elle charge d'être la lumière et la victime de l'humanité. Il est homme, mais plus qu'un autre il a du dieu dans Tami, et même la divinité l'absorbe. Alors il se confond avec elle, et cet hyménée sacré devient pour lui une identité; il ne se connaît plus comme homme il se croit comme dieu. Voilà qui constitue le révélateur.

I Et cette identité personnelle doit se traduire

en une parole qui donne à l'humanité la même illusion qu'au révélateur l'inspiration qui le possède. Cette parole contiendra dans l'opinion du genre humain toute la vérité : elle sera l'identité de la forme et du fond, la manifestation ou plutôt le voile de l'absolu.

DE LA RELIGION

Cette parole s'appelle dogme.

Le dogme est un mélange d'intelligence et de foi; je pense, il me paraît, voilà; le dogme est à la fois hors de nous et dans nous; visum estj apparet.

Le dogme affecte la sensibilité en illuminant l'esprit; il remue pour les épurer les passions sous la lumière de l'idée*.

(i) Montesquieu a écrit avec une profondeur dont il n'avait peut-être pas toute la conscience ces mots : « Le dogme « de l'immortalité affecte prodigieusement les hommes. »

CHAPITRE XL

DU CBEISTIAKISME.

Bella, iinmortaljbenefica Fede, ai triompli avvezza, Scrivi ancor questo, allegrati; Che piu superba altezza Al disonor del Gologota Giaiiinalnonsicliino>.

Le lyrique italien ne pouvait rien offrir de plus grand que Napoléon ne dédaignant pas Jésus-Christ.

Les religions ont toujours enchanté les peuples^ les conquérans et les poètes. Comme elles sont

DU CHMSTUNISME. 3^9

quelque chose de positif et de passionné, ejles enflamment et nourrissent les âmes des masses, des soldats et des chantres de l'humanité. On ne saurait avoir trop de piété pour leur gélrie qui appuie les sociétés et console les hommes.

Parmi toutes les religions qui ont traduit et satisfait la dévotion de l'humanité à sa cause divine et personnelle, le christianisme nourrit et avive toujours sa lumière. Nous vénérons profondément le christianisme parce qu'il est dans la nature des choses; mais nous ne saurions^ lui reconnaître d'autre mérite.

Le temps a développé le christianisme. Sa première manifestation fut purement morale ; c'était l'avènement de la fraternelle égalité. Moment de Jésus-Christ.

La parole d'amour devint une doctrine déraison ; elle occupa l'intelligence et voulut gouverner la vie. Moment de saint Paul.

Devenu doctrine, le christianisme voulut ab->

330 DU GHRISTIANISMI.

sorber toute la sagesse humaine qui TaTait pré-^ ' cédé. Il s'assimila surtout le platonisme. Moment des Pères.

Devenu possible au gouvernemetit des choses humainesje christianisme voulut consolider son unité et ouvrit des discussions pour fonder Torthodoxie. Moment desconciles OM^uméniqueSy ces états-généraux de Tesprit humain.

Après ces débats démocratiques le christianisme incarna son unité dans un homme élu qu'il fut obligé logiquement de dédarer infallible. Moment du pape.

L'unité latine et italienne fut récusée par l'indépendance du spiritualisme germanique. Moment de Luther.

Aujourd'hui le christianisme est compris comme un mouvement naturel de l'humanité. Moment de l'esprit humain en son propre nom.

Donc le christianisme est en la puissance du

DU (QHimTIANISMB. 38%

temps qui l'a fait grandir et peut le laisser mourir-

L'espace n'a pas moins que le temps interdit au christianisme l'identité de ses manifestations. Les ci?!lisa*>ns grecque et latine n'ont pu s'accorder, et Constantinople a bravé Rome. L'Italie s'est fait un culte magnifique et radieux comme son soleil; TAllemagne a dressé des autels au chrîslianîsme dans toutes les profondeurs de la pensée;rAngleterre a secoué le papisme avec horreur et a feij de son église un instrument politique. La France a toujours frêmi sous la domination ultramontaine et a souvent confondu Tinstitution catholique avec la pensée pure du christianisme. Le Nouveau-Monde a emprunté sa foi de l'Espagne et de l'Angleterre. Le Mexique imite Madrid dans son adoration du Christ; la patrie de Jefferson^ a

(i) « Les doctrines de Jésus, écrivait Jeilfersôn retiré à « Monticello, sont simples et toutes tendent au bonheur de « l'homme :

« 1*» n n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu est la perfection

« même;

<i 2<* Il y a une existence future de récompenses et de pu-
a nitlons;'

a 3® Aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme it soi-même, est la somme de toute religion.

..... Ce sotil des usurj)ateurs du nom de chré-

332 DU CHRISTIANISMB.

des sectes innombrables, variations vivantes et infinies du christianisme qu'elles s'accordent cependant à ramener à l'unité de la raison^ Dans plusieurs portions de la terre le christianisme n'est pas pratiqué. La Chine n'est pas convertie, Mahomet est

puissant encore; l'Inde appartient à Brahma; l'Afrique a des .villes et des divinités inconnues; enfin l'immense Orient semble trouver trop petite la croix de Jésus-Christ.

Donc le christianisme n'a pas triomphé de l'es-

« tien qiri enseignent une contre- religion formée des rêves « de leurs cerveaux malades, et aussi étrangère au chris- «I tianisme que celle de Mahomet. Leurs blasphèmes ont jeté o dans rincrédalité des penseurs trop prompts à repousser u l'auteur supposé, en même temps que les horreurs qui lui u étaient si faussement imputées. Si les doctrines de Jésus ft {ivaient toujours été prêchées avec la pureté qu'elles avaient K en sortant de ses lèvres, tout le monde civilisé serait chré- « tien aujourd'hui. Je me réjouis de voir la doctrine de Tu — « nité de Dieu revivre dans cette heureuse contrée des libres « recherches et des libres croyances, qui n'a livré son credo « et sa conscience ni aux rois, ni aux prêtres ; et j'ai la con- H fiance qu'il n'existe pas aujourd'hui aux États-Unis un « jeune Jiomme qui ne soit destiné à mourir unitaire, » (Extrait de la Correspondance de Jefferson^ t. II, pag. 350.) Pfous citons ces lignes pour l'instruction des personnes qui s'imaginent encore qu'il n'y a pas au monde d'aigre çhf îst tinnisme que celui professé par leur église.

DU CHRISTIANISME

pace qui le morcelle ou ne le connaît pas; il ne se déploie pas en souverain absolu sur ce théâtre qui peut un jour être foulé par d'autres acteurs que lui.

Il se tromperait fort celui qui trouverait inju* rieuse au christianisme cette inévitable condition du temps et de l'espace. L'esprit n'est pas étouffé sous les obstacles qui ne peuvent augmenter son labeur sans attester plus vivement sa gloire. Les conditions de l'humanité ne sauraient être un opprobre pour la religion de celui dont il a été dit : Ecce homo.

. Aujourd'hui deux ouvertures s'offrent à l'avenir du monde : procurer un règne social à toute la vente prêchée par le christianisme; outrepasser les conceptions mêmes du christianisme.

Toute la vérité qu'a conçue le christianisme n'est pas socialement pratiquée : le dogme de l'Évangile, légalité, n'est pas accompli ; on l'adore sans lui obéir vraiment, et l'avenir le plus prochain de l'histoire sera occupé par le règne politique du principe spiritualiste annoncé par Jésus.

V CHRISTIANISME

La conception du christianisme n'a pas épuisé le génie de l'humanité : il se tient prêt pour le jour où la pratique des sociétés aura consommé toutes les vérités conçues; déjà peut-être il pense au-delà du connu; qu'est-ce la Providence, si ce n'est envers l'homme l'infatigable charité des prévisions de Dieu ?

Ainsi donc l'humanité prendra les deux routes qui s'offrent devant elle; elle accomplira tout ce qui a été conçu ; elle concevra ultérieurement. Suis-je impie avec de pareilles espérances? L'infirmité de chacun ne se peut relever que par le sentiment de l'in-

fini, et la bassesse des temps présents ne m'encourage nullement à murer l'avenir^

aUAPITRE XLI.

INFLUENCE DE l/o»lF.NT.

Peadaot que nous sommes occupés à voir clair dans les destinées de notre siècle, il s'élève derrière nous un immense passé auprès duquel il semblerait presque que le monde européen n'est qu'un nouveau-né. Athéniens, vous n'êtes que des enfans, disait à Solon un prêtre de Sais. A l'Europe moderne le prêtre de Brahma peut donner le même avertissement.

Dans le même temps nous sommes travaillés par la science du passé et l'attraction de l'avenir:

nous commençons à connaître dans le siècle inauguré par Napoléon la terre visitée par Alexandre; nous nous sommes mis à se faire connaître de nous une majestueuse lenteur et semble s'être réservée la dernière à notre curiosité comme la plus vaste des émanations de Dieu.

L'Inde est pour nous aujourd'hui ce qu'étaient au seizième siècle la Grèce et Rome ; nous cherchons à en déchiffrer les monumens, à reconnaître et à ordonner les pierres tumulaires de sa civilisation; et la philologie, cette science philosophique des signes de l'esprit humain, renouvelle sur la littérature brahmanique les expériences qu'elle a presque épuisées sur l'antiquité classique ^.

(i) Celle situation scientifique a été saisie avec une grande sagacité par un jeune et savant professeur, M. Eugène Burnouf, que le suffrage de célèbres Allemands, des Bopp, des Humboldt et

des Lassen, avait mis depuis long-temps au premier rang \les indianistes. M. Burnouf approfondit la philologie sanscrite que son érudition lui permet d'illustrer encore par la connaissance de la langue zend. Sciemmenj il sacrifie à Tétude des détails certaines généralités prématurées qui lui seraient cependant plus fatiles qu*à tout autre. Cette route est bonne; c*cst celle des grands maîtres; c'est ainsi qu'on met son nom dans Thistoire d'une science de façon qu'il n'en puisse pas tire expulsé.

DB LORIENT

Le passé pourra donc nous dire si les idées de rhumatîité sont récentes et nouvelles dans leur racine; si un peuple, un homme peut s'en dire Tauteur et le propriétaire ; si la révélation n a pas été toujours une des pensées familières à rhiimanité ; si l'incarnation n'a pas été prodiguée; s! des cosmogonies immenses n'ont pas déjà servi de voile à Dieu; si la spéculation humaine n'a pas versé sur les choses les explications les plus déliées comme les conceptions les plus hautes.

Les propriétés du triangle -rectangle étaient connues à la Chine deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne *. La poésie et l'histoire y déployèrent des richesses qui attendent notre curiosité. La religion rationnelle de Confucius concorde souvent avec l'évangile du Christ.

Nulle part il n'est parfé avec plus de justice et
de diguité du fondateur du christianisme que dans
le Coran. Mahomet y proclame qu'il vient s'ajouter

à Moïse, à Noé et à Jésus. « Nous l'avons inspiré

«comme nous inspirâmes Noé, les prophètes,

« Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, les tribus, Jésus,

• « (i) Mélanges asiatiques[^] par Abel Remusa t, t. II, p. i4-

358 mĩWĩPCR

n JomJona[^],Aaroq et 3aU)JffiOA. Npiw d[^]«»âm[^]s à c David
les parûmes. „...[^]Q vops qui m[^] teçu len € Pcritur[^] ! n[^] passées
piip ledfor»Q[^] de,U ifoîi »e toiles 4e Bieu qie la vérité, Jésus
eat la fikdLe 4 l[^]arie, renvoyé 4u Trè[^]J9dulel;i[^]Q«&ii>fi. IH'a f
[^]ait de[^]peadi[^]e 4aAs jyi[^]rie. Il «[^] «wi âosiffie. f Croyez en
Dii&u [^]t e[^] »[^] «fiçi[^]s. Jim iHàm[^]fÊB f q[^]U y [^] iW(ç trJAHé W
ï?le«.]l est un[^] Cette nfçroyftnce vpU9 sera plus ai[^]ajitftgietiae.
Loia iptil c ait ua ûU, il go[^]ve[^];l[^] seul le cid et k tierve. tl « se su-
fiBt à lui-mèuie. Jésus ne rougira pas d'être f le serviteprde JDi-
fiw[^]ji JUe géjiie4ei'ijrf[^]ie[^]Qt 4a lan[^]e e3t en f! rnaee #i fRiïiJi-
Qmiémtui oonmie j[^]ay le prjoce de nps ojricyï[^]laliates 2, o'a
/soocowiwé [^] awjguiopèipe siècle swr la terred'Eap[^]ne qu'il
[^]v[^]t décorée par h poésie, la acienc[^] et iWchitecture. En i49[^])it-
pandJ|es rQis oa[^]ltqiieaiei[^] rent pris Grenade, on brûla dans
un seul jour un million cinq mille voluoies de lalittémlitre tofSbe
K C'est l'écrit de la r[^]ligip» «apagnote de meHi;e au bftoher les
livres et les l[^]pionie[^].

(j) Ze Comni çhftp, iv. Ze»/€ri»fiex,1Prâductkn de Sa- Vary,
1. 1, page 97, — (2} JH. SylveslFC dp Sacy.

(i) Essai sur t Histoire des Ambes , par Louis Yiardot» t Û» p.
i€e.

. CietpdilcUnt le li^r par «iseèUôQde det^{îfg} «fc de& cfaréti^{QS}. devient pinfl-eliûr de jour «n jràiri des sens Kouyeaox y paraissent, et les textes im-. aK>bUe% se tFK^{s&fs}Heat peu à peu fions la puisât simée <ie robéenretioa b^{unaie}.

ïiWfi ce mquYemeut dç 1[^] ^çiepc Qriç»ta*oqoi agUiBrJ-Suwpe, h France ft[^];5e lâis^e df[^]rapcer; pajr aucun peuple. Notre génie cosmopolite n'a craint à aucune époque ni les longs voyages nî les long^{^s} études; la p[^]çruière çroisadç fut prôp^îééen Frauce ; nos roissîpunaîres visitèrejg^t l^s pr[^]weir^{^^}

laC^e;A,]^uetiUDuperrofl^{aup}^î:UdetS(i5[^]|QUW, 9pbet4 h pre[^]aîère pjQs[^]ession des ancjîçaf Uvrça. d[^] îçHTo[^]tre. fowi-jppioi dpnc au|Qui:d'bui liQsaoaA[^] Qouf, ocQuper CQU[^]tantioopIe? Mais, la. ^{îi}^{xi}^{^^} continue ses explorations[^]; çQnx^{^^}dppluseoipliia elle en discerne la portée, son ardeur s'en accroît, et le nombre de ses jeunes soutiens augmente.

L'Occident a voulu porter aussi la connaissance

(i) La Société Asiatique , fondée à Paris en 1822 et qui tous les mois publie un journal , a successivement agrandi le cercle de ses travaux et de ses collaborateurs. Un rapport annuel a, depuis Forigieue, constamment exposé lasitua-[^] tioa de la science.

340 INFLVBNCB DE l'oBIENT.

de sa religion dans les contrées orientales : la Bible a été traduite dans presque toutes les autres langues de TAsie; elle s'est multipliée, elle s'est offerte elle-même à la comparaison que devaient en faire avec leur foi les adorateurs de Brahma et les sec-

tateurs de Confucius. De cette pénétration réciproque de l'Orient et de l'Occident doivent sortir un jour les nouvelles destinées de l'humanité.

En face des merveilles du panthéisme idéaliste de l'Orient, le christianisme se soutient par la simplicité démocratique de sa morale : voilà sa force. Plus humain, il se trouve supérieur plus divin; il a cet avantage d'incliner plus qu'aucune autre religion à la liberté humaine: voilà qui me conduit à la philosophie.

CHAPITRE XLII

. Que nous veut la philosophie ? se sont écriés quelques-uns. Peut-elle donner aux nations du pain, des plaisirs et des croyances ? dispose-t-elle des biens de ce monde ? peut-elle nous garantir dans une autre vie des destinées positives ? ^! comme ils ne voyaient dans les mains de la philosophie ni la corne d'abondance ni les clés du paradis, la philosophie a été réprouvée.

Ainsi s'accordent pour méconnaître le mouvement

DE LA PHILOSOPHIE

ment philosophique quelques esprits engagés dans des voies différentes: ceux qui ne veulent travailler qu'au bien-être matériel des peuples et des individus) et ceux qui ont fait vœu de ne rien entendre au-delà des dogmes positifs de l'antique religion. L'im-

pression reçue parcesesprits est sincère, je n'en fais nul doute; mais leur réflexion n'est pas assez profonde.

Quand un Grec donna le nom d'amour de la sagesse au mouvement spéculatif de l'esprit huniuin, il fit preuve de justesse, de modestie et de convenance; il exprima bieq ce désir toujours actif qui emporte l'homme vers la recherche du vrai, cette ardente amitié pour le heau^f àia; il expritOàil en tnème temps cette potiHtiitë étek^liëlle d'bti blëli ^lil ne se lalëse jatnâis saisif totjt étitiét*, éé dérûbé à iios ëtfeintéi^, et ne ndus perùliét(àb1 jët-HAië qa'utie demi -possession hou^ éthiâppë, Semblé grandif eticore daiis sa fuite, cotdtné Vif toulÉtit èil ^^olongèànt la coUfse de l'ésprlt hdfliÂià Rehausser encore h dotlqiètë ^ùl doit èà

être le prix.

MftU le dééôuraèëtneiit gâgae sî peh Tiiit^Ui-

tfË LÀ ^{tllÔSÔPHIË. S45

géuée de litlhiùilie qù on lui a plutôt reproctie ùiie tiilàité jamais satisfaite * sitôt qu'elfe a livr^ à Ik ptkilque doïnâitifte ses décôtiverles ofclenues à gtand'péitle, éHe âspîre àti-delli, elle aime aittëûfifel cet âmoui' dé là sagesse qui seuit>lait ail pfêmîèr àbdi'd n'ëtf-e qUé tiîôdeslie devient iifae pâ^sîoh îtldomjJtablë et fière pour laqueflô tout h'ëit pas irdp.

Là philosophie rprc^séntë dôtic lâ pedéée eii èfllé-méttie, la pensée fnfitiïë, infatigable et pâs^ ^îô&flée.

La petite eh elle-iHënie, douée de sa pleine dôûSCÍéiiCëjSê-distîùgueet se retrouve sous tous les voiles et sous toutes les itnâ-gés. Là pensée esi infinie ; elle anime les symboles, inais elle peut

en sôtlli* t U religion assistée de l'âi*t asseoit sur la téffè Ses tetn-
pleâ et ses tabernacles; la pensée plané sui* ces illôiiUctiens sâ-
drés, s y pose, mais elle k la tibëfté dé i*éprendrè lâori vol poiir se
perdfe daûS lés ciéUx. Elle est infatigable ; elle ne sait ûl Se rép-
déef nî Së limiter ; rten a ses jreux n est jamais consommé, et elle
trouve la récotiipensé de ses découvertes dans Tattrait de
recherches

344 ^ ^ ^ PHILOSOPHIE.

nouvelles. La passion de la vérité la soutieDt: la pensée trouve
ses martyrs comme la religion; je ne veux pas rapprocher la pri-
son d'Athènes des sommets du Golgotha; mais que d'hommes
ont payé leurs idées avec la pauvreté, l'exil et une passagère infamie ! Nobles passions qu'inspirent les • »

idées, saintes chaleurs qui descendez de la tête dans le cœur,
vousseules purifiez l'vie! L'homme que vous remplissez puise
dans vos ardeurs une exaltation chaste qui lui donne une vigueur
presque divine; mais sitôt que vous le désertez, que devient- il? Il
tombe dans les régions basses et orageuses de la terre; il peut
du*e comme Socrate h Criton : « Que ferai-je en Thessalie que de
traî- « ner mon corps de festin en festin, con^me si je « n'y étais
venu que pour souper*? »

La philosophie est le mouvement éternel de^ l'esprit humain :
les religions en sont les halles. Un moment, mais un seul, la phi-
losophie consent à faire avec le symbole une station commune
;mgis bientôt elle se sépare et dans le cercle même tracé autour
d'elle elle répand des opinions dififérentes qui s'appellent des
hérésies.

Les hérésies sont la gloire de l'esprit humain : ce sont ses variétés, ses richesses et ses libertés ; par les hérésies il manifeste le désir d'améliorer constamment les solutions qu'il fournit; l'esprit humain se divise pour s'agrandir ; il se combat pour se corriger.

Quand une hérésie est assez forte pour n'être pas étouffée par l'orthodoxie, elle se sépare victorieusement et se constitue dans un isolement schismatique. Le schisme, triomphe de l'hérésie, est la négation organisée d'une unité soit fausse^ soit prématurée, soit défaillante. *

Cependant la philosophie outrepassa le schisme ; elle sort des voies de la conception primitive pour se retrouver entièrement libre ; elle restaure la nouveauté et l'indépendance de ses recherches; dans cette situation elle n'est plus protestante, elle n'est pas encore dogmatique.

Alors des esprits tenaces et quelque peu débiles, qui ont besoin de s'appuyer sur quelque chose d'immédiat et de positif, se mettent à maudire cette éternelle inquiétude de l'esprit humain qui

54<5 t^ tk raitosôpmt.

Tes trotteblés, et Va les poof-suivre jusqu'aux pieds des autels : les cfdyancés défeuillivés rendent si heul^ut ceux qui les caressent ! il est si doux de se teffir tranquille dirns quelque chose de clos et de dêtèrùiiiûé !

D'autres demandent exclusivement au travail humain d(i& réaitltiâtes matériels et palpables qui mettent dans Pabolldahces individus et leâ ^euplè^*, étiarcèquela philosophie n'améliore pas sur-le-ôharâple tivre et lé couvert, ils réprouvent le mô-

tivéltieit philosophique, il s'apercevant pas qu'eux-mêmes par leurs efforts industriels Concourent à ce mouvement dont aussi ils recueillent les fruits.

Où serait la possibilité d'améliorer la condition matérielle des peuples sans la réforme, sans la philosophie du dix-huitième siècle et sans la révolution française? Que serait le christianisme sans Socrate, Platon et Luther? Où serait l'avenir du monde sans les progrès ultérieurs de l'esprit humain?

La philosophie, cette forme la plus générale de

la science humaine, tend à se développer de plus en plus; elle édifie des réelles utilités positives; la science est la base de la civilisation; l'affirmation, cette affirmation est-

de plus en plus élevée de la science, cette plante est élevée de plus en plus.

Que la science soit la base de la civilisation et les inculque à la conscience de la société, vous aurez des révolutions pacifiques, et le règne de la vérité autant qu'il est donné sur la terre.

La philosophie peut seule aujourd'hui préparer un avenir religieux au monde, et l'axiome sera le précurseur légitime du dogme.

La forme la plus positive et la plus sévère de la philosophie est le rationalisme : le rationalisme consiste dans la connaissance et l'application de la raison qui à la fois se connaît dans ses propriétés et ses limites, et qui se sert de l'instrument connu, La raison ne se connaissant elle-même que par elle-même est obligée de s'affirmer, de se croire.

La forme la plus indéfinie et la plus élevée de

348 DE LA PHII, o\$OPmE.

la philosophie est l'idéalisme : l'idéalisme consiste dans la transgression de ce qui est purement élémentaire et rationnel; c'est l'emploi le plus audacieux que l'esprit puisse tirer de ses forces. C'est par l'idéalisme que l'axiome peut devenir dogme; c'est l'idéalisme par ses conceptions qui fait suivant les formes revêtues les plus grands philosophes et les révélateurs*

CHAPITRE XLIII

DE l'histoire.

"Que rhistoire est chose divertissante, et qu'il est réjouissant de parcourir les chroniques ou plutôt les réparations enjolivées qui nous en sont offertes ! Nous aimons les chevaliers, les dames 9 les grands coups d'épée et les aventu*es de manoirs; il ne nous déplaît pas de considéi^er un peu la vie simple et triviale de la bourgeoisie, même quelques épisodes égayés par des manants i ces représentations viennent amuser nos langueurs et notre oisiveté ; après tout, il n'y a pas d'inconvé-

350 DE l'histoire.

niens à chercher des distractions dans la curiosité du passé et à lire les récits arrangés que Ton nous fait des anciens jours.

J'en demande pardon aux esprits agréables qui confondent la chronique avec l'histoire, et dont nous nous sommes permis de retracer en quelques mots l'élégante conversation ; mais il y a

plus de danger à rç^^rdçr Le,{\ig^\$/ ^t nous leur devons cet avertissement que l'humanité né se con-

sidère pas sans tirer de ce tableau qui la reproduit à elle-même quelques inductions.

L'histoire n'est pas une chronique ; elle ne s'amuse pas à dérouler d'interminables récits sans ioire desfseîa qii9 die çoater de merv^UIei^^ ého- ^» ; ^h e^fQae an g^ore biimain 666 destinées piour qu'U m OQnD«îâi^ ei s'^oxiéliAre lui-même j dppQ \$a piirlwt e\h a s^s paiizer« eli son but.

I^ 'histoire iiW pds ui^e dit^ertation s elle n^est pas ^écb^XaeBl raisonneuse et didactique; elle aime k enseigner sans trop démôntrar, oertainp que AÎ aa parote est imite et me elle peut in^i^ nuet dans .sa\$ jrécits Tautorité dNine leçon;

DÇ j.'histpiir. 55 1

se vouer soit à la dçfçnşç ^oit k h vengejtttçe d'qn ' seuj prîp-cîpç sî grand qu'il 3pit; celle i^u\$e ne s appar^ejat pas ni k ^Ue sçule ai à qu^lqj^es-m^fi, elle se doit à Iqms.

Non sibi^ sed tati ^çnitum se c^çder^ mm>^.

Elle p^qjt ayoir de npbles pa^sîpn^ ei de jwtes partialités; mais elle ne saurait oublier quelle est laYoixde rhpm^nité mètX^i pj^i^s jusque dws ses blâmes Çjt \$^8 ço^dwinalions elle doit iaToîr4&es çôtée la jn^lice ej 19 charité,

1/bistpire est le r^et de la vie ; celte mu^e doit tout visiter, tout çpnm^r^ ^IJOU* peiiwire; il lui £aut deseî^ passer dw\$ les çe^np^, 4^3 camps séjpurper dajos les vill^ages, quitter l^^ champs de bataille pour parcourir 1^ mers; ei^Uer dans les

conseils des rois; des assemblées des peuples se ^e^dre ag^ uni-
versités 4^ la jeuposse, concevoir ritroitç u#ûçn 4m
njupuv^ment idéal 4^ (a \$ocié^ avec ses pratiques ; explorer la
marche des sciences; inspecter les religions dans leur durée; se
peendreÀ riMMometinème^ débDOiiiUer sa vocation

352 DE l'histoire.

et soii caractère; le mettre à Au; ne pas craindre de troubler
Tunité du personnage en relevant dans les actions et les pensées
humaines ce haut comique qui s'y attache inévitablement; trou-
ver une plume qui écrive sérieusement les grandes comédies et
peigne avec simplicité les vastes catastrophes; tout comprendre,
tout sentir, tout exprimer, et rendre à l'humanité sa propre
image, pas amoindrie, mais plus vive en couleurs et en vérité.

Mais ce n'est pas encore assez ; outre le spectacle du monde,
l'historien doit réfléchir en lui les idées générales de l'humanité,
et par la force qu'elles lui communiqueront ne pas tomber sous le
charme de ses propres peintures. C'est alors qu'il poussera son
drame h travers ses phases pittoresques au dénouement fatal dé-
crété par la raison du genre humain et par la sienne; alors l'ar-
tiste complet aura produit une œuvre consommée.

De quels éléraens aura-t-il disposé pour élever son histoire?
de l'art, de l'érudition et de la philosophie.

Dans la production la plus grossière Tart est iné-

M i'histoire. 353

viiable ; coDiiDie on ne peut rien tirer de la masse concrète
des choses sans un acte de l'esprit, comme on ne peut abstraire
sans choisir, comme on ne saurait choisir sans être muni d'une

préférence, et puisqu'une préférence est un jugement, il faut tomber d'accord que tout esprit est soumis à cette première loi de l'art, la nécessité de choisir quel* que chose ; et qu'il apporte dans son choix des raisons antérieures à l'étude approfondie de la chose même. Dans le choix du sujet se donne à connaître l'artiste ; plus il sait abstraire, plus il est grand. Ainsi peu d'historiens du premier génie entreprennent de dérouler les annales entières d'un grand peuple, et Tite-Live dans cette tâche immense apparaît presque seul ; son génie était épique par excellence et le convenait exclusivement à raconter. Mais les grands maîtres inclinent ordinairement à l'unité d'un Sujet plus simple et plus abstrait. Thucydide n'écrira pas l'histoire de la Grèce, mais seulement la guerre du Péloponnèse , et dans le cercle d'un événement loppement harmonique, dans le dénouement d'une catastrophe il enfermera la Grèce, ses races, ses populations, ses Colonies

des rivalités) les antipathies majeures de la géographie

Où l'HISTOIRE

dorique et de l'esprit ionien la variété des grands hommes une société tout entière. Il est une abstraction plus philosophique que celle dont s'est armé Montesquieu qui , en écrivant l'Esprit des lois, a plus qu'un autre spiritualisé l'histoire ; mais on peut aujourd'hui féliciter encore quelque chose de plus abstrait et de plus idéal : « près les races et les nations les idées mêmes de l'humanité seraient être racontées.

J'entends ici par érudition les matériaux de l'histoire : ce sont les chroniques^ les textes, les mémoires^ les raj^rts, les inscriptions, les cor«

nsspondanceS) les lois, les bulletins, toutes les

écritures authentiques ou naïves qui gardent les traces ou les confidences des époqnef et d^s hommes. Voilà la masse concrète dont il faut abstraire l'histoire. Pour cela^ que l'écrivain puise dans les sources primitives et les moins altérées ; ipi*tl mette son imagination ot son esprit face à tiee avec ce que les témoignages du passé peuvent lui livrer de plus original et de plus sincère § qp'il ne sotiffre pas d'intermédiaire entre lui et les ob^ jels dont il doit lire l'esprit^ Alors en voyant ài^ fect^ment les choses il pourra les coniprendr^»

isette idteiligëtIce sachant attendre i^a niâtùHté produira ddns)é tempd maî*qtie âbn Tèrbé et sôd expres^n ; iVièùlrre èdoëe s^âiïifaierà^ se tétirïi dé bouleur^d'haiDidûié, et prendi^ placé |>artni lêâ monumens qui avertissent les hommes eii se tè^ naut debout au milieu d'eux.

La philosophie^ cette réfteiion puièéanté que la pensée des modernes, plus riche sur ce perîiit que Fantiquité, peut s'associer à l'inspiration, tirera du récit de l'historien des leçons; elle aura su ne pas effaroucher l'imagination de l'artiste et lui aura laissé verser tous sestrésors ; mais elle n'a pas ces^é un instant de diriger sa plume et de la conduire sans la tyranniser à travers les capricieux dédales des accidens et des variétés de la vie : l'écrivain pourra mettre du temps à loucher le but^ mais il ne le manquera pas, et couronnera son œuvre en ralliant ses récits auk destinées ultérieures du genre humain.

Écrire l'histoire c'est faire une abstraction ; c'est extraire une statue du bloc ; c'est animer la représentation durable d'une grandeur préférée parmi les grandeurs humaines.

356 DE l'histoire.

Écrire l'histoire c'est faire un acte de foi; c'est croire énergiquement à la solidarité et à la cohésion du genre humain, à sa perpétuité, à son avenir, à son habileté pour se perfectionner et grandir.

Écrire l'histoire c'est tirer une induction qui mène à la connaissance des lois essentielles de l'humanité.

CHAPITRE XLIV

DE LA LÉGISLATION.

Parmi les hommes de l'Europe moderne qui ont laissé un nom durable dans la science de la législation^ je n'en trouve que deux qui aient entièrement affranchi leur pensée du joug des traditions historiques : Jean -Jacques Rousseau et Jérémie Bentham.

La féodalité sortie des mœurs germaniques a

DE LA LÉGISLATION

mis de telles empreintes dans les institutions et les mœurs de l'Occident que les esprits les plus réfléchis en ont gardé quelque

chose dans leurs théories, soit volontairement, soit à leur insu. La féodalité a eu ses théoriciens, et, ce qui est encore plus flatteur pour elle, ses influences ont enveloppé des imaginations envahies sans le savoir. Rousseau, le premier, par sa fermeté resta pur de ce contact; après lui, Bentham trouva dans d'autres voies la même indépendance; mais une erreur capitale, sans jeter dans l'ombre les services immenses rendus par ce penseur, a cependant ébranlé son autorité.

Bentham, voyant dans son pays et ailleurs le droit antique faire obstacle aux progrès de l'esprit

- moderne, confondit le fonds avec la forme, lenve-

W^a daj);s la ipêmetrépipbatiop[^] ^t nia le droit

MOiêiiiiie. Capitale erreur.

Le droit est i9destructU[>le couhuq la religion. Il est un comme elle; il est idéal comn[^]ç elle.

Comme la religion le droit est soumis aux condiltodi[^] i»
teiups[^]1 de Tec[^]act •

m h/k i[^]c[^]iâLATjoN. ^ 35g

DoAo le droit n apaa use formç éteraell[^]i puisqu'il e[^]t sujet du temps lorsqu'il se mauifasle.

Donc le droit n a pas une forme catholique[^] puisqu'il se développe à travers les différences de Vespice.

Pono la législa[^]tion est supérieure à rhistoi[^]e s elle outre-passe ce qui est pour le changer; elle plane au-dessus de ses

propres établissemens; une attraction puissante l'entraîne incessamment dans la région des idées, ses autres sources.

Entre la religion et la philosophie la législation prend séance; elle a besoin de l'une et de l'autre qui ont aussi besoin d'elle; si la religion et la philosophie lui servent d'origine et de puissance, elle s'adapte à la religion et à la philosophie de complément et de pratique. Suivez ceci.

Le dogme est la création la plus pure et la plus noble de l'idéalisme; il affecte notre intelligence et notre âme mais en même temps il veut diriger la vie et devoir la loi de l'homme.

360 DE LA LÉGISLATION.

L'axiome est le produit le plus positif et le plus élevé de la science ; il édifie l'esprit et la raison mais en même temps il veut les diriger et devenir la loi de l'homme.

Dans le conflit de l'axiome et du dogme naît la loi, je veux dire la loi sociale qui, engendrée par l'axiome et le dogme, s'en distingue et travaille à leur soumettre la société.

La loi est un faisceau de vérités choisies, l'homme cueillir, choisir; c'est l'élite des vérités mûres et possibles, présentées à la pratique de l'humanité.

Sans religion la véritable loi n'est pas possible; il y a toujours quelque chose de dogmatique dans les prescriptions sociales, et ceux qui leur obéissent leur prêtent une foi qui suppose dans le législateur une puissance supérieure et révérencée.

Sans philosophie la véritable loi n'est pas possible. Les décrets de l'intelligence doivent intervenir dans les mœurs sociales ; et

les hommes veulent s'efforcer dans les procédés qui les mènent

DE LA LEGISLATION

quelque chose de rationnel et de savant qu'il leur serve de règle et de mesure.

La véritable loi n'est pas embarrassée de gouverner les choses humaines; elle est douée de la force nécessaire pour rendre docile ce qu'il y a de plus rebelle à la persuasion, les intérêts.

Les intérêts sont la partie corporelle et physique de l'humanité; ils en sont les membres et comme la vie individuelle et locale ; aussi la contradiction les constitue, et ils se combattent en co-existant. Souvent ils veulent s'entre-détruire; l'égoïsme les exaspère et dans des concours leur désigne des ennemis. Les passions sont plus vives encore quand le temps a marqué d'une notable différence l'âge des antagonistes; alors entre les intérêts anciens et les intérêts nouveaux il semble n'y avoir pas de transactions possibles; entre la conservation et la conquête, la propriété et le travail, entre le sol déjà partagé et la population qui grossit, on dirait que la guerre seule saura faire raison; la victoire pourra se montrer mobile; mais quand même elle choisirait définitivement le camp des intérêts nouveaux, les affaires hu-

36;» DX hJk fiçisiKnojfi.

itiainf^ ne seraient pas ^éspluesr II n'appartienJ: ni aux nouveaux ni au3^ ^ncj^ns intérêts de fournir cette solution qui ne peut être apportée que par une agqgsteet sakitemédiation, la médiation des idées.

Les idées ont un désintéressement admirable qui les approprie à la mission d'arbitres et de reines du monde; ces vierges pures ont qu'une passion, celle de la vérité ; elles travaillent au bonheur de l'humanité sans se laisser enfermer dans des situations étroites. Elles ne sont ni bourgeoises ni prolétaires; elles sont intelligentes, charitables et humaines, et elles s'emploient à gérer le genre humain par la grandeur de leurs conceptions et de leur amour.

La législation doit donc concilier à ses prescriptions l'obéissance de tous les intérêts par la lumière des idées; elle a cette mission philosophique d'éclairer les hommes, cette mission religieuse de les convertir, cette mission sociale de les élever, de les faire mieux.

CHAPITRE XLV

DE LA VERTÉ

PE LA VERTÉ? HO! > EHHE.

Si Socrate est un bavard, un homme violent, in-juste; il s'est mis en tête de devenir le tyran de sa patrie en renversant les coutumes reçues, en entraînant ses concitoyens dans des opinions «contraires aux lois. »

Qui parle ainsi? un rhéteur d'Athènes, de Rome ou de Paris briguant un éclat futile d'un paradoxe éphémère? Non, c'est un homme grave, c'est Caton le Censeur. Qu'est-ce que cela veut dire?

(i) Plutarque. Vie de Caton le Censeur, § xxxvi.

Maïs, pour comprendre cet étrange propos, il faut connaître ce Romain. Or, Priscus, qui plus tard s'appela Caton , vivait dans une petite maison de campagne voisine de celle quVvait habitée Manius Curius; et souvent, en passant devant cette habitation célèbre^ Caton se mettait à penser qu'il avait encore bien à réformer dans sa conduite et dans sa maison pour ressembler à Curius. 11 avait aussi pour voisin Valérius Flaccus, un des meilleurs citoyens de la république. Valérius ne fut pas long-temps sans apprendre que dès le matin Caton allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient , que de là il revenait labourer son champ avec ses domestiques et avec eux encore prenait son repas après le travail. Édifié d'une telle conduite, il le fit un jour prier à dîner. Les deux Romains se lièrent ensemble, et Calon se laissa persuader par Valérius d'aller s'établir à Rome et de s'y occuper des affaires publiques. Son caractère, son éloquence, le crédit de Valérius l'y mirent bientôt en bonneur, et plus lard il fut le collègue de son protecteur dans le consulat et la censure. Caton s'était aussi attaché à Fabius Maximus et se proposait d'imiter ses mœurs et sa manière de vivre. Le fasle

KODERNE. 565

du premier Scipion lui déplaisait. Gaton ûe portait jamais de robe qui coûtât plus de cent drachmes; il ne but jamais d'autre vin qye celui de ses esclaves. Il estimait que rien de superflu n'est à bon marché. Quand il visitait les villes de son gouvernement de Sardaigne, il marchait à pied, n'ayant avec lui qu'un oflicier public qui lui portait une robe et un vase pour les libations dans les sacrifices. Après avoir reçu les honneurs du triomphe il ne devint pas oisif^ mais il continua le travail de la vertu et sembla recom-

mencer une nouvelle vie ; on le vit servir comme lieutenant et comme tribun des soldats. Dix ans après son consulat il brigua la censure. Censeur, il porta sur toutes les réputations l'inspection de sa probité ; il réforma le luxe; il fit estimer les habillemens, les voitures, les ornemens des femmes, et les chargea d'une taxe considérable; enfin, suivant l'inscription gravée en son honneur d'après le vouloir du peuple, il releva dans sa censure la république romaine que l'aUéralion des mœurs avait mise sur le penchant de sa ruine. Caton était vieux quand il vît arriver à Rome Carnéade, philosophe académicien , et Diogène, de la secte stoïque , qu'Alhèned députait pour obtenir la décharge

566 DE LA UBEKTÉ

d'une amende de cinq cents taleils à laquelle les Sycioniens l'avaient condamnée sur la poursuite des habitâns d'Orope. On disait par la ville qu'il était venu un Grec, à savoir Carnéade, d'une science admirable , et pouvant comme par enchantement répandre dans les âmes l'amour de la philosophie. La jeunesse romaine serrait de pluâ en plus ses rangs autour de Carnéade et ne se lassait pas de l'entendre. Caton frémissait; il exhortait avec véhémence le sénat de renvoyer au plus tôt ces hommes capables de persuader tout ce qu'ils voulaient; que ces hommes aillent instruire leurs Grecs, mais que la jeunesse de Rome n'obéisse èomme auparavant qu'aux hiagistrats et aiïx lois. C'est alors qu'il tint ce propos : « àocrate «est un bavard, un honime violent, injuste; if «s*est niis en tête de devenir le tyran de sa pa- «trie en renversant les coutumes reçues, en en- « traînant ses concitoyens dans des opinions ôon- « traies aux lois. »

La liberté antique était, pour ainsi parler^ le triomphe de la forme sur le fonds des choses humaines. Une fois la statué brisée,

il n'y avait plus de Dieu. Cette liberté consistait dans àss instita »

lions préciseï^, des lois certaines et des intetiM dé-» terminées. L'atféinte qui blessait ces mœiirs, ces iostittilions et ces lois frappait la Uberlë, ^t les pensées nouvelles lui étaient mortelles. La philosophie préparait sa dissolution et sa chute, et Ga« ton ne se trompait pas en maudissant Socrate qui le premier exerça d^me manière violente la tyrannie deâ idées pour aiTacher aux hommes la dés* obéissance à de mauvaises lois.

La liberté moderne donne, au contraire^^la su-^ périeurité au fonds des choses humaines sur la far<me : elle ne saurait trouver son équation que dans rharmonie de tous les élémens de l'humanité ; vûilÀ pourquoi il est si difficile de dri^Baer à c^lte iûamett-fie dééeése un tabernàeie digne d^oik.

Au milieu des mitBurs b^rbaros lechi^i&tianismç apporta \m esprit d amour et de liberté Mnaia pi m^ tard il fit cause commune avec les établissem^n^ historiques, avec la féodalité, et peu à peu' s évapora)q souffle heureux avec leqqçl il Avait cares-sé les peuples.

Un veqt nouveau seteva^ ç^Jjai de L'ham;a(inp

DE X.A LIBERTÉ

pensée. L*œuvre de 1 cmancipation de rhumanité fui de rechef reprise et soulevée par la réflexion et leflbrt de l'intelligence.

Comme la pensée dont elle est fille, la liberté moderne est infinie ; elle embrasse tout, les mœurs comme les idées; elle est à la-

fois une inspiration et une science; elle se plie à toutes les fortunes et à toutes les formes ; elle se sent supérieure aux représentations mensongères et petites sous lesquelles parfois on veut l'amoindrir; elle est patiente parce qu'elle est indestructible et encore parce que ses desseins sont immenses.

La liberté moderne se propose de coordonner selon les lois de l'intelligence tous les éiémens de l'humanité ; il ne lui est pas possible de laisser rien en dehors d'elle-^même; et c'est dans cette harmonie vivante qu'elle a mis son triomphe définitif.

La liberté moderne se sent perfectible comttie la pensée même : elle s'identifie avec une perfectibilité continue dont les progrès doivent circuler dans touteê les pai'tiês de la civilisation.

BIODERN£. 369

Ne VOUS étonnez donc pas si, depuis que les.éta- . blissemens de la féodalité sont profondément.

ébranlés en Europe, la liberté moderne n a pas,, encore produit une institution nouvelle et gênéraie : sa tâche est infinie ; elle doit tout mener de front, progrès religieux, philosophiques, industriels; elle doit employer et retremper toutes les aptitudes et toutes les facultés de Thumanité ; elle ne saurait être contente d'elle-même à moins de frais; elle ne veut commencer à bâtir le temple de Jérusalem qu'après avoir fait descendre du Li- . ban touses matériaux ; et, pourdonnerune forme nouvelle à la réalité tout entière, elle a besoin de toutes les ressources de l'art et de la science.

Mais si lente qu'elle nous paraisse, cette liberté moderne n'abandonne pas ses desseins : sa pensée ne cesse pas d'animer

un instant les plans de son architecture à venir, et son intelligence sait tout y faire concourir.

La liberté moderne est logique ; et cW le ptô^ grès de Thumanité de confier de plus en plus ses destinées aux déductions de sa raison. La dialectique sociale s'organise peu à peu et elle triomphera

3^1^ DE Lk LIBÉRIE il^EKNE.

niiën^ de t'fititù<iniië ; et les disposera suivani les Idg Uë 8a Méthode; b'eât ia iyfë lîmpliedon Èoûlani à chaque pierre ék^hcé et âbà fkg, etl^isS&i iotW iiiie cité àk dette eëonbl^ié kâmo-

^ÂiâM iâfilMH^ moSèVâe est k là {Biâ à&ât^é'i>l'ëlfê el^'^^Ue, kdpëHëûr-ë ktix fok-tiiëi 'cdâb'u'él ^l lr|i yÛim à %â èi-'ééi- d'è bBiiVetïës, laBniè àanâ ses Tûbi, ^bmrVë danâ àèâ âMitioââ, 6ite de h'pèûté'é et VdUiâbt daaâi- â i»â kêi-ë ië ^ôufé^iieuiè'ât te là Sd^iëtë.

CLAPITRE XLVI.

DU RAPPORT DES IDEES ET DES MOEURS

On a déploré de nos jours le divorcé ^iffâ^MfyJt^ voir entre les mœurs et les idées; on a montré la iûH&té èëi fd^èièanti^stâât »? ë6 j^]>i*âiti«ttèn des mmf%; et Vbh à ë^t»ê ^tié \ik aiâcbfll ëtSti liflé tfalâiêJ)Ôtif <s^ îJodélé.

rlbus i'«^stMiotf^ (tettënië; indlé h {JMhtë «ISSI pas le remède^ et notrâ ^inltMs dfëtittlhë^eit6^ uate ksde tpiè de doif^

èdi^rttèr dàiiis nèàgimiê^ sD^imMi. %)ti la oorididéràièli de la
jiidlrclié d«'

372 DU RAPPOKT

rhumanité nous a convaincu que de nouvelles idées pouvaient
seules régénérer les mœurs.

Il est des époques dans la vie du monde où les mœurs pré-
cèdent les idées. Quand ia race dorique eut appesanti sur le Pélo-
ponnèse sa domination etseshordesj une société s'organisa entre
les vainqueurs et les vaincus, société forte, grossière, va* riée, ir-
régulière, livrée à tous les accidens des mœurs instinctives. Mais
du sanctuaire de Delphes sortitune idée qui s*établis\$antau
cœurdes mœurs doriennes les soumit et les changea; cette idée
eut plusieurs représentans , mais un seul nom, Lycurgue ; et elle
conduisit la féodalité doriennè sous le joug d'une unité religieuse
et* phifa>\$opbiquae.

, BapsleLatium de petitspeuplesviraieiiit comme de9,
ftw^illes,; ils menaient des jours agrestes et simples, se repo-
saient par la chasse de la ct^lturo de leurs terres, et sous le
chaume gardaient des moeurs purs qui leur servaient de Jolsi
JMfaîs stirtint une idée, une foroe^ ^^iivi^ qui les poussa devant
eU^> les assiijétit à sa disctpliûe, façonna Uttis tt«urs k na droit
strict, et transforma la

DES IDiÈES ET DES MCEURS. 3^3

féodalité primilîve du Latium * en tràè république impérieuse
et maîtresse. '

Mv i>

Les mœurs germaniques étaient occupées à organiser sur le sol qu'elles avaient conquis de petites sociétés se façonnant sur l'image de l'idéal, quand la trame de cette féodalité naissante fut interrompue par l'intervention d'un homme qui, doué d'une force inouïe, poignait dans sa main l'unité : lumière éblouissante, lumière passagère; sur la tombe de Karl la féodalité germanique prit sa marche et s'empara de l'Europe. L'

- La féodalité est une forme naturelle et propre de la société humaine; elle est le règne des nobles avant la venue des idées; elle est l'expression des instincts avant l'intervention de la morale.

La féodalité est l'empire de la famille sur l'état, de la chose particulière sur la chose publique.

(i) « Le droit romain est né de la féodalité; il parle de cette féodalité primitive que nous avons observée particulièrement dans la barbarie antique du Latium, et qui est la base commune de toutes les sociétés humaines. » Fico,

- Mais pour les Romains, la féodalité n'est que le régime de la propriété foncière.

remontant devant l'apparition de l'homme, c'est pourquoi elle n'a pas eu d'ennemie plus naturelle que

la féodalité elle-même.

Il faut donc se demander si la féodalité n'est pas elle-même l'ennemie de la propriété foncière.

La réponse est affirmative. La féodalité est une propriété foncière qui se caractérise par la possession exclusive de la terre par le seigneur, la possession exclusive de la terre par le vassal, la possession exclusive de la terre par le serf.

(i) La question mise au concours par l'Académie française. De la féodalité, de la propriété foncière, de la possession exclusive de la terre par le seigneur, de la possession exclusive de la terre par le vassal, de la possession exclusive de la terre par le serf.

l'obliteration de cheçcher ^ne solution dans une histoire pliilo-
sopnique de rhumanîte. Cette nécessité nous semble i*essortir de
TeSquisse suivante qa« "Aùtts layons tracée de là 4|atetion
proposée.

I. QirEST-CE QUE LES MOEURS

Analyse des instincts spontané^ d^ T'homii^ et des sociétés.

A quelle époque de Thistoire générale du monde . elles ont dÂ
régnei' sans les lois. ' *

^,^"@^@ ^P^,q^? <^e ITiislôire de tout peij)ié elles rè-
gueiit sans les iois. ^ * .

DES 1^||§ p D|g MŒURS. 5|6

mecturs. Une direction vive, nouvelle et générale

A quelle àjfoqae elles lieiment lien de lo» ceyélées, et de toute
écriture.

' A qtieUe époque elks se conoiiient avec la présence d'une loi
courte et écrite, et tiennent lieu

4fi]m P)î^? Bflf?t?^!î.« ^ P* Pl?¥ Wonnées. ^ J^eur cam^^re
tr«(litiiH)|iel In quoi excellentes.

En quoi ori^nales et innées. ^-Question des races.

En quoi soumises aux influences extérieures de la nature. —
Ouestiôn du cilrnat.

Que 9 livrées à elles-mêmes , elles enchaîneraient î'a venir des sociétés.

Question de la liberté de Tindividu.

Question de l'association.

Idée de la société.

Transition naturelle pour passer à Tidée de loi.

IL QU'EST-CE QUE LA LOI

♦ Analyse des caractères de 1^ loi; de ce résultat de la qp9\$ciQof e cKl<QÎa|e.

I^dificatioi^ succ^tlshesjjar. lesquelles passe la

PJfPpsitipR e^ckisi^f^f^} sg|)erstitieuse, de foi, et de religion symbolique. — Institutions tbëo-

cratiques.

Disposition encore thépçrajtique , inclinant aux

'576 DU RAPPOKT

est imprimée à la vie : les idées s'établissent, se fout obéir et enfantent des mœurs nouvelles.

Nous sommes aujourd'hui parvenus à un mo-

intérêts exclusifs d'une minorité, — Institutions aristocratiques.

Aurore d'un esprit plus général, avènement d'intérêts plus généraux, apparition d'une majorité qui réclame, — Luttres entre la situation théocratique - aristocratique et la situation timocratique-démocratique.

Avènement d'une liberté] plus générale encore y plus humaine.

Plébéianisme : (C'est-à-dire égalité des droits Christianisme:) de l'âme humaine.

p I C'est-à-dire égalité des droits

) de l'intelligence humaine.

Question de la révélation.

Question de l'éducation du genre humain. Empire s'étendant de plus en plus de la loi philosophique.

Du législateur.

Un dieu parlant par le prêtre.

^Le prêtre se confondant avec^e noble.

La minorité transigeant avec la majorité. |

La majorité dans des conditions imparfaites.

La majorité dans des conditions plus philosophiques.

DES IDÉES ET DES MCB|}R

ment du temps où les vertus sociales dépendent des vues de rintelligence, et la régénération des mœurs dépend de la révolution des idées.

La majorité se rapprochant le pluspsiiiUe de runiiversalité.

Idée moderne et philosophique du peuple.

m. RAPPORTS DES LOIS ET DES MOEURS.

De leur action réciproque chez quelques peuples^ dont rhistoire est marquée de caractères originaux.

Rapports des mœurs avec la législation théocratique.

— Avec la législation aristocratique.

— Avec les différens développemens de l'institution démocratique.

Caractères généraux de la civilisation antique.— « De l'état.

Origine de la société moderne.

— Mœurs germaniques.

— De la famille.

De l'action réciproque d^ lois et des mœurs dans rhistoire générale du mpnde* . >

— De la coutume. ,1 . ..

— • De la raifion philosophique.

— De la tradition.

— De récriture.

Question de la codification.

^78 m Hf^SM:

Ç?}^«S1fcp!!P j^ P9f?^?rtit ^ inaj^ sj <^s pensées fortes et neuves n'occupent ni son espnt ni son cœur, il vit au gré de ses fantaisies et il ne voit mu qui j'oblige h changer dp vie.

La vertu est perfectible et la morale pratique de yhutnanii^ chantante; ce qui w Qh^ngç pas c'est la volonté constante où vit l'homme de deienir de jour ea }«^ur plus Ubre» plus vertueux et

Comment la loi participe à la fois de Faxiomc et du dogme.

Office social de la science.

Qife la \$cience sociale doit trayailer à mettre la légalité toujours au niveau de la moralité in- " * terne et progressive des sociétés. '

Caractère philosophique et réfléchi de la moralité modertie. .
».

Supériorité de la raison sut lliislinct, du général sur le particulier. ^

lààfi pUlosQpbiqui^e et iuddeme d4 l'diat. Subor<lîiatkm morale de l'individualité à l'association.

Ddorèy iam les tkppùtts dès lois avec les mœurs, et des mœui» aveelos» hlfe^les lois doivent diriger, modifier^ p^rfeçt^9pner constamment les mœurs, et les gouverner rationnellement.

sln^hmmf'u vmr s^nîw faifSftfi.il "mfi tes

procédés qiji ^jyep^ ^Sm^^ ff\ }ft8Ft^».s9ft feflRheur et sa vertu.

f^hangçujgfls^f^Ja y£|tiî.

de rhumanité ; la santé du monde dépend de |f ^ harmonie, mais les conditions de cette harmonie ont changé: le genre humain arrivé à la conscience de lui-même ne saurait plus s'abandonner auxentraînemens et aux crédulités de son enfance. Enfant, il agissait, sauf à comprendre plus tard; homme, il ne veut plus agir qu'après avoir compris ; la vertu dépend donc aujourd'hui de l'intelligence.

Prêchez des idées neuves et fortes et vous sèmerez des mœurs neuves et fortes; que si au contraire on se sépare du mouvement de l'intel-

380 ou AAPI^ÛRT DES IDÉES ET DES MCEUES*

ligence humaine pour prêcher une morale immobile, on abdique l'influence sociale.

La vertu n'a pas besoin des faiblesses de l'iatelligence ; elle saura bien la suivre et se conformer à ses progrès. L'intelligence offre à la vertu un type idéal auquel elle lui propose de s'élever. De civilisation en civilisation l'exemplaire proposé est toujours plus grand et plus beau , et c'est dans la variété des types aussi bien que dans la continuité des efforts qu'éclatent à traversle temps et l'espace la richesse et la grandeur de Tfaumanîté. i

- * t i ' : il

CHAPITRE XLVIL

COKGT.USION.

. L'écrit est un et il a trois rayons : le dogme^ l'axiome et la loi ; dans l'identité du dogme^ de Taxiome et de la loi consiste la vérité.

Le monde est en travail pour conquérir cette vérité ; jamais la pensée de l'homme n'a posé son thème avec autant d'étendue et de réflexion { elle embrasse tout avec la conscience du tout et d'elle^ même«

Cette position d'homme est nouvelle; jamais

CONCLUSION

il n'a reçu plus vivement des conjonctures qui l'environnent l'obligation d'être grand ; tous les voiles tombent devant ses yeux, et la nature lui apparaît lui demandant des voiles plus transparents.

La religion est éternelle, mais les conditions de la religion changent finJ^cniTbtèofient. Les éléments et les propriétés de l'humanité persistent dans leur racine, mais l^modes de leur expression cherchent une nouvelle harmonie.

Cette situation nouvelle de l'humanité est normale; elle résulte naturellement des vicissitudes pf^èdèntes aèTEtistoit^
âodèMèl.'Dë{)tiîârf^jdur (À sùî* ièé kutëBf ^ de Sâiâte-Gènèlv-
févè AbgflSfd répandait sur d'iUncimrbrâblèÀ àuditêlrîT là Vôû-

légion de la pensée, cette semence ne s'est pas Ul^se mtièi : elle à pfr&duH lèi mdiésôia QU'dnt rèliéilMé[^] Hôk pètes et !e paîfl[^] i àbtiti Mtiifk àujou[^]d'hû. Désî 1 147 hkt^t de BéUëia et Hëiirl gon dîsfeillè prêchaient l'hétéâie qui dev[^]ît éW seizième siècle conquérir la moitié de l'Eur^c[^] j et plus tard la moitié de l'Amérique. C'est au dou zlm feiè[^]Ié ipi'aii sein dé là tédâtAiié éelatu i'<is-

prit |édêr jî dô rhômé[^]Ûl lé Vififte «t de plti» M jAi& âspîrê à lè èbalrVii'riéi'.[^]

dktiè linè èltâatibâ dëûte et légitima Pfiisquë ndilà èoolihéa à[^]béS de cette cdtiètÊfiéntë? IfttiS il èàtlUr; ëSHiffetit qtfel-qdes[^]litiè) Ûfe totojbulRé marcher devant soi sans arriver, et de dévorer i^{*^} pace sans trouver un abri. J'avoue que l'avenir, cet immense désert qui se projette devant nous, et qui attend l'empreinte de notre passage , est mystérieux parce qu'il est infini. Nous ignorons aussi dans quelle mesure de vitesse le temps emportera les choses et les hommes, mais nous ne saurions maîtriser ceç èlFëonstances extérieures et nous n'avons à répondre que de nous-mêmes.

Il est des siècles où l'homme croit posséder toute la vérité, et il se repose ; il en est d'autres où il la cherche dans toutes les voies, et il s'agite. Ces attitudes alternatives de repos et de recherche sont les faces diverses d'une même destinée ; mais les générations qui passent sont employées tout entières à suffire à un seul de ces momens. L'époque de recherche nous est tombée en partage

CONCLUSION

et nous préparons le règne de Tespril et de la vérité. Que si nous devons mourir sur le bord des destinées nouvelles de Thumanité^ nous témoignerons de nos œuvres par l'endroit même où nous aurons porté notre tombeau. Moïse est-il moins grs^nd que Josué pour avoir, au terme de sa vie-, légué à ce capitaine le soin de traverser le Jour* dain?

FIN

émît PovTkWt aéïrocAiiøjf de h*âmt tm HAwrii.

Louis, etc. — Le roi Henri -le -Grand, notre aaeul de glorieuse mémoire^ voulant empêcher que ta paix qu*it avait procurée à ses sujets, après les grandes pertes qu'ils avaient souffertes parla durée des guerres civiles et étrangères, ne fût troublée à Tocca-sion de la tt. P. &., comme il était arrivé sous les règnes des rois ses pfédécesseers^ aurait, par sonédil donné a Nantes au mots d'avril i^^, réglé la conduite qui serait à tenir à Tégard de ceux delà* dite tretigïon, les lieux dans lesquels ils en pourraient faire Texercice, établi des juges extraordinaires pour leur ad^ minis-trer la justice, et enûn pourvu, même par des article

particuliers, à tout ce qu'il aurait jugé nécessaire pour mainte-nir la tranquillité dans son royaume et pour diminuer Taversion qui était entre ceux de Tune et de l'autre religion, aGn d'être plus en état de travailler co&me il avait résolu de faire pour réunir à l'église ceux qui s'en étaient si facilement éloignés. Et comme l'intention du roi notredit aïeul ne put être effectuée à cause de sa

mort précipitée, et que l'exécution dudit édit fut même interrompue pendant la minorité du feu roi notre très honoré seigneur et père de glorieuse mémoire par de Nouvelles entrepri^{es} désdites de la R. P. R. , elles donnèrent occasion à les priver de divers avantages qui leur avaient été accordée par ledit édit: néanmoins le roi, notredit feu seigneur et père, usant de sa clémence ordinaire, leur accorda encore un nouvel édit à Nîmes, au mois de juillet 1629, au moyen duquel la tranquillité ayant été de nouveau rétablie, ledit feu roi, animé du même esprit et du même zèle pour la religion que le roi notredit aïeul, avait résolu de profiter de ce repos pour essayer de mettre son pieux dessein à exécution; mais les guerres avec les étrangers étant survenues peu d'années après, en sorte que depuis 1635 jusqu'à la trêve conclue en l'antéc 1084 avec les princes de l'Europe, le royaume ayant été peu de temps sans agitation>il n'a pas été possible de faire autre chose pour l'avantage de la religion que de diminuer le nombre des exercices de la R. P. R. par l'interdiction de ceux qui se, sont trouvés établis au préjudice de la disposition des édits, et par la suppression des chambres mi-parties, dont l'érection n'avait été faite que par provision. Dieu ayant enfin permis que nos peuples jouissent d'un parfait repos, et que nous-mêmes, n'étant pas occupé des soins de les protéger contre nos ennemis, ayons pu profiter de cette trêve que nous avons facilitée à l'effet de donner notre entière application à rechercher les moyens de parvenir au succès

du dessein des rois nosdits aïeuls et père, dans lequel nous sommes entrés des notre avènement à la couronne, nous voyons présentement, avec la juste reconnaissance que nous devons à Dieu, que nos soins ont eu la fin que nous nous sommes proposée, puisque la meilleure et la plus grande partie de nos sujets de

ladite R. P. H. ont embrassé la catholique ; et d'autant qu'au moyen de ce, Texécution de redit de Nantes et de tout ce qui a été ordonné en faveur de ladite R. P. R. demeure inutile, nous avons jugé que nous ne pouvions rien faire de mieux, pour effacer entièrement la mémoire des troubles, de la confusion et des maux que le progrès de cette fausse religion a causés dans notre royaume, et qui ont donné lieu audit édit et u tant d'autres édits et déclarations qui Tont précédé ou ont été faits en conséquence, que de révoquer entièrement ledit édit de Nantes et les articles particuliers qui ont été accordés en suite d'icelui, et tout ce qui a été fait depuis en faveur de ladite religion.

Art. 1^{*'}. Savoir faisons, que nous, pour ces causes et autres à ce nous mouvant, et de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, avons, par ce présent édit perpétuel et irrévocable, supprimé et révoqué, supprimons et révoquons Tédit du roi notredit aïeul, donné ù Nantes au inois d'avril iSgS, en toute son étendue, ensemble les articles particuliers arrêtés le 2 mai en suivant^ et les lettres-patentes expédiées sur iceux, et Fédit donné à Nîmes au mois dejuillet 1629, les déclarons nuls etcomme non-avenus; ensemble toutes les concessions faites tant par iceux que par d'autres cdits, déclarations et arrêts , aux gens de ladite R. P. R., de quelque nature qu'elles puissent être, lesquelles demeureront pareillement comme non-avenues. Et en conséquence voulons et nous plaît que tous les temples de ceux de ladite R. P. R. situés dans

SgO PIÈGES

notre royaume, pays, terres et seigneuries de notre obéissance, soient incessamment démolis^

a. Défendons à nosdits sujets de la R. P. R. de plus s'assembler pour faire l'exercice de ladite religion, en aucun lieu ou maison particulière, sous quelque prétexte que ce puisse être, même d'exercices réels ou de bailliages, quand bien même lesdits exercices auraient été maintenus par des arrêts de notre conseil.

3. Défendons pareillement à tous seigneurs, de quelque condition qu'ils soient, de faire l'exercice dans leurs maisons ou fiefs, de quelque qualité que soient lesdits fiefs, te tOMt ^ peine contre tous i^osdits sujets qui feraient ledit çxercice de confiscation de corps et de biens.

4. Enjoignons à tous ministres de ladite R. P. R. qui ne ypu-draient pas se convertir et embrasser la R. C. Â* et R« de sortir de notre royaume et terres de notre obéi{»sance quinze jours après la publication de notre présent édit, sans y pouvoir séjourner au-delà, ni pendant ledit teipps de quinzaine faire aucun prêche, exhortation ni autre fonction, à peine des galères.

5. Voulons que ceux desdits ministres qui se conrertiremi, continuent à jouir leur vie durant, et leurs veuves après leur décès, tandis qu'elles seront en viduité, des mêmes exemptions de taille et logement de gens de guerre dont ils ont joui pendant qu'ils faisaient la fonction de ministres; et en outre, nous ferons payer auxdits ministres, ausH leur vie durant, une pension qui sera d'un tiers plus forte que les appointemens qu'ils touchaient en qualité de ministres, de la moitié de laquelle pension leurs femmes jouiront aussi après leur mort, tant qu'elles demeureront en Tiduité.

&^ Que si aucuns desdits ministres désirent se faire avocats ou prendre les degrés de docteurs ès-lois, nous vou-

1qP3 et entendons quMf» sôieilt ditfj^easés 4«S tMtàiMi^éël d'éfude» presorites par nos déctaratiôrrs; et ^ja^'éptH êfék subi les examens ordinaires, et par (céul être jiigé» iStfpêê' blesy ils soient reçus docteurs éb payàtil séâtéiliéttf t* >noitiô des droits ^ue I^on û a(icolitomé de péré6V(>irpour cette fin en chacune université.

7. Défendons l^s écoleç particulières pour rinsMMflMi des enfans de la Jl. P. K., et toutes les chùies gMMement quelconques qui peuvent marquer une ttrtteîf^M, quelle que ce puisse être/ en fàyeur de tadtfe tétî^îào,

8. À r^g^rd des enfans tfui naîtront de ceut ^e làiHé fL ?« E.yTpuloDs^uUls soient dorénavant baptisés^ pâtfes curés des paf pisses. Enjoignons aux p&rçs et méréé de tés broyer aux églises à cet eâet-tà, à peiné de tôô Hfté» d'ajneade et de plus grande s'il y échet, et seront enéûlté les enfans élevés en la R. G. Â. et ft,^ à quo| nous eitjof* gnons bien expressément aux juges des lieux de teAif fa main.

9. Et pour user de notre clémence envers ceux de nos sujets de la R. P. R. qui se seront retirés de notre royaume, pays et terres de noire obéissance avant la publication de notre présent édit, nous voulons et entendons qu*en cas qu'ils y reviennent dans le temps de quatre mois du jour de ladite publication, ils puissent et leur soit loisible de rentrer dans la possession de leurs biens et en jouir tant ainsi et comme ils auraient pu faire s'ils y étaient toujours demeurés ; au contraire, que les biens de ceux qui, dans ce temps-là de quatre mois, ne reviendront pas dans notre royaume, ou pays et terres de notre obéissance, qu'ils auraient abandonnés, demeurent et soient confisqués en conséquence de notre déclaration du 20 d'août dernier.

10. Faisons très expresses et itératives défenses à tous nos sujets de la R^e P. R. de sortir, eux, leurs femmes et

5g2 PIÈCES JUSTIFICATIVES.

enfants, de notre dit royaume, pays et terres de notre obéissance, ni d'en transporter leurs biens et effets, sous peine, pour les hommes, des galères, et de confiscation de corps et de biens pour les femmes.

11. Voulons et entendons que les déclarations rendues contre les relaps soient exécutées selon leurs formes et teneur.

Pourront au surplus lesdits de la U. P. R., en attendant qu'il plaise à Dieu les éclairer comme les autres, demeurer dans les villes et lieux de notre royaume, pays et terres de notre obéissance, et y continuer leur commerce, et jouir de leurs biens, sans pouvoir être troublés ni empêchés, sous prétexte de ladite R. P. R., à condition, comme dit est, de ne point faire d'exercices ni de s'assembler sous prétexte de prières ou de culte de ladite religion, de quelque nature qu'il soit, sous les peines ci-dessus, de corps et de biens. Si donnons, etc.

N« II

En ce commencement de janvier, Fénélon, aujourd'hui con&eiller-d'état d'épéc, lieutenant-général, gouverneur du Quesooy, et chevalier de Tordre, après avoir été ambassadeur en Hollande, entra chez moi à Versailles comme j'achevais de dîner. Il me dit fort affligé qu'il venait d'apprendre par un courrier que l'archevêque de Cambrai, son grand-oncle, était extrême-

ment mal, et qu'il me venait prier d'obtenir de M. le duc d'Orléans de lui envoyer Chirac, son médecin, sur-le-champ, et de lui prêter ma chaise -de -poste. Je sortis de table aussitôt; j'envoyai chercher ma chaise, et allai chez M. le duc d'Orléans qui envoya chercher Chirac et lui ordonna de partir et de demeurer, à Cambrai tant qu'il y serait nécessaire. Entre l'arrivée de Fénélon chez moi et le départ de Chirac il n'y eut pas une heure, et il alla tout de suite à Cambrai. Il trouva Parchevêque hors d'espérance et d'état à tenter aucun remède. Il y demeura néanmoins vingt-quatre heures au bout desquelles il mourut. Ainsi, moi qu'il craignait tant auprès de M. le duc d'Orléans pour les temps futurs, PC fut moi qui lu} rendis le dernier service. Ce personnage a

été si connu et si célèbre que, après ce qui s'en voit en plusieurs endroits ici, il serait inutile de s'y beaucoup étendre, quoiqu'il ne soit pourtant pas possible de s'y arrêter pas un peu.

On a Yu ici sa naissance d'ancienne et bonne noblesse, décorée d'ambassades, de divers emplois, d'un collier du Saint-Esprit sous Henri III, et d'alliances; sa'pauvreté, ses obscurs commencemens, ses tentatives diverses vers les jansénistes, les jésuites, les pères de l'Oratoire et le séminaire de Saint-Sulpice, auquel enfin, non sans peine, il s'accrocha, et qui le produisit aux ducs de Chevreuse et de Beauvilliers ; le rapide progrès qu'il fit dans leur estime, la phicc de précepteur des enfans de France qu'elle lui valut, ce qu'il en sut faire, les sources et les progrès de h calâstrophe de ses opinions et ^e S(i forttttîe; les ouvrages qu'il composa, ceux qui y répondi refit ; les adresses qu'il employa et qui ne purent le sauver ; la dfsgfarc^ 4e ses partisans, de ses amis, de ses protecteurs, à déeÉ^ien peu il tint qu'il n'entraînât Isir uiâe des dues de Gbevriiise et de Beauvilliers, et l'incompa-

nable action d« Nottflfé\$, archevêque de Paris, depuis cardinal, qui lé bro^uilfii p(hfr long-temps avec le duc son frère et sa bet-fé-^sœur; les dîvers conftofurs de son aîlaîré qu'il porta enfin à Rome où le roi fit agir en son nom comme partie côûtfe lût; s^a cofidathnation canoniquement acceptée par toutes tes assemblées de provinces ecclésiastiques dn royauëve cîè l'obéissance du roi ; la promptitude, la netteté, Véfchî de sa soumission et sa conduite admirable dans sa propre assemblée provinciale avec Yaîbelle, évêqté de SalnfC- Omer, qdi s'en dés'honora; enfin le bonheur qrfîl edt de se conserver eft entier et pour toujours le cœur et l'c^lfme de iionseignëur le duc de Bourgogne, des ducs dé Chevreuse et de Beauvilliers et de tous ses amb, saftS l'affiit-blissement d'aucun, malgré la roidettret la profofidear

JUSTII^iCATIVES. Sgfs

de sa chute, la persécution touJQurs active de madame de MaintenoD, le précipice ouTert dq côté du rôî, et dit-sept années d'exil; amis tout aussi vifs que lui, aussi attentifs, aussi faisant leur chose capitale de ce qui le regardait, aussi assujétisàsa direction, aussi ardents à profiter de tout PQur le remettre en première place que les premiers momens de sa disgrâce, et tous avec la plus grande mesure de respect pour le roi, mais sans s'en cacher^ et moins qu'aucun d'eux les ducs de Ghevreuse et de Beauvilliers, toute leur famille, et monseigneur le duc de Bourgogne niême.

Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et Tesprît sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pou* yail oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de l'iti gravité et de la galanterie, du sérieux

et de la gaîté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; et ce qui y surnageait^ ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlans, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations; avec cela une éloquence naturelle, douce^ fleurie; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée; une élocution facile, nette, agréable; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les ma-

tières les plus embarrassées et les plus dures; avec cela un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se roetlait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à Taise, et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre^ ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare^ et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint ses amis si entièrement attachés toute sa vie malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie. C'est aussi par cette autorité de prophète qu'il s'était acquise sur les siens qu'il s'était accoutumé à une domination qui, dans sa douceur, ne voulait point de résistance. Aussi n'aurait-il pas long-temps souffert

de compagnon s'il fût revenu à la cour, s'il fût entré dans le conseil, ce qui fut toujours son grand but; et une fois ancré et hors des besoins des autres, il eût été bien dangereux non-seulement de lui résister, mais de n'être pas toujours pour lui dans la souplesse et dans l'admiration.

Retiré dans son diocèse, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde et toutes choses. Jamais homme n'a eu plus que lui la passion de plaire, et au valet autant qu'au maître; jamais homme ne l'a portée plus loin, avec une application plus suivie, plus constante, plus universelle; jamais homme n'y a plus complètement réussi. Cambrai est un lieu de grand abord et de grand passage; rien d'égal à la politesse, au discernement, à l'agrément avec lesquels il recevait tout le monde. Dans les premières années on Fé-

vitait, il ne courait après personne; peu à peu les charmes de ses manières lui rapprochèrent un certain gros; à la faveur de cette petite multitude, plusieurs de ceux que la crainte avait écartés, mais qui désiraient aussi jeter des semences • pour d'autres temps, furent bien aises des occasions de passer à Cambrai. De Tun à l'autre tous y coururent. A mesure que monseigneur le duc de Bourgogne parut figurer à la cour du prélat grossit et elle en devint une effective aussitôt que son disciple fut devenu dauphin. Le nombre des gens qu'il y avait accueillis, la quantité de ceux qu'il avait logés chez lui passant par Cambrai, les soins qu'il avait pris des malades, des blessés qu'en diverses occasions on avait portés dans sa ville, lui avaient acquis le cœur des troupes. Assidu aux hôpitaux et chez les moindres officiers, attentif aux principaux, en ayant chez lui en nombre et plusieurs mois de suite

jusqu'à leur parfait rétablissement, vigilant en vrai pasteur au salut de leurs ames^ avec cette connaissance du monde qui les savait gagner et qui en engageait beaucoup d'autres à s'a« dresser à lui-même, ne se refusant point au moindre des hôpitaux qui voulait aller à lui, et qu'il suivait comme s'il n'eût point d'autres soins à prendre, il n'était pas moins actif au soulagement corporel: les bouillons, les nourritures, les consolations des dégoûts, souvent encore les remèdes sortaient en abondance de chez lui; et dans ce grand nombre un ordre et un soin que chaque chose fût du meilleur en sa sorte qui ne se peut comprendre. Il présidait aux consultations les plus importantes; aussi est-il incroyable jusqu'à quel point il devint l'idole des gens de guerre et combien son nom retentit jusqu'au milieu de la cour.

Ses aumônes, ses visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la

3^ piicEs

douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages^ la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles qui rehaussaient le prix de tout ce .qu'il disait et qu'il faisait, le firent adorer de son peuple ; et les prêtres dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tous ainsi, le portaient tous dans leur cœur. Parmi tant d'art et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun , d'affecté , de déplacé , toujours en Gonyenance à l'égard de chacun. Chez lui abord facile, expédition prompte et désintéressée; un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travaillaient sous lui dans ce grand diocèse ; jamais de scandale ni rien de vicieux entre personne ; tout en lui et chez

lui dans la plus grande décence. Ses matinées se passaient en affaires du diocèse. Comme il avait le génie élevé et pénétrant qu'il y résidait toujours, qu'il ne se passait pas de jour qu'il ne réglât ce qui se présentait, c'était chaque jour une occupation courte et légère. Il recevait après qui le voulait venir, puis allait dire la messe, et il y était prompt ; c'était toujours dans sa chapelle, hors les jours qu'il officiait, ou que quelque raison particulière l'engageait à l'aller dire ailleurs. Revenu chez lui il dînait avec la compagnie toujours nombreuse, mangeait peu et peu solidement, mais demeurait long-temps à table pour les autres, et les charmait par l'aisance, la variété, le naturel, la gaîté de sa conversation , sans jamais descendre à rien qui ne fût digne et d'un évêque et d'un grand seigneur; sortant de table, il demeurait peu avec la compagnie. Il l'avait accoutumée à vivre chez lui sans contrainte et à n'en pas prendre pour elle. Il entrait dans son cabinet et y travaillait quelques heures qu'il prolongeait s'il faisait mauvais temps et qu'il n'eût rien à faire hors de chez lui.

au sortir de son cabinet il allait faire des visites ou se

JUSTIFICATIVES. 399

ftouveBmr à l'éd liort k yUU. Il aiiuali léri; eel ex^roka «t i'ifUoogeait Yoloatiers; et, s'il n'y itTak ipersoQoe de eeuy qu'il logtalç ou quelque pevsoiMKS diMii^uée, il prenait i^pielque ^caad-Tîcaire ou quek[ueéutre.eoclé6Ûi9* Uque^ et s'eatrete-nait a?ec eux du diocèee, aff matières de piélé ou de laToir ; souvent il y mêlait des pèreathè«ses i^véaUes. Lee aoirsil èei passait avec ce qu'il logeait cbex kii, soupakavec les principaux de cespasaages d'artaée qMafidU en arfirait^ et al^rs sa table «tait servie eouaoïe le «latio. iJ mangeait enci»^ meins qu'à dîner et se couoiMÛt tou)e«»r8 arant minuit. Quoique sa talde Cût magni-

fique et d'éliaie, et que tout cket lui répondit à l'état d'un fi^and
 seigneur ^ il n'y avait rien néanmoins qui ne aentlt l'odeur de Té-
 pisoopat et de la rè^ la plus exaete parmi la plus honnête et la
 plss douce liberté. Lui* même était un exemple touiours présent^
 mais auquel on ne pouvait atteinibre ; partout un vrai prélat ,
 partout aussi un grand seigneur, partout encore l'auteur de Télé-
 maque. lamaia un ^meit sur la cour, sur les affairée, quoique ce
 soit qui pût être repris , ni ^qui sentit le moind du nionde bas-
 sesse, regrets, flatterie; jamais rien qui p<it Msaer seulement
 spupçonuer ni ee qu'il avait été ^ ni ce qult pouvait eneoî^ être.
 Parmi tant de grandes par^* ties un grand ordue dans ses af-
 faires domestiques, et une grande règle danè son diocèse, mais
 sans petitesse, sans pédanterie , sans avoir }auiaia Importuné
 personne d'au* cun état sur la doctrine.

t^es jansénistes étaient en paix profonde dans le dio* eèse de
 Cambrai, et il y en avait gmnd nombre ; ils s'y taisaient, et l'ar-
 chet êque aussi à leir égard. Il eût été à ^sîrer pour lui qu'il eût
 laissé ceux de dehors doaa le ikième repos ; mais il tenait trop in-
 timemiojt aux jésuites, iat il^eepérait trop d'eux, pour ne leur
 pas donner oe qui ne irouMait pas le sten» U était tkwm trop
 aHontif A son

400 Pï*<5ïs

peliuroupeau choisi , dont il était le cœur, l'arae, la Tîe et
 l'oracle, poor ne lui pas donner de temps eu temps la p&ture de
 quelques ourrages qui couraient entre leurs mains avec la der-
 nière aYidité , et dont les éloges retentissaient. Il fut rudement
 réfuté par les jansénistes; et il est vrai de plus que le silence en
 matière de doctrines aurait conYenu à Tauteur si solennellement
 condamné du livre des Maximes des Saints; mais Fambition

n'était rien moins que morte ; les coups qu'il recevait des réponses des jansénistes lui devenaient de nouveaux mérites auprès de ses amis, et de nouvelles raisons aux jésuites de tout faire et de tout entreprendre pour lui procurer le rang et les places d'autorité dans l'église et dans l'état. A mesure que les temps orageux s'éloignaient, que ceux de son dauphin s'approchaient, cette ambition se réveillait fortement, quoique cachée sous une mesure qui certainement lui devait coûter. Le célèbre Bossuet, évêque de Meaux n'était plus, ni Godet, évêque de Chartres ; la constitution avait perdu le cardinal de Noailles ; le P. Tellier était devenu tout-puissant. Ce confesseur du roi était totalement à lui, ainsi que l'élite du gouvernement des jésuites principaux ; et la société entière faisait profession de lui être attaché, depuis la mort du P. Bourdaloue, du P. Gaillard et de quelques autres qui lui étaient opposés, qui en retenaient d'autres, et que la politique des supérieurs laissait agir, pour ne pas choquer le roi ni madame de Maintenon contre tout le corps ; mais ces temps étaient passés, et tout ce formidable corps lui était enfin réuni. Le roi, en deux ou trois occasions depuis peu, n'avait pu s'empêcher de le louer. Il avait ouvert ses greniers aux troupes dans un temps de cherté, et où les munitionnaires étaient à bout, et il s'était bien gardé d'en rien recevoir, quoiqu'il eût pu en retirer de grosses sommes en le vendant à l'ordi-

jtsTtrttiàttTEs. 4¹

Mir«. On |M^l itt(6rc|ie ce ierrice'ned^iAéttf^piê^ enfoui»
 «l^e fuUitôé oo qui fit kamr<)^t* jp^ur la pft^mtèro fois do
 MMUner Son nom oa roi. I^ iluè do GK^reiiæ OTftit enfin oié
 l'aller Toir et k recevoir une auirè fois à ChfiulnOfit; et on peut jit-

fier que cène fur pis^ sans VéCre itôMirè que io roi te IroiMraitbon.

Fènétoû» rendu elifin aux plus- flaNiuses et aux f\^ tiaiitetes-
pèranea» Iouèb ^eriitor cette semenee d*ëlksmême; mais elle
ne put .ireDir à maturité, lia inoTt isl peu lattfindue du dauphin
Taceabla, et celle du duc de Ghévreute^tti ne tarda f^ère
après,ai^lt cetteprorfbnde plaie; la mort du duc de Beauvillkrsla
rendit incurable et Taitéra. Ik n*étiîent qu'un eœur et qu'une
ame, et, r(u6iqu*ils ne se fussent jamais vos depuis rcxll, Fénéloo
le dirigeait de Cambrai jusque «lansks plus petits détails.
Halg^Sa profiMide douleur de ^la mort du dauphin, il n'aVait
pas laissé d'embrasser «ne planche dans ee naufrage. L'atobition
surnageait à tout, se prenait ù tout. Son esprit aVéf t toujours plu
à M. leduôd^Orléans. M. de Cheyreu^e avait cultivé et entretenu
entre eux l'estime et l'amitié; et f y ' avais aussi eontribué par at-
tacttemont pour le dite de Beauviltersqui pouvait téuï sur moi. A
{très rsnt de pertes et d'épreuves les plus dures, -ce prélat était
encore homme d'espérances et ne les avait pas mal phieées. On a
vu les mesures que les ducs de Clieyi^uso et do Beauvillie^s
tft'avtllènt engagé de prendre pour iu| anprèsde ceprroce^ et
qu'elles atoient réitssi de fiçon que les premières places lut
étaient destinéesi et que fe lui en a?ais fait passer Tas* iurdttce
par ces deut ducs dont la pii^é s'intéréssdit si vivement en iul^ et
qui étalent persuadés que rrenîe poÉtkêltre si utihs à 4*cf ^e ni
si important i\ l'étht que de irplacer au timon du gouvernement^
mais II était ari^té qu'il n'aurait quede^ espérances. On a vu que
rien ne pouvaii le assurer sur moi^ el quer les dues de CXtevr-
cuse et

^ flÉttt :

4« BtiHiiiUiivt'iM l^—gàems H M pMi il«À9 Utpm A'tUf-
Ninr» par lea# pttié et i*|l Mul ^IM^ àe lit éfÊi^ fliMi ip^ oie
la^r, je ae tmit plw le mlMM» pobr kri,

atyilt ««a eail disatii MBe ooeifipiidiplptls.QcNlii^Hf ih soit,
»a faible complexien ttè {m «ë»iiar à tatit éé Mifla f> 4a Iwvar-
Mtftf If» iftoH do AAC éi Beaiivllllel^ lérL^rf^ I9 èerniaf a<hif •
Uk satOfaUf iné^ teaspapar «^ÀÉI-tfa , ppiirapH ami Mial-
maaeâtfcBi à Im Tomate, f^taimil Irap pertivéraihBié^;aitlMaa
*i IHM 4aaMimwla«latlaa foie qu'U lanajéit y umciiar pMr y
^âbHira l'ai^eyfi de sa toil . s U 4U un QoiiFl Ya;aşa da ? iaîla ép-
tasej^rfè^il aatfia AhIs . wn eodrait daagafeat^ pieraourteMial
Mee»^ wala H vit unit la pèfi et eul. daas sa £sttUa oaaelHiiia
téiHë ia èdiiliio4<m de eei aeiûdabU lUrma ineèmiimé à
CaiiivHL, la^ jSèTfe suffioli al ks ^oeMeaèAaUamiii cé«p Mai«p
..i|il'il n'i eiH plaa de raaMbdaa^ qaUa se lêta ftiiiaa)«^ 'i^^{e
«i ^Ao^ . U maoriH à Cafabrii le Êe^^ààxfké)a#a de .>aa^l^
iH^oéas a^ milieu dat legraU tQtéria«ifa at à la piMe 4tt eo-
çAtdcî di| M» d^if!«* Il aaîaH f èlaf ^HBiafK da ^ . aa^a^t, ^
^^\ k rafard«U iqpcèa lai. il était d4^ eataHiké 4^ 4ada«s at
aaaaanM i|u dehaas^ paioe fHa la fati du lelaîl levi^l atail dl|Apf
r^ . liétait parli pat la Me Si-' It^^tBSfieai ^tlf da sm
patit^&i>uf6«% davam k p«r- Iia|i4'él|ita 4tt gtaiid parUda^^la
eoa^udite par h Létee daa^oeiaas aa^eadis 4i rarekei^l^ de
€ai»iMrafty l^ift fW , i'^aiaol fai mokit da la Iteblnimlea féat^éi
411^ a?i%iisaU» da t(4iv^a à fraaki'patHe 4tt?ella aYak éLA dé-
pote aan f^re VoUaa, de Hwk^ triQaei|dià*tf>flMiitrtMse
attisai^ . Qilfi d^ pma9aa4.aiiati& da r^iseUai' la tia^ at ^m la
ttmt f9X aiiièfa dan» desraifaoawâapcaa si fttrfaftie» efcai â saisit
de toits côtés! XoMtafna il «'jpîtot paa^iMIiâtMMr dlaUr4|yali-
Uai)ti|iti fiUlMioKira oarofcfvi «B^salMJdMiMi

jie qvfeih ne peoi olUiiiiidre» aoiï dégoût ctii>fl(ioii<i« Meoo**
jUiuïelteiBt^l Ironipeiur pour lu% el 49 9« fictt|« qui paâ«#
^tqyl allait lui é^hapyer^ leit (iéli ranioiè^ pur uo ioo| nfag^ei
raoïmé^ |jea|-Ôtre ^ ces Irislà» miia^kMatés ^oeotiëératloiM^
H pârol iotenibU è HM oé qu'il ^Itlak jel uoiqc|ora#i»|t oocopé
iki oe qu*it aUatt.trouf ar aree mué .Inmqailtiléy une paix qui
n'ayelttaH que le trouble et q^i embrassait lapéfiitenpe^Je dé-
taebemeiitîi le soin ifâtqo^ ,4e4 elKM^s ^piritaelies de son
die^èsefi tn^ areo uqa confianee qui oe faisait que surna|er à
rioutiiti et à lé ,craïote> ;< .

. Daoscet ét^t il écrivit au roi ubc leUftf sur le spirituel de sou
dioe^e qui ne disait pi|s .uo mot sue lui-avômfe» qui n'a ?ait rien
que de touchant et qui ne ouatïot au Ut de la mort à un grand
ÉTêqec. La sienne, à moins de soixantecinq ans, munie des sacre-
mens de l'église, au milieu des siens et de son clergé, put passer
pour une grande leçon à ceux qui survivaient, et pour laisser de
grandes espérances de celui qui était appelé. La consternation
dans tons les Pays-Bas fut extrême. Il y avait apprivoisé jus-
qu'aux armées ennemies qui avaient autant et même plus de soin
de conserver ses biens que les nôtres. Leurs généraux et la cour
de Bruxelles se piquaient de le combler d'honnêtetés et des plus
grandes marques de considération, et les protestans pour le
moins autant que les catholiques. Les regrets furent donc sin-
cères et universels dans toute rétendue des Pays-Bas. Ses amis,
surtout son petit troupeau, tombèrent dans l'abime de l'affliction
laplusamère. A tout prendre, c'était un bel esprit et un grand
homme. L'humanité rougit pour lui de madame Guyon, dans
l'admiration de laquelle, vraie ou feinte, il a toujours vécu sans
que ses mœurs aient jamais été le moins du monde soupçonnées
i et il est mort après en atoir été le martyr^

la fausseté notoire de toutes ses prophéties^ elle fut toa*jours le cent#e où tout aboutit dans ce petit troupeftu et Horacle su-haut fequel Pértélofi vécut et conduisit les autres. Si Je me suis un peu étendu sur ce personnage, la singularité de. ses tnlerts, dé sa vie, de ses diverséi fortunes, îa figure et le bruit qu'il a fait dans le monde m'ont entraîné, persuadé aussi que je ne devais pas moins au feu duc de Beauvilliers pour un ami et un maître qui lui (\tt si cher, et pour montrer que ce n'était pas merveille qutl en fût aufeHÎ enchanté, lui qui avec sa candeur n'y vit jamais que la piété la plus sublime et qui n'y soupçonna pas même l'am-bîtiim. Tout était si exactement compassé chex M. de Cambrai qu'il mourut suns devoîr un sou et sans nul argent.

»(• If f.

Ce n'eist rien moioa qu'une civoliitionjdQtU il est 5me§* tioB dans la^ Polysjnodio; et il ne faut pas croire ^ parce qu'UOo Toit actuellen^ent des conseils dans le^ cours de\$ prtnBjSS, et que ôe sont des conseils qit*on propose, quUI y^att peu de différence d'un système «V Tautre. La différei^ce est telle qu'il faudrait commencer par déti'uire tout ce q^îii existe pour donner au gou? eraeqient la foiine ifnaginée par l'abbé de Saiul-Pierre ; et nul n'ignore coipr bien est dangereux dans un grand état le moment d'anarchie «t de crise qui prepcde nécessairement un élabli&\$c<^ inenf nouveau* La seule introduction du scrutin deyait faire un renversement épouvantable y et donner plutôt un mouvemeni convulsif et continuel à chaque, partie qu'une nouvelle vigueur au corps. Qu'on juge du danger 4'éuaoavoir une ibis les masses énormes qui composent la monar. chie française. Qui pourra retenir l'ébranlement donné, ou prévoir tous les effets

qu'il peut produire ? Quand tous les avantages du nouveau plan seraient incontestables, quel homme de sens oserait entreprendre d'abolir les vieilles coutumes, de changer le« vieilles maximes, et de

406 P1È€£S JUSTIFICATIVES.

donner une autre forme à Tétat que celle où Pa successi-
Tement ataenc une durée de treize cents ans ? Que le gou-
Terne-ment actuel soit encore celui d'autrefois, ou que, durant tant de
siècles il ait changé de nature insensiblement 11 est également
imprudent d*y toucher. Si c'est le même, il faut le respecter ; s'il a
dégénéré, c'est par la force du temps et des choses, et la sagesse
humaine n'y peut rien. Il ne suffit pas de considérer les moyens
qu'on veut employer si l'on ne regarde encore les hommes dont
on se Teut serTîr. Or, quand toifl^.[u][i]i nation ne sait plus s'oc-
cuper que de niaiseries , quelle attention peut-elle donner aux
grandes choses? Et dans un pays où la musique est dcTenue une
affaire d'état, que seront les affaires d'état sinon des chansons ?
Quand on voit tout Paris en fermentiffoih pour tUM'plae de
tiokdin du^^bei Mptpll'^^l les affidi^s de f Académie ou de
l'Optm tfAfe «uMImt timé^ rêl in prinee ^ la gloii« 'de ta natifs ,
qenê dollcon m\$jf^ rcr des affaires pubtiquei ni|^pi»^héés d*iib
fe) p#icb ^ fransperîées de la couva la ^U P QoeUe xU>bfeiMMi
fMt^ im aYpir au serùd^ dea^^ ««««eils^ qiia<i on voit ^eiiii
Wyme académie au f^utoi^ des hmm^sf ^ef&m^Bfa loolns eof
pressées à placer dès ^kiistrÉA 4f>é Skw ^ivana^ ou de o«tt^af-
troat •i^tes mte^x en pelitiqi||i ^hm qikh^ cHteBee P II est
l^ien* à emndi% que d* 4^1« élaÛUaeiaeis éane U6paya oà les
masÛM «ont en dérieion ae a* fitmt f\$9 traimiiiUeiaient , île #e

»«mtifi8«eot fitèra 9%m t»M4. I4c8 , '€!&• 4oniiagseat pat les meilleurs aujeta. ^fivtraic du j^gelâiBiit sur la f otysy nodle.) *

'bè leus t<ia{)k la censure â ktk trib iévArfe dans les ébff auli'i-
cliens. L*^etillrèe des livres' étrangers qu'on pbaiai^ jieMrâer
de maiiraU cell était non->elitemeat direnquè sois les peïfies îes
flus ^vi lea plus grandes précautions' doitiOn. tes voyageur» Étri
égard de h façon' la plus cril ttUralrie sttdtnls aut rexatIfIAs zer
rapporte y sur lit censonj trts siflgulici- * suri&ût dan arrivé sbus-
IaSti d^rtgnedsf procédure dont le but (IAïl si â nii proTe'sscor
ooinitlé Set la mison et le goût dei fraie leurs. L'impératrice arrS-
ta, rail pu derenÎT atroce pour I*

408 FIÈCES

tioD, mais elle n*en publia pas moins le décret suivant pour
les libraires de ses étals ^ et pour ceux de Prague en particulier :

c(i\ Les livres pris aux liliralreS) et dont le titre se trouve dans
le catalogue des livres défendus doivent être confisqués et remis
à la bibliothèque de l'Université. Les autres doivent être scelles
par les bureaux de douane et renvoyés ainsi hor^ du pays. Quant
ù celui qui introduit secrètement des livresqu*il sait être défen-
dusi on lui donnera une forte mcrcetiriaic en présence de toute la
commission f et on Tavertira très sérieusement que si on l'y sur-
prend encore une fois on Itfi fermera sa boiitique» et qu'il sera
puni en outre d'une façon exemplaire.

«a^ Tous les jours d'assemblée de la commission (de censure),
les libraires comparaîtront en personne ou par leu^s cQmmis
dans la cburabrc de révisioif» ^t copieront tes titres des livres dé-
fendus et suspendus. Leurs livres de cette espèce resteront dans

cetle chambre jusqu'à ce qu'ils soient envoyés à l'extérieur sous le sceau des douanes de douane hors du pays.

« 3°. On ne leur permet ce transport hors du pays que la première fois; à la seconde et troisième fois, les livres seront confisqués, et, s'il y a fraude de leur part, ils seront en outre sévèrement punis, à savoir : « 4°. Les libraires qui violent les lois à cet égard en connaissance de cause seront punis les premières fois par une amende ; la seconde par une plus forte encore, et la troisième de tels prévaricateurs audacieux et incorrigibles seront punis par la clôture absolue de leur boutique. Ils doivent aussi surveiller leurs commis; car, au cas qu'ils aient connaissance des contraventions de ces derniers, ils en répondront; et quant aux commis eux-mêmes, Ils seront sévèrement punis »

« 5°. Les libraires qui envoient leurs commis avec eux »

Tous les livres à la campagne doivent être pourvus d'un paraportif de permission. Al. Kaoksii couvrir des appels ayant été imprimé d'après cet effet, les libraires fourniront gratis, après avoir lu le catalogue des ouvrages qui devront être envoyés.

« 6°. Il leur sera pas permis d'imprimer un catalogue de livres sans approbation. Dans un tel catalogue, on ne doit pas seulement insérer le titre d'un livre » mais aussi l'ergonome. Surtout moins encore les livres absolument défectueux. »

« Pour sentir tout le ridicule de cet arrangement et d'autre tendant au même but il faut connaître la littérature allemande et voir le catalogue des livres prohibés où se trouvent ceux qui y ont de mieux dans tous les genres »

.ⁱirle cori;e⁹pondantdeM. Sobloetzer luiⁿande-t-U à ce sujet : « On opi)|Ose de jour en jour plus de difficultés 4 V[^]mutation: d'écrire. Êst-rcce possiUe qu'avec ces p[^]or ç[^]d[^] lesscie-fioes Qquris[^]cfit, qommcf le veu(notre souver[^]ine, quj fiiit tout pour parvenir à, ce [^]ut? Iibrsqu*oq vept in[^]primer quelque chose» il laut faire. copjer deux fais.lç manuscrit; ensuite.il reste des n[^]ôis entiers à la cens|ire» Le censeur passe un fil à traders» et. le cai[^]èle de touft côtés I a% quUl sgii impossible d'y rifsajouter.

L'puyrage .^e, • . . , est à la censure 4epuis, long-

lem^j et il.4oit(;tre exi|miné par les quatre facultés. Ghfircp; h[^] auteurs de tant d'entravesi c'est presque leur défendre d'écrire.'» , >

Cette grande prji[^]esse très religifçuse, et la multitude dei[^]uJ[^] qiûiiaissent ou redoutent l'açcroisseineot des lumières, faisaient jouer continuellement ce ressort. Leur

(1) Fottr enteodrt ceil[^]s{>regMiofi» il lavt savoir qiM ««rtaiiis livres, t%» [^]lÊtèê eowme nt[^]t âangtrewt pour let «spriu ioistnUu, ponvanM m» dontaeff à«ief p«é<MiBc*QOo««[^] awycmiMit ua hiUti par lequat dUe» rapeodaMnl 4e Tusage quVLU en f«rai«nl j oo noaHiaail ctk Itvrtf ptmb, ergm StMtum»

4l[^] Mi€£S

nMibre eât foH grand ; car; euftû les pfêtres» ee sdbt hé sois et les ignorm» 4e tout es les ctoâses. Il; SiMoelte[^] rapporte que 1[^]8 de eisttk reeherdie de litres jprobfb[^] à Prague) f4tiftietir8 membres de la comMisfliM i[^]ëlAkm beaucoup récriés contre

des jetincis gens dktt les^tls iM arait trotfrè'quelques-mn des meilietirs éérffialiis àllemands un Ml d'éloquétice et de poésie» sur ce "qu^ arafiènt gûépHli tamt (Pêrgint en livres, "Quant à flispirÉtriée, les prêtres agissaient sur elle^ 6ùns lé mêtne è^ic tiré du journal de M. Schloetzer, il est dit qu'uti«iilSfMe 8*étaf)t élevée derant cette prîncfesse peo^ temiiS'âbpararant sut Ttiitro-ducilon d'an ùouveau systèiM'tfllistruetlon, té ^ériedr d*un ordre religieux ayant iMht à la tjdur lui arait dît : «tfii rotre majesté iÂ-trodifit éette Âouyelle Méthode d'étude , éclaire et tallfie par làl-Mtiui* tagie les hommes, toute là religion i^ra bertaftHÉttiéfît détruite. Maitf sf ¥• M. veut maintenir là religiM/i|u? est le princfpal^ iMhut laisser les bhosés sur !%liCka^(ed,*et ne pas corrompre leë esprits en leuv intyi€|éHmt iftés li£69 pUildsophl-qués ettibertines ; cai* alors HsDe tgreIjBSlit ^ès rfen.» Cette décision coûta au bon M.....*, (sans éoiftcf li . de Martini, conseiller aulique^blblItiHiéedre) le McrUce d'une grande partie tle -Ses plus uHfes ^p/r^el^.

Nous trouvons dans M.'Sbhloetzer les pt^neiffès ^«m Tempeur posa pour régies h la ceristirê Mttirev foniilifll Toniot introduire un nouveau système & cet égard ; inata il n'y a point de date a ce morceau *. » ' *'

«i< fl serait inutile de prouvei^ ^% éëikit^f^we seule et même Censure ^éaiis Ws pays fcérédUMs^Me^

(t) Schlotezert Brieswechtel, n<» 58* t9, pages 2dJ etflut-vaates. La pièce est

mfmêfom Mmr et rÀgkà l'»T«airè lute c—^um Wm <» jamwfc».) MfiVê m»* wm» — ^iteii t yiMiceayrincif— wtt wç» fecM ^kmkWm aaUfclIVftfH

qu*fltt^rAMr«l 6« «pBiAa* qiiW sait 4 pffuni..

o^Mlmmim,4^!m9if #î l'on §§tr9fpfi^4knmm

ou m vnêymh ff^m ^f^ .p|f|f€î»«, ^îptro^iHsi^çfi il«^eaii-
Ql>i>f 4Df{»#Pf ^finigfis, et ^gyteywt j^ (^ ffet

^m hfi m^sm^ fmf^i^4§^ «ont>s Tmîf«> h^t^ht ; #'4lr#

mière, et d'être d'autant fto.|lldii|f«Atf^m^ ti^% o^9lA
eiNilP«al4ebil^to»Q»t 4mfOfHmm9m^3 4es ii^tifpsUi^as

lus ispi^ p>f iii^«iititi«4« et pur d«^ «#prliui £iiU»)ejir, mi
Ikm^ique le% :«uir€i9 a«: toffih^ii d^pf^lfn n^iNi j|ii^ 4#

• Cela doit s'entendre aussi bien des ourrages contçn^^ d«t
^Iu>soiquî Afn^^mM qtfel^çs pr n^posilmisfi^fif Uises que 4e
jSÉuac qi»i lf>tl«fit [^IM iibn^m^i^ jfsji oH9f# 4ll muH^i^Am
qm «yaiM^Qt 4m i^u^Ym9 np |^ ^^f^9è\$^ m ftfiftèine du
go«TiinMflU»Bt.

êumuni élm MMi^ nf^ plm qii\$ mm 4m ridmMfmt ^ A
mêwîà rHi^ûn. Uêê liftes frotofHftA^ «t em <^<pfti 4ii Mdtf nè-
fiASMMff^s à l'i^exciee dii r«UgU>a4 Mrt4m 490#

(1^ C^^r) i^lf îi^ ^n piBikf c^e çelU d^ regaf der |a li|)rairie
«ou» le point de y^6 du commerce.

(2) Ce principe est th g^nal iris juste ; àiat\$ on \etè»
'comment dans la «uito Tempcreur aie ce qu'il donne ici. * - *

4là PIÈGES

ce pays, ne sauraient èlre défendo^t^)>a[rcé qu'bpparein-
ment ils ne feront p^s de prosélyte?, et qu'il y a beaucoup de per-
sonnes' attachées ù ces croyatt^s, tant étrangères qu'indigènes 5

qui les achèteront. Il faudrait iseuleait^nt avoir égard à tie donner de pareils outrages' prote^tans, destidfes par leur contenu même à la lecture des gens du peuple, tels que les bibles, les Kyresde soraiofis, etc*, danë les proTinces'ou la religloi^ protestante n'est pas tolérée, qu'aux personnes de cette religion eniployéesdann l'état civil ou militaire qui s'y trou veM «r^ i^c^âArm : mais là où un tel mélange de religion existe^ comme en Hongrie et en Sitésie, fl faudrait en laisser l'entrée libre, avec les prééautibné nécessaires pour empêcher qu'ils ne soient répandu! dans le voisinage. . '

<9*. Quant aux critiques, pourvu qu'elles ne -sélent peint des libelles, eu ne doit pas lesdëfettde, quelloque s6ft la personne sur qui elles portent, quand ce sei-ait le souverain lui-n^ême. Surtout si fautcury met«ioit nom^ et s'offre par^lik pour garant de la vérité du iait. Chaque ami de la vérité se réjouira toujt)ursde se la voir|M«^enier ainsi,

« 4*^ tocs écrits enti^s, des jouttiau^,* eto.^ ne doiveift point être dél^endus poik* queli|ue endrc^ blâmable, pourvu que l'écrit en lui-même contienne des choses utiles ;*car ces grands ouvrages tombent Taremeot entre les maiàs des personiKes sur Tesprit desquelles ces passages puû^sent produire un effet pernicieux. Cependant, quand même un écrit 'périodique de cette nature , présenté sous la ferme de' simple brochure, devrait è|re mis daiis la classe de» li« vres défoi^dns , il iie faudrait le laisser parvenir qu*attx personnes qui se sont abonnées, et même te refuser d celles-ci^ lorsque de tels numéros traiteraient directement ta religion, tes bonnes moeurs^ on l'état et te souverain, d^m^ façon trop choquante.

«5*. Toiil Qû qui regarde le cloiti la mèdeciie el la guerre»
h'^cH pe»» seloti âons» du ressort de b censure ; et il faudrait
laieser passer les livres de ce geure sans re^ olierche nt délai» Il
faudrait aussi ranger sou» cette cbitee tout ce qui ne traite que
de» objets de bcneâ-;>letlrc9 ou de beaux*arts, n*ajrait aucune.
relaiîoa avec la religion ou les tnoeursy et ne soumettre tout cela
û aucune censura. Cepemitmt U famtrmt êxc^pltr de. c\$He cias-
sé générât tom les livres qui, sous un titre simple ^< ^oniitnnt
notoirement des propositions dangereuses et intoiévalleSs ainsi
que toutes les brockures des charlatans , Te«dcuj*s d'orviétan et
alchimistes; de pluS) tous les ouvrages qui traitent du droit ca-
non, du droit public 5 soit général, soit germanique » ainsi que
le» écrits publiés sous le titre de mélanges : tous les livres de ce
genre doivent ^tre soumis à la censure. ..

« €^ Quant û ce qui concerne les'aflbires d'état, il faudrait,
lorsqu'il paraît de la part des cours étrangères^ des propositions
ou des écrits acandalcus 5. les envoyer à la chancellerie d'état, lui
demander sa décision et s'y cour former. , .

«Voilà en peu de mots ce qui concerne les livres importés de
l'étranger» Mais il est nécessaire de déterminer aussi ce qui doit
être assujétl à Tinspection et au pouvoir de la censui^e*

- 9% L'usage de fureter tous les coffres et les paillasses des lits
des royageufs, ou même les effets d*un régnloul^ qui entre de ses
terres en villci splr pour trouver on livre û brûler» ou bien un ou-
vrage inconnu ja«qu*ici à coQsu« fer> et hibus de n^ttcr à cha-
cun son bien pendant des s«« mntnes ou des mois> jusqu'A ce
quVâ ait lu les livres 9 qn^on ait fait û leurs Jùgtts des rapports
et des léfleitons » et de finir par les détruire» oO par forcer un

étranger ou un Ubmire ù les renvoyer ^ toiAt cela semble non-seule*

tàéHt féU m\h 9 mēls enéorà tftitfe{M|â9«» *» letfieoup iêê hffrnêê dt Vè^pHéé II tiHéiM MfO kiëter ffasstr NnH

^MàfetfH éitbnSpMtM du mêm oiiWag«^ eë ifti ^êS^

iliafyéfir'n a^teiftiè 4e l^ré{iiHML#e^€N9it|Bé le pèiMm^ âiêifië, ou bien des tt^ls secrètr^ ^niîÉ^eRl vu îoftè itNijIçdë que eé^ piMrlietilieaf oa ee te^ftgettr è'entéadit «râs dék Rt>tMil*e^ et èèÈ c^tHIMr» pckir iorrodum el rendît et hôHt prcrfil des H? re» défendus dans le jMty»^ fii» ee cas^ H fatrd#àit le tisit<v eia^tement^ la traite^, lepitnhrde là iMêtnè mèmiêfe «it^on: fait à Tégaf d ^ teniie eeotMfaaiuii^^ et èiïett les eirernisianees le panlr éé? èrémdili.

è %*: Là eénsQM fié s^we«pèrc dofbe abtoltomeal foe dbft lif res d«Stittès ê^ ètrer teodos pabKqtfêmeai , sait dMt les libraires, soit dans des rentes ou encans.

é {f*. Mais la potfee iretlierH aéTèrameiif stnr iéé ctfporfêttè et otHres teodeârt^ dlai^estib\$ de \miéé9i «Hé arr8* tehi léét ifetitité de ooneavi avec les Hbnmres dëiki l^im fêfÊi pei^Mèl y èsl attaëbéf eé pmiirii tcôbTéaflMemafei ceux qui seront pris en contrarention.

« icf^Velfa^leipvtoeipeagénéiiioxaum^bkëMllgiismià 9ê la censure étabUe lei devra se emrfbrnier daéawH OpéMfiG^s. En eenséquencee é\U devrait revoir encore «na fois le catalogue des livres prohibés et fixer e*i|«i*if fiiadnt^ d^dfrês tée fi^m^pti^ défè»ire enedr^^ ou qtidly Itfres j^ih^hkient êf re wicbféts ^ \$mt» apénéânk pMéer àt êHàJÉJét itiM fk^ fm^mièr&. De eetle

fétWou itréstelteMH^ Uffh leë Uii^ ^'m aetirdait aotrafbls^
etgâ S^kéthkt^ éévraleét se vendre à présent Ubrement comme
lèa livres puretnent seiemiAques.

« Ainsi 9 la distinction trgà Sthêdam et cûniinHOiUikts
ft*aura pas lieu à ravenîr. Seulement^ dans le eàs des Nîih^
déSHidos (lem dé cerMoes pi^ptriliMa ^ ^iQ^ea^

réelleiQ^I la rel%i«a et rétatf^Apfut ^ftàccardwràetftains
saTtns, <r;a Schetlam^, <;>ii mx bibUoib^ues; e#^vi né doit
pourtaptpa» .s*ente|idre des Uvres obaqèaes^ p«Upe£ (|u*il ii*y
aura plus riera de déA^ftdu que ce qui e*,iJMKcent et iputile
pour tout Iç mpode. . .

« ii"t D*après ces principes la commUaioi» se rf{ imMÎ bien
moin» âiirqbargée de traTail qite ci-dfva»l, U.en résultera la. fa-
cilité que les lihçairçs de Prague^ de Liait, ç t d'a^utres ^il|(îa ou
pro vipee&t pourrpnl aîzé«ieDt eor^jer ici i|n exeqfiplajre 4e
tous les ott?raf e» oouvei^v^ ^fà\ eontiefH]ront> iine histoire
«u une scjieoee; tapdi«qua le» bureaux de» douanes et autres où
les Yîsîle^ poiirroni «T^ir lieu arrêteront les li?re& déjà défen-
dus, pai;ce qu'un libraire ne s'exposera pas facilement ^ la puui-
tîou irvémissib^e statuée contre l'iinport^lion et la Tente de6
Uvres défendus; ppurv^u qu'on fasse bien atte^tj^m au com-
merce clandestiu et que les libraires soient.ini^eaàtat, par la
connaissance des livres défendus» d'ÊTîter les peines portées
coatre le? contraventions^ et il laut, pour o^ effet, qu'o^n ieur
accorde une pif lue liberté d^x^foiner le eibltiûf lie des livrer
prohibés. , u

c Qudott au3. maousçrits» on pourrait accorder au fOi*
veri^n(ieP9 dans (es provioçea le pleiOr pouvoir d^ uael^re feur.

imprimatur sans les envoyer ici jpi^ur cet eJfet* Ai^i y faudrait
casser les comJQaissions «le censure établie» çîk et là après, l'ia-
troductiona du nouveau aystèine^ ti cela deniauderait encore
quelque temps, soit pour redif^r les instructionà nécessaires, soit
pour la révision du catalogue.

d Quant ù l'imprlhierie intérieure, it faudrait que tous les ou-
vrages de quelque conséquence, et ayant une influence essen-
tielle sur les sciences, les études et la religion, fussent envoyés ici
pour être approuvés par la censure avant di'obtenir i'/mpr/ma^ir
^ mais de façon qu'ils fussent

4t6 HèCES

aec(yiit|iagoé9 d*diie aUestation signée ie quelle sàTiht v«r»è
dâfts cetie partie, de ipielque professeur, de quelque soférieur
iftfque ou ecctédastique du pajTs même d'où tiendrait Toiivra^;
cerliflant quHI ne contient rien de contraire à la religion, aux
bonnes niœtirs et aux lois du pays, et ifu^il esi potRTATT
conformt au bon Sitis. (Ce pas* sage est excellent, et le potft-
TAiit est traduit littéfaleinent.) Les êhoses uioini importantes et
qui ne forment pas des outrages entiers pourraient être acceptées
ou rejetées par le goatemement protinctal, sur la' production
d'une attestation pareille. Cependant chacun serait libre s'il se
croyait lésé par la réjeetlon, de recourir en rétision à ta censure
d^ci, aux frais de la partie condamnée.

«Quant aux afflcies, gazettes, prières, etc., les goutcmemens
protinciaulc en auraient soin et ils nommeraient parmi eux un
censeur stipendié, chargé d'examiner ces choses et d'y mettre son
imprimatur. Mais pour les comédies, comme elles ont une très
grande Influence sur les mœurs, on n'en joàera aucune en pro-

tince, sur les théâtres réguliers, qui n'aient obtenu la permission de la censure d'Ici d'être jouées dans la tille ou dans les feubourgs, à cet effet, il faudra encore examiner le catalogue et ensuite en entoyer une copie dans toutes les protinccs. De noutelles conoédies nationales ou étrangères seront toutes efitoycesici ùla censure avant leur repr[^]îsentation.

et ta. De tout cccU il suit que la commission do censure •ubsis-
tanlc actuellement doit être regardée pour on moment comtne
entièrement abolie ; qu*on en établirait Ici utie toute nouvelle
composée des sujets nommés cI«[^]après| qui agirait dol*cnaVant
d'après une instruction régulière qu[^]ôtf dirigerait eut les points
marqués ci-dessus. Les autres individus de la coititnission dlci,
qu[^]on ne remplacetaU pas dans la tiouvt[^]llo, ainsi qhie des cOm-
missiçns de tonte!» les autres pi'ovincees qui cesseraient alors[^]
rentre-

JCSTIFIC&TIVES. ^fj

4t\$ ' i[^]ikm

pôfir i[^]oifvoii* tes tdtirfie[^] ensuite èdmùlié bh reut et tàliief
toajours une porte à Tôppression théologtqde et persécutrice.
Noufd aurions d'autant moins de peiné à le croire que, bien que
lè style de palais en Autriche [^]ôit tout ce qu[^]onpeul imaginer de
plus pédatitesque, de plus confus, de plus obscur, cette instruc-
tion outrepasse la mesure en fait de madtais style et surtout dé
confusion et d'ûmbîgtÂtè. <[^]6i qti'll en soit, on voit[^] qu'avec ce
projet dé ré- {pliiaentpour'ia censure on n'a que très péii gagné,
piisqit'on f eut th tirer telles conséquèdces praticjues qhié Ton

i[^]uMia-t[^]eile eu Peffèt qu'on devait attendre? La lettre sui-
vante, adressée de la SilédeaotricîriéiifÂfe le douze juiAet mil

si[^]t'Ctot quatre-vingt-déux à M. ScUoetzer, «oasferf àùtîtM le ré-
éiittât ^

è U serait à souhaiter, monsieur, que ce que rouis avez iàséré-
dans votre Journal, tûchadt les nouveaux réèléineAs de censure,
tût observa seloa la volonté réelle de ndtredâgemofiarque. fttais,
hélas ! il y règne un désordre si ^oà qu'i^ ne saurait s'en faire
d'idée. - « Il eà éùtînu qu'à présent il n'y à dans tous les états Bé-
rôdlUiïres qu'urië seufe coii?imîssion de la cour pour la c^tkmte
établie à Vienne ; mais il y a dans chaque province une revîstod.
Jusqu'à présent il n'a pus encore parti de catatogue décisif des
livres peririis suivant le nouveau système, et lès réviseurs feuillè-
tént encore avec teriéûr l'äüclen gros catalogue dés livres prohi-
bés pour voir s'ils i/y Couveraient pas tel livré permis déjà depuis
loîig. temps. Par irialheur, bien de ces réviseurs n'entendent
cfÉieleuriângue natiiiërte et n'ont avec cela pa^ là moindre
cohnàissancfe'bfbñographique. Notre réviseur d'ici a' VOuto retè-
flîf naguère la petite chirurgie de Heisler, à

(i) Schlo[^]isismttaats.aMz[^]en, n. 2, 41, pag[^]s \$46 «i
eis[^]ivaûies. ■

juBTuicX[^]Bs.jSgf-

conformes & leur croyance. Cependant tout livre ^catholique
que Ton fait venir de Hongrie doit passer encore à la censure,
quand il faudrait le transporter de trente à quarante lieues jus-
qu'au lieu de la révision. Il est vrai que cela coûte le double du
lire. On n^{*}en dit pourtant ptis moins que nous avons la liberté
de la presse (^Censur[^] Freyheit). » ^i. Schloelzer ajoute à celte
lettre : « On apprend de toutes parts qu'à Vienne on est content
de la censure; mais dans les provinces il est encore question de la

tyrannie vraiment incroyable qu'y exerce la censure. Parexemple^Tautumne dernier, un professeur à Inspruck reçut une brociure imprimée de son libraire qui traitait à la vérité de moines et de superstitions, mais qu'on lisait et vendait publiquement à Vienne. L'ignorant réviseur la retint long-temps à ce savant distingué, et la lui donna enfin avec la semonce de ne faire qu'un usage bien rc/lécbi de ce livre. »

Yoihi des pièces authentiques sur lesquelles le lecteur pourra comparer l'état actuel de la censure en Autriche avec l'ancien. Mais il nous sera difficile de le , mettre à portée de juger également des conséquences malheureuses que la gêne excessive ancienne a eues pour tous les états de cette maison. Il faudrait, pour lui en donner une idée, lui faire connaître la littérature allemande. On lui prou- Terait ainsi l'énorme différence qu'il y a sur ce point entre l'Allemagne protestante et TAUemagne catholique, et notamment les états de la maison d'Autriche. Il est bien vrai que cette grande capitale, Vienne, a produit diuis son sein, au moyen des richesses, quelques arts et quelques

sciences à un plus haut degré que dans la plupart des autres états catholiques de la Germanie. L'affluence des étrangers y a eu aussi beaucoup de part; mais, en général, l'instruction y est infiniment moins répandue que dans les villes protestantes d'un ordre très inférieur. M* Nicolaï

en cUc des exemples curieux. Nous n'en dilcgucrons qu'un seul. Il se publie constamment à Vienne une notice des livres que la censure permet ou tolère^. Les titres des livres y sont imprimés avec des marques palpables de l'ignorance la plus crasse; nous en citerons uni»eul exemple. Il se publie en Allemagne un journal très curieux intitulé : 7V(k>oe o-ocûToy (Gnoti sauton)

ou Magasin pour la psychologie expérimentale[^]. Voici comment on a imprimé ce titre dans le catalogue de la censure de Vienne : rvoSe ZftVTovj oderMagazlilig etc.. AdmîltUar, Supposé même que l'ignorance ne vienne que du correcteur de l'imprimerie, elle prouve déjà pour notre thèse ; car il n'y a pas d'imprimerie, dans la moindre ville protestante d'Allemagne, dont le correcteur commît imç telle bévue; bien moins permettrait-on chez le plus petit comte protestant de l'empire qu'une émanation de l'autorité souveraine, car enfin ce catalogue en est une, portât des caractères d'ignorance semblable; et notes qu'il en fournit mille de pareils. (Z>^ /a monarchie Prussienne sous Frédéric leGrand, avec un appendice contenant des recherches sur la situation actuelle, des principales contrées de l'Allemagne, par le comte de Mira-beau. Tome IV, page 40 — 40|.)

(1) Il faut observer ici que la censure met sous le titre de certains livres ad' mitlilttt' f el sous «l'^autres loteralur. Cela doit indiquer que les premiers peuvent

' se veiidre-ktotitlelnoi^ffe elles autres seules aut g«ni bônninsot iïtsircUs.fSUis . N. ^icoll} rfdève avec rabon ccfllo dkiinotion t lo 1\irce'^i^ellê est hÉ«liM«n sot ; 20 Pi^rce que les livre» les plus ioaruclifs, Ips plus sefs«f sooi mis sous la rubrique du toïoratur , tandis que de mauvais romans et autres e'crits de ce genre » ou même les ouvrages les plus absurdes recoiveni l'ad-miciur. Que les JM>mme ont de peine à se de'bai^asser des anciens pWjtiges, el surfout à reïMMicer «m moyens du despotisme! L'empereur dans ses afribtigèmeù de om« sure paraît avoir vouî^ toujours conserver des formes qHi le missent W etftt d^jirrêler les lumières lorsqu^l Je ji^geraii fi propos^

(2) Magazin zur Eifakrungs seclenkunde.

PREMIER DISCOURS

SITU r.ES AVANT AGE» Q(IJE Ii.KTABt.18ST.MENT b« OHft-
ISf IANISME A PAOCUJftiiSAU CENaE HUMAIN, PRONONci
LE 3 3UI1XET1?50:

Après un exorde cloquent dirigé contre ceux q\iî pensent que
le chrislianîsine n'est utile que pour Tautre vie, 1 auteur entre
entière.

Je né m'appuierai que sûr les faîls^ et U comparaison ^jpoi^e
chrétien avec le moade idolâtre ^t^^ démon- •Irfttion des
4iv*Rta^es que l'^ioiv^rs « re^s 'dà ehrtslianîijtite. Je m'icffo-
reerai de vous peindre, depuis f étabRssement de Ja doctrine de
Jésus-Christ, ce principe ipjkijQurs agissant au milieu du tu-
multe des pn^'ioosJiM- «siaîoeé^j» toujours subeîétant paivni
les révolottons eotiiifltelle» qu'elles prèdtîîsent, se mêlant avec
eties, adocicissant leurs fureurs, lèmpéarîl leur action, modéraîit
la chute des états, corrigeant leurs lois, perfectionnant les

PIÈCES JJPS^fJflicATIVES. ^i\^

gouver^neippn^, rç^^dûot les hopçàines ineillfurg ^ plus
heureux. La laiatîèrç est îjmxîense, le» preuves naî\$^i|t en fouie;
leur pultitude semble De pouvoir se pliei;;^ oucunp méthode. Je
dois ppqrfant me borner, ydei le plan de ce discours. J'envisage-
rai daw la pf emièrp p^rAîe les effets de la religion chrétienne sur
les hommes considérés en eux-mêmes ; ses effets sur la constitu-
tion et le* bonheur des sociétés politiques seront l'objet de la se-
conde; l'humanité et la politique perfectionnée le renfermeront
tout entier.

Auguste asseniblée' où tant de lumières réunis refésentent la majesté de la religion dans toute ^a spjndeu^ en même temps que votre présepce m'ioapire ^n fçspeqt mClé cfe crainte, je ne puis m'einpêcher fl^ pj^ (élicâtçr d'avoir à parler devant vous de l'Mtilité dff ^a religî/E^; montrer ce qije luj doivent les hommes et le? s>pciéljé5,fp sera rappeler aux uns et aux autres la recoi>naissaj;îçe qu'ils doivent aux ipjnis^res zélés qui la font régner daQ3 l'esprit des peuples par leqrs instructions, CjC|inn)e ils J|a (ont respecter par leurs vertus»

Puisse l'esprit de ' cette jrpligion conduire ma yoix} puissé-ie, en la défendant, ne rien dire qui Of- jsoit djgi)p d'elle, digne de vous, messieurs^ et du c^f jllfj^ ^ç^ «J'if j? corps si respectable *• : diçjie de cet ^,oïiipe .q^i joujl ^ Favantage s^ rare de réunir tous le? suffrage^ j ^UjÇ.gon]^(), que la France, la cour et les provinces chef jssentàjl'çjiyf; dont l'esprit, ami du vrai, prc)inpt à le saisir, ^ le d^êje^i semble être çpnduit par je ne sais quel ias-tipet sumi^ç d'qne,ame droitî et pure J dont l'éloquence païvi^ I^aj^ ^J î|Mçtçuaàe à ja'foi^ par le ?eul c^rnie du vf^i jriçi^ ^iij 4^f sa ncjbie simpicilélj éloquence préféra^)!^..^ to^B \^

(a) Le car^linal de La RocWouçauld. , , , :,,;..», *,*(...*

4^4 HÈCtS

Mlftfs derait, et la seule digne d'un hôtme ; qui eofin toujours bon, toujours simple et toujours grand, ne doit qu*!\ \$es seules vertus cette considération si uniyerselle et si flatteuse, supérieure à Téclat même de sa haute naissancce et des honneurs qui Tenvirontent.

PREMIERE PARTIE

L'étrange tableau que celui de Puni vers avant le christianisme ! Toutes les nations plongées dans les superstitions les plus extravagantes, les ouvrages de Tart, les plus vils animaux, les passions même et les vices déifiés, les plus affreuses dissolutions des mœurs autorisées par l'exemple des dieux, et souvent même par les lois civiles. Quelques philosophes en petit nombre n'avaient appris de leur raisonnement qu'à mépriser le peuple et non à l'éclairer. Indifférents sur les erreurs grossières de la multitude, égarés eux-mêmes par leurs sens qui n'avaient que le frivole avantage de la subtilité, leurs travaux s'étaient bornés à partager le monde entre l'idolâtrie et l'irreligieux. Au milieu de la contagion universelle, les seuls Juifs s'étaient conservés purs; ils avaient traversé l'étendue des siècles, environnés de toutes parts de l'impiété et de la superstition qui couvraient la terre, et dont les progrès s'étaient arrêtés autour d'eux. C'est ainsi qu'autrefois on les avait vus marcher entre les flots de la Mer-Rouge suspendus pour leur ouvrir un passage. Mais ce même peuple, ce peuple de Dieu tant excelle, ignorait la grandeur du trésor qu'il devait donner à la terre; son orgueil avait resserré dans les bornes étroites d'une seule nation l'immensité des miséricordes d'un Dieu. Jésus-Christ paraît; il apporte une doctrine nouvelle, il annonce aux hommes que la lumière

JUSTICES. 4^e 5

va se lever pour eux, que la Vertu sera mieux connue, mieux pratiquée; l'homme bon doit en être la étiquette. La religion se répand sur la terre, et les Hommes multiplient les lumières, plus Yettueux; plus beaux

reux, èoCilcnl et découvrènl tout â ta foiVles avantages du éHtfs-
Iâhfsrà^^^ !" ^

t'Évan^lfc est affhoncé, fefe t'eitiptc^ et les idoles loinbent
àans etfort. teUr chulc li^èèl duc qu'au pouvoir de la vérité, et
l^'iisvèrS édairé bar la religion cbrétienîie s^étonne d'aVoîi'feté
idolâtre: Les sopèrstitioiis que Ton quille sont si extVafvaganieà
cju'ii peiné bsè-t-on faire un mérite à la religîriiV d'une éliosé où
il sèirible qub la' raison l^ât prévenue." Cepéftdânt, malgré leè
raisonnèmehs des philosophes et les raînèries des pbèlés, ils sub-
sistaient toujours CCS temples et ces idoles} le peuple, esclave
toujours docile à l^èitipîVfe dcé Wns, suivait avec plaisir une re-
ligion dont l'éclat s^iieteîir no laissait pas réfléchiira son absurdi-
té. En vâiîiles philosophes Vinsultaient;què mellaientils à la place
d'une erreur qui flattait les sens et qui çii^it à la portée dli peuple
'?Dds rêveries fbgénièusés, tout au plus des syStèmies entantes
par l'orgueil , i?buteniis par des sophlsineis trop subtils* pOuV
séduire ITiomme ignorant. Disons tout : lés plbs graîdâ génies
avaient encore plus besdib de là religion chrétienne qiie lé peuple
parce qu'ils s'égaraîertl aVéc plus de raffinement et de réflexion.
Quelles ténèbres èttCore dans leurs opinions sur la divinité, la
nature de l'homme^ l'ôrigîne'des êtres ! R^appel- Icrai-jé ici
rob'scurîlé, ta bizarrerie, rihccrlitûde de preâque tous lés philo-
sophes dîins leurs ralsonncmens, les idées de Plalbn , les
nombres de Tythagore les extravagandes théurgiques de Pldllri,
de Porphyre et de Iau\bliqUe. Lé genre humain, par rapport aux
vrilés même que la raison lui démontre d'une manière plus sen-
sible, a-t-ll donc îîine espèce d'enfance ? Nos théologiens sco-
lasttquesi tant décriés par ta sécheresse de teur méthode,

n'ont-ils pas évêché dans le sein sacré de la barbarie, fiç connaissances plus vastes, plus sûres et plus sublimes sur les plus grands objets?

N'aurais-je pas même raison d'ajouter que c'est à eux que nous devons en quelque sorte le progrès des sciences philosophiques? Lorsque l'Université de Paris, naissant, entreprit de marcher d'un pas égal dans la carrière de toutes les sciences; lorsque l'histoire, la physique et les autres connaissances ne pouvaient percer les ténèbres de ces siècles grossiers; l'étude de la religion et la théologie cultivée dans les écoles, et en particulier dans ce sacré de la fureur, cette science qui participe à l'imputabilité de la religion prêta en quelque sorte son appui à cette partie de la philosophie qui s'unit de si près avec elle, qui entrelace pour ainsi dire ses branches avec les siennes. Elle porta la métaphysique au point où l'éloquence et le génie de la Grèce et de Rome n'avaient pu l'élever.

A ces noms respectés de Rome et de la Grèce, quelles réflexions viennent me saisir? Superbe Grèce! où sont ces villes sans nombre que ta splendeur avait rendues si brillantes? Une foule de barbares a effacé jusqu'aux traces de ces arts par lesquels tu avais autrefois triomphé des Romains et soumis tes vainqueurs même. Tout a cédé au fanatisme de cette religion destructrice qui consacra la barbarie: l'Égypte, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, toi-même a disparu devant ses progrès. On les cherche dans les îles, et Ton ne voit plus que la paresse et l'ignorance et le despotisme brutal établis sur leurs ruines. Notre empire, n'a-

t-elle donc pas été aussi la proie des barbares du Nord?

Quel heureux abri peut conserver au milieu dCitan^ d'or rages le flambeau des sciences prêt à s'éteindre? Quoi! celle religiqn qpi s'était établie dans Rome, qiii s'ç^t^it^tr lachée à elle ^lalgré ellç-njên^, la sOLilii^t,,la fil sunjvre

à sa chute! Qui, par el|e seule ces yaiif queues féroces, déposant leur fierté, se soumirent à la raison, à la politesse des vaincus, en portèrent eux-mêmes la lumière dans leurs anciennes for-Ots et. jusqu'aux extrémités ^u Nord. Elle seule a transmis dans nos mains ces ouvrages imprteU où nous puisons encore les préceptes. et les exe^mples du goût le plus pur, et qui, à la renaissance des lettre^, nous ont <^u moins épargné l'excessive lenteur des premiers pas. Far elle seule enpn ce génie qui distinguait la Grèce et Rome d'avec les jiarbares vit encore aujourd'hui dans l'Europe; et si tant de ravages coup sur coup, p'i les divisions des conquérans, les vices de leurs gouvernemens, le séjour de.la poblesse à |a campagne, le défaut de commerce, le mélange de tant 4ç peuples et leurs langages retinrent long-temps l'Europe dans une ignorance grossière, s'il a fallu du temps pour effacer toutes les traces . de la barbarie, du moins les inonumens du génie, les modèles du goût peu consultés,, peu suivis, furent conservés dans les mains de l'ignorance comme des dépôts pour être ouverts dans des temps plus heureux. L'intelligence des langue^ anciennes fut perpétuée par la nécessité du service divin. CeUe pnpnaissarice demeura long-temps sansproduire des effets sensibles, mais elle subsista comme les arbres dépouillés de leurs feuilles par l'hiver subsistent au milieu des frimats pour dgnner encore des fleurs dans un nouveau printemps.

Enfi| la religion chrétienne, en inspirant aux hommes un zèle t^ndjpe pour les progrès de la vérité, ne l'a-t-elle pas en quelque

sorte rendue féconde ? En établissant un corps (le pasteurs pour l'instruction des peuples, n'a-t-elle pas rendu par-là l'étude nécessaire à un grand nombre ' de personne?, et dès lors tendu les mains à une foule de génies répandus sur la masçe des honiipcs-PjlMiis d'hoip|iics ne se sont-ils pas appliqués aux lettres, et par conséquent

42S PlicES

plusde gràndd homined ! Maïs, dans ^abondance des prcu-Tes que mon sujet une présente , puis-jc les développer toutes? Je me bâte de passer à des bienfaits plus iinportans et plus dignes de la religion : au progrès de la vertu.

Ici je succombe encore plus et je cède ù riiùmensité de la matière* Je passe avec rapidité sur l'amour de Dieu dont la religion cbréliehne seule a fait ressenc du culte divin 9 borné dans les autres religions à demander des biens et à détourner des maux; sur la sévérité de notre loi qui, embrassant les pensées et les sentimens les plus secrets, a appris aux bommes i!^ remonter a la source de leurs passions, et i\ les captiver avant qu"ëlles aient pu faire leurs ravages. Mais combien je tourne lés yeux vers les choses précieuses que je laisse! Combien je regrette tant d'objets d'admiration qu'offre l'histoire dés premiers chrétiens! Leur courage au milieu des supplices, le speC' tacle de leurs mœurs si pures, et le contraste de leur sainteté avec les abominations étalées et consacrées dans les fêtes du paganisme. Forcé de me borner , je m'arrêterai du moins i\ ces vertus purement humaines dont les ennemis de la religion se gloriflent d'être les apôtres, à ces sentimens de la nature qu'on ose lui reprocher d'avoir affaiblis.

Qu'6i donc ! elle aurait affaibli les sentimens de la nature, cette religion dont le premier pas a été de renverser les barrières qui séparaient les Juifs des Gentils? cette religion qui en apprenant aux hommes qu'ils sont tous frères, enfans d'un même Dieu, ne formant qu'une famille immense sous un père commun , a renfermé dans cette idée sublime l'amour de Dieu et l'amour des hommes, et dans ces deux amours tons les devoirs?

Elle aurait affaibli les sentimens de la nature, cette religion dont un des premiers apôtres (celuMà même que

Jésus aimait)f accablé d'années^ se faisait pcpcore porter dans les assemblées des fidèles , et là n'ouvrait une bouche mourante que pour leur dire : Mes enfans, aiment^ tous les uns et les autres ! Elle aurait affaibli les sentimens de la nature 9 cette religion dont la charité ^ les soins attentifs ùL soulager tous les malheureux ont fait le caractère constant auquel on a toujours reconnu ses disciples? ■ Quoi! dit un empereur fameux par- son apostasie en écrivant aux prêtres des idoles 9 les Galilcens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres; ces nouveaux venus nous enlèvent notre vertu ; ils couvrent d*opprobre notre négligence et notre inhumanité ! » Ce prince vraiment singulier par un mélange bizarre de raison et de folie, Platon, Alexandre et Diogène à la fois, devenu ennemi du christianisme par un fanatisme ridicule pour des erreurs consacrées à ses yeux par leur antiquité, et assez décriées en même temps pour laisser entrevoir à , son orgueil dans leur rétablissement la gloire piquante de la nouveauté; Julien y eu un mot^ est forcé parla vérité de rendre ce témoignage à la vertu des chrétiens.

Elle aurait affaibli les sentimens de la nature, cette religion? Eh quoi! dans Athènes, dans Rome, une politique ignorante et

cruelle autorisait les pères à exposer, leur[^] enfans; .même, dans ce vaste empire situé à l'extrémité de l'Asie[^], dans ce[^] empire si vanté pour la prétendue sagesse de ses lois, la nature est outragée par cette horrible coutume [^] ses plus tendres cris étouffés n'excitent pas. la stupide indifférence des lois chinoises ; sa voix ne s'est point fait entendre au cœur d'un Solon, d'un Numa, d'un Aristote, d'un Confucius! O religion sainte ! c'est vous qui avez aboli cette coutume affreuse, et si la honte et la misère sont encore quelquefois plus fortes que l'horreur que vous en. avez inspirée, c'est vous qui avez ouvert ces asiles où tant de victimes infortunées re-

430 nicias

çoivent de vous la vie et deviennent des citoyens utiles; c'est vous qui, par le zèle de tant d'honnêtes apostoliques que vous portez aux extrémités du monde, devenez la mère des orphelins également abandonnés par leurs parens et par des frères qu'on nous vante comme le chef-d'œuvre de la raison*

O religion sainte ! tout jouit de vos bienfaits et l'on cherche à se cacher qu'on lui tient de vous. Quel esprit de douceur, de générosité, répandu dans l'univers, a rendu nos mœurs moins cruelles? Si Théodose, dans la punition d'une ville coupable, écoute encore sa colère que sa justice, Ambroise lui refuse l'entrée de l'église ; ' Louis VIII expie par une pénitence rigoureuse le sacrilège et l'incendie de Vitry. Ces exemples et tant d'autres ont la longue répandu la douceur dû christianisme dans les esprits. Peu à peu ils sont devenus plus humains; et comment même ont-ils eu besoin d'un temps si long? Comment cette humanité , cet amour des hommes que notre religion a consacré sous le nom de charité, n'avaient-ils pas même de nos jours chez les anciens?

La sensibilité aux malheurs d'autrui n'eût-elle donc pas gravé dans tous les cœurs ses impressions assez vivement pour faire reconnaître la sainteté de la morale chrétienne? L'étaient-elles trop peu pour la rendre inutile? C'est donc après quatre mille ans que Jésus-Christ est venu apprendre aux hommes à s'aimer. Il a fallu que sa doctrine, en ranimant ces principes de sensibilité (que chaque homme retrouve dans son cœur), ait été (quelque soit dévoilé la nature à elle-même J »

Ici serait-il possible de ne point négliger les prévisions du progrès de la vertu parmi les hommes avec celles de l'accroissement de leur bonheur? Non, ces deux choses sont unies trop étroitement, et vainement les règles de l'éloquence prescriraient de se palrer dans le discours Ce ^uî

JUSTIFICATIVES. 43 1

est 91 près de se confondre dans la vérité Quel autre motif que celui de la religion a jamais engagé une foule de personnes à ne plus connaître d'autre intérêt que celui des pauvres? On pourrait compter ces établissements utiles qu'a élevés parmi nous une heureuse émulation à chercher des malheureux et des besoins négligés, et une heureuse industrie \ les découvrir? Établissements dans lesquels, par le zèle partagé des fidèles, le corps entier de l'église embrasse à la fois le soulagement de tous ceux qui souffrent. Ceux-ci se dévouent à l'instruction des enfants, ceux-là \ à Celle des pauvres de la campagne. Des chrétiens gémissent dans les fers des barbares : des hommes qui ne les connaissent pas quittent leur patrie, passent les mers^ s'exposent à mille dangers pour les délivrer; les Victimes même de la justice? des hommes trouvent encore des consolations dans le sein de la religion, et se ressoient dans la prété de fidèles.

Téméraires élevés à Jésus-Christ dans la personne des pauvres, ouvrez-vous à nos yeux; montrez-nous l'humanité dans le refus de sa faiblesse et de sa misère, et la religion dans toute sa grandeur; montrez-nous autour de ces saints des souffrances et de larmes des personnes délicates, élevées dans la pourpre, s'empressant, malgré l'horreur et le dégoût d'un si triste spectacle, à rendre aux malades les services les plus pénibles et les plus assidus.

Des incrédules vertueux ont été souvent les apôtres de la bienfaisance et de l'humanité, mais nous les voyons rarement dans ces asiles du malheur. La raison parle ; c'est la religion qui fait agir.

' Ce n'est point aux Titus, aux Trajans, aux Antonins que la patrie doit l'abolition des combats de gladiateurs, de ces jeux où le sang humain coulait au milieu des applaudissemens populaires. C'est à Constantin, ou plutôt c'est à Jésus-Christ ; c'est par les mains d'un prince à qui

431 WECIS

l'histoire reproche d'avoir été païen que la religion a répandu des bienfaits plus grands que n'a fait la bonté même des princes privés de ses lumières.

Partout où s'est étendu leur empire, les cirques Si les amphithéâtres sont à la fois des monumens de leur goût, de leur puissance, de la grandeur et de l'inhumanité romaines.

Oh! que j'aime bien mieux ces édifices gothiques destinés aux pauvres et à l'orphelin ! Monumens respectables de la piété des princes chrétiens et de l'esprit de la religion, si votre architecture

grossière blesse la délicatesse de nos yeux, vous serez toujours chers aux cœurs sensibles.

Que d'autres admirent dans cette retraite préparée à ceux qui dans les combats ont sacrifié pour l'état leur vie et leur santé toutes ces richesses des arts rassemblés, étalant aux yeux des nations la magnificence de Louis XIV, et portant notre gloire au niveau de celle des Grecs et des Romains ; j'admirerai l'usage de ces arts que l'honneur sublime de servir au bonheur des hommes élève encore plus haut qu'ils ne l'ont jamais été dans Rome et dans Athènes.

Ainsi, partout où s'étend le christianisme, les monuments de son zèle pour le bonheur de l'humanité portent à la fois dans tous les siècles le témoignage de son utile et généreuse bienveillance. Ils s'élèvent de toutes parts ; peu à peu ils couvrent la surface de l'univers. Mais que dis-je ? l'univers lui-même, considéré sous le point de vue le plus vaste, n'est-il pas un moment de ses bienfaits ? Quel tableau nous présentent ses révolutions depuis l'établissement du christianisme ? Les passions couvrant , comme dans tous les temps, la terre de leurs ravages, et la religion au milieu d'elles, tantôt réprimant leur impétuosité, tantôt répandant ses secours et ses consolations où elles ont fait sentir leurs ravages.

O Amérique ! vastes contrées ! n'ont-elles été dévoilées à nos regards que pour être les tristes victimes de notre ambition et de notre avarice ? quelles scènes d'horreurs et de cruautés nous ont fait connaître ! Des nations entières disparaissent de la terre , ou englouties dans les mines, ou anéanties tantôt par la rigueur des supplices 9 tantôt par le supplice continué d'un esclavage plus dur que la mort, sous des maîtres qui dédaignent même

d'en adoucir la rigueur pour en tirer plus long-temps le profit. Mais la religion ne fut que le prétexte de ces horreurs qu'elle réprouvait avec force; et ce fut un de ses pontifes, le pieux Las*Ctissas(\x\i les dénonçant à l'Europe, en adoucit un peu les calamités. — Âh! détournons nos yeux de si tristes images. Jetons - les sur les Immenses déserts de l'intérieur de l'Amérique. — Ici ce ne sont plus des conquérans guidés par l'intérêt ou l'ambition : ce sont des missionnaires que l'esprit de Jésus- Christ anime, qui, à travers mille dangers, poursuivent de tous côtés des hommes grossiers qu'ils veulent rendre heureux. Des peuplades nombreuses se forment de jour en jour; peu à peu les sauvages en devenant hommes se disposent à devenir chrétiens. La terre jusqu'alors inculte est fécondée par des mains rendues industrieuses. Des lois fidèlement observées maintiennent à jamais la tranquillité dans ces climats fortunés. Les ravages de la guerre y sont inconnus. L'égalité en bannit la pauvreté et le luxe, et y conserve , avec la liberté, la vertu et la simplicité des mœurs : nos arts s'y répandent sans nos vices.

Peuples heureux ! ainsi vous avez été portés tout à coup des ténèbres les plus profondes à une félicité plus grande que celle des nations policées. Vastes régions de l'Amérique, cessez de vous plaindre des fureurs de l'Europe. Elle vous a porté sa religion faite pour éclairer l'esprit, pour adoucir les mœurs; dès qu'elle y sera fidèle elle répandra

494 niaw

fêgM 1^118 tOote« les vertascl le bdnfaeiir fui les suit Mterl-Mme j trouva la protection d^ ses sociétés {>olitifpes e| le plus f^nae appui de sa iélieité.

SECONDE PARTIE

hi m^î^ i ^9m f. Î^S? N hommes je jffçif d'êff^

Des besoins^ ^\$ 4ésirS| def pa^sions^ up^ T^îfop q|iî şe
po|eYSS e^ ÎP»!!? «Paujêfes ^yec ce^ d/^éreps pnnçipe^ ^ spnlt
les (orces dont i^lle les a dgués ppipr y paryeuif ^

Mais trop bornés dans leurs rues, trqp p^ite[n|^,qt intéressés,
presque tpujours opposas Içs uns .^,i|? ajut/e^ ,^^^^ \a j-
echerbe des Wçns jparfiç^lijBrs^ ijleur fallait \p gp^j^ d*unp
ppissapcesijpérieiire, d'un sentiment él^yé gyi. ppïï>fassant le
bonheur ^e fous, pûf ^diripr ^,u Rf me ^yt fjt ççnciiier tant d'in-
térêts différens.

* Ysy?* pe? aifent universel de la nature, Tpay, qi|J^ fijfrép
J^ar mîl|e canaux fpsçnsibles, distrfbup au? prp^^^jqJpp? . 4f
k W^}Wf ?«?cs.ppurriçiers, ppu?re Ii? šqI de ypfd/iîp ^t porte
Pffrtout la vie et la fécondité; (^U m^U^P ^P Fî"? ^T^!^^
^^a* ^^"? *®^ rivières et da^s 1^ ^/sf^ ^^t |e lien du com-
merce des homipes et réMijjt fp^çs l^f p^r|i^ de l'unjvers; égale-
ment r^papejue ?ur tput^ ias^rfaq^dp la terre, elle n'en ferait
qu'une yaste mep; les g^f^ip; Jfr* raient étouffé? par l'élément
quf dojtleç ^T^pppfr. il a fallu que les mpntagnes portassent
I.eijp l|6fe^ ^ii-çteç^us d^s nuagesj)our rassembler autour
d'elles les vapeurs de J'i^lmospbèffç, et qu'unçpepië variée à rin-
fini, depuis jepr sommet jusqu'aux plus grandes profondeurs^
,ep difigeftljt M ?9?f?f!R mh ^l^fh^ partpijl l^ur ^{^enfajt/

Tollà limage de la souveraineté, deeette 8iiliordiiit|i#n^ né-
cessaire entre tons les ordres de Pélat, de eelte sage distribution
de la dépendance et de Pautorité qui en UQÎt toutes les parties.

De là les deux points sur lesquels roule la péripétie des sociétés politiques, la sagesse et l'équité des lois, la puissance qui les appuie. Des lois qui combinent tous les rapports que la nature ou les circonstances peuvent établir entre les hommes, qui balancent toutes les considérations et qui, de même qu'un pilote habile sait avancer presque à l'opposite du vent par une adroite disposition de ses voiles, sachent diriger au bonheur public les intérêts, les passions et les vices mêmes des particuliers. — Une constitution établie sur des fondemens solides qui réprime l'indépendance sans opprimer la liberté. — En deux mots, l'art de le bonheur des sociétés, en assurer la durée, voilà le but et la perfection de la politique ; et c'est par rapport à ces deux grands objets que nous allons examiner les progrès de l'art de gouverner, et montrer combien il a été amélioré par le christianisme.

Les premiers législateurs étaient hommes et leur loi porte l'empreinte de leur faiblesse. Quelle vue pouvait être assez vaste pour reconnaître d'un coup d'oeil les élémens des sociétés politiques ? — Serait-ce comme l'homme de l'humanité qu'on aurait pu résoudre le problème comme le plus intéressant des problèmes ? Jamais dans ce labyrinthe ténébreux, où la raison sans expérience ne peut se tenir, il n'aurait manqué de s'égarer, n'aurait-il pas paru aux législateurs de suivre quelquefois la lueur traînante des passions de la multitude ? De là ces vertus humaines, ces vertus de système «auxquelles on a si souvent imputé la vertu véritable ; de là ces hausses idées de liberté publique restreinte à un petit nombre d'habitoyens».

Quel plan lui a-t-il servi de Lycurgue, d'abolition de la propriété

sage économie de la nature par laquelle elle se sert des intérêts et des désirs des particuliers pour remplir ses vues générales

et faire le bonheur de tous , détruisit toute idée de propriété 9 viola les droits de la pudeur^ anéantît les plus tendres liaisons du sang I Son projet était si extravagant qu'il fut obligé d'interdire à ses citoyens la culture des terres et tous les arts nécessaires à la vie. Il fallut que pour faire jouir leurs maîtres d'une égalité qui ne produisait pas même la liberté, un peuple entier d'esclaves fût soumis à la plus cruelle tyrannie. Jouets des ciiprices de ces maîtres barbares, on les dépouille de tous les droits de l'humanité et même des droits sacrés de la vertu. On les force de se livrer à des excès déshonorans et de se rendre eux-mêmes l'exemple du vice pour en inspirer l'horreur aux jeunes Lacédémoniens. On pousse en eux l'aviissement de rhumanilé jusqu'à regarder comme une action indifférente de les tuer même sans raison. Pour procurer à dix mille citoyens le rare bonheur de mener la vie la plus austère, de faire toujours la guerre sans rien conquérir, des lois sacrifient tout un peuple et ne rendent pas même heureux le petit nombre qu'elles favorisent.

Malheur aux nations dont un faux esprit de système a ainsi conduit les législateurs; ceux qui s'y livrent ne font que resserrer leur objet pour l'embrasser. Les honmies en tout ne s'éclairent que par le tâtonnement de l'expérience. Les plus grands génies sont eux-mêmes entraînés par leur siècle, et les législateurs n'ont fait souvent qu'en fixer les erreurs en voulant fixer leurs lois. Presque tous ont négligé d'ouvrir la porte aux corrections dont tous les travaux des hommes ont besoin , ou d'en rendre les moyens faciles ; et il n'est resté pour remédier aux abus que la ressource, plus triste que les abus mêmes d'une révolution totale, qui, détruisant la puissance que les lois tirent de l'autorité souveraine, ne leur laisse que celles

qu*elles reçoivent de leur utilité, ou de leur conformité <nyec
Téquité naturelle.

Mais ni les progrès lents et successifs, ni la variété des éyéne-
mens qui élèvent les états sur les ruines le» uns des autres, n'ont
pu abolir un vice fondamental enraciné chez toutes les nations, et
que la seule religion a pu détruire. Une injustice générale a régné
dans les lois de tous les peuples. Je vois partout que les idées de
ce qu'on a nommé le bien public ont été bornées à un petit
nombre d'hommes; je vois que les législateurs les plus désinté-
ressés pour leur personne ne l'ont point été pour leurs conci-
toyens, pour la société, ou pour la classe de la société dont ils fai-
saient partie ; c'est que Tamour-propre, pour embrasser une
sphère plus étendue, n'en est pas moins disposée à l'injustice
quand il n'est pas contenu par de grandes lumières; c'est qu'on a
presque toujours mis la vertu à se soumettre aux opinions dans
lesquelles on est né; c'est que ces opinions. sont l'ouvrage de la
multitude qui nous entoure > et que la multitude est toujours
plus injuste que les particuliers, parce qu'elle est plus aveugle et
plus exempte de remords.

Ainsi dans les anciennes républiques la liberté était moins
fondée sur le sentiment de la noblesse naturelle des hommes que
sur un équilibre d'ambition et de puissance entre les particuliers.
L'amour de la patrie était moins l'amour de ses concitoyens
qu'une haine commune pour les étrangers. De là les barbaries
que les anciens exerçaient envers leurs esclaves; de là cette cou-
tume de l'esclavage répandue autrefois sur toute la terre; ces
cruautés horribles dans les guerres des Grées et des Romains ;
cette inégalité barbare entre les deux sexes qui règne encore au-
jourd'hui dans l'Orient; ce inépris de la plus grande partie des

hommes, inspiré presque partout auJt hommes comme une vertu
9 poussé dam l'Inde jusqu'à

4^8 PiÉGSS

craindre de toucher un homme de basse naissance; de ià la tyrannie des grands envers le peuple dans les âristo- -, craties héréditaires, le profond abaissement et l'oppression des peuples soumis à d'autres peuples. Enfin partout les plus forts ont fait les lois et ont accablé les faibles ; et d Ton a quelquefois consulté les iuté-
rêts d'une société, on a toujours oublié ceux du genre humain.

Pour j rappeler les droils et la justice , il fallait un principe qui pût élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes et de tout ce qui les environne, qui pût Leur faire envisager toutes les nations et toutes les conditions d'une vue équitablei et en quelque sorte par les ^eux de Dieq même : c'est ce que la religion A fait. £n vain les états àuraibat été renversés, les mêitias préjugés régnaient par toute la terre, et les vainqueurs y étaient soumis comme les vaincus. £n vain l'humanité éclairée en aurait-elle exempté un prince, un législateur; aurait-il pu corriger par ses luis une injustice intimentement mêlée à toute la constitution des états, à l'ordre même des familles, à la distribution des héritages ? N'était-il pas nécessaire qu'une pareille révolotion dans les idées des hommes se fît par degrés insensibles, que les esprits et les coeurs de tous les particuliers fussent changés ? Et pouvait-on l'eâpérfer d'un antre principe que celui de la religion? Quel autre attrait pu combattre et vaincre l'intérêt et le préjugé réunis? Le crime d« tous les temps, le crime de tous les peuples, le crime des lois mêmes, pouvait-il exciter des remords, et produire une révolution générale dans les esprits ?

La religion chrétienne seule y a réussi. Elle seule a mis les droits de l'humanité dans tout leur jour. On a enfin connu les vrais principes de l'union des hommes et des sociétés ; on a su allier un amour de préférence pour la société dont on fait partie avec l'amour général de l'humanité. L'homme a trouvé dans son cœur celte ten*?

JUSTIFICATIVES. 49^

dresse que la Providence y a répandue pour tout le^ hommes^ mais dont la Ténacité mesurée sur leurs besoins mutuels^ plus forte dans la proximité, semble s'évaoutr en se répandant sur une plus vaste circonférence; Pl'esd^ nous, les hommes ont plus besoin de nous, et notre ccBUir nous porte plus rapidement vers eux» Hors d« la portée de nos secours, qu'on|iis besoin de notre tendressePltf n'échappent à notre cdsur et à nos bienfaits qu'en échapA pant à tiotre vue ; de là cette vivacité graduée du senti* ment selbn la distance des objets; de là Taraour de nés parens et de nos amis si vif et si tendre^ celui de notro patrie et du gouveroetnent qui nous protéf C) ammir ^Niè ablif peut-être que sensible ; enfin l'amoUr de Thumaillé plus étendu, qui paraît plus faible , iHais dont tdtttes lél forces partagées Se réunissent pour maîtriser Qotr^ atnel la vue d'uh malheureux : degrés tons justes qiiOi(Que \hk^ gaux| tous pesés dans la balance équitable à I& bdntè d'un DiËVi

Développés par la religion chrétienne j ces sedtimens ont adouci les horreurs même de la guerre. Par elle ont cessé ces suites affreuses de la victoire^ ces Villes réduéiet en cendres, ces nations passées au fil de l'épée, lesprl*^ sonniersi les blessés massacrés de saUg-froid^ oui^oQs^rvéf pour rignolninie du triomphe, sans respeel du trdll« tuême; toutes ces barbaries du

droit public dks aeelen^ sobt ignorées parmi nous ; lès vainqueurs et les vaincue reçoivent dans les mêmes hôpitaux les mêmes secourw Par elle les esclaves même sont devenu^ libres dans 11 plus grande partie de l'Europe. Elle n'a point aboli partout l't'sclavage, quoiqu'elle Tait partout adouci, parce ^'flto ne s'est point servi d'une loi précise qui eût donné â IH constitution des sociétés une secousse trop subite | et H n'est que plus glorieux pour elle d'avoir pu Aira^het l«è homides à leur intérêt sans aucun précepte fortneli seil-

lement en adoucissant peu ù peu leurs esprits, en inspirant à leur cœur l'humanité et la justice. Par elle seule les lois n'ont plus été l'instrument de l'oppression; elles ont tenu la balance entre les puissans et les faibles, elles sont derenuës réritablement justes.

Ce n'est point assez encore : les lois doivent enchaîner les hommes, mais les enchaîner pour leur bonheur ; il faut qu'en même temps elles s'appliquent ik rendre leurs chaînes plus légères , et sachent en resserrer les chaînons avec force ; qu'une heureuse harmonie entre la partie qui goureme et la partie qui obéit, également contraire à la tyrannie et à la licence, maintienne à jamais l'ordre et la tranquillité dans l'état. Heureuses les sociétés politiques où l'édifice du gouvernement tient sa solidité et sa durée des mêmes ornemens, de la même ordonnance qui en fait l'agrément et la beauté. Heureuses les nations où la félicité des sujets et la puissance des rois se serrent l'une à l'autre d'appui I Heureux les peuples dont les liens mutuels assurent la prospérité, la richesse et la paix!

Mais n'est-ce pas à nos yeux que ce spectacle a été réservé? Les siècles qui ont précédé l'établissement du christianisme, les

peuples privés de ses lumières l'ont-il» connu ? Pourquoi celui des anciens qui a fait l'étude la plus profonde des gouvernemens , qui a su le mieux en comparer les principes, en peser les avantages, pourquoi le précepteur d'Alexandre croit-il impossible d'accorder l'autorité d'un seul avec la douceur du gouvernement ? Pourquoi ignore-t-il la différence de la monarchie et de la tyrannie? Pourquoi l'histoire des anciennes républiques montre-t-elle qu'on n'y connaissait guère mieux la différence de la liberté et de l'anarchie ? C'est qu'elles n'avaient aucune idée de la monarchie que par l'histoire de leurs tyrans et par le despotisme des rois de Perse; o est que le monde ne leur offrait jusqu'alors dans les di.

vers gouTeniemens qu'une ambition sans bornes dans les uns , un amour arcugle de l'indépendance dans les au* tres^ une balance continuelle d'oppression et de rérolte.

Ne le dissimulons point ^ les hommes n'ont pas une raison assez supérieure pour sentir avant l'expérience la nécessité d'être soumis à l'autorité souveraine. Avides de leur liberté , portés vers ce bien suprême par l'impulsion réunie de tous leurs désirs particuliers, pouvaient-ils croire qu'il fût un prix capable de la payer ? Pouvaientils croire qu'il j eût un moyen de la conserver sous des lois ? C'est l'ambition qui a formé les premiers empires; c'est par elle que de nouveaux conquérans ont été successivement élevés sur les premiers. Les bornes de l'ambition ne sont point dans elle-même ; elle a voulu que tout pliât sous ses caprices; les excès de sa tyrannie ont souvent produit la liberté. Ailleurs, les peuples fatigués de l'anarcble se sont rejetés dans les bras du despotisme. En vain,, pour arrêter ces combats perpétuels des passions, des législateurs ont essayé de les captiver par des lois qui ne concor-

dant pas avec les opinions et les mœurs ont été trop faibles contre les passions. Je crois voir une liqueur bouillante dans les vases fragiles qui la contiennent, elle s'en échappe de tous côtés, et souvent les brise avec éclat. La religion , en tempérant son effervescence , en donnant au cœur humain une solidité capable de le soutenir par lui-même , a pu seule fixer enfin ces balancemens funestes aux états.

En mettant l'homme sous les yeux d'un Dieu qui voit tout, elle a donné aux passions le seul frein qui pût les retenir; elle a donné des mœurs, c'est à dire des lois intérieures plus fortes que tous les liens extérieurs des lois civiles. Les lois captivent, elles commandent. Les mœurs font mieux, elles persuadent, elles engagent et rendent le commandement inutile« Il semble que les lois annon-

44^ PISGSS

cent aux passions les obstacles qu'elles peuvent reavecser. Un roi s'irrite contre la loi qui le gêne , le peuple contre celle qui l'asservit. Les mœurs n'opposent point une autorité visible contre laquelle il puisse se faire une réunion. Leur trône est dans tous les esprits. Se révolter contre elles c'est se révolter à la fois contre tous les hommes et contre soi-même. Aussi les mœurs ne sont et ce peuvent être violées que par quelques particuliers et dans quelques parties. En un mot , elles sont le frein le plus puissant pour les hommes et presque le seul pour les rois. Or , la seule religion chrétienne a eu sur toutes les autres cet avantage par les mœurs qu'elle a introduites d'avoir partout affaibli le despotisme. Voyez depuis l'Océan atlantique sans interruption jusqu'au-delà du Gange toutes les rigueurs de la tyrannie régner avec la religion de Mahomet! Jetez les yeux par-delà cette zone

immense» et voyez au milieu de la barbarie le christianisme conserver chez les Abyssins la même sûreté pour les princes | la même aïsp,nce pour les sujets, le même gouvernement et les mêmes mœurs qu'il entretient dans l'Europe. Les limites de cette Religion semblent être celles de la douceur du gouvernement et de la félicité publique.

En montrant aux rois le tribunal suprême d'un Dieu qui jugera leur Cause et celle des peuples, elle a fait disparaître à leurs yeux mêmes la distance de leurs sujets à eux comme anéantie , comme absorbée dans la distance infinie des uns et des autres à la divinité. Elle les a eu quelque sorte égalés dans leur abaissement commun. Les princes et les sujets ne sont plus deux puissances opposées qui, alternativement victorieuses, fassent passer sans cesse les états de la tyrannie à la licence , et de l'anarchie au despotisme. Les peuples, par la soumission que la religion leur inspire, les princes par la modération qu'ils tiennent d'elle, concourent également au même but

bonheur de tous. «Peuples soyez soumis à l'autorité légitime » a dit dans tous les temps cette religion; et lors même qu'elle Toyait toute la puissance des empereurs armés contre elle, elle répétait encore : «Peuples, soyez soumis à l'autorité légitime; » mais elle n'a jamais cessé d'ajouter : « Et tous, qui jugez la terre tous, rois, apprenez que Dieu ne vous a confié l'image de la puissance que pour le bonheur de vos peuples. Apprenez à ne plus regarder l'autorité comme l'unique but du gouvernement à ne plus immoler la fin aux moyens, a

Les princes ont enfin compris ces vérités. Ils eussent autrefois regardé comme criminels ceux qui auraient osé seulement les penser. Leur manifestation est devenue l'éloge des rois je le dis

avec joie, parce que je Tois en général les peuples plus heureux par cet esprit d'équité et de modération; je le dis aTCC reconnaissance, pour les princes capables d'en goûter les maximes; enfin, grâce à la religion chrétienne, je le dis hardiment et sans crainte d'irriter les bons rois, en publiant ce qui est grayé dans leur cœur. Ames serTiles, qui croyez flatter les rois en trahissant la Cause de i'huihanilé , en teiir persuadant qu'ils ne doivent considérer qu'eux, que les peuples ne sont faits que pour servir de base à leur grandeur et pour en porter le poids, vos honteuses adulations sont un outrage aux rois dignes de l'être.

Cène sera pas tous qui me désaTOuerez , grand prince, (jui regardez le faom de Éiïh-Mhië coriïhie lé plus cher de vos titres, TOiis dont le fccedr siâit apprécier le trône par le pouvoir de faire des heureux; vous aTez senti la douceur d'être aimé : ces cHS de joie de tout un peuple transporté au moment où il apprit que des porles de la mort TOUS reveniejK à la Tie ont pénétré dans votre cœur : ttrouez-le^ ce triomphe a été plus cher à votre sensibilité que le moment où, victorieux de trois nations réu-

nies, vos armes en imposèrent à TEurope; on tous vit gémir sur une gloire qui coûtait tant de sang; vous soupirâtes dès lors après la paix, et vous l'avez faite enfin sans vous réserver d*autre avantage que celui d'avoir dicté le repos du monde : puissiez-vous en faire longtemps la félicité ! Puissiez-vous protéger longtemps une religion qui doit être si chère î\ votre cœur, qui ne respire que ce que vous respirez, le plus grand bonheur des hommes !

Et vous, messieurs , qui dans ce cours d'exercices travaillez à vous rendre dignes de la défendre, vous la connaissez trop bien pour ne pas l'aimer. Plus que jamais des défenseurs instruits et

zélés lui sont nécessaires. L'église a sur vous les yeux; elle vous regarde comme le fonds de ses plus brillantes espérances, et vous les remplirez un jour.

LE 11 DÉCEMBRE

Il est vraisemblable que ce discours avait, comme le précédent, un exorde particulièrement relatif à la circonstance et à la cérémonie pour laquelle il était destiné. — Mais on n'a pas trouvé cet exorde.

Les phénomènes de la nature soumis à des lois constantes sont renfermés dans un cercle de révolutions toujours*

JUSTIFICATIF. 44^

Jours les mêmes. Tout renaît, tout périt; et dans ces générations successives, par lesquelles les végétaux et les animaux se reproduisent, le temps ne fait que ramener à chaque instant l'image de ce qu'il a fait disparaître.

La succession des hommes, au contraire, offre de siècle en siècle un spectacle toujours varié. La raison, les passions, la liberté produisent sans cesse de nouveaux événements. Tous les âges sont enchaînés par une suite de causes et d'effets qui lient l'état du monde à tous ceux qui l'ont précédé. Les signes multipliés du langage et de l'écriture, en donnant aux hommes les moyens de s'assurer la possession de leurs idées et de les communiquer aux autres, ont formé de toutes les connaissances particulières un trésor commun qu'une génération transmet à l'autre, ainsi qu'un héritage toujours augmenté des découvertes

de chaque siècle ; et le genre humain, considéré depuis son origine, paraît aux yeux d'un philosophe un tout immense qui lui-même a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès.

On voit s'établir des sociétés, se former des nations qui tour à tour dominant d'autres nations ou leur obéissent. Les empires s'élèvent et tombent : les lois, les formes du gouvernement se succèdent les unes aux autres; les arts, les sciences se découvrent et se perfectionnent. Tour à tour retardés et accélérés dans leurs progrès, ils passent de climats en climats. L'insatiable ambition, la vaine gloire changent perpétuellement la scène du monde, inondent la terre de sang; et au milieu de leurs ravages les mœurs s'adoucissent, l'esprit humain s'éclaire; les nations isolées se rapprochent les unes des autres; le commerce et la politique réunissent enfin toutes les parties du globe ; et la masse totale du genre humain, par des alternatives de calme et d'agitations, de biens et de maux, marche toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande.

446 PIÈGSS

Les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de présenter à vos yeux un tableau si vaste. Nous essaierons seulement d'indiquer le fil des progrès de l'esprit humain; et quelques réflexions sur sa naissance, les accroissemens, les révolutions des sciences et des arts rapprochés de la suite des faits historiques. Tonneront tout le plan de , ce discours.

Les livres saints, après nous avoir éclairés sur la création de l'univers , l'origine des hommes et la naissance des premiers arts, nous font bientôt voir le genre humain concentré de nouveau dans une seule famille par un déluge universel, A peine commen-

çait-il à réparer ses pertes, que la dtvi^on miraculeuse des langues força les hommes de se séparer. La nécessité de s'occuper des besoins pressants de la nourriture dans des déserts stériles et qui n'offraient que des bêtes sauvages, les obligea de s'écarter les uns des autres dans toutes les directions, et hâta leur diffusion dans tout l'univers. Bientôt les premières traditions furent oubliées. Les nations séparées par de vastes espaces, et plus encore par la diversité des langues, inconnues les unes aux autres, furent presque toutes plongées dans la même barbarie où nous voyons encore les Américains indigènes.

Mais les ressources de la nature et le germe fécond. Les sciences se trouvent partout où 'il y a des hommes. Les connaissances les plus sublimes ne sont et ne peuvent être que les premières idées sensibles développées ou combinées; de même que Tédifice dont la hauteur étonne le plus nos regards s'appuie nécessairement sur cette terre que nous foulons aux pieds; et les mêmes sens, les mêmes organes, le spectacle du même univers ont partout donné aux hommes les mêmes idées, comme les mêmes besoins et les mêmes penchans leur ont partout enseigné les mêmes arts.

Une clarté faible commence à percer la nuit étendue sur toute» les nations et se répand de proche en proche. Les habitans de la Gialdée plus voisins de la source des premières traditions, les Égyptiens, les Chinois parais-* lent devancer le reste des peuples, d'autres les suivent de loin; les progrès amènent d'autre» progrès. L'inégalité des nations augmente : ici les arts commencent à naître; là ils avancent à grands pas vers la perfection. Plus loin ils s^arrêtent dans leur médiocrité ; ailleurs les premières ténèbres» ne sont point encore dissipées ; et dans cette

inégalité variée a 4'inâni, ^'état actuel de TuniTers, en pré^ sentant à la Ibis sur la terre toutes les nuances de la barbarie et de la politesse^ nous montre en quelque sorte sous un seul coup d'œil ks moqumens^ les vestiges de tous les pas de l'esprit hui»ain, l'image de tous les degrés par lesquels il a passé, ^histoire de tous les figes.

La nature ii^e\$t relie donc pas partout la même? Et si elle conduit tous les hommes aux mêmes véritésy si leurs erreurs m^îpes se ressemblent» pourquoi ne marchent-Ils pas tous d'iin-pas égal dans cette route qui leur est tracée? Sans doute l'esprit humain renferme partout le principe des mêmes progrès ; mais la nature, inégale en ses foienfeits, a donné à certains esprits une abondance de talens qu'eHe a refusé^ à d'autres : les circonstances développent ces talens om \e^ laissent enfouir dans l'obscurité ; et de la variété infinie de ces circonstances naît l^inégalité des progrès des nations,

La barbarie égale tous les hommes; et, dans les premiers temps, ceux qui naissent avec du génie trouvent à peu près les mêmes obstacles et les mêmes ressources. Oepeo^t les sociétés se forment et s'étendent ; les haines ûei naiions, l'ambition ou plutôt l'avarice, seule ambition lies peuples barbart«,muUipiîent les guerresetles ravages; les eoacqu^es» l^s révolutions mêlent en mille man»ère\$

44S Piàcis

les peuples, les laogafies, lesmceiirs* Les chaînes de montagnes, les grands fleuves, les mers, en arrêtant entre certaines bornes les courses des peuples, et par conséquent leurs mélanges, formèrent des langues générales qui deyinrent un lien

pour plusieurs nations et partagèrent toutes celles de l'univers en un certain nombre de classes. Le labourage rendit les habitations plus fixes; il nourrit plus d'hommes qu'il n'en occupa, et dès lors imposa à ceux qu'il laissa oisifs la nécessité de se rendre utiles ou redoutables aux cultivateurs. De là les villes, le commerce, les métiers, les arts même de simple agrément, la séparation des professions, la différence de l'éducation, l'inégalité des conditions plus grande; de là ce loisir par lequel le génie dégagé du poids des premiers besoins sort de la sphère étroite où ils le retiennent[^] et dirige toutes ses forces à la culture des sciences; de là cette allure plus vigoureuse et plus rapide de l'esprit humain, qui entraîne toutes les parties de la société et qui reçoit de leur perfection une vivacité nouvelle. Les passions se développèrent avec le génie, l'ambition prit des forces, la politique lui prêta des vues toujours plus vastes, les victoires eurent des suites plus durables et formèrent des empires dont les lois, les mœurs, le gouvernement, influant diversement sur le génie, devinrent une espèce d'éducation générale pour les nations, et mirent entre un peuple et un peuple la même différence que l'éducation met entre un homme et un homme.

Réunis, divisés, élevés sur les ruines les uns des autres, les empires se suivent avec rapidité. Leurs révolutions font succéder les uns aux autres tous les états possibles, rapprochent et séparent tous les élémens des corps politiques. Il se fait comme un flux et reflux de la puissance d'une nation à l'autre; et, dans la même nation, des princes à la multitude et de la multitude aux princes. Dans ces

balaneemctt» font se iHpfiroehe)h<ii ilf peo de PécfuHTbre et prend & la langae une sîtaaiôn pkis fixe et piné tratiquille. L'ambition, en formant les grndd étiits des débris d'ttne fottle de petits^ met elle-même des bornes à ses ratages; la guerre ne désolé plus que les frontières des empires; les yilles et les campagnes commènceni h rcs* pirer ^n» le sein de la paix ;' les liens de la société iniis*^ sent un plus grand nombre d*boiînmies; l)i cdmihunlcàtlon des lumières devient pins prompte et plus éten- due, et les arts, les sciences, les mœurs -vancent d'un pas pins ra- * plde dans leur progrès. Ain»i que les tempêtes ipii ont agfté les flots de la mer, les maux inséparables des révolutions dispa- raissent; le bien i^este et Tfaumanité se perfectionne. Au milieu de cette combinaison variée d'érenè' mens tantôt favorables, tan- tôt contraires , dont Taction opposée doit à la longue s'entredé- truire, le génie que la nature, en le disttibuantà quelques hommes, a cependant répandu sur la masse totale (i des dis- tances égales â pen ' près, agit sans cesiBe, et par degrés ses el- Tels deviennent sensibles.

Sa marche d'abord lente, ignorée, ensevelie dans Pou-' Mi gé- néral où le tetnps précipite les choseèr humaines,' sort atec elles de l'obscurité par l'invention de l'écrilui^e. Précieuse invention ! qui semble donner aux peuples qui la possédèrent les premiers des ailes pour dèfanèer les: mitres nations. Invention inestimable qui arrachera pou-' voir de la mort la mémoire des grands hommes et feis exemples de la vertu ; mais les lieux et les temps fixent là pensée fugitive et lui assurent une existence durable par^ laquelle les productions, les vues, les expériences, les d^ couvertes de tous les ugcs accumulées servent de base el de degré i\ la postérité pour s*étever toujours plus haU^.

Mais quel spectacle présente la succession des opinion^ des
homnâes t J'y cherche les progrès de Pesprit humarn

«t im'y iw> l»«H<w aoif ««h»*^ fm'ai'liMtaiM dt «ta «v^

dm« l'Étu4« 4m ia«lh*«>ftM«m»»»ert*llf.d«nB 10«l le f«tq

T(Vf ■ «> >Di#tM»- Ve«Fit, i^a» te*. :(n4t)i«u»)(i9M«s,
494v)t kanne^ dM.auUfLmofi. Gh(t4H« 4e:ivopafiliQMxâaAt)A.
vérité 8ç4MBimtr« par inuc .dé[wM«p9« i»m(o«4te..H i^ft

It|.RC|Vp«m»«)a 'Im Mée «oM <4)w VW ««it U w^filiM
saf>F«. ^ ^ Y^t^-> m<^^ de leur (Ktnf«milÀ ATM um ^uiHt dg
fp^^réelfi) peur 1^ d^autrilet l«k.4«mtalfF. Il m t'^gin B^W»
d'êlaWt BB petit uo|ob«i dt prinç^e» um^l^dVlk "»e«tP'a'l qu'à
le Mi^ef e(ttTtit!)PFpBrl« QV4e^W«W!i "IttWWa- Ilî^Hl parti-
ç.dç la nature tft«e,<|B>Ue flst, m4«.

%W<> 4 ^W^ (f^. e(dwt U çoniwi^ip .pir^4»p)wi V^Âw'.
^mn ^^ - tf(ét^ .oaUttenî ^ »'(|iaf!nl>|«Bt.^^ P9j^ AW».
presque à oolre insu ; les ima^s des objets vleDQai{|tl'«ht »aiH«!
i^ le 1>WM^; peu k, e«ij mnH nj^renoM 4 Iw *liW««iWPÿwpsr
wpp9«4(*,qu'i(* wiDt «« eiM^inigiA'

mS ^' Wli^ «^fi Itia^Kd^ ttt «te li'int^ialiDK ^'«kiMtl a^<'
«*i^JW#^er^pui»p«yÀeaHSBliF,yjpt,,pdmwttW»

fi» epm*\^ ■ Cl ft4w(is4'idé(ti», 4'^^WSH«R(,,|i^fl^Mit
e^mflojafCKkel sapa (futa^^ci f hoH|>yiR,yi^n J^ il
j-/i^»j|y^(^ à ç^^e^ la V,ççü4» *« t<9^ve «M» iflHiou 4'w
W*3tPi#t^' «A '} Ç#m> Ifi yeux ^fiidés,: fout^y a'él/jo^er do
«f^si^i,

ers, ses sens en lui inoatrant Je[^] erlçşçQUses; et chercher
parfe[^]aeinc(i[^]i[^]ue»ç'eï[^]<(eiittçi:ij)9,[^]çSig-

JUSTIFI[^]CA[^]tVES. 4[^]1[^]

ràe5 imaginer iiii ôà' ptuMeur[^] mois y lèfs èssiiyé[^] mééé[^] si-
rement jusqu'à ce c(ù'oh en rencoifti[^] ilnf qcff i[^]Éipliéè toutes
iès ôonditions. Le phystbieh fbi'mè àis hypetiieéHA'[^] lés suit
dans léttrs coD[^]équendè[^]; illé[^] codipârèàrèàigtaie[^] delà nature,
ilIeàessfalèpourâinsidK[^]ë dur les fthèyeDiUoie * on vérifie un
cachet en l[^]pplicfuanit siif soti[^]hiapre[^]Biti[^] ^ les suppositionsr
Imàgin[^]éà d*après liù pèDft riéfiâbi[^] 4Nli[^] fets mal connus
cèdent à â*autres sop[^]ions tÉHAns absurdes saris être plus'
vraies. Le temps, hsé t[^]é[^]erèhftd[^] les hasards âcéufndlent les
ob[^]ervatlonè, déroulenf M' liens cachés qui unissent plusieui[^]
phénorâieMréi

Toujours inquiète, incapable de trouver le r6{ioâi[^]l« leurs que
dânâ la yôrfé, toujours excitée fhf fimn[^] dé' celte vérité qu*e!le
croît toucher et qui ftiît devani eMe, la curiosité des hommes mu-
hîplie les questlonls et lég dls[^] putes et les oblige d[^]analyser
d'une manière ^oujioars fnhi» exacte et plus approfondie les
idées et les'fbifsi. Leà vé-i rites mathéiiiatiqaes devenues de jour
en Jovif f[^]his iidoi[^] breuses, et de là plus fécondes, appremieiift
à développer des hypothèses plus étendues et pliifs ptchéiè[^] in-
diquent' de nouvelles expérience[^] qui leur donnent ^ ièvft te[^] de
' nouveaux problèmes à résoudre. Ainsi le besoin peil[^]fte*[^]
tienne instrument; ainsi les mathématk[^]iea s[^]ppuféfot sur la
physique à qui etlés prêtent leur Aamheau ; ainsi tout est lié; ain-
si, malgré la divci[^]sHé dé leur marehey[^]iit«f[^]les sciences se
rendent Fiine A Pauti-e uh secours miifuet; ' ainsi, A force de tâ-
tonner, de multiplier les systètnêâ, d'-é*[^] puiser p6ur ainsi dire

le^ erreirrij, 6h ârrtvét eftln à \» connaissance dMtr grand nombre de vérités). '

Que d'opfctmis èxtravagantes eut mafr^nè nos preMlA-s pas! Quelle absurdité dans les oases que i^ciii pèr«i^e«t imaginées pour rendre raison de ce <fu*ils voy^ienli Queit tristes montîhens de fa faiblesse de F^spifit hunninl Ia\$ sens soM Tunique source de ses idées. Tout 1^ fioiPHÛr dt

45d Places

l'imaginalion se borne à combiner les notions qu'elle a reçues d'eux. À peine mèu^o peut-elle en former les assemblages dopt les sens ne lui fournissent pas le modèle. J}fi là ce penchant presque invincible à juger de ce qu'on ignore par ce i]u'on connaît; de là ces analogies trompç^ses . anicquelles la gro83lèreté des premiers hommes s'abandonnait avec tant d'incpn^idération ; de là les égaremeos monstrueux de Tidolûtrie. Les hommes, dans Toubji des premières traditions, frappés des phénomènes senay^les, supposèrent que tous les effets indépendans de leur action étaient produits par des êtres semblables à eux, mais invisibles et plus puissans, qu'ils substituaient à la Dirinité. Contemplant la nature, appliquant en quelque sorte leurs regards sur la surface d'une mer profonde, au lieu du fond caché par les eaux ils n'y virent que leur image. Tous les objets de la nature eurent leurs dieux qui, formés sur le modèle des hommes, en eurent les attributs et le^ yices. La superstition consacra par tout l'univers les caprices de l'imaginalion, et le seul vrai Dieu, seul, digne d'être adoré, ne fut connu que .dans un coin de la terre par le peuple qu'il s'était expressément choisi.

Dans cette progression lente d'opinions et d'erreurs qui séchassent les unes les autres, je crois Toir ces premières feuilles,^ ces enveloppes que In nature a données à la tige naissante des plantes, sortir avant elles de la terre, se flétrir successivement à la naissance d'autres enveloppes, jusqu'à CQ qu'enfin cette tige paraisse et se couronne de fleurs et de fruits, image de la tardive vérité

Malheur donc aux nation» cliez,lesquelleo| par un iéle aveugle pour les sciences^ on les resserre dans les limites des connaissances actuelles en voulant les fixer. C*estpar cette cause que les régions qui ont été les premières éclairirées ne sont pas celles où elles ont fait le plu^ de prgrès.

Le respect que Téclat de la nouveauté imprime aushoinmes pour la philosophie naissante tend à perpétuer les premières opinions. L'esprit de secte s'y joint, et cet esprit est naturel aux premiers philosophes parce que l'orgueil se nourrit de l'ignorance, parce que moins on sait, moins on doute; moins on a découvert, moins on voit ce qui reste à découvrir. En Egypte, et long-temps avant dans les Indes^ la superstition qui faisait des dogmes de l'ancienne philosophie comme le patrimoine des familles sacerdotales, qui, en les consacrant, les enchaînait et les incorporait aux dogfnés d'une fausse religion; dans la Haute-Asie, le de^^potisnle politique, effet de l'établissement des grands empires dans les siècles barbares, et le despotisme civil né de Tesclayage et de la pluralité des femmes qui en est la suite ; la mollesse des princes, l'abattement des sujets; à la Chine, le soin même que prirent les empereurs de régler les études et de mêler les sciences à la constitution politique de l'état, les retinrent à jamais dans la

medîocrilé. Ces tiges trop fécondes en branches dès leur Origine cessèrent bientôt de s'élever.

Le temps s'écoulait, et de nouveaux peuples se formaient dans l'inégalité des progrès des nations. Les peuples policés, environnés de barbares tantôt conquérans, tantôt conquis, se mêlaient avec eux. Soit que ceux-ci reçussent des premiers leurs arts et leurs lois avec la servitude, soit que vainqueurs ils cédassent à l'empire naturel de la raison et de la politesse sur la force, la barbarie diminuait toujours.

Les Phéniciens, habitans d'une côte aride, s'étaient faits les ministres des échanges entre les peuples. Leurs vaisseaux répandus dans toute la Méditerranée commencèrent à dévoiler les nations aux nations. L'astronomie, la navigation, la géographie se perfectionnèrent l'une par l'autre. Les côtes de la Grèce et de l'Asie-Supérieure se rem-

4% i pi^c^

p^iicpjtl^colçfm^ pHéolclcupknçs, Les coloi^ies sont pompée ^^e^ pc^ît^ spi ne tieqn^nt à Tarbre que jusqu'à leur mort. U^fitfii 4^^emps Sj^iffi^^aptçs à eUe^-mêmes^ elles firent ce que Me ü^ Pigf|)iage, c« gu^ fera mjourd'4rnérique,

pji mélange de c^çicolonies, indépendantes les unes 4^9 fi^il^9 y^P les, anciens peuples de la Grèce et avec J^p ? ne^tes ,4? fpws lp9 e^aim* de barbares nui Payaient ^ypc^nyç^eif magée I ce forma l«j natiop gçecque, ou |>Iujtôt ç» peuple de pafîQps cojpjojsé .4'ùne foqle de netfM peuple? qu'Mne égaç,^ ffi^f^le^se ?t l^ najure du paj^, coipp par les moniagpes et la naer, eii^péchaient de s^j^ndir ^wx dépens les np? de» autres ^ e,t que leur as- ^ocJatiQ«?s, leur? intérêts pu-

blics et parliçviliers ^ ïeuïs guerrç9 piviles et natiopateftj Ipurs
 n4gralîpiis, Je^ J^gf o?rs réfi^9qiie3 4,e\$ colonies et des mé-
 troppie^s, i^ñç lào^^ue , ip^ î^opurs, une religioi^ cpcppiupe^,
 Iç çpin^erçe,!^ jppjf |^Mb)ic9^ l^ tribunal des ^mphiction\$,
 mplaj^~iejpt, divisaienL réunissaient en mille manières. Dans
 ces ré- ToJUitii.ons^ par ces mêlâmes multipjiés, sç fpf^naît
 ceinte langue riche, expressive, sonore , ia langue de t^pis Jps

f?B^5Î^, qui n'est <ine TarJ de peindre pap Iç iç^.çn lilu lang-
 fijge e^ (Jpfjt la perfectK)n c^épend jsi fort.^u'g^ie ^f langues
 qu'eue emploie, se revêtit en Grècç d'une fl^gi^iftcpcpcé qu'eue
 n'av^jf point cgnnue encore. Ce n*était plif p pomme cKez les
 premiers hon^iji^j^s ji^qe spitp de in<^ f^^Aa^rps a^^ervis à
)^ fnesurp d'pn^çilailit rustique, et aux pas d'une danse aussi
 grossière qgp k joie tum\il-

m 9'étaîf qii'â el!p.)L'preine,touj.9w plps ô^^û i^(^^ \pn%^f
 ^yait çpnduit ^ dep règles plus spyères^ et si le P?"^ W, ^f^*'
 devenu plu9 pe^^pt, les ^jj^p^ssion^, les tpïij^ nopyeaux, le?
 b^ardjesse^ Jieuregsçs m^ppliéliéps à proppçtjpp, donnaient
 plus <ie%ces pour (e portcir,

jvHtintATvms. '435

dea Ori«»Uiis. . > '

'4^ ' PlàCIS8

Aiai»i, la laûgue grecque, formée da mékioge d'un plo9 grand
 nombre de langues, ^tée plus tard qne celles de l'Asie, réunit
 l'hamionie, l'abondance et la Tariété. Homère acbeva de la faire
 triompher, y tersa les trésors 4e son génie, et TéieTâ ày plus baUt

point par le nombre de sa poésie, le charme de «es expressions, la pompe de ses images.

' Dans la suite la liberté qui, par une révolution naturelle aux petits états, vint à s'élever dans toutes les villes sur les ruines du gouvernement d'un seul, donna aux génies des Grecs un nouvel essor. Les différentes formes d'administration, où les passions opposées des puissances et des peuples les précipitaient tour à tour, enseignaient aux législateurs à comparer, à peser tous les éléments de la société à maintenir le juste équilibre entre leurs vices en même temps que les querelles et les intérêts combinés de tant de républiques voisines, ambles, faibles et jalouses, apprenaient aux états à se craindre, à s'observer et à cesser, à contrebalancer les succès par les ligueurs, et perfectionnant à la fois la politique et l'art de la guerre.

Ce ne fut qu'après plusieurs siècles qu'on vit paraître des philosophes dans la Grèce; ou plutôt ce ne fut qu'alors que l'étude de la philosophie devint le partage de certains esprits et parut assez facile pour les occuper en toute tranquillité; Jusque là les poètes avaient été à la fois les seuls philosophes et les seuls historiens.

Quand les hommes étaient ignorants, il était aisé de tout savoir; mais les idées n'étaient point encore assez éclairées, les faits n'étaient point en assez grand nombre; le langage des idées n'était point encore arrivé, les systèmes des philosophes grecs ne pouvaient être encore formés. Leur métaphysique chancelait sur les plus importantes vérités, souvent supposée et fautive, n'était,

guère qu'un amas de fables poétiques ou un tissu de mots intelligibles» et leur physique elle-même n'était qu'une métaphy-

sique frivole.

La morale, quoique encore imparfaite, se sentit moins de Tenfance de la raison. Les besoins baissatis qui appellent Thomme à la société et le forcent de se plier à ses lois; cet instinct , ce sentiment du bon et de Thonnéte que la Providence a gravé dans tons les cœurs, qui devance la raison, qui souvent Pentrafne malgré elle-même, ramène les philosophes de tous les temps aux mêmes principes fondamentaux de la science des mœurs. Socrate guida ses concitoyens dans le chemin de la vertu. Platon le sema de fleurs: le charme de Téloquence embellit ses erreurs même. Aristote, Tesprit le plus étendu, le plus profond ^ le pfus véritablement philosophique de toute Tantiquité , porta le premier le flambeau d'une analyse exacte dans la philosophie et dans les arts, et dévoilant les principes de ' la certitude et les ressorts du sentiment, il asservit à des l-égltés constantes fa marche de la raison et la fougue même du ^énie.

Siècle heureux! où tous les beaux-arts répandaient de totis côtés leurs lumières ! où le feu d'une noble énnilation se communiquait avec rapidité d'une ville à l'autre ! La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, l'histoire s'élevaient partout à la fois, comme on voit dans l'étendue d'une forêt mille arbres divers naître, monter, élever ensemble leur cime touffue.

Alhènes, gouvel'née par les décrets d'une multitude dont les orateurs calmaient ou sbulevaient ùJenr gré les flots tumultueux ; Alhèûés, bû Périclès avait à̀plpri^aux chefs à acheter Tétat aux dépens de l'état toêmè^ ik dissiper ses trésors pour se dispenser d'en rendre compte ; Athènes, où l'art de gouverner le peujde était l'art de l'amuser, l'art de repaître ses oreilles ^ ses yeux ^ sa eu*

\$P^ciUiç}çs reaaissifns ^ Athèp^,flu| SL\fi^ m^q^^ TfÇ/r?
4^ son gouyernement qui la firent sucoQmb/Br\$Q||s ^ap|
\$4^paoj^e cetjl^ élo<|ue|i^ce , ce goût, ç/çtte iQag|D|^c^f ce ,
qçLt éclat îlaps ^ofi3 1^^ arts qui Vqjfi\ rei^^ue)p fi)<|4^e

. des QatjonSé

Tandis g|i^ Içs Atb épiens^ le9 Spartiates « les ^}^^^f)s f
*j|rracbjBnt 3uccç;\$sivc|ieQt la ^fipMojrité ^qr)e(| ^f^Uf s
xille?, la piifssai^cp inacédoni^eQfie > teilç qu'u^^^e^iye g|ji

, par degrés sjuripoivte s^ rive^i s'étend leq|f||X|^pjt ,dj|n.9
ja

/firfiCfi spus P^ilippç ^ inonde avec i^pé((ip\$ité j'^s^e ffi^fi
Jilfixm^ijre, Xleftcj foule de régions j|4'él/|lt8 dfli^ Içs çpjfxq-
nêfj^ fl^ AfsyrJ^ns^ dP» ^^^^de^^ des Pepsc?, p)
[js'fmglout^sant. ^upcesjiJFeipçnt les fines les ia,^t|c^ ,
H^Mf^^

*fQ^raé ce graad cprps, Toi^Trage iç lant^j^ pcyiquéra.^s ^(
de tanf de siÀçles ^e^s^pa/*e to^MVc9ii{%r^,fi;a<;f\$,à fa ipûrt
t^ii fa^npup^r d^.par^^s. ^Qs,|;uerrç^ ,çni,re çifs générffix éu-
Wis^eDt dç nq^yeau;ç r.Qy^n|ips. JL^ Sjrj^, rJSg7pM,.d<B?
i^ai^lvMne p^rj^e df la Grèçp, ^t yeqQ^çpt la langue, les mœurs
et les sciences de leur^ ^paqij^-

J^ P9f^^pierçç ttles afts reixdjw?^ ^iex^fi^rjç |[^fl^ riy.^e
*4'jMWn;es;;rastrpqqi>|e et Je? sciences m^^th^jffKjuXi^pf j

lé^fL. Siw'tpWt ,9Jii. j Tit briller oeltp ^ry(|iUon ^q» jusîJH?
'^ |\$#^;;fcs ftTai^P^ PPW connue; çe^ e^pè^p d'éfu^^ qpi
s'exerce moins sur les choses qijiç ^qr le^ jjypsj.quj <ç^<j,q- ^1^
n|îpin^4.ffQdjuire^ à,flé,ç^uyri.rj ç}l'^ ra|^^^jpr et

;TiÇÇ*îiW M '^ajfipiqf.fn i^vant^ a|a}s çiji to^ijf^ç.l.es
:yçiifx . ei| ^r^^iéf^.ppii pj»6erver le chf fpi^ (^u^op ^ fait,
Lçf.,é^ii- . i^afji df^^ç^ient Je plus ^e .génie pe. sont j^a^ tou-
jours „jPqU|^ qui s.upjpjp^pt le plus de j>roç^éit aai)s la
ipas^e 4^s

\^S>W^^^ y Çîil ^es esjjrit^ à çji^î ja^^^uçç, a %9£j«f^
. ^aiigei^f^Q^ qui)e\$ t^ep dap^ tput l^ur jpiir^ i^is ^ qui.^
lUKéip.^ t^ps |&)^e M f^fsé Of^ite %fde^r de g^aîç q^i m-
y^t# ©t qu\s'q^Y^^ 4^» V9M\p9 fig*»v^I^ç* F^^i^.ppm* f
éu-

- o^r (ç9 dpcpuvertje^aiïfijjBnfie^ *oof ^ pomt d^ç
Tu^^ppi^r \f» écl^ir/Br et ^léipepoiif Ijçsp^rfepjLî.oîûêf , ^pe
i^esoût 1^ 4çle^ ^^beajux q\\y br%nt jpar eiix-.nîQfp|&^, Cjç
|3^t Oef dîam^ns qi^î jr^éfi^î3sçn^ avec j^plpt qpe liftjfièr,^
PWprijnjtée, flfiaîs q^^pie .olKSçurffjé tojtale ppn^pp^raijt
ay«c les piçiTf ^ |ef, plfi^ Tile3. , , .

^ . j^fpoiYjers ^ioç^u, si j'ose .ainsi parler, V|uniyei^ P9P?
vff^ç^m^^ runifejçs palîUq^ç \$'é|ait agr^^çi^ par les ffç^quêtef
^*iklp:^siniii;e} les dissien^iqus de s^ sujQpessçjjJf s
pQipfn/ejqç^feot àprcsejQler ju{^ spectacje p}us yastejet, 4^f -
cef c^ojw -et qes taJaacepe;^ des graa^s p.ijii^^qçs^ les petites
Yijles delà Qrèce situéçs au ipUiev ^f^)(^9 ^OfijjBnf: Je théâtre
de leurs C9ipb^ts9 fep proie au^ f^^f^' g^9 de fpus l^s partie ^
pe sentir^al plus ^^p le^r Ijp^ble^Sf^ L'éloqueuc^ pe ^ut plus
|e report dp \^ politiggiife. D^^lcMT^ avilie doos Toipbre des
écoles par id^s.j^G^i|i^- M9,^ pv^édles, file perdit sqq éclat
avee sonjpio^u^^pif.

Cçy^dapt d^à i^fnh .plusieurs ^^f ?^f » ^^ ritalie comme dans un monde à part, marchait p^fr ^f^e ^uijte <^lii}i^Ue (de friqn^hjes à 1^ conqi;|fte4ç l'fmw^f yfçtorleuse A Caf:t|iage> ell^ P^rut soiïd^jn ^u paiii.eu des uatigu\$. J^p^ pfiuple^ fi:eQ})>lèriço.t çt furent ^oi^J^s, Jifs {^pqaaip^;, cpnqi^^^^s de la Grèce, coiuiuJireo^ un |)fuyel eîi?piriî4 i^eluj 4e l'^^Pfif pKda ?4yoif f \p^1f rfidesse ai?^- ,^^re s*^|^pv:a^a; ^thiue^ ff^P^^ ç|?4 disiçiplçs ,dfiL^& ^s ,ya^ufii^iif9^ €^^Wept4t des éuaulfs, J^j^ér^ii. déJ^çj^./Çu iÇiipit^le et .sjy^ ja fi-iUue.ajux J^^r^çuesMoç éiQfueïjpe puispe dan^lea î^çfi^^ «Jps firfjc^^ ef doot ses aia|tr^pi^ ^yis pjB cpn^nflisj^ient pl-jyip qfie Jj}? règles,. jLa lApçiMe|fi- ^qe^juip^çej^jçaricjjie, pplip^. l'Afrique, r£^^[>e ,et

460 PIÈCES

lés Gaulei. Les limites de l'anÎTers éclairé se conibndirént ayec celles de la puissance romaine , et deux langues rivales 5 le grec et lé latin , le partagèrent entre elles.

Les lois de Rome faites poiir gouverner une ville succombèrent sous le poids du monde entier. La liberté romaine s*êteignit dans des flots de satig; Octave recueillit enfin seul le fruit des discordes civiles. Usurpateur crûel^ prince modéré , il donna à la terre des jours tranquilles. Sa protection éclairée anima tous les arts : Tltalie eût un Homère, moins fécond que le premier, mais plus sage , plus égal, aussi harmonieux, peut-être plus parfait. Le rablime y la raison eX les grâces s'unirent pour former Horace ; le goût se perfectionna dans tous les genres.

La connaissance de la nature et de la vérité est infinie côtnme elles. Les arts, dont l'objet est de nous plaire ^ sont boï*nés

comme nous. Le temps fuit sans cesse éclore de nouvelles découvertes dans les sciences ; mais la poésie, la peinture, la musique ont un point fixe que le génie des langues , l'imitation de la nature , la sensibilité limitée de nos organes déterminent, qu'elles atteignent à pas lents et qu'elles ne peuvent passer.' Les grands hommes du siècle d'Auguste y[^]arrivèrent et sont encore nos modèles.

Depuis ce temps jusqu'à la chute de l'empire, je ne vois plus qu'une décadence générale où tout se précipite. Les hommes ne s'élèvent-ils donc que pour tomber ? Mille causes se réunissent pour dépraver de plus en plus le goût : la tyrannie qui abaisse les esprits au-dessous de tout ce qui est grand; le luxe aveuglé qui, né de la vanité et jugeant moins les ouvrages de l'art comme des objets de goût que comme des signes d'opulence , est aussi contraire à leur perfection qu'un amour éclairé de la magnificence lui est favorable; l'ardeur pour les choses nouvelles dans ceux qui n'ayant point assez de génie pour

en inventer , n'ont que trop souvent assez d'esprit pour gâter les anciennes; l'imitation des fautes des grands auteurs[^] et même limitation déplacée de leurs beautés. Les écrivains se multiplient dans les provinces et corrompent la langue. Je ne sais quels restes de l'ancienne philosophie grecque mêlée avec une foule d'allégories vaines » avec les prestiges de la magie, s'emparent des esprits, étouffent la saine physique qui commençait à naître dans les écrits de Sénèque et de Pline l'Ancien.

Bientôt l'empire abandonné aux caprices d'une milice insolente devient la proie d'une foule de tyrans qui , en se l'arrachant les uns aux autres, promènent dans les provinces la désolation et le ravage. . La discipline militaire s'anéantit. Les barbares du

Nord pénètrent de tous côtés ; les peuples se précipitent sur les peuples ; les villes deviennent désertes, les campagnes incultes, et l'em* pire d'Occident affaibli par le transport de toutes les forces î\ Constantinople, ruiné en détail par tant de ravages redoublés, s'affiisse enfin tout ù coup et laisse les Bourguignons, les Goths, les Francs se disputer ses vastes débris, et fonder des royaumes dans diverses contrées de l'Europe.

Serait-ce dans ce sanctuaire que je passerais sous silence cette nouvelle lumière, qui, tandis que l'empire marchait ù sa ruine, s'était répandue sur Tunivers, lumière plus précieuse mille fois que celle des lettres et de la philosophie ? Religion sainte! pourrai-je oublier les mœurs perfectionnées, les ténèbres de l'idolâtrie enfin dissipées, les hommes éclairés sur la Divinité! Dans la ruine presque totale des lettres, vous seule formiez encore destécervains qu'animait le désir dinstruire les fidèles ou de repousser les attaques des ennemis de la foi; et quand rEurope fut la proie des barbares, vous Seule apprivoi** s/ltes leur férocité; vous seule avez perpétué ^intelligence

40i PlÈéBS

dé la iangué tatine abolie; noui èevle vous ayez traDsmîs à travers tant Je siècles Teàprît, sî j'ose âînsî parler, de tant de grands hommes confié à cette langue; et la conservation du trésor des connafssances humaines pi*êt â se dissiper est un de vos bienfaits.

Maîs la plaie du genre huthain élaïttrop profond : ft ' fallait des siècles pour la gaérir. Sî ftoiîie n'avait' éié conquise que par un seul peuple, le chef serait devenii romain, et sa nation aurait été afisorbée dans TEnîpîVè avec sa langue; on aurait vu ce que

rh!stoiie du monde présente plus d'une fois, le spectacle d'un peuple policé envahi par des barbares, qui leur communiqué ses mœurs, son langage, ses connaissances, et les forcé de ne faire avec lui qu'un seul peuple. Cicéron, Turgot, Aristote soutenu la langue latine, comme Homère, Platon, et les autres philosophes avaient défendu la leur contre la puissance romaine. Mais trop de peuples et trop de ravages se suivirent; trop de couches de barbarie furent données coup sur coup, avant que les premières eussent le temps de disparaître et de céder à la force des sciences romaines. Les conquérants trop nombreux, trop uniquement livrés à la guerre, furent pendant plusieurs siècles occupés de leurs dissensions : le génie des Romains s'éteignit, et leur langue se perdit, confondue avec les langues germaniques.

• C'est une suite du mélange de deux langues qui forme une nouvelle différente de chacune d'elles; mais il se passe bien du temps avant qu'elles pussent se confondre d'une manière assez intime. La mémoire flottante entre les deux se détermine au hasard pour les expressions de l'une ou de l'autre : l'analogie, c'est-à-dire l'art déformer les conjugaisons, les déclinaisons, d'exprimer les rapports des objets, d'arranger les expressions dans le discours. D'après des règles fixes. Les idées se lient d'une manière

JUSTITIE AIR VES, 4^e

certains si les deux langues se confondent (plus de différence dans le langage. Vient à deux liquides dans le vase : vous les voyez se troubler, s'obscurcir, et ne s'exprime la trinité pareille • (Ici les deux se séparent que lorsqu'on les voit au redoublement de l'HBG plus intérieurement et plus d'homogénéité. Ainsi, Jusqu'à l'époque longue suite de siècles ont acheté de donner à nou-

veau langage sa couleur propre et uttifdfn^y la poésie^ Fétoque-
noeyle goût disparaissent presque ediièrementt Ain^? de nou-
vêfle^ langues naissaient en Europe, et dans le chaos de leur
première! ^ortnaiiôn, Tîfnsathiïde et la grossfièreté dominaient
partent.

Bèploniffole einpire des Césars, fauMI que dé nouveaux mal-
heurs poursuivent enéore jusqu'aux restés échappés à ton nau-
frage.? Fa <it-il que la barbarie déttuiseà fa fols teus^ les adiles
des arts I El! toi, Grèce aussi, tes honneur^ sont àa^o édrpsés! Le
Nord enfin parait s*ètré épuisé, et der nouveaux orages se
forment dans le Midi contre les setihes provinces qui ne gé-
missent point encoi'e sous uil jéug étranger.

l/éiendard d'un flux {Trophète réunit lés plâtrés errant dan&
lei^'âésert& de P Arable ; en moins d^tfn siècle fa Syrie, la Perso
^ l'Bgjpte , l*AMque sont couvertes par le torrehf foilgoeux qui
embrasse dans ses ravages depuis lers frontières de rinde jusqu'à
l'Océan atlantique et aux Pyrénées. b'empire greo resserré dans
des* bornes étroites, dévasté ad midi ipar le» \$a#râ£ltis , et de-
puis par les Turcs, au' nwdpâf le^Mfgar^s; défsdlé au dedaas par
les factiôds et par PinstabiKiié* lie son trône, tonfiba dahs un
éta^ dé fjiblesse ei de Ungueur> et la cu!hii% dés lettres éft àei
afl»e«ssà d'dcenqieff des hommes avilis; dans une ht<^he ipdo-
leiicie. < ^

En valaC faarleÉaÉgnë dans l'Ocoiddtnt veut' ranimer'
(|i^k[a«a étHieclks d'un feu enseveli sons la' cendré ; leur «date^
aussi passagéi: que faible. Bientôt ks discordes do*

ses petits* fils troublent son empire. Le No^rd foit en^Hre sortir de son sein de nouveaux destructeurs vies Normands, les Hongrois courent encore l'Europe de nouvelles rui* nés et de nouTc-Ues ténèbres. Dans la faiblesse générale une nouTelle forme de goqvernement achève de tout per-» dre. La puissance royale anéantie fait place à cette foule de petites souverainetés subordonnées les unes aux autres, entre lesquelles led lois des fiefs entretiennent je ne sais quelle fausse image de l'ordre au sein même de l'anarchie qu'elles perpétuent.

Les rois sans autorité, les nobles sans frein, les peuples esclaves, les campagnes couvertes de forteresses et sans cesse ravagées ; la guerre allumée entre une ville et une ville, un village et un village; pénétrant, si j'ose ainsi parler, toute la masse des royaumes; nul commerce, toute communication interrompue ; les villes habitées par des artisans pauvres et sans émulation; les seules richesses, le seul loisir dont quelques hommes jouissent encore» perdues dans l'oisiveté d'une noblesse répandue çà et là dans ses châteaux, et qui ne savait que se livrer des combats inutiles à la p^jirie. L'ignorance la plus grossière étendue sur toutes les nations, sur toutes les professions! Tableau déplorable, mais trop ressemblant 9 de l'Europe pendant plusieurs siècles. <

Et cependant du sein de cette barbarie ressortiront un jour les sciences et les arts perfectionnés* Au milieu de l'Ignorance un progrès insensible prépare les éclatans succès des derniers siècles. Sous cette terre se développent déjà les faibles racines d'une moisson^tghée. Les villes, cbex tous les pi^uples policés, sont par leur nature le centre du commerce et des forces de la société. Elles subststnieâl, t:t si Tesprit du gouvernement féodal né dès anciennes coutumes de la Germanie combinées avec qo-

quelques circonstances accidentelles les avait abais^s, c'était dans
ta

Constitution des états une contradiction q;it devait s'effacer
i\ la longue. Je vois bien les viles se relever sous la protection
des princes; ceux-ci, en tendant la main à ces peuples opprimés
diminuer la puissance de leurs vassaux et rétablir peu à peu la
leur.

On étudiait déjà le latin et la théologie dans les universités,
avec la dialectique d'Aristote. Dès longtemps les Arabes musul-
mans s'étaient instruits dans la philosophie des Grecs; et leurs lu-
mières ? : s'épandaient dans l'Occident. Les mathématiques
s'étaient étendues par leurs travaux, plus indépendantes que les
autres sciences de l'imperfection du goût et peut-être même de la
justesse de l'esprit. On ne peut les étudier sans être conduit au
vrai. Toujours certaines, toujours pures, les vérités naissaient
environnées des erreurs de l'astrologie judiciaire. Les chimé-
riques espérances du grand œuvre, en animant les philosophes
arabes à séparer, à rapprocher tous les élémens des corps,
avaient fait éclore sous leurs mains la science immense de la
chimie et l'avaient répandue partout où les hommes peuvent être
trompés par leurs désirs avides. Enfin, de tous côtés, les arts mé-
caniques se perfectionnaient par cela seul que le temps s'écoulait,
parce que dans la chute même des sciences et du goût les besoins
de la vie les conservent, et parce que dès lors dans cette foule
d'artisans qui les cultivent successivement, il est impossible qu'il
ne se rencontre quelques-uns de ces hommes de génie qui sont
mêlés avec le reste des hommes, comme l'or avec la terre d'une
mine.

De là quelle foule d'inventions ignorées des anciens et dues à un siècle barbare ! Notre art de noter la musique, les lettres de change, notre papier, le verre à vitre, les grandes glaces, les moulins à vent, les horloges, les lunettes, la poudre à canon, l'aiguille aimantée, la perfection de la marine et du commerce. Les arts ne sont que

466 piicEs

Tusage de la nature , et la pratique des arts est une suite d'expériences physiques qui la déroient dé plus en pfik. Lès faits s'amassaient dan^ l'ombre dei^ temps dMgnorâtade, élfîés Éfcîences, dont lé progrès pour <Ôtre caofté n'en èisAt pus moins réel, devaient réparaître un jour écbreueà de cei nouvelles richesses , et telles qtié ces rivièk>ès qiii, apMé s*êire déroboées quelque temps à notre vue dans^ûi cAnal Souterrain, se nion^i*ent pliis loin grossies de to'iSte^î^^ ëauk iBfhrées à travers les terres. -u >.^ i .. ^

''' l)tfirérentes' suites d'événeméns naissent dans les différentes'conti^ées du monde, et toutes comme par'ddtan/t'dé riiûtés Réparées concourent enfin au même hût,À'^elirèf t'es^rit liu-main dé' ses ruines. Ainsi '^pendant lé' nuft'\9i(S toit lés étoiles se lever successitement; éifé's sWabbent ^hâèune sur leur cercle; elles semblent dans leuî'rèVoïà^ hoh commune entraîdei' avec elles toute fa sphSifè c'élèSt^' lï nous ameiîér rc jour qui Wâût. L'Âlîëma^tié;té D^^ nèmarck, la Su^de, la Pologne, par les ^ôins de Çhatieioagnè et des Othons, la Bussie par le comniérch âV^c Pétitoire des Grecs, cessent d'être des forêtis încdlts'. Xé cnristiàhisme, en rassemblant ces sadvages épàrs, en Uë fixant dans des Villes, va tarir pour janiais la iourcé de ces' inondations tant de fois funestes aux science^. L^(irôpe est encore barbare;

mais seà connaissances,' portées chez des peuplés plus barbares encore, sont pour eux un progrès immense. Peii à peu les mœurs apportées de là Germanie dans le midi de TËurope dispàraisSent."^ Les nations, dans les querelles des nobles et des princes^ conimentent à se former les principes d'un gouvernement plus fixe, à acquérir par la variété des circonstances où elles se trouvent le caractère particulier qui les distingue. Les guerres contre les Musulmans dans la Palestine*, en donnant à tous les états de la chrétienté un intérêt commun, leur apprennent à se connaître, à s'unir, jettent Ifes

Hnañces <|e celte politique tnoderne pat jaque^ç \fuit i)e nations semblent ne composer qu'unq vaste réputt^ ^yuç. f)é{fi on Tojt l'auforlté royale renaître en f|rance; la puissance (^u peuple s'elat>|ir en ^ngjeferre ; les villes d'flaliA se formereu répul)|i(ueset présenter ^'imgge ^e l'aDciepne Gr^ce ; les petites monarchies (j'Ëspagne c^as^er les ^aur^s 4cvant elles et sç joindre peu à peu dans une seuje. Bientôt les mers q^i jusque li séparaiei^t |es nations ta deviennent le lien par rinrentioD de la{>ausso|e. Les Porr tugais à l'orient, les fjspagnols à l'occident, d^couTrent ^e nouveaux mon(|es. L'univers este

Déjà le mélaïce des langues barb:

produit dans la suite des siècles de tandis que l'italienne, moins éloignée inune, moins mêlée avec les langues la première à l'élégance du style et au sïe. Les Ottomans, répandus dans l'A avec la rapidité d'un vent impétueux, l'empire de Constàntindple et dispen les faibles étincelles' des sciences que encore.

Quel art naît toup à coup conì tous lieux les écrits et ta gloire d vontparaître ? <^ue les moindres p genres I Depuis deux mille

ans les tous | es jeux des caractères imprît

tant de siècles un particulier obscur soupçonné qu'on peut en imprimer sur le papier, aussitôt les trésors de l'antiquité tirés de la poussière passent dans toutes les mains, pénètrent dans tous les lieux, vont porter la lumière aux ténements qui se perdaient dans l'ignorance, vont appeler le génie du Tond de sa retraite.

Les temps sont arrivés ! Sors, Europe, de la nuit qui te couvrait. Noms immortels des Médicis) de Léon X', ^e

François I^{er}, soyez consacrés à jamais ! Que les bienfaiteurs des arts partagent la gloire de ceux qui les cultivent ! Je te salue, ô Italie ! heureuse terre, pour la seconde fois la patrie des lettres et du goût, In source d'où leurs eaux se sont répandues pour fertiliser nos régions. Notre France ne regarde encore que de loin ton progrès. Si ta langue encore infectée d'un reste de barbarie ne peut les suivre. Bientôt de funestes discordes déchireront l'Europe entière. Des hommes audacieux ont ébranlé les fondemens de la foi et ceux des empires : les liges fleuries des beaux-arts croissent-elles arrosées de sang ? Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, qu'elles embelliront toutes les contrées de l'Europe.

Temps, déploie tes ailes rapides ! Siècle de Louis, siècle des grands hommes, siècle de la raison, hâtez-vous ! Déjà dans les troubles de l'hérésie, la fortune des états longtemps agitée a achevé, comme par une dernière secousse, de prendre une raisonnable fixité. Déjà récluse opiniâtre de l'antiquité a remis les esprits au point où elle s'était arrêtée. Déjà cette multitude de faits, d'expériences, d'instrumens, de manœuvres ingénieuses que la pratique des arts accumulait depuis tant de siècles, a été tirée de l'obscurité par l'impression. Déjà les productions des deux

inondes rassemblées sous les yeux par un commerce immense sont devenues le fondement d'une physique inconnue jusque là et dégagée enfin des spéculations étrangères. Déjà de toi^s côtés des regards attentifs sont fixés sur la nature. Les moindres hasards mis à profit enfantent les découvertes. Le fils d'un artisan, dans la Zélande, assemble en se jouant deux verres convexes dans un tube: les limites de nos sens sont reculées: et dans l'Italie les yeux de Galilée ont découvert un nouveau ciel. Déjà Ké-pler, en cherchant dans les astres les nombres de Pythagore, a trouvé ces deux fameuses lois du cours des pla-

nètes qui deviendront un jour dans les mains de Newton la clé de l'univers. Déjà Bacon a tracé à la postérité la route qu'elle doit suivre.

Quel mortel ose rejeter les lumières de tous les âges et les notions mêmes qu'il a crues le plus certaines? Il semble vouloir éteindre le flambeau des sciences pour le rallumer lui seul au feu pur de la raison. Veut-il imiter ces peuples de Tanlquité chez lesquels c'était un crime d'allumer à des feux étrangers celui qu'on lui faisait brûler sur l'autel des dieux? Grand Descartes ! s'il ne vous a pas été donné de trouver toujours la vérité, du moins vous avez détruit la tyrannie de l'erreur.

La France, que l'Espagne et l'Angleterre ont déjà devancé dans la gloire de la poésie, la France dont le génie n'achève de se former que lorsque l'esprit philosophique commence à se répandre, devra peut-être à cette lenteur même l'exactitude, la méthode, le goût sévère de ses écrivains. Les pensées subtiles et recherchées, le pesant étalage d'une érudition fastueuse corrompent encore notre littérature. Etrange différence de nos progrès dans le goût et de ceux des anciens! L'avancement réel de l'esprit humain se

décèle jusque dans ses égarements. Les caprices de l'architecture gothique n'appartiennent point à ceux qui n'ont que des cabanes de bois; l'acquisition des connaissances chez les premiers hommes et la formation du goût marchaient, pour ainsi dire, du même pas. De là une rudesse grossière. Une trop grande simplicité étaient leur apanage. Guidés par l'instinct et l'imagination, ils saisirent peu à peu ces rapports entre l'homme et les objets de la nature qui sont les seuls fondemens du beau. Dans ces derniers temps où, malgré l'imperfection du goût, le nombre des idées et des connaissances était augmenté, où l'étude des modèles et des règles avait fait perdre de vue la nature et le sentiment, il fallait revenir

à l'état de simplicité des premiers hommes. Ils étaient gouvernés par un instinct aveugle et qui ne sait que le suprême effort de la raison ?

Enfin toutes les ombres sont dissipées. Quelle lumière brille de toutes parts ! Quelle foule de grands hommes dans tous les genres ! Quelle perfection de la raison humaine, Newton a soumis l'infini au calcul, a découvert les propriétés de la lumière, en éclairant tout ce qui semblait se cacher à l'œil ; a mis dans sa balance les atomes de la terre et toutes les forces de la nature. Cet homme a trouvé un rival : Leibnitz embrassé dans sa vaste intelligence tous les objets de la physique, des sciences exactes, des sciences naturelles, des sciences humaines. tiers d'innombrables sciences resserrées d'abord dans un petit nombre de notions simples, communes à tous, ne furent-elles pas, lorsqu'elles sont devenues par leurs progrès de plus en plus difficiles, être envisagées que se rapprochent ; mais un progrès plus grand encore les rapproche, si l'on découvre cette dépendance mutuelle de toutes les vérités qui, en les en-

chaînant entre elles^ les éclaire l'une , pdr l'autre; parce que si chaque jour ajouté à iloimensiré des sciences', chaque jour les rend^Ius faciles; pârcÎB'que tes îhèthodês se multiplient avec les découvrir^tês ^ parce que i^ ^chafaud s*élève avec l'édifice.

Ô îiôuîs! quelle niaje'siê l'environne! Quel ébrât ta îàâîii bien-faisante a répandu sur tous lês arts ! Ton peuple heureux ési devenu le centre de la politesse. Rivaux de Sophocle , de Ménandre, d'Horace , ræss'emblêz-vous autour de son trône! Académies isavantes, naissez! îinTésez vos travaux pour là gloire de son règne! Quelle înuîtîlùàè de monumens publics, de productions àix |énê.

d'arts nouveaux inventés, d'arts ancien» pèrfectionnés! Qui pourrait suffire à lês peindre! Ouvrez les yeux et yojèii Siècle de Louis-Ie-Grand, ijue vôtre lumière emtW^Sfé le règ^ne |>récleux ile sp'p successeur ! Qu'elle soî^

JUSTièiciivBs. ^7»

à jamais durable, qu'elle s'étende sûr toul I*(JniTèrs! Puissent les^homniçs Taire sans cesse dé nouveaux t>às dans la carrière de la vérité ! Plutôt encore, puisseht-îls devenir sans cesse ipeillcurs et plus heureux!

Au niilieu de ces vicissitudes des opinions, des |Cîérices 9 des arts et de tout ce qui est humain , jouissez, messieurs, du plaisir de voir cette religion à laquelle vêu^ ayez consacré vos cœurs et vos talens. toujours éémblble à elle-même, toujours pure 5 toujours entièr*e, éeèrperpétuer dans Tègliée , conserver tous les traits du i^cèktl dont l'a marquée la Divinité. Vous serez ses minîstMs ei vous serez dignes d'elle. Là Faculté attend de voîik sa gloire, l'église de France ses lumières, la religioh se^ défenseurs : le génie , l'érudition , la piété s'unisdeni pour fonder leurs espérances.

DISCOURS DE M. L'ABBÉ SYETES

SEBVAIVT d'exposé DES MOTIFS KV I>ROJÉT P£ ll^OI SV]k
J^pis^T^ QUI PEUVENT SE COMMETTRE PAE LA VOIE DE
l'iMPEESSIOF.

Le public s'exprime mal lorsqu'il demande une 16i pour accorder ou autoriser la liberté de la pressé. Ce d'est pas en Vertu d^ineloi que les citoyens pensent, partent,^ êcritcrit et publient leurs pensées ; 6'est en vertu dé leurs droità naturels, drbit^ ({ue lés hdmms ôlrt àp^or tds iShs l'association, et pour le maintien desquels ils ont étaiHf là loi dic-mêmê et tous les moyens piibl-tès (|ut \i sif-«

L'imprimerie u*a pu naître que dans l'état social, il est Trai ; mais si l'état social, en facilitant à l'homme llN- Teotion des instrumens utiles, étend l'usage de sa liberté, ce n'est pas pour que tel ou tel usage puisse jamais utre regardé comme un don de la loi : la loi n'est pas un maître qui accorderait gratuitement ses bienfaits; d'ellemême la liberté embrasse tout ce qui n'est pas i\ autrui ; la loi n^est là que pour l'empêcher de s'ésarer; elle est seulement une institution protectrice, formée par cette même liberté antérieure à tout, et pour laquelle tout existe dans l'ordre social.

Mais en même temps, si Ton veut que la loi protège en effet la liberté du citoyen, il faut qu'elle sache réprimer les atteintes qui peuvent lui être portées. Elle doit donc marquer» dans les actions naturellement libres de chaque individu, le point au-delà duquel elles deviendraient nuisibles aux droits d'aulrui : là elle doit placer des signaux, poser des bornes, défendre de lespasser» et pu-

nir le téméraire qui oserait lui désobéir. Telles sont les fonctions propres et tutélaires de la loi.

La liberté de la presse, comme toutes les libertés, doit donc avoir ses bornes légales. Munis de ce principe, nous sommes entrés avec courage dans le travail auquel vous nous avez ordonné de nous livrer.

Nous avons dû commencer d'abord par examiner en quoi les écrits imprimés pouvaient blesser les droits d'autrui.

Nous avons dû spécifier ces cas, leur imprimer la qualité de délit légal, et à chacun d'eux appliquer sa peine»

Ensuite nous avons dû rechercher et indiquer les personnes qui doivent être responsables des délits de la presse.

Enfin, après avoir caractérisé les délits, réglé les peines et atteint les accusés, nous avons déterminé l'instance

et le jugement par lesquels ils doivent être condamnés ou absous.

Telle est la marche que nous avons adoptée dans le projet de loi que nous vous offrons en ce moment. Son vrai nom est : Projet de loi contre les délits qui peuvent se commettre par la voie de l'impression et par la publication des écrits, des gravures etc., .

Beaucoup de personnes pensent que c'est en balançant les avantages et les inconvénients de la liberté de la presse qu'on doit tracer la juste ligne de démarcation entre ce qui peut être défendu en ce genre et ce qui ne doit pas l'être. Ces personnes se trompent; le véritable rôle d'un législateur n'est pas de négocier

comme un conciliateur habile : le législateur, toujours placé devant les principes, au lieu d'écouter une politique ad hoc doit être sévère et immuable comme la justice ; ainsi il ne s'occupera pas de comparer le bien et le mal pour compenser l'un par l'autre, dans une loi de pure considération. Si on lui demande non de favoriser, mais de limiter l'exercice d'une liberté quelconque, il saura que le mal seul est de son ressort; que, n'y eût-il même aucun avantage public résultant de cette liberté, il suffit qu'elle n'ait rien de nuisible pour qu'il doive la respecter, et qu'en ce genre, en un mot, l'indifférent est sacré pour lui comme l'utile.

Au surplus, en rappelant ici la rigueur des principes, nous devons remarquer que nous avons plutôt obéi à une considération de circonstances qu'à un besoin réel d'invoquer au secours de notre sujet des forces dont il peut facilement se passer, car vous ne regardez sans doute pas, messieurs, l'usage de la presse comme une chose indifférente. Qui pourra, au contraire, calculer tous les avantages dont nous lui sommes redevables? Et quel législateur, quel que soit l'esprit qui le conduise, oserait à cette

574 PiiGës

Toutefois YOQloir suKSpetidfe ou gèh/sr Tacttoti d'Uiie tiavt^è a^s&l puissamment utile, à moins de la plus absolue nécessité^ eëllô de f^ire justice à tout le monde ?

Voyez les effets de l'imprimerie dans ses rapports avec le citoyen ; elle a su fertiliser son travail, son industrie, multiplier ses richesses, faciliter et embellir ses échanges, ses consommations, ses relations de société; améliorer de plus en plus ses facultés intellectuelles et physiques, l'aider dans tous ses projets, s'allier à toutes ses actions, à toutes ses pensées,

s'ètvîr enfin rhomhie iinêmé le plus isolé Jeu lui révélant dahè sa solitude mille et liiille moyens de jouissance iet dé bonheur.

oans ses rapports politiques la même cause ise change eh une soàrce féconde de prospérité naHonale ; elle devient îà i^enlinèlle 6t la véritable sauvegarde de la liberté publique. C'est bien la faute des gouvcrnemens s'ils n'ont pas su, è'Hs n'ont t^as vbu-luen tirer tout le fruit qu'elle leur j^romettaît! Voulez-vouâ réformer des abus , elle vous |)réj)arèrà leè toîes, elle balaièra pour ainsi dire devant vous cette multf- Vudè d'obstacles ijue l'Ignorance, l'intérêt j)^rsonnel et là rnauvaise fol s'eûorcent d'élever sur votre roule. Au flatnbêàude l'opinièn publique tous les en-neims de la natibii et de l'égatitè qui doivent l'être aussi des lumières se Hûterit dé retirer leurs honteux desseins. Avez-vous besoin d'ufte bonne institution, laissez la presse vous servir de précûrseur; laissez les écrits dcè cîtoyenà éclairés dis{)Oser Tes esprits à seniir le besoin du bien que vous Voulez leiit Ikire; et qu'on y fosse attention, c'est ainsi qu'on prépât-e lès bdnneé loisj c'est ainsi qu'elles produisent tout IfeiiV eff^, iet qu'on épargne aux hbhfiiitès qui, hélas! ne jouissent jâmaîs trop tôt, lé long ap-prentissage des siècles.

L'imprimerie a changé le sort de l'Europe; éUe changera la face du monde. Je la considère comme une nôn- 'velle faculté ajoutée atix plue belles facultés de l'hdinirie }

jusTîncÂi'ivKs. 217e

par è\\e ta itberté cesse d'être resserrée dàîis de jpetftel agrégations répuUicaides ; elle se ré|>and sur lès rbyàh^ mes, sur les îèmpires. Ltmprièrie èû j^ou^ rimmensîtè de respacce ce qu'était la voix de rorateur- siir la pYacé publique d'Athènes et de

Rome. Wr elle la peiisié de l'îbnnie de génie se porté r^ là foU dans tous les Këux^ elle frappe pour ainsi dire l'oreille de l'es-pèce humaine entière. Partout le désir secret de la liberté, qui ja-mais ne s'éteint entièrement dans le cœur de l'hoinme, là re-cueille cette pensée avec amoûr^ et l'embrasse quelquefôVé avec fureur. Elle se mêle, elle se confond dans tous ses sentimens. Et que ne peut pas un tel mobile agissant à la fois sur des millions d'amés? Les philosophes et les publicistes se ^çnt trop hâtés de nous décourager en prononçant que ta liberté ne pouvait appar-tenir qu'^ dé petits {>eu|)fé5i ils n'ont su lire l'avenir que dans le passé, et lorsqu'une hSodvelle cause de perfectibilité jetée sur la terre leur présageait des changemens prodigieux parmi les bômtnes^ ce n'est jamais que dans ce qui a été qu'ils ont voulu regarder ce qui pouvait être, ce qui devait être. Élevons-nous à de plus hautes espérances, sachons que le territoire le plus vaste, que la plus nombreuse population, /|ue tout se prête à la liberté. Pourquoi en effet un îñ'strument.^àì saura mettre le genre hu-main en communauté d'opinion^, l'émouvoir et l'animer d'un même sentiment, l'uhîr du lien d'une constitution vraiment so-ciale, ne serait-il jp&s appelé à agrandir indéfiniment le domaine de la liberté et à prêter un jour k la nature même des moyens plus sûrs pour remplir son véritable dessein? car sans doute la riture entend que tous les hommes soient également libi'es et heureux.

Vous ne réduisez donc pas, messieurs, les moyeh^ de commu-nication entre les hommes : l'instruction et les véf\l^% aouvelles ressemblent à tous les genres de produit;

elles sont dues nu travail. Or, on sait que dans toute espèce de travail c'est la liberté de faire et la facilité du débit qui sou-tiennent^ excitent et multiplient la production. Ainsi, gêner mal

i\ propos la liberté de la presse, ce serait attaquer le fruit du génie jusque dans son gernie, ce serait anéantir une partie des lumières qui doivent faire la gloire et les richesses de votre postérité.

Combien il serait plus naturel an contraire, surtout lorsqu'on montre avec raison beaucoup d'intérêt aux progrès du commerce, de favoriser de toutes ses forces celui qui vous importe le plus : le commerce de la pensée ! Mais il ne s'agit pas en ce moment d'une loi pour encourager l'usage utile, mais d'une loi pour réprimer les abus de la presse.

Votre comité aurait désiré vous présenter dans un développement préliminaire l'esprit des principales parties de celles qu'il vous propose, et les motifs même particuliers qui ont dirigé la rédaction de la plupart des articles. Le temps nous a manqué, et même cette entreprise nous eût engagés dans un ouvrage trop volumineux. Vous connaissez déjà le plan général et la marche de notre travail; quant aux détails, la discussion les fera ressortir et les expliquera beaucoup mieux que nous n'aurions pu faire d'avance.

Nous nous contentons ici de vous prévenir, messieurs, que nous n'avons pas entendu faire une loi pour un autre ordre de choses que celui qui existe maintenant, car c'est pour le moment que vous la demandez. Cet état présent des choses n'est ni Pancien ni le |j^uveau, c'est-à-dire que votre nouvelle constitution a déjà nécessairement amené des réformes partielles dans votre législation , et que d'autre part il est impossible que cette législation ne reçoive bientôt dans presque toutes ses parties, et surtout dans son ensemble, des changemens études améliorations

tirés considérables. Cette double considération a dû nous frapper et nous guider ; nous avons cru en conséquence devoir nieller pour premier article que la présente loi n'aura d'effet que pendant deux ans. À cette époque il sera bien aisé au corps législatif d'en décréter une de plus • longue durée si le nouveau code n'est pas encore achevé ou promulgué. Mais si les Français ont reçu le grand bienfait d'une législation uniforme et simple et d'une procédure prompte et précise, il est évident que votre loi particulière sur la presse ne doit pas rester en arrière, qu'elle doit profiter comme toutes les autres de ces progrès de l'art social.

Quant à présent nous nous sommes permis tout ce que les changemens déjà opérés parmi nous pouvaient nous permettre de tenter. Ainsi, par exemple, nous avons introduit dans notre loi un commencement de procédure et de jugement parjurés ; cette institution est le véritable garant de la liberté individuelle et publique contre le despotisme du plus redoutable des pouvoirs. Il sera essentiel d'employer tôt ou tard le ministère des jurés pour la décision de tous les faits en matière judiciaire : cette vérité vous est déjà familière ; vous craignez seulement que son exécution ne soit prématurée en ce moment ; mais cette inquiétude ne peut vous arrêter lorsqu'il s'agit des délits de la presse, c'est-à-dire de cette partie de l'ordre judiciaire qui se prête le plus aisément à l'institution des jurés et qui échappe à tous les inconvéniens qui pourraient en résulter en toute autre manière ; en effet, nous vous prions d'observer d'abord que ce n'est guère que dans les principales villes du royaume que sont les imprimeries, et où se fait le commerce des livres, et que par conséquent il ne sera pas difficile d'y trouver des jurés instruits et propres à bien décider du fait des délits de la presse. En second lieu, il s'agit ici d'une loi qui ne peut guère intéres-

47\$ PIÈCES jîi^Tïi:iqÀTiyEs.

ser que (a plu\$ petite partie du peuple, c'est^à-dire ce^te classe d^ citoyens que leurs lumières accoutumeront bientôt à un changement dont ils sentent et reconnaissent 4éjà ^*utiUté. Çnën nous vous prions de considérer que la plupart 4es délits de la presse sont de leur nature de vrais

• ► » f . ; ■■lit.; ; ^- }^

4étits de poUce^qu'i^ s'accrochent fort bien de Tinstruction sommaire, et vous ne serez point étonnés d'une part que nous ^es fa^sioips juger définitivement au premier tribunal, et de l'autre que nous ^n écartions la procédure par écrit, du moins à dater de l'époque où l'instruction pourra être publique et où les jurés seront appelé^.

Si toutes ces raisons ne suffisaient pas pour enrichir 4ès aujour()'hui cette partie de notre procédure d^ ^a ^elle institution des jurés, il est fort à craindre qu'i^ ne fallût y renoncer pour toujours, çt en la perdant, pOM^ ne pouvons trop le répéter^ il faudrait renoncer aussi à nous précautionner jamais contre l'arbitraire du pouvoir judiciaire.

ItSi décision du fait par un juré est au3\$ la me^leure réponse que nous puissions faire à ceux qui trouveraient qu'il reste encore du vague 4an\$ quelques-uns des premiers articles. La loi que nous vous proposons n'est pas parfaite ; elle n'est pas même aussi bonne qu'il sera facile de la faire dans deux ans ; vous en savez la raison; il a fallu la lier à l'ordre actuel des choses : en même temps nous cacherions mal à propos la moitié de notre pensée en ne disant point que, même dans son état d'imperfection, cette loi

nous paraît encore en ce genre la meilleure qui existe en aucun pays du monde.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE V'. Caractère du dix-septième siècle depuis la mort de Henri IV jusqu'à celle de Louis XIV. — 1715.

— II. Commencement de la réaction philosophique. — Fénelon.

— III. Petite école intermédiaire. — Perrault. — Lamotte. — Double caractère de Fontenelle.

— IV. Premiers développemens de l'esprit philosophique.

— L'abbé de Saint-Pierre. — Massillon. — Puissance graduelle des idées.

— V. Influence de l'Angleterre.

>— VI. Le dix-huitième siècle se dessine et se manifeste sous quatre faces et par quatre représentations.,

— VII. Restauration philosophique de l'histoire sociale.

— Montesquieu.

— VIII. Propagation du déisme, du bon sens et de la tolérance. — Voltaire.

TABLE

CHAP. IX. Résumé encyclopédique des connaissances humaines.

— Diderot, génie enthousiaste et panthéiste.

— H est aidé par D' Alembert.

— X. Revendication philosophique des droits de l'homme et du sentiment religieux. — Politique nouvelle et révolutionnaire.

— Installation de la souveraineté démocratique. — Jean-Jacques Rousseau.

— XI, L'ahbà ft|^J>^y- — ,t'^bô Oon^lUO' — Duclos.

— Vauvenargues.

— XII.Terrasson. — Marmontel. — Le baron d*Holbach. — Helvétius. — Saint-Lambert.

— Xlli. Freret. — Boulanger. — Dupuis. — L'abbé Rajnal.

— XIV. Réflexion».

SECONDE PARTIE

CHAP. XY. De PEiurope politique.

— XVI. De la Prusse.

~ XVII. Frédéric. — Ço^e pr^issi^n.

— ^Vlll. De la mvnarohie atitiK^Henne. Marié-Thérèse. -^ Gode autriohiefi. -^ Joseph H.

• .il.

— XIX. De la Russie. — Catherine- la-Grande. — Réformes législatives.

— XX.' Du midi de l'Europe. — De 1 Espagne. — Poli tique d'Alberoni. -* D*Aranda. — Campomanès.

— XXI. Du Portugal. — Carvalho de Pqmhaj-

— XX U. De l'Italie. -^ Nftplei*. ^ Le njo^quis dt Ta nucci. — La Toscane. — Léopold. ' -

JO^S MATIÈRES

CIMP. XXIII. De la société française. — Le ddc de (^hoiseul. — Étal intérieur de la monarchie. ; /

— XXIV. Avènement de Louis XVI- — Espér^noeô (|e la nation.

— XXV. Turgot.

— XXVI. Influence de l'Amérique.

— XXVII. GonYOcalion des états-généraux. — Assemblée constituante. — Ère nourelle de 1789. — Syeyes.

— Mirabeau. ^ •

— XXVIII. Ecole de la Gironde. — Yergniaud. — M"" Roland. — Condorcet.

— XXIX. De la Convention nationale.

- XXX. Maximilien Robespierre.
- XXXI. Réaction anti - démocratique. — Bonaparte.
- Consulat. — Code civil.
- XXXII. Réflexions.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/delinfluencedeloz3ermgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.